



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

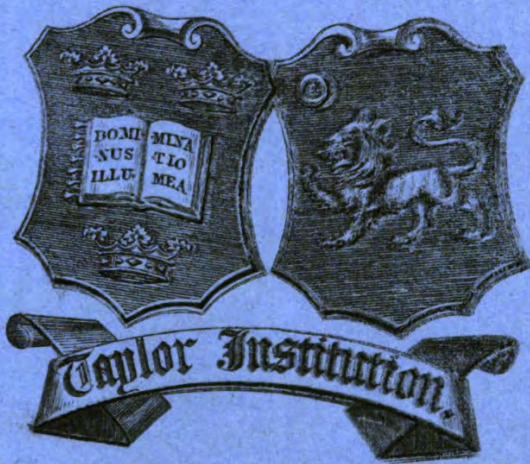


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



28. l. 22

✓ ~~NS 39 b 25~~



Vet. Fr. III B. 788





10

11

12

13

14

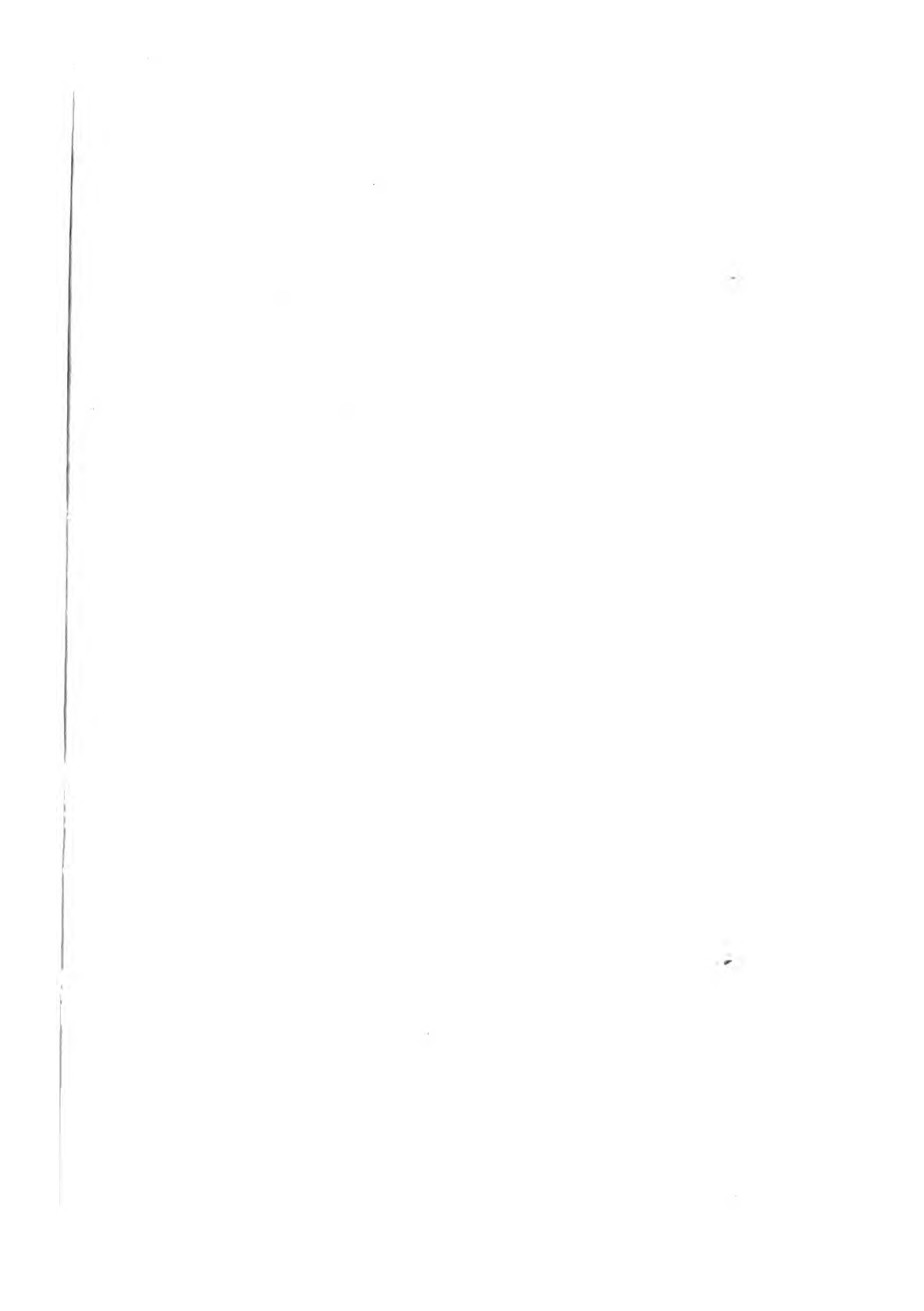
15

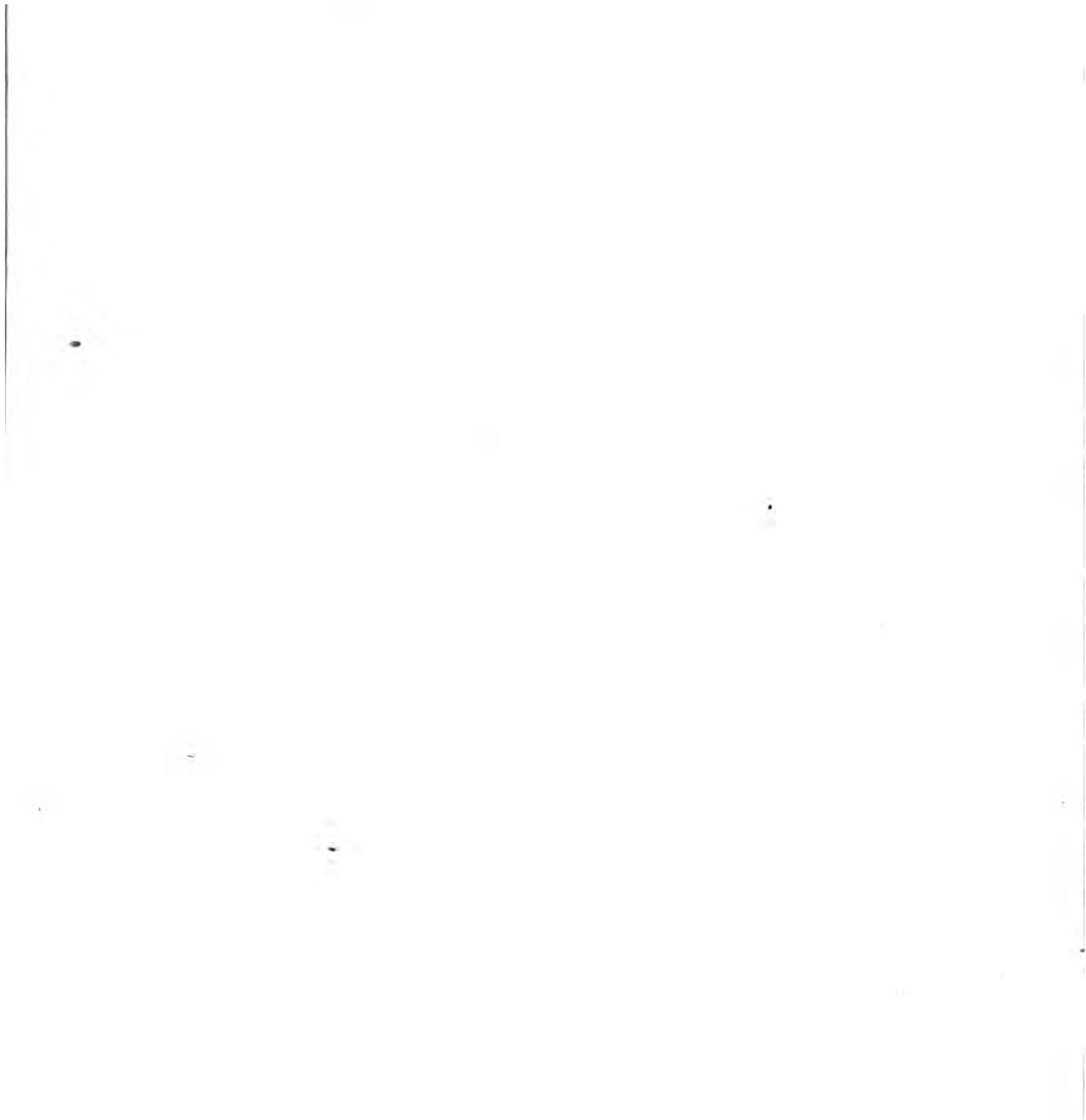
16

17

18

19





ESSAI
SUR
L'ÉLOQUENCE
DE LA CHAIRE.

ESSAI
SUR
L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE,
PANÉGYRIQUES, ÉLOGES ET DISCOURS ;

PAR S. EM. M^{ca}. LE CARDINAL MAURY,
ARCHEVÊQUE ÉVÊQUE DE MONTEFIASCO ET DE CORNETO, MEMBRE
DE L'INSTITUT, etc.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ CASTEL DE COURVAL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SAVOIE, N^o. 6.

M DCCC XXVII.



ESSAI
SUR
L'ÉLOQUENCE
DE
LA CHAIRE.

MASSILLON, le plus digne rival de Bourdaloue, dans l'ensemble des Stations soutenues et complètes de la Chaire, est toujours intéressant, quoiqu'il ait rarement des traits sublimes. Mais s'il paraît trop souvent inférieur à sa renommée comme Orateur, il est du moins incontestablement au premier rang comme Ecrivain; et nul de nos Auteurs les plus célèbres n'a porté l'élégance et la beauté continues du style à un plus haut degré de perfection : il s'est occupé de cette partie de l'Art Oratoire jusqu'à la fin de ses jours. On trouva dans son porte-feuille, après sa mort, plusieurs éditions de ses Sermons, qu'il transcrivait et retouchait sans cesse depuis sa promotion à l'Episcopat, et qui par conséquent n'ont jamais été prononcés dans nos Temples, aussi finis que nous les lisons aujourd'hui.

LVIII.
De Massillon.

Or, Massillon avait conservé dans sa vieillesse

toute la pureté de son goût. Mais il ne pouvait plus avoir sans doute la même verve d'imagination ; et il travaillait beaucoup plus alors le style que la substance de ses Discours. Aussi a-t-il développé comme Ecrivain toute la supériorité de son talent, sans pouvoir néanmoins se soutenir à la hauteur de son ancienne Eloquence, dans le *petit Carême* (1), qu'il écrivit avec encore plus de soin que ses premiers Sermons, pour suppléer, autant que possible, par le charme de l'élocution, au mérite du fonds qui devait lui paraître si faible. Je ne crois point attaquer la gloire de l'immortel Massillon : je pense, au contraire, rendre un nouvel hommage à son génie, en répétant ici que ce *petit Carême* dont on ne saurait trop exalter le style, et qu'on a cité longtemps comme son Chef-d'œuvre, est après ses Eloges et ses Panégyriques, la plus faible de ses productions Oratoires.

J'ai déjà développé les motifs de l'opinion que je viens d'énoncer. Je ne méconnais donc nullement le beau talent et surtout l'Art incomparable d'écrire que Massillon déploie dans ces Discours d'un nouveau

(1) Massillon lui-même était tellement éloigné de regarder ce *petit Carême* si parfaitement écrit, comme son plus beau titre de gloire dans la carrière de l'Eloquence, que n'ayant fait aucune préface pour la publication de ses autres Chefs-d'œuvre, il mit à la tête de ce Recueil un *avis de l'Auteur*, renfermé en quatre ou cinq lignes où il se juge ainsi lui-même. « Ces Sermons ne sont que des *entretiens particuliers*, faits pour l'instruction du Roi avant sa Majorité, et « pour les personnes de la Cour qui composaient seules l'Auditoire « de la Chapelle du Château des Thuilleries, quand ces Discours y « furent prononcés »

caractère d'Eloquence Sacrée, en les plaçant fort au-dessous de ses grandes Compositions pour le Carême (1) et pour l'Avent. Tout ce qui sort de sa plume est consacré avec plus ou moins de perfection par la pureté de son élocution et par la délicatesse de son goût. Si les productions de l'esprit vivent surtout par le style qui en est le principe conservateur, selon l'Oracle de notre Historien de la Nature, les Sermons de Massillon, que l'on compte avec justice parmi les Ouvrages les mieux écrits et les plus beaux Monuments de notre Littérature seront immortels comme notre Langue. L'Europe ne possède rien de pareil en ce genre. Ce même Buffon dont le jugement est d'un si grand poids, quand il s'agit d'apprécier le charme de l'élocution, regardait l'Auteur du *petit Carême* comme le premier de nos Prosateurs. Tous les Gens de Lettres qui ont vécu dans sa Société se souviennent encore, qu'en toute occasion il professait hautement cette préférence en faveur de Massillon, sans même excepter Bossuet qui s'élève si visiblement, ce me semble, au-dessus de l'Evêque de Clermont par ces créations de style que je regarde comme le sceau du Génie. J'avoue que je ne saurais partager cet enthousiasme du Philosophe de Montbard.

Mais je n'en rends pas moins la justice la plus éclatante à Massillon considéré uniquement comme

(1) Son Sermon sur le *Danger des Prospérités temporelles*, pour le second dimanche du Grand Carême, est absolument du même genre que les Discours du *Petit Carême* et leur est très-supérieur sous les apports de l'Eloquence.

Ecrivain du premier ordre. Je ne m'arrêterai donc point à motiver l'admiration profonde que m'inspirent dans les Discours de ce grand Homme la fécondité de son imagination et les développements de son Eloquence ; sa manière inimitable d'amener et d'exposer la matière qu'il veut traiter, dès la conception de l'exorde qui doit *sortir* naturellement *du Sujet*, selon la Doctrine de Cicéron, *comme une fleur de sa tige* ; (1) sa connaissance et ses peintures du cœur humain ; ses tableaux des mœurs et du monde ; la richesse, l'éclat, la mesure et la variété de ses pinceaux ; le juste et merveilleux emploi qu'il fait habituellement de l'Écriture Sainte qui est l'Histoire de la Providence, et ses citations toujours heureuses, mais trop rares peut-être, des Pères de l'Église ; la chaleur de ses mouvements Oratoires, la piété de ses pathétiques accents et les épanchements de sa sensibilité ; ses traits frappants et même quelquefois sublimes ; enfin la progression graduée et toujours croissante de son onction et la verve de son talent qui dans ses plus longs Sermons ne laissent jamais ni refroidir l'intérêt, ni apercevoir la moindre longueur (2). Ces rares et divers talents de Massillon

(1) *Effloruisse penitus videatur ex re de quâ agitur.* Orator. 27.

(2) On demandait un jour à Rivarol son avis sur deux vers qu'on venait de lire en sa présence : il répondit qu'il trouvait *des longueurs dans ce distique*. Ce mot plaisant n'est pas de lui, mais du Poète Martial ; et il est cité par Boileau dans sa Lettre à Brossette du 8 avril 1703, où il dit : « Ce ne sont pas huit bons vers qui sont longs, « ce sont deux méchants vers qui sont quelquefois longs à outrance. *Sed tu disticha longa facis*, dit Martial. »

envisagé comme Orateur sont au-dessus de tous les éloges , mais c'est uniquement dans la beauté et dans les secrets de son style que je veux chercher ici des leçons.

Pour bien apprécier tous les trésors de ce style enchanteur , il faut d'abord savoir gré à Massillon d'en avoir exclu tous les défauts brillants qu'ambitionne le mauvais goût. Ce ne sont point en effet ici de ces phrases coupées à chaque instant , décousues , épigrammatiques , sautillantes ou antithétiques , et aussi fatigantes à lire que faciles à combiner ; ce ne sont point de ces oppositions recherchées qui ne tendent qu'à faire briller l'esprit en excitant la surprise ; de ces efforts d'énergie qui rendent la diction bizarre , enflée , tendue et monotone ; de ces métaphores outrées qui tourmentent la Langue , de ces sentences métaphysiques , obscures , entortillées ou paradoxales , qui donnent au Discours le ton et la couleur les plus contraires à l'Eloquence. Mais c'est le tissu égal et soutenu d'une élocution riche et variée , avec l'élégance la plus naturelle et la plus brillante dans sa simplicité ; d'une élocution où tous les mots se correspondent et se soutiennent par leur circuit et leur arrondissement. Disons plus : c'est ce beau cours d'idées que Cicéron paraît suivre dans ses Compositions quand il le dirige , et qu'il désigne si bien par une métaphore qui abrège la comparaison en suppléant aux mots , quand il le représente sous l'image d'un fleuve qui roule des eaux limpides dans un lit profond , *flumen orationis*.

En effet la pensée de Massillon ne jaillit point des

profondeurs de son génie, comme on voit les flots d'une source abondante s'élançant avec cette impétueuse majesté qui frappe dans Bossuet. Il ne jette jamais sa phrase : il la combine, il l'arrondit toujours : il en soigne l'élégance, la couleur, la noblesse, la pompe et l'harmonie avec un goût pur ennemi de toute affectation, sans en briser brusquement la mesure et surtout sans aspirer jamais à réveiller l'oreille par aucun écart imprévu ou par aucune chute précipitée. Les membres variés de sa période sont disposés avec un tel goût, que leur brièveté n'en atténue nullement la consistance, et que leur développement Oratoire n'en ralentit jamais le mouvement. Il cache le travail de son style avec un art infini, en ne se permettant ni la moindre recherche d'expression, ni la plus simple prétention à l'esprit ou à la finesse, ni le plus léger nuage qu'élève souvent autour de la pensée cette ambition si commune et si malheureuse qui ne trouve que des ténèbres en cherchant la profondeur. Ce qui distingue surtout sa manière d'écrire, c'est que la répétition même de ses idées n'entraîne aucune diffusion dans son style ; de sorte que ces variantes où chaque phrase a sa plénitude, offrent quelque vide dans les perceptions de son esprit, sans montrer aucune prolixité dans ses périodes qui surprennent également par son abondance et par sa brièveté, selon le vœu de Quintilien, *tum copia, tum brevitate mirabilis*. Il aime mieux, dans le choix des mots, rester en-deçà que d'aller au-delà de ce qu'il veut dire. Il semble, en écrivant, avoir sans cesse présente à son esprit la maxime de

goût enseignée aux Orateurs par Cicéron, qu'en fait de diction l'excès blesse plus que le défaut. *Magis offendit nimium quam parum* (1). Il ne hazarde rien en écrivant ; et plus il s'occupe de son élocution, plus il se montre naturel dans son langage et dans ses tournures.

Massillon cite très-rarement les Ecrivains profanes dans ses Discours. Son *petit Carême* en fournit un seul exemple dans le premier Sermon, sur *les Exemples des Grands*, où il rappelle cette belle idée de Salluste, *in maximâ fortunâ minima licentia est* : c'est-à-dire que *plus l'élevation semble donner de licence par l'autorité qu'elle procure, plus elle en ôte par les bienséances qu'elle impose*. Mais l'Evêque de Clermont fait mieux encore que de citer les Anciens, il les imite : il enrichit la prose française d'une multitude de constructions, souvent même de tours, de périodes qu'il emprunte du Latin, et qui s'adaptent très-heureusement à la clarté ainsi qu'au génie de notre Langue. Un Orateur qui voudra se dévouer à de grandes études trouvera qu'il reste encore à faire en ce genre des conquêtes légitimes autant que précieuses, dans Cicéron, Tite-Live, Tacite, Salluste et Cornelius Nepos. Massillon nous en a ouvert la route. On reconnaît aisément sa belle manière à la contexture et à l'ensemble de ses alinéa qu'il restreint au développement d'une seule pensée enrichie par l'inépuisable fécondité de son imagination.

Le mouvement du style de Massillon toujours

(1) *De Oratore*, 39.

combiné avec la marche de son Discours, est facile et continu. Ses hardiesses sont voilées par des expressions communes qui se rapprocheraient plutôt d'une espèce de négligence que d'aucune affectation; et l'on ne démêle quelquefois l'élan de sa pensée ou l'audace de son langage, que par je ne sais quel courage apostolique d'une familière simplicité. Cette élocution ravissante nous rappelle celle de Cicéron dans toute sa magnificence, en nous offrant l'accord le plus parfait du jugement, de l'imagination et du goût. La lecture de ses Ouvrages *est proprement un charme* (1) : elle produit une telle impression de bonheur sur mon esprit, que lorsque je veux chercher quelquefois dans ses Sermons l'un de ces beaux traits dont je me souviens d'avoir été plus vivement frappé, je ne puis plus quitter le Discours et souvent le volume qu'après l'avoir relu de suite en entier. L'analyse approfondie de ce style est toujours pour moi une continuité de découvertes dont je jouis avec d'autant plus de délices, qu'elles m'enchantent en même temps qu'elles m'instruisent; et Massillon a renouvelé souvent en moi la décourageante admiration que Boileau éprouvait en lisant Démosthène, quand il disait, comme je l'ai déjà rappelé : *il me fait tomber la plume des mains.*

L'élite de notre Littérature fut étonnée à la lecture de son Discours de réception à l'Académie, d'y trouver *dans un Homme de communauté*, selon le jugement de Madame de Tencin, *un bon goût, un bon ton et*

(1) La Fontaine.

une bonne grâce, dont n'approche point le style des grands Seigneurs les plus distingués par leur esprit dans les Sociétés de la Cour.

Mais la meilleure et même la seule véritable manière de louer le style de Massillon doit consister surtout à citer quelques exemples de la perfection de son goût dans l'Art d'écrire. Or, ces exemples, je ne veux pas les choisir dans son Grand Carême, son Avent et ses Conférences, qu'il faudrait copier presque entièrement : je les tirerai donc uniquement de ceux de ses Discours qu'on ne lit plus guères, dont on ne parle jamais, et qui se trouvent, pour ainsi dire, perdus dans sa renommée. Un trait d'une seule ligne suffit très-souvent pour décèler en lui un grand Ecrivain; ainsi dans son Oraison funèbre du Dauphin, il excuse habilement la dissipation et les écarts de la jeunesse du Prince : « Qu'offrirait notre vie au Pu-
» blic, si elle était en spectacle comme celle des
» Princes? Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus
» fidèles? *Nos chûtes se cachent dans l'obscurité de*
» *nos destinées.* » Je n'ai pas besoin de relever la hardiesse et le coloris d'un pareil langage pour faire sentir la beauté de ce dernier coup de pinceau.

Voici comment parlait Massillon dans une obscure Assemblée de Charité, en adressant à une réunion de pieuses Femmes quelques instructions sur les *Œuvres de Miséricorde*. Cette *exhortation* est en quelque sorte cachée dans le volume des *Mystères*.

« Ce qu'il y a de plus déplorable, dit-il, c'est
» que des mœurs qui nous paraîtraient dangereuses,
» si elles n'étaient accompagnées de quelqu'office de

» piété, perdent à nos yeux tout ce qu'elles ont de
 » douteux, dès que ces œuvres extérieures les sou-
 » tiennent. Et si quelquefois les vérités du salut en-
 » tendues, ou la grâce plus forte troublent cette
 » fausse paix et jettent des terreurs dans la cons-
 » cience : ah ! la nudité couverte, la faim rassasiée,
 » la misère secourue, l'innocence protégée s'offrent
 » à l'instant à notre esprit, et calment cet heureux
 » orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent
 » aussitôt nos alarmes. C'est cet arc trompeur dont
 » parle le Prophète Osée, *arcus dolosus* (1), lequel
 » au milieu des nuages et des tempêtes que le doigt
 » de Dieu commençait à exciter dans le cœur, vient
 » nous promettre une fausse sérénité, et divertit
 » notre esprit de l'image présente du danger. *On*
 » *s'endort sur ces tristes débris de Religion, comme*
 » *s'ils pouvaient nous sauver du naufrage* ; et des
 » œuvres chrétiennes qui devraient être le prix de
 » notre salut, deviennent l'occasion de notre perte
 » éternelle. »

La finesse d'observation et la justesse d'esprit qui distinguent ce tableau ne sont pas moins remarquables que le mouvement et la vivacité du style. Ce langage d'une riche Poésie est le véritable idiôme de la Chaire. Le trait souligné paraît simple au premier coup-d'œil ; mais quand on l'analyse, on y trouve sous des expressions communes, une hardiesse d'Eloquence et de simplicité, que l'imagination de Massillon pousse jusqu'à l'audace, et que son excellent

(1) *Osée*, cap. 7, vers. 16.

goût sait voiler sous le ton familier d'une élocution ordinaire.

Voulez-vous voir comment Massillon sait allier le naturel du style à la majesté de la pompe Oratoire? lisez ce passage du Discours qu'il prononça pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat : « Hélas! que sont les Hommes sur la terre? une » fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, » entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Les » siècles, les générations, les Empires, tout va se » perdre dans ce gouffre : tout y entre et rien n'en » sort. Nos Ancêtres nous en ont tracé le chemin, et » nous allons le frayer dans un moment à ceux qui » viennent après nous. Ainsi les âges se renouvel- » lent : ainsi la figure du Monde change sans cesse : » ainsi les morts et les vivants se succèdent et se » remplacent continuellement. Rien ne demeure, » tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le » même, et ses années ne finissent point. Le torrent » des âges et des siècles coule devant ses yeux; et » il voit de faibles Mortels dans le temps même qu'ils » sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en pas- » sant, profiter de ce seul moment pour déshonorer » son nom, et tomber au sortir de là entre les mains » éternelles de sa justice. »

Ce contraste du rapide instant de notre vie avec l'éternité de Dieu, rend plus frappante la démence des Hommes; et au moment même où nous sommes entraînés par le cours fatal, le délire de *l'insulter en passant* devient un trait sublime. Je ne puis transcrire ici tout ce qui mérite un tribut particulier

d'admiration dans le style d'un si grand Ecrivain. Mais j'y renvoie le Lecteur avec confiance; et je veux signaler du moins à sa pieuse curiosité le commencement de la seconde réflexion du quatrième Discours pour une profession Religieuse : il y verra un double tableau de la Société et de *cette solitude*, que Madame de Maintenon trouvait *si bonne*, disait-elle, *quand on n'est pas mauvais soi-même*, aussi remarquable par la peinture des mœurs et la beauté du style que par la connaissance du Monde et du cœur humain.

Massillon est assez grand et assez assuré de son immortalité, comme du rang éminent qu'il occupe à juste titre parmi nos Orateurs classiques, pour que l'on puisse avouer sans inquiétude pour sa gloire les négligences et les fautes de ses Compositions. Je conviens donc qu'il abuse quelquefois de sa facilité pour répéter les mêmes idées. Il les présente sous des formes variées qui les énervent à force de les reproduire. En voici un exemple que je tire à dessein de son *petit Carême*, où ce défaut est beaucoup plus sensible que dans ses autres Sermons.

Au milieu de son Discours sur le respect que les Grands doivent à la Religion, Massillon emprunte de David un passage très-heureusement imité ou amplifié par Racine (1), et auquel on ne peut rien com-

(1) Voici la traduction de Racine que l'on peut citer comme un modèle de Poésie, mais non pas de précision, quand on le compare au texte.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre il cachait dans les Cieux

parer dans l'Antiquité profane (1). C'est ce 35^e verset du 36^e Pseaume, *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani; et transivi, et ecce non erat. J'ai vu l'impie surexalté et élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé : il n'était plus.* Massillon a voulu paraphraser aussi à sa manière ce même passage dans lequel la concision du texte sacré fait fuir l'image avec autant de rapidité que l'objet qu'on voit disparaître comme l'éclair. L'Orateur y ajoute un bel accessoire : *il semble insulter le Ciel par sa gloire orgueilleuse*; mais il n'en énerve pas moins l'original par six variantes qui expriment toutes la même idée. Il délaie sa pensée : il détrempe dans un flux de paroles un trait qui tire sa sublimité de sa précision, et dont le Roi-Prophète avait consacré l'énergie, en le lançant avec plus de force par le ressort poétique d'un si petit nombre de mots. Écoutez Massillon.

« Je sais, dit-il, que l'impie prospère quelquefois,
 « qu'il paraît élevé comme le cèdre du Liban ; et qu'il
 « semble insulter le Ciel par une gloire orgueilleuse
 « qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais atten-

Son front audacieux.

Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
 Foulaux pieds ses ennemis vaincus;
 Je n'ai fait que passer; il n'était déjà plus.

(1) Les Livres Saints nous fournissent un digne objet de comparaison avec ce trait sublime de David, dans le 26^e verset du 32^e chapitre du Deutéronome. Moïse y fait dire à Dieu dont une seule parole à suffi pour faire disparaître ses ennemis et abolir à jamais leur mémoire sur la terre. J'ai parlé : où sont-ils ? *Dixi : ubinam sunt ?*

« dez , son élévation va lui creuser elle-même son
 « précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt
 « de dessus la terre. La fin de l'impie est presque tou-
 « jours sans honneur. Tôt ou tard il faut enfin que
 « cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule : la hon-
 « te et les malheurs vont *succéder* ici-bas à la gloire
 « de ses *succès* ; on le verra peut-être traîner une
 « vieillesse triste et déshonorée, il finira par l'ignomi-
 « nie : Dieu aura son tour ; et la gloire de l'homme
 « injuste ne descendra pas avec lui dans le même
 « tombeau. »

Cet alinéa ne me paraît qu'une languissante amplification de la première pensée. Voilà un exemple frappant de ces répétitions que j'ai cru pouvoir reprocher à Massillon. Une si facile méthode , qui n'exige point assurément une imagination bien vive et encore moins féconde pour exprimer la même idée en d'autres mots , a séduit trop souvent son talent ou son goût , principalement dans le *petit Carême*. Cet écueil avait été signalé longtemps auparavant dans la carrière de l'Eloquence par les justes reproches que s'était attirés Fléchier , si peu digne d'avoir un tel imitateur , quand avec sa *faconde* ordinaire il *faisait*, selon le langage du Collège, *son thème en deux façons*.

La même prolixité d'amplifications se retrouve quelquefois aussi ; mais beaucoup plus rarement dans le Grand Carême de Massillon. Je ne veux en citer qu'un seul exemple pour justifier le reproche que je lui fais de ne s'être pas prémuni contre ce ton de déclamation. On trouve l'une de ces variantes de mots

vers le milieu de la seconde Partie de son homélie sur *la Samaritaine*. « En mettant des bornes à nos « penchans , Dieu en a donc mis à nos peines : en « nous marquant nos devoirs , il nous a donc montrés nos remèdes : en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions; il nous a donc empêché d'être nos propres tyrans : en nous assujettissant à sa loi , il n'a pas voulu tyranniser notre cœur , mais en fixer les inquiétudes. »

Je ne puis tolérer je l'avoue, l'étrange système de l'Abbé Batteux sur cette abondance de paroles qu'il ose trouver Oratoire; Cet Académicien dont la Doctrine littéraire est ordinairement faible et commune, mais saine au moins , n'a pas craint de faire d'une si lâche diffusion un mérite; et, pour ainsi dire, un précepte de goût en Eloquence. Après avoir analysé dans le plus grand détail à la fin du chapitre ix, tome 4; page 221 , de ses *Principes de Littérature* : l'Oraison funèbre de Turenne , Batteux croit bonnement louer Fléchier en ajoutant que *les idées de ce Discours sont Oratoires , PARCE QUE les mêmes idées y sont développées , amplifiées et présentées plusieurs fois sous des faces différentes*. Certes le Commentaire me scandalise encore plus que l'assertion. C'est précisément le contraire de cette méthode qui est une règle de l'Art Oratoire, et un principe fondamental du goût. Batteux confond ici le Rhéteur ou plutôt le Déclamateur , avec l'Orateur , quoique l'amplification et l'Eloquence n'ayent pas plus d'analogie entr'elles , que les jeux de l'escrime ne ressemblent à la vigueur du pugilat.

Il est si doux de pouvoir placer l'admiration à côté de la critique , qu'au moment où je relève des fastidieuses redites dans les Compositions de Massillon ; je me plais à lui rendre un juste hommage ; de l'heureuse précision qui fortifie souvent son Eloquence. Je trouve avec toute la perfection de son style , un exemple frappant des tournures très-serrées et très-oratoires dont il a enrichi notre Langue , dans son homélie déjà citée sur *la Samaritaine* , vers la sixième page du premier Point. C'est un très-beau moule de phrase que je ne me souviens d'avoir vu dans aucun autre de nos Ecrivains. Un Orateur ordinaire aurait employé quatre fois plus d'espace pour présenter les mêmes pensées groupées par Massillon avec tant de concision et de clarté , que sans réfuter par la moindre discussion les prétentions des Pécheurs auxquels il ne veut laisser aucune excuse , il lui suffit de les exposer ou plutôt de les indiquer simplement pour les confondre avec tout l'ascendant de l'évidence et le triomphe de l'ironie : il n'a pas besoin de vous écouter , en vous accablant de questions auxquelles votre conscience répond en secret malgré vous : il vous force de vous juger vous-même ; et l'énonciation rapide de tous vos prétextes vous en découvre aussitôt l'inconséquence et l'absurdité. Voici ce tour neuf et remarquable , que Démosthène et Cicéron eussent admiré.

« Quand vous nous dites que vous êtes du Monde ,
« que prétendez-vous dire ? que vous êtes dispen-
« sés de faire pénitence ? mais si le Monde est le sé-
« jour de l'innocence , l'asyle de toutes les vertus ,

« le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté,
 « de la tempérance ; vous avez raison. Que la prière
 « vous est moins nécessaire ? mais si dans le Monde
 « les périls sont moins fréquents que dans les soli-
 « tudes, les pièges moins à craindre, les séductions
 « moins ordinaires, les chûtes plus rares, et qu'il
 « faille moins de grâce pour s'y soutenir ; je suis
 « pour vous. Que la retraite n'y saurait être un de-
 « voir ? mais si les entretiens y sont plus saints, les
 « assemblées plus innocentes, si tout ce qu'on y voit,
 « qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la Foi, ré-
 « veille la Piété, sert de soutien à la grâce : je le
 « veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver ?
 « mais si vous y avez moins de passions à combat-
 « tre ; moins d'obstacles à surmonter ; si le Monde
 « vous facilite tous les devoirs de l'Évangile, l'humi-
 « lité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs
 « humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chré-
 « tien des richesses ; vous dites vrai, et on vous
 « l'accorde. O Hommes ! tel est votre aveuglement,
 « de compter vos malheurs, parmi vos privilèges ;
 « de vous persuader que ce qui multiplie vos chaî-
 « nes augmente votre liberté, et de faire votre sû-
 « reté de vos périls mêmes, »

Les variantes qui déguisent mal la répétition et le vuide des idées ne sont cependant pas le seul reproche que l'on puisse faire à Massillon. Tous ou presque tous ses plans sont les mêmes. Outre cette uniformité dont on est plus frappé quand on lit ses Sermons de suite, il se borne ordinairement dans ses Divisions à combattre les prétextes des passions ou de la fai-

blesse humaine , et n'entre peut-être pas assez avant dans le fond de ses Sujets. Massillon était né avec de très-grands talents pour l'Eloquence ; mais il n'était pas assez laborieux dans sa jeunesse , il se hâtait trop peut-être en traitant un grand nombre de Sujets , sans les avoir assez creusés : il abusait de sa facilité ; et j'oserais lui appliquer le jugement que l'Orateur Romain portait de Pison : *qu'il a perdu pour sa gloire tout ce qu'il a refusé au travail* (1). On peut le soupçonner avec regret , malgré toute sa réputation , de n'avoir pas tiré de son génie tous les trésors qu'il pouvait lui fournir. C'est en lui décernant l'hommage de mon admiration la plus vive et la plus sincère ; c'est en applaudissant de cœur et d'âme à l'opinion qui le proclame l'un de nos plus grands Ecrivains ; c'est en le lisant sans cesse , et en le relisant toujours avec amour , qu'il doit être permis à mon enthousiasme pour son talent et à mon zèle pour la perfection de l'Art , de lui adresser le même reproche que fait le Cardinal de Retz au grand Condé , quand il l'accuse de *n'avoir pas rempli tout son mérite* (2).

Eh ! combien Massillon ne serait-il pas au-dessus même de sa renommée si tous ses Sermons étaient aussi parfaits que ses *Conférences ecclésiastiques* , ses Discours sur *le petit nombre des Elus* , sur *le Pardon des Ennemis* ; sur *la mort du Pécheur* , sur *la Confession* , sur *l'Aumône* , sur *la Divinité de Jésus-Christ* , sur *le mélange des Bons et des Mé-*

(1) *Quantum detraxit ex studio tantum amisit è gloriâ.* Brutus , 236.

(2) Mémoires , tome 1.

chants, sur le *Respect humain*, sur l'*Impénitence finale*, sur la *Tiédeur*, sur les *injustices du Monde*, ses homélies de l'*Enfant prodigue*, du *Mauvais riche* et de la *Samaritaine*, etc. etc. et presque tous les Sermons de son Avent et de son grand Carême ! Voilà les Chefs-d'œuvre qui accusent les Discours moins classiques de Massillon ! c'est là qu'il déploie tout son génie, et qu'on regrette quelquefois qu'il n'ait pas donné plus de temps ou de travail à la composition de tous ses Ouvrages. Il est manifeste que ce grand Ecrivain, trompé par sa fécondité, ne nourrit point assez de pensées, son style enchanteur; et il perdrait beaucoup sans doute s'il était jugé sur cette maxime de Fénelon (1) : *Un bon Discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif*. Quelquefois enfin ses raisonnements trop peu réfléchis sont dénués de la justesse, de la force, peut-être même de la gravité qu'il était si digne de leur donner. Croirait-on, par exemple, que dans son Sermon sur *la certitude d'un Avenir*, qui est rempli d'ailleurs de beautés mâles et énergiques, Massillon réfute sérieusement, et plus d'une fois, l'objection frivole qui se fonde sur l'impossibilité de croire à une autre vie, par la raison que personne n'en est revenu ?

L'Orateur Français par excellence, Bossuet, a daigné confondre aussi cette prétention des Pécheurs, qui voudraient être favorisés d'apparitions miraculeuses, pour déterminer leur Conversion. Une phrase

(1) Lettre sur l'Eloquence.

lui suffit, en finissant l'Oraison funèbre de Madame Henriette, le plus touchant de tous ses Discours, pour étouffer cette demande par un trait sublime. Plût à Dieu que Massillon eût souvent imité cette hardiesse de pinceau ! « Attendons-nous s'écrie l'É- » vêque de Meaux, que Dieu ressuscite les morts » pour nous instruire ? Il n'est point nécessaire que » les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du » tombeau : ce qui entre aujourd'hui dans le tom- » beau, doit suffire pour nous convertir. »

LIX.
Des talents
oratoires de
Fénélon.

S'il n'est pas nécessaire pour être placé au plus haut rang parmi les Orateurs, d'avoir composé un grand nombre de Chefs-d'œuvre ; s'il suffit pour fonder en ce genre une renommée éclatante, d'avoir illustré son talent par un ou deux Discours du premier ordre, ou même simplement d'une imposante célébrité, comme Pline en composant le Panégyrique de Trajan ; et peut-être Fléchier en prononçant l'Oraison funèbre de Turenne, infiniment supérieure à tous ses autres Ouvrages ; si une pareille distinction suffit enfin pour consacrer une grande réputation Oratoire, et même pour partager la gloire de ces génies plus féconds qui jouissent des honneurs de la primauté dans la carrière de l'Eloquence, on peut ajouter avec confiance à la liste de nos plus célèbres Orateurs Sacrés, sur laquelle l'opinion publique n'inscrit encore que Bossuet, Bourdaloue et Massillon, le nom d'un Ecrivain supérieur en goût comme en talent aux deux Panégyristes de Trajan et de Turenne, je veux dire, le nom chéri de Fénélon qui s'est associé à la prééminence de nos trois immortels

Prédicateurs et marche leur égal, sans avoir besoin d'autres titres que deux Discours qui lui en assurent le droit aux yeux de la Postérité.

C'est louer beaucoup, je le sens : c'est exalter surtout fort tard, après plus d'un siècle révolu, l'Eloquence de Fénelon, que de l'assimiler à de tels rivaux dans le genre de la Chaire. Mais outre que l'enthousiasme serait sans doute excusable, en réclamant contre un déni de justice, mon admiration ne demande nullement à être crue sur parole. Je produirai dans un instant les preuves qui la motivent; et je reconnaitrai que j'ai tort, si les citations les plus triomphantes ne servent pas de fondement à mes éloges.

L'un des titres Oratoires sur lequel je fonde mon opinion, est le sublime et pathétique Discours que Fénelon prononça dans l'Eglise Collégiale de Lille en 1708, quand il fit la Consécration du Prince de Bavière Archevêque-Electeur de Cologne. C'est une pièce d'Eloquence du premier ordre. J'ai suffisamment manifesté, et le jugement des Gens de Lettres a pleinement confirmé la haute admiration dont m'avait transporté la lecture de ce bel Ouvrage, lorsque j'élevai le premier ma faible voix pour l'exalter comme un Chef-d'œuvre digne de Bossuet, dans un temps où il était entièrement oublié ou plutôt généralement inconnu.

Le second Sermon sur lequel j'appelle l'attention publique fut prêché une seule fois, aux Missions étrangères, le jour de l'Epiphanie, en 1685 (1), par

(1) Cette date est certaine. Fénelon était né en 1651. La secon-

l'Abbé de Fénélon, qui était alors âgé de trente-quatre ans, et dont le goût et le talent étaient par conséquent déjà parvenus à toute leur maturité. Dans le premier enthousiasme que m'inspira, il y a longtemps, la découverte de ce nouveau titre de gloire qui doit tant illustrer l'Eloquence de l'Archevêque de Cambrai, j'invitai plusieurs Gens de Lettres à entendre un très-beau Discours de Bossuet qui n'était encore connu de personne ; et je voulus en faire moi-même la lecture dans notre Comité pour mieux jouir de leur surprise et de leur ravissement. J'ai renouvelé plus d'une fois et toujours avec un égal succès, la même expérience. Tout bon Lecteur peut réitérer cette épreuve avec confiance dans une Assemblée de Connaisseurs capables d'en juger. S'il y avait, à mon insu, de l'exagération dans le jugement que je vais rapporter, ce ne serait donc pas à moi seul, mais, je puis le dire, à l'élite de notre Littérature entière qu'elle devrait être imputée. Tous les Auditeurs furent terrassés d'admiration. On s'écria unanimement que *l'Aigle brillant de Meaux était seul capable de s'élever à une si grande hauteur*. On croyait y voir, tantôt l'imagination d'Homère, tantôt la véhémence de Démosthène, tantôt le génie et le pathétique de Saint Jean Chrisostôme, tantôt la verve et la majesté de Corneille, tantôt même dans quel-

de Ambassade de Siam qui était à Paris, selon le témoignage formel de Fénélon dans ce même Discours, au moment où il fut prononcé, se trouva sur le passage du Roi, dans la galerie de Versailles, le 27 novembre 1684. Le Roi de Siam avait envoyé à Paris en 1680 d'autres Ambassadeurs qui périrent en mer.

ques traits de la péroraison l'énergie et la profondeur de Tacite, souvent les élans et l'élévation de Bossuet; mais toujours une pureté unique de goût et une perfection inimitable de style qu'on ne pouvait assez admirer. Je ne laissais jamais échapper le volume de mes mains durant la lecture; et après avoir bien joui de l'ivresse et de l'enthousiasme de nos Académiciens, j'excitais encore plus de surprise en montrant que l'Ouvrage était de Fénelon. Le Sermon ne leur en paraissait que plus beau. On concluait de cette découverte que nous n'étions plus au temps des profondes études littéraires; que l'ignorance et la dissipation satisfaites de pouvoir acquitter par la contribution quotidienne et légère des Journaux le misérable contingent de la conversation, s'affranchissaient trop souvent de toute instruction soignée et solide. On se demandait avec étonnement quel fonds on pouvait donc faire sur les succès en Littérature, quand on voyait une aussi grande renommée que celle de Fénelon, insuffisante depuis plus d'un siècle pour sauver de l'oubli un Chef-d'œuvre d'un tel Ecrivain dont la gloire inspire tant d'intérêt à la Nation?

Fénelon divise son Sermon en deux parties, les motifs de joie et les motifs de crainte que doit inspirer aux Chrétiens la Vocation des Gentils.

A la suite d'une allégorie où il déploie toute la magnificence de la Poésie, en peignant l'Eglise sous l'image de Jérusalem, et après un sublime tableau de la propagation de l'Évangile, qu'on trouve au commencement du premier point, Fénelon nous

montre dès l'origine du Christianisme. « l'Eglise
» déjà plus étendue que cet Empire qui se vantait
» d'être lui seul tout l'Univers. Les régions sauvages
» et inaccessibles du Nord que le soleil éclaire à
» peine de ses rayons ont vu la lumière céleste. Les
» plages brûlantes de l'Afrique ont été inondées des
» torrents de la grâce. » Voici comment il retrace
aussitôt l'invasion de Rome et la Conversion de ses
farouches Vainqueurs. « Regardez ces Peuples bar-
» bares qui firent tomber l'Empire Romain. Dieu les
» a tenus en réserve sous un Ciel glacé, pour punir
» Rome Payenne et enivrée du sang des Martyrs :
» il leur lâche la bride, et le Monde en est inondé.
» Mais en renversant cet Empire, ils se soumettent
» à celui du Sauveur. Tout ensemble, Ministres des
» Vengeances, et objets des Miséricordes sans le
» savoir, ils sont menés comme par la main au-devant
» de l'Évangile; et c'est d'eux qu'on peut dire à la
» lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cher-
» chaient pas. »

L'Orateur parcourt l'Europe et le globe entier,
avec l'essor d'un génie prophétique et avec l'impé-
tuosité des mouvements les plus soutenus, les plus
entraînants et les plus variés, pour mieux célébrer
les conquêtes de la Croix dans les Missions de l'O-
rient. « Que reste-t-il? Peuples de l'extrémité de
» l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce
» Conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne
» touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si
» jaloux de subjuguier le Monde entier, s'arrêta bien
» loin en-deçà de vous; mais la charité va plus loin

» que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts,
» ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les
» tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'in-
» tempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où
» l'on découvre un Ciel nouveau, ni les flottes enne-
» mies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux
» que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme
» les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le
» Midi, que l'Orient, que les isles inconnues les at-
» tendent et les regardent en silence venir de loin.
» Qu'ils sont beaux les pieds de ces Hommes qu'on
» voit arriver du haut des montagnes, apporter la
» paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut,
» et dire : O Sion! ton Dieu régnera sur toi! Les
» voici ces nouveaux Conquérants qui viennent sans
» armes excepté la Croix du Sauveur. Ils viennent
» non pour enlever les richesses et répandre le sang
» des Vaincus, mais pour offrir leur propre sang et
» communiquer le Trésor céleste. Peuples qui les
» vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et
» qui peut la représenter? Des Hommes qui viennent
» à vous, sans être attirés par aucun motif, ni de
» commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des
» Hommes qui sans vous avoir jamais vus, sans
» savoir même où vous êtes, quittent tout pour
» vous, et vous cherchent à travers toutes les mers
» avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire
» part de la Vie éternelle qu'ils ont découverte! Na-
» tions ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle
» lumière sur vos têtes! »

Fénélon vous transporte avec lui dans le Royaume

de Siam et dans le Japon. Cette sage sobriété d'imagination, sans laquelle il n'existe point de goût, lui permet de co-ordonner ses tableaux avec tant de mesure et d'art, qu'ils ont toujours de l'effet et de l'éclat, sans qu'on y trouve jamais ni effort ni enluminure. Il invite les Ministres de la Religion à se dévouer à ce Ministère Apostolique dans l'Orient. Tout-à-coup il ne craint pas de se faire une objection aussi frappante qu'imprévue : il se cite lui-même au Tribunal de son Auditoire : il ose se demander pourquoi il ne marche pas en personne à la tête des Missionnaires dont il enflamme le zèle, et pourquoi il se borne à exciter de loin ses Frères en exaltant une œuvre si méritoire, au lieu de leur en donner l'exemple ? A la surprise qu'excite cette courageuse franchise, succèdent l'émotion plus vive encore et le pieux attendrissement qu'inspire l'humilité sublime avec laquelle il répond aussitôt :

« Que ne puis-je aujourd'hui, mes Frères, m'é-
 » crier comme Moïse aux portes du camp d'Israël :
 » *Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi!*
 » Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle,
 » Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu
 » qui lit dans les cœurs et sonde les reins. Seigneur !
 » Vous le savez, que c'est avec confusion et douleur
 » qu'en admirant votre œuvre, je ne me sens ni les
 » forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux
 » ceux à qui vous donnez de s'y dévouer ! heureux
 » moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité,
 » si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de

» quelque Saint Prêtre cette flamme céleste dont un
» Pécheur comme moi ne mérite pas de brûler! »

L'inépuisable imagination de l'Archevêque de Cambrai ne cesse dans toute la suite de ce Discours de nous présenter des tableaux qui se succèdent sans se ressembler jamais, et croissent toujours de splendeur et d'intérêt. Un si heureux essai doit faire amèrement regretter à notre admiration qu'en prêchant habituellement dans son Diocèse, d'abondance de cœur, il n'ait pas écrit un plus grand nombre de Sermons, qui eussent mis son talent Oratoire dans un si beau jour, et lui auraient assuré dans la carrière de l'Éloquence le même rang que lui garantit le Télémaque dans notre Littérature.

En transportant ses Auditeurs dans ces régions lointaines où il se plaît à découvrir les consolations et les triomphes de nos Missionnaires, Fénelon nous peint la ferveur et la Piété des Peuples Orientaux avec beaucoup plus d'intérêt et de verve, et néanmoins avec autant de naturel et de vérité que l'abbé Fleury, quand il retrace les mœurs des premiers Chrétiens. « Là, dit-il, on n'ose montrer à ces Fidèles
» les enflammés nos tièdes Chrétiens d'Europe, de
» peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne
» à aimer la vie et à ouvrir leurs cœurs aux joies
» empoisonnées du Siècle. L'Évangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des
» affligés qui trouvent le bonheur dans les larmes,
» et des riches qui craignent d'avoir leur consolation
» dans ce Monde. Tout milieu entre le Siècle et Jé-

» sus-Christ est ignoré. Ils ne savent que prier, se
 » cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité!
 » O foi vierge ! O joie pure des Enfants de Dieu ! O
 » beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la
 » terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un
 » triste et honteux souvenir ! »

Au commencement de la seconde Partie, Fénelon retrace avec la plus mâle et la plus riche Eloquence la Proscription des Juifs, et la défection de la croyance Catholique dans ces vastes régions du Levant; « d'où la Foi, dit-il, s'est levée sur nos têtes
 » comme le Soleil. Que sont devenues ces fameuses
 » Eglises-Mères d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles? C'est là que les Conciles ont
 » prononcé ces Oracles qui vivront éternellement.
 » Cette terre était arrosée du sang des Martyrs : le
 » désert même y florissait par ses Solitaires. Mais
 » tout est ravagé sur ces montagnes autrefois décollantes de lait et de miel, et qui sont maintenant
 » les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics. Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les
 » Assemblées d'Evêques étaient aussi nombreuses
 » que les Conciles universels, et où la Loi de Dieu
 » attendait son explication de la bouche d'Augustin?
 » Je n'y vois plus qu'une terre encore fumante de la
 » foudre que Dieu y a lancée. »

Rien n'est au-dessus de ce dernier trait, qu'enverrait à Fénelon la verve la plus poétique. Je me trompe : on va voir un autre mouvement Oratoire d'une impétuosité encore plus véhémence, et une

peinture de mœurs tracée avec un burin beaucoup plus profond et plus énergique. C'est cet entassement d'idées, d'un effet toujours croissant, dont les grands Orateurs déploient quelquefois la puissance pour subjuguier et entraîner leur Auditoire, par le développement du lieu commun que les Latins appelaient *conglobata*, en précipitant avec la rapide accélération d'un grand fleuve qui roule ses eaux à pleins bords, une Eloquence impétueuse dont le mouvement continu entraîne tout ce qu'elle rencontre dans son cours.

» Que ferait, poursuit Fénelon, que ferait plus
» long-temps la Foi parmi nous, chez des Peuples
» corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent encore
» le nom de Fidèles que pour le flétrir et le profa-
» ner? Lâches et indignes Chrétiens! par vous le
» Christianisme est méconnu et avili; par vous le
» nom de Dieu est blasphémé parmi les Gentils; vous
» n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de
» la Maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui
» viennent y chercher Jésus-Christ.... La Mode est
» une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les
» autres. Le dernier devoir est celui de payer ses
» dettes. Les Prédicateurs n'osent plus parler pour
» les Pauvres à la vue d'une foule de Créanciers
» dont les clameurs montent jusqu'au Ciel. Ainsi la
» Justice fait taire la Charité, et la Justice elle-même
» n'est plus écoutée. Sous prétexte de se polir, on
» s'est amolli pour la volupté et endurci contre la
» vertu. On invente chaque jour à l'infini de nou-
» velles nécessités pour autoriser les Passions les
» plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux

» dans les conditions les plus élevées, il y a quarante
 » ans, est devenu une bienséance pour les plus mé-
 » diocres. Détestable raffinement de nos jours! la
 » misère et le luxe augmentent comme de concert :
 » on est prodigue de son bien et avide de celui des
 » autres. Les Hommes tombent dans les langueurs
 » mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés
 » par la fureur de quelque Passion. Est-ce donc là
 » être Chrétien? Allons, allons dans d'autres terres
 » où nous ne soyons plus réduits à voir de tels Dis-
 » ciples de Jésus-Christ. O Foi Chrétienne! vengez-
 » vous. Laissez une éternelle nuit sur la face de cette
 » terre couverte d'un déluge d'iniquités. O Dieu!
 » que vois-je? où sommes-nous? le jour de la ruine
 » approche, et les temps se hâtent d'arriver. Que
 » vous dirai-je, Seigneur? souvenez-vous de notre
 » misère et de votre Miséricorde. »

Est-ce le *Cygne de Cambrai*, ou Saint Jean Chrysostôme devenu moins diffus dans la pompe de son style, ou l'Évêque de Meaux que l'on croit entendre, quand la Religion et la Vertu éplorées réunissent ainsi les accents les plus sublimes de l'Eloquence dans ces épanchements de douleur, de consternation et de pitié? N'est-ce même pas ici le ton et la véhémence de l'*Hercule Orateur*, selon l'expression de Cicéron (1), en parlant de Démosthène? Je ne puis m'arrêter aux beautés de détail, à l'énergie et à l'élégance d'élocution qui me frappent dans ce morceau, et qu'il me serait si doux de pouvoir analyser. Mais à

(1) *Quasi Herculem Oratorem senties, Brutus, 57.*

la vue de ces tableaux si riches et si variés, hésiterions-nous, un seul instant, d'appeler par acclamation l'immortel Archevêque de Cambrai au premier rang de nos Orateurs? Ce n'est pas la multitude, c'est l'importance des titres qui fixe les places dans le Temple de la Gloire. Or, j'avoue que je ne connais dans l'Eloquence Sacrée aucun Chef-d'œuvre à côté duquel on ne puisse placer avec honneur un Discours si propre à inspirer et à justifier l'admiration des Connaisseurs. La meilleure et même la seule bonne manière de louer le génie Oratoire sera toujours de le soumettre à la plus concluante de toutes les épreuves, en citant ainsi non pas un beau trait isolé qu'on pourrait découvrir par hasard dans un mauvais Ouvrage, mais plusieurs de ces morceaux soutenus qui caractérisent les talents du premier ordre, et que la médiocrité n'atteint jamais.

L'Archevêque de Cambrai environné de tout l'éclat de sa renommée fit imprimer lui-même ce Discours sous son nom, en 1706, dans son *Recueil de Sermons choisis sur différents Sujets, à Paris chez Cusson*, vol. in-12. de 314 pages, d'une très-belle édition. On le trouve aussi à la page 139 du 7^e tome in-4^o. des Œuvres de Fénelon magnifiquement imprimées par M. Pierre Didot l'aîné en 1791. Quand je le lus pour la première fois, quelque vive et profonde que fût mon admiration pour son illustre Auteur, je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise en voyant à quelle haute région de l'Eloquence s'élevait la souplesse de ce talent si varié qui savait prendre tous les tons, et qui en traitant toute

espèce de Sujets, paraissait toujours se retrouver dans son véritable genre. Il me semblait que dans les Ecrits de ce grand Homme, je n'avais pas joui jusqu'alors d'un style si nerveux et si robuste, soutenu par des nombres forts et vigoureux, mais toujours naturels et libres. Je croyais y reconnaître à chaque page, selon l'image de Denis d'Halicarnasse, ces mots saillants, ces figures détachées, ces idées plus apparentes, enfin ces traits de génie qui dominent dans une Composition Oratoire, *comme on découvre à l'horizon les pointes de rochers qui s'élèvent par-dessus les montagnes.*

Je fus tellement frappé des beautés sublimes dont ce Sermon est rempli d'un bout à l'autre, et si étonné de n'en avoir jamais entendu parler, que ne pouvant m'expliquer à moi-même ce scandaleux oubli ou cette inconcevable injustice, je voulus savoir si au moment où il fut imprimé pour la première fois, les Contemporains de Fénelon l'avaient mieux apprécié que la Postérité. L'époque de sa publication ne pouvait être ni plus défavorable ni plus malheureuse. Cette même année 1706 mit le comble aux revers de la France en Espagne, en Italie et en Allemagne. On ne s'occupait guères d'Eloquence à Paris au milieu des désastres de Ramillies et de Turin. Le Recueil de ces Discours publiés par l'Archevêque de Cambrai disparut tristement alors dans nos calamités publiques.

Je découvris néanmoins l'annonce et le jugement de cet Ouvrage dans le Journal des Savants, du 14 Juin 1706. Voici les propres termes du compte qu'on en rendit au public. « On remarque dans ce Sermon

» un tour singulier, des expressions vives et brillantes, un feu et une énergie qu'on ne trouverait pas aisément ailleurs. L'Orateur fait paraître une imagination si riche et en même temps si rapide dans ses mouvements, qu'on craint d'abord qu'il ne soit comme la plupart des autres personnes de ce caractère, sujet à manquer contre la justesse ; mais on se rassure aisément, dès qu'on examine l'ordre qu'il suit, les raisonnements qu'il fait, et le rapport naturel qui lie ses pensées les unes avec les autres. »

Il faut regretter pour la gloire de Massillon qui jouissait à cette époque de toute l'autorité de sa renommée dans la carrière de l'Eloquence, et qui était alors, comme l'Auteur immortel du *Télémaque*, sinon en disgrâce, du moins écarté de la Cour (1), qu'il n'ait pas eu le courage si digne de lui d'exercer un noble droit d'initiative, pour rendre hautement justice à Fénélon. Oh ! combien j'en aimerais plus encore l'Auteur du *petit Carême* ! Un Orateur dont le jugement était d'un si grand poids se serait honoré lui-même s'il eût saisi l'à-propos, et signalé l'apparition d'un pareil Chef-d'œuvre, en avertissant et en consacrant par son suffrage l'admiration publique. Il s'en faut de beaucoup que le Journal des Savants

(1) Massillon prêcha en 1704 avec le plus grand succès son dernier Carême dans la Chapelle du Roi. Louis XIV ne crut pas pouvoir mieux lui témoigner sa satisfaction qu'en lui disant au milieu de sa Cour, qu'il voulait l'entendre désormais tous les deux ans. L'intrigue effrayée manœuvra si bien que Massillon ne reparut plus dans la Chaire de Versailles durant tout le reste du Règne.

l'ait dignement apprécié ; mais cet éloge , quelque insuffisant qu'on le trouve , a été jusqu'à présent le plus honorable ou plutôt l'unique tribut d'estime que ce Discours ait attiré à l'Eloquence de Fénélon.

Les Critiques et les Biographes qui ont parlé ensuite de ce Recueil sans daigner faire jamais aucune mention du beau Sermon pour l'Epiphanie , c'est-à-dire , sans l'avoir lu , tels que l'Abbé Goujet dans sa Bibliothèque Française , l'Abbé Albert dans son Dictionnaire des Prédicateurs , les Rédacteurs des Dictionnaires historiques , tous les Compileurs qui les ont suivis , en se copiant les uns les autres , ainsi que les Journalistes qui ont rendu compte dans ces derniers temps des Collections où un Ouvrage si remarquable se trouve réimprimé , supposant sans aucun fondement que ces Discours furent les *productions précoces de la jeunesse du Prélat ; qu'ils semblent avoir été faits sans préparation !* qu'on y trouve les fleurs , mais non pas encore les fruits de son génie ; et que nous n'avons rien de Fénélon dans le genre de l'Eloquence Sacrée , *qu'on puisse placer au premier ni même au second rang.* Je ne rapporte ici de si étranges jugements que pour en faire expier enfin l'injustice et la honte à leurs Auteurs.

LX.
Des Prédicateurs Français du second rang.

Quand j'inscris le nom de Fénélon sur la plus glorieuse liste des Orateurs Français , je dois relever encore un hommage si juste et si bien motivé , en observant que nos Prédicateurs de la deuxième classe où les relègue le génie dominant de nos éternels Modèles , *formeraient incontestablement la première chez toutes les autres Nations de l'Europe ; et qu'*

n'en est même aucune chez laquelle les Ministres de la Parole égalent en Eloquence les nombreux Sermonnaires que la supériorité de nos grands Maîtres nous oblige de présenter en seconde ligne.

La Collection d'un si grand nombre de Discours très-estimables est devenue tellement volumineuse, que la lecture entière en est réservée à un petit nombre de personnes pieuses, ou plutôt aux seuls Ecrivains du même genre. C'est dans ces Sermons que les jeunes Candidats de la Chaire dépourvus de talent se permettent quelquefois des plagiats ignorés; car on ne vole guère impunément en Littérature que les pauvres ou les riches obscurs. Les larcins de cette espèce qu'on tenterait de s'approprier dans les Discours des Orateurs les plus célèbres seraient promptement dénoncés au Public. La plupart des Ecclésiastiques et surtout les Prédicateurs qui composent ce qu'ils débitent, lisent communément la totalité, et habituellement ensuite quelques-uns de ces Chefs-d'œuvre dont les principales beautés leur sont très-familiales.

Il ne faut rien retrancher des Recueils sacrés de Bourdaloue et de Massillon; mais un zèle éclairé pour la gloire de Bossuet pourrait faire peut-être dans les ébauches de ses Prédications publiées avec trop peu de discernement et de goût, un choix commandé par le respect dû à une si grande renommée. Je me souviens que durant le cours de mes études Oratoires, l'admiration dont j'étais frappé à la lecture de plusieurs Discours oubliés dans les Collections inférieures de la Chaire, me suggérait souvent le désir

de les voir revivre dans un répertoire des plus beaux Sermons composés par nos Orateurs du second rang. Ce serait le plus sûr moyen d'étendre leur réputation et de perpétuer leur mémoire. L'effrayante multiplicité des Livres, depuis la découverte de l'Imprimerie, présage infailliblement qu'en tout genre, une réduction sévère des Ecrivains à ce qu'ils auront fait d'excellent, pourra seule conserver les Productions qui ne sont pas consacrées par une réputation éclatante, ou qui étant même empreintes du sceau du Génie, se trouveront étouffées sous un amas d'Ouvrages médiocres. Les deux Chefs-d'œuvre que j'ai cités de Fénelon appartiennent éminemment à la première classe du genre ; mais l'impossibilité de donner à quelques feuilles éparses la consistance tutélaire d'un volume (1), obligerait de les placer à la tête de nos Sermons choisis parmi les plus beaux du second ordre. Ces Orateurs sauvés de l'oubli s'enorgueilliraient au fond de la tombe de se voir rapprochés de lui par une si glorieuse Société. Le grand nom de l'Archevêque de Cambrai deviendrait le plus bel ornement d'une Collection si désirable. On ne saurait donner un plus majestueux péristyle à ce nouveau Temple de l'Eloquence.

Des extraits traduits de Lingendes, quelques Discours de Fléchier, en laissant à part les Oraisons funèbres que celle de Turenne conserve et ternit, Cheminai, Fromentières, La Parisière, Mascaron,

(1) On le pourrait, en ajoutant à ces deux Discours de Fénelon ses Dialogues et sa Lettre sur l'Eloquence.

Bretonneau, Lejeune, Larue, Griffet, Pérusseau, Ségaud, Le Chapelain, Neuville, Molinier, La Boissière, les Terrassons, l'Abbé Poulle, le Père Elisée Carme déchaussé, Beauvais Evêque de Senez, L'abbé Cambacérès, l'Abbé de Boismont; etc. etc. offriraient aux choix du goût plusieurs éloquents Sermons, qu'on lirait avec beaucoup d'intérêt et de fruit. Ce Recueil ne devrait guères excéder les limites dans lesquelles Massillon et Bourdaloue ont renfermé leurs Compositions, c'est-à-dire, tout au plus vingt volumes, en y comprenant plusieurs Oraisons funèbres dignes d'être conservées, et quelques Panégyriques signalés par les suffrages du Public.

Plusieurs de nos Orateurs de la seconde classe ne fourniraient peut-être qu'un ou deux Discours à ce Répertoire, comme par exemple le Père La Boissière Oratorien, son beau Sermon sur les Grandeurs de Jésus-Christ; Mascaron, son Oraison funèbre de Turenne; un Anonyme, l'Oraison funèbre très-remarquable de Charles Emmanuel III Roi de Sardaigne, imprimée à Paris en 1773, sous le nom d'un Vicaire de Chambéry; l'Abbé de Boismont, ses Oraisons funèbres du Dauphin et de Louis xv, avec son Sermon sur la fondation d'un Hospice pour les Militaires et les Prêtres infirmes, Discours par lequel il termina sa carrière, et dont la seconde Partie fut le plus glorieux triomphe de son talent; l'Abbé Ségui, son Panégyrique de Saint Louis, et, peut-être à cause du début qui fit beaucoup d'effet, son Oraison funèbre du Maréchal de Villars; l'Abbé Couturier, son Panégyrique de Saint Louis, etc. etc. etc. Le succès

d'une telle réunion de Sermons choisis eût été infail-
 lible dans le temps où un nombreux Clergé séculier
 et régulier et une multitude de Fidèles ou d'Amateurs
 recherchaient avidement toutes les Productions de la
 Chaire.

LXI.
 D'un Dis-
 cours du Père
 Guenard Jé-
 suite.

Je proposerais volontiers d'ajouter à ce Recueil
 un bel Ouvrage qui semble étranger à l'Eloquence
 Sacrée, mais qui s'y rallie naturellement par son
 objet le plus important et par les excellents principes
 dont s'y embellit encore le rare talent de l'Orateur.
 On pourrait ne pas trouver partout sous sa main deux
 feuilles volantes précieuses à conserver, et qui ne
 sauraient être placées plus convenablement dans aucun
 autre dépôt littéraire; c'est l'éloquent Discours du Père
 Guenard Jésuite, sur cette question : *En quoi con-*
siste l'esprit philosophique? Les caractères qui le
distinguent et les bornes qu'il ne doit jamais fran-
chir; conformément à ces paroles de Saint Paul,
 NON PLUS SAPERE QUAM OPORTET SAPERE. Cet Ecrit,
 dont le succès eut le plus grand éclat, remporta le
 prix au Jugement de l'Académie Française en 1755.
 Il précéda par conséquent de quatre années l'Eloge
 du Maréchal de Saxe, premier Essai de ce genre
 publié par M. Thomas. J'invite les Admirateurs de
 ce dernier Ecrivain, qui lui attribuent la gloire
 d'avoir introduit l'Eloquence dans les Concours Aca-
 démiques, à lire avec attention cette Production de
 l'un de ses Prédécesseurs dans la même lice; ils y
 trouveront des beautés Oratoires du premier ordre,
 que rien n'éclipse assurément dans les Eloges cou-
 ronnés depuis par l'Académie.

Le jeune Père Guenard avait incomparablement plus de talent pour l'Eloquence que tous ses Emules et Confrères Jésuites, Millot, Courtois et Cérutti, qui remportaient à cette époque des prix d'Eloquence dans nos Sociétés Littéraires. On admira en lisant son unique Ouvrage imprimé, une grande étendue et une égale justesse d'esprit, réunies à une métaphysique neuve et profonde qui n'attiédit jamais la chaleur dont sa composition est susceptible. Mais on eut lieu de regretter que l'Ecrivain beaucoup trop resserré par l'inexcusable programme de l'Académie dans les bornes d'une demi-heure de lecture sur une si vaste matière, ne les eût pas franchies, au lieu de sacrifier son Sujet à cette Loi du Concours, et qu'il se fût réduit à une ébauche, en appliquant uniquement les rapports de l'esprit philosophique à la Religion, à l'Eloquence et à la Poésie, tandis qu'il aurait dû en étendre les effets à l'agriculture, aux Beaux-Arts, à l'administration, à la Société, enfin à tous les autres objets scientifiques, moraux, politiques, législatifs, littéraires, mécaniques, etc. etc. sur lesquels s'exerce visiblement son influence. l'Auteur lui-même se plaint avec raison et à plusieurs reprises, *de ne pouvoir, dit-il, qu'indiquer en courant une foule de choses qu'il faudrait approfondir, et de jeter à l'écart la plus grande partie de son Sujet.* Cet Ecrit a donc le singulier défaut ou, si l'on veut, le rare mérite d'être évidemment trop court. C'est l'unique reproche qu'on puisse faire à l'Orateur ou plutôt à ses Juges auxquels il aurait dû désobéir par un Chef d'œuvre, en traitant complètement la

question proposée, au lieu de restreindre son travail à une simple, mais sublime esquisse.

Je vais en extraire quatre ou cinq passages de quelque étendue et d'une différente couleur, soit pour mettre le Lecteur à portée de juger lui-même du mérite de l'Écrivain, soit pour justifier la haute estime avec laquelle j'en parle, soit enfin parce que ce Discours se trouve relégué dans le seul Recueil de l'Académie, qui n'a que peu de Lecteurs. A l'époque où il parut, son Auteur si digne d'inspirer de justes regrets aux Amis des Lettres, le Père Guenard, s'annonçait dans la carrière de l'Eloquence, par le plus grand talent qu'il y eût parmi les Jésuites, et même dans toute la jeune Littérature. Il n'est cependant guères connu aujourd'hui que des Gens de Lettres dont j'ai peut-être éveillé l'admiration par le zèle avec lequel j'ai dès long-temps rappelé une si belle Composition Oratoire, dont on n'osait, pour ainsi dire, parler pendant la vie de M. Thomas, soit par une prudente réticence d'esprit de parti, soit même de peur de déprimer peut-être ce respectable Académicien par le souvenir d'une rivalité si redoutable. On ne conçoit pas qu'un Écrivain dont le début autorisait de si hautes espérances, et proclamait un Orateur qui semblait consacré à la Chaire où alors il n'eût point trouvé de rivaux, ne se soit plus ensuite signalé par de nouveaux succès, ni dans le même genre, ni dans aucun autre (1). C'est une vraie calamité pour notre Litté-

(1) Guenard était né en 1730 dans un village près de Nancy. Dès

rature, qu'il ait vécu entièrement ignoré dans sa retraite en Lorraine pendant quarante années; et c'est aussi une étrange fatalité, qu'il soit mort dans l'obscurité la plus profonde, après avoir illustré sa jeunesse par un triomphe si mémorable. Le temps manqua sans doute aux Jésuites pour déployer en faveur du Père Guenard l'esprit de Corps, ou plutôt de famille, qu'on leur attribuait à un si rare degré, et leur ardente sollicitude à développer par la plus habile destination; comme à prôner avec le zèle le plus officieux, tous les talents dignes de rehausser l'éclat de leur Compagnie.

Eh! quel lustre ne devait pas attendre en effet d'un tel Disciple, cette fameuse Société, *le seul Corps*, dit l'Abbé Raynal, *qui ait jamais aimé la gloire?* Voici d'abord sous quelles couleurs le Père Guenard a su peindre Descartes qui, par les deux nouvelles et sublimes conceptions, d'appliquer l'al-

l'âge de seize ans il entra chez les Jésuites, après avoir fait son cours d'études avec le succès le plus brillant dans leur Collège de Pont-à-Mousson. Ses Instituteurs l'affilièrent à leur Province de Champagne. Il était d'une faible complexion, et il eut toujours une mauvaise santé. Durant les orages de la Révolution ce vertueux Ecrivain se crut malheureusement obligé pour conserver sa vie de brûler, sous le régime de la Terreur, l'unique Manuscrit d'un grand Ouvrage sur la Religion, auquel il travaillait depuis vingt-cinq ans: c'est une perte irréparable. On exaltait depuis plusieurs années cette *Apologie du Christianisme*, comme l'un des Chefs-d'œuvre du Siècle. Je le crois aisément sur la foi d'un si beau talent et des dernières pages de son Discours où il traite le même Sujet, d'une manière neuve avec une dialectique et une Eloquence qui rappellent les Ecrits polémiques de Bossuet. On assure que Guenard est mort en Lorraine au commencement de l'année 1795,

gèbre à la géométrie et d'expliquer tous les phénomènes de la Nature, en les soumettant aux règles de la Méchanique, se montra le premier Homme d'un génie créateur dont la France pût s'honorer depuis la renaissance des Lettres.

« L'esprit humain, après s'être traîné deux mille
 » ans sur les vestiges d'Aristote se trouvait encore
 » aussi loin de la vérité. Enfin parut en France un génie
 » puissant et hardi qui entreprit de secouer le joug
 » du Prince de l'Ecole. Cet homme nouveau vint di-
 » re aux autres Hommes que pour être Philosophe,
 » il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait pen-
 » ser. A cette parole toutes les Ecoles se troublè-
 » rent (1). Une vieille maxime régnait encore : le
 » Maître l'a dit, *ipse dixit*. Cette maxime d'esclave
 » irrita tous les esprits faibles contre le Père de la
 » Philosophie pensante ; elle le persécuta comme no-
 » vateur et comme impie ; le chassa de Royaume en
 » Royaume ; et l'on vit Descartes s'enfuir, empor-
 » tant avec lui la vérité qui malheureusement ne
 » pouvait pas être ancienne tout en naissant. Cepen-
 » dant malgré les cris et la fureur de l'ignorance,
 » il refusa toujours de jurer que les Anciens fussent
 » la raison souveraine ; il prouva même que ses Per-
 » sécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient dé-
 » sapprendre tout ce qu'ils croyaient savoir. Disci-
 » ple de la lumière, au lieu d'interroger les morts

(1) C'est une imitation heureuse de cette phrase de Fléchier dans l'exorde de l'Oraison funèbre de Turenne : *A ces cris le Jourdain se troubla. etc.*

» et les Dieux de l'École, il ne consulta que les
» idées claires et distinctes, la Nature et l'évidence.
» Par ses méditations profondes il tira presque toutes
» les Sciences du chaos; *et par un coup de génie plus*
» *grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles*
» *devaient se prêter, les enchaîna toutes ensemble,*
» *les éleva les unes sur les autres, et se plaçant*
» *ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec tou-*
» *tes les forces de l'esprit humain ainsi rassem-*
» *blées, à la découverte de ces grandes vérités que*
» *des Génies plus heureux sont venus enlever après*
» *lui, mais en suivant les sentiers de lumière que*
» *Descartes avait tracés.* Ce fut donc le courage et
» la fierté d'esprit d'un seul Homme, qui causèrent
» dans les Sciences cette heureuse et mémorable ré-
» volution dont nous goutons aujourd'hui les avan-
» tages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux
» Sciences un Homme de ce caractère, un Homme
» qui osât conjurer tout seul avec son génie contre
» les anciens Tyrans de la raison, qui osât fouler aux
» pieds ces idoles que tant de Siècles avaient ado-
» rées. Descartes se trouvait enfermé dans le laby-
» rinthe avec tous les autres Philosophes, *mais il*
» *se fit lui-même des ailes et s'envola, frayant ain-*
» *si de nouvelles routes à la raison captive.* »

J'ai souligné entre tant de beautés du premier ordre, qui font ressortir dans ce mémorable portrait le génie créateur et en action de Descartes, quelques aperçus plus frappants par la nouveauté, la profondeur et la vérité des pensées, et en même temps les images les plus remarquables par la sublimité du sty-

le. C'est l'imagination du Pline Français que le Père Guenard va nous retracer, mais, si j'ose le dire, sans aucun de ses systèmes romanesques, et même avec plus de verve Oratoire que n'en avait montré le Philosophe de Montbar, au moment où le jeune Candidat célèbre, en l'expliquant avec toute la perspicacité et la compréhension du génie, le talent éminemment propre à l'esprit philosophique d'appeler l'esprit humain vers les affinités secrètes des grandes idées, et de les enchaîner toutes par l'attraction et la force des analogies. Je ne transcris point ici ces trois pages également étonnantes par l'élocution, par les mouvements et par les traits brillants de lumière dont elles étincellent; je me borne à les indiquer à l'admiration des Connaisseurs. Assigner à un Athlète qui entre dans la lice de l'Eloquence un tel rival dans l'Art d'écrire, c'est élever bien haut, je l'avoue, mes objets de comparaison. Mais il est à désirer, ce me semble, pour la gloire du Père Guenard, que l'on confronte la théorie profonde et vraiment Oratoire de ce tableau tracé par son imagination, aux morceaux de ce genre que notre Historien de la Nature a écrits avec le plus d'éclat et de sagacité, et précisément sur la même matière, par exemple, dans le Discours de réception de Buffon, dont j'ai déjà rappelé les principes et les vues sur le Style. J'oserai donc soumettre avec confiance l'esquisse couronnée par l'Académie à l'épreuve d'un si honorable parallèle. Le nouvel Orateur se distingue déjà par ce grand caractère du véritable talent, qui consiste à dire toujours assez dans chaque phrase, et à n'y dire ja-

mais rien de trop. Ses expressions ont de la hardiesse et de la pompe, mais sans enflure et sans déclamation; et il enchaîne ses idées avec cet ordre et cette progression qui dénotent la sagesse de l'esprit, la fécondité de la pensée et la maturité du goût.

Je veux me renfermer dans les rapports ou du moins dans les analogies de la Chaire. Voici donc le superbe aspect sous lequel le Scrutateur éloquent de l'esprit philosophique en présente l'alliance avec le génie des Lettres et des Arts dans les Productions du goût.

» Par rapport aux Ouvrages de goût, poursuit le
» Père Guenard, si j'osais dire que le génie des Beaux-
» Arts est tellement ennemi de l'esprit philosophi-
» que, qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui,
» combien d'Ouvrages immortels où brille une sa-
» vante raison, parée de mille attraits enchanteurs,
» élèveraient ici la voix de concert, et pousseraient
» un cri contre moi? Je l'avouerai donc: les grâces
» accompagnent quelquefois la Philosophie, et ré-
» pendent sur ses traces les fleurs à pleines mains.
» Mais qu'il me soit permis de répéter une parole de
» la sagesse au Philosophe sublime qui possède l'un
» et l'autre talent: craignez d'être trop sage: crai-
» gnez que l'esprit philosophique n'éteigne, ou du
» moins n'amortisse en vous le feu sacré du génie.
» Sans cesse il vient accuser de témérité, et lier par
» de timides conseils la noble hardiesse, du pinceau
» créateur: naturellement scrupuleux, il pèse et me-
» sure toutes ses pensées, et les attache les unes aux
» autres par un fil grossier qu'il veut toujours avoir

» à la main : il voudrait ne vivre que de réflexions ,
» ne se nourrir que d'évidence , il abattrait , comme
» ce Tyran de Rome , la tête des fleurs qui s'élèvent
» au-dessus des autres : Observateur éternel , il vous
» montrera tout autour de lui des vérités , mais des
» vérités sans corps ; pour ainsi dire , qui sont uni-
» quement pour la raison , et qui n'intéresseraient ni
» les sens , ni le cœur humain. Rejetez donc ces
» idées , ou changez-les en images , donnez-leur une
» teinte plus vive : libre des opinions vulgaires , et
» pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui
» seul , il parle un langage vrai dans le fond , mais
» nouveau et singulier ; qui blesserait l'oreille des
» autres Hommes : vaste et profond dans ses vues ,
» et s'élevant toujours par ses notions abstraites et
» générales qui sont pour lui comme des livres abré-
» gés , il échappe à tout moment aux regards de la
» foule , et s'envole fièrement dans les régions supé-
» rieures. Profitez de ces idées originales et hardies ,
» c'est la source du grand et du sublime ; mais dou-
» nez du corps à ces pensées trop subtiles , adou-
» cissez par le sentiment la fierté de ces traits ; abais-
» sez tout cela jusqu'à la portée de nos sens. Nous
» voulons que les objets viennent se mettre sous nos
» yeux : nous voulons un vrai qui nous saisisse d'a-
» bord , et qui remplisse notre âme de lumière et de
» chaleur. Il faut que la Philosophie , quand elle veut
» nous plaire dans un Ouvrage de goût , emprunte
» le coloris de l'imagination , la voix de l'harmonie ,
» la vivacité de la passion. Les Beaux - Arts , enfants

» et pères du plaisir, ne demandent que la fleur, et
» la plus douce substance de votre sagesse. »

Ne reconnaît-on pas le langage et l'inspiration d'un talent du premier ordre, sous le pinceau d'un Ecrivain qui sait exalter avec tant de raison, d'enthousiasme et de goût les triomphes du génie et de la vérité ? On put croire, en admirant un pareil style, entendre durant plusieurs pages de ce Discours les sublimes accents de Jean-Jacques Rousseau, toutes les fois qu'il ne prostitue point son éminent mérite Oratoire à la versalité du paradoxe, dans son éloquent Plaidoyer contre les Sciences et les Lettres, couronné cinq ans auparavant par l'Académie de Dijon. C'est le même charme en effet, c'est la même puissance de raison et de sentiment que déploie le Père Guenard, quand il développe la funeste influence de l'esprit philosophique, si naturellement enclin à la sécheresse et aux abstractions métaphysiques, sur le Style des Ecrivains et même des Prédicateurs qui avaient alors le plus de vogue et de célébrité. Je dois ici faire jouir mes Lecteurs d'une tirade si judicieuse et si véhémence d'autant mieux placée dans cet *Essai*, qu'elle y devient une excellente leçon de goût parfaitement assortie à l'objet de mon Ouvrage.

» Je pourrais, dit-il, en parcourant tous les genres, montrer par-tout les Beaux-Arts en proie à l'esprit philosophique, mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'Eloquence ; qui dégénère et périt tous les jours à mesure que la Philosophie s'avance à la perfection. Il est

» vrai que la passion des faux brillants et de la vai-
» ne parure a flétri sa beauté naturelle à force de
» la farder : il est vraie que le bel-esprit a ravagé
» presque toutes les parties de l'Empire Littéraire ;
» mais voici un autre fléau bien plus terrible enco-
» re : c'est la raison elle-même ; je dis cette raison
» géométrique qui dessèche , qui brûle , pour ainsi
» dire , tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle
» aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme , qui
» calomniait autrefois l'Orateur Romain , et dont la
» lime sévère persécutait l'Eloquence , déchirant tous
» ses ornements , et ne lui laissant qu'un corps déchar-
» né , sans coloris , sans grâces , et presque sans vie.
» Une justesse superstitieuse qui s'examine sans ces-
» se , et compose toutes ses démarches : une fière
» précision qui se hâte d'exposer froidement ses véri-
» tés , et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment ,
» parce que les sentiments ne sont pas des raisons :
» l'Art de poser des principes , et d'en exprimer une
» longue suite de conséquences également claires et
» glaçantes : des idées neuves et profondes qui n'ont
» rien de sensible et de vivant , mais qu'on emporte
» avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'Eloquen-
» ce de nos Orateurs formés à l'Ecole de la Philoso-
» phie. D'où vient encore cette métaphysique distil-
» lée , que la multitude dévore , sans pouvoir se nour-
» rir d'une substance si déliée , et qui devient pour
» les Lecteurs les plus intelligents eux-mêmes un ex-
» ercice laborieux , où l'esprit se fatigue à courir
» après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'i-
» magination? Tous ces Discours pleins , si l'on veut,

» d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point
» cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'âme,
» ne sortent-ils point manifestement de ce génie de
» discussions et d'analyse accoutumé à tout décom-
» poser et à tout réduire en abstractions idéales, à
» dépouiller les objets de leurs qualités particulières,
» pour ne leur laisser que des qualités vagues et gé-
» nérales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je
» le dirai : ce n'est pas corrompre l'Eloquence ,
» comme a fait le bel-esprit, c'est lui arracher le
» principe même de sa force et de sa beauté. Ne
» sait-on pas qu'elle est presque toute entière dans
» le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va
» prendre ses charmes, sa foudre même et son ton-
» nerre? Lisons les Anciens : nous y trouverons des
» peintures vives et frappantes qui semblent faire en-
» trer les objets eux-mêmes dans l'esprit; des tours
» hardis et véhéments qui donnent aux pensées des
» ailes de feu, et les jettent comme des traits brû-
» lants dans l'âme du Lecteur, une expression tou-
» chante des sentiments et des mœurs, qui se répand
» dans tout le Discours comme le sang dans les vei-
» nes, et lui communique avec une chaleur douce et
» continue un air naturel et toujours animé; une va-
» riété charmante de couleurs et de tons, qui repré-
» sentent les nuances et les divers changements du
» Sujet. Or tous ces grands caractères de l'antique
» Eloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui
» dans les Discours si pensés, si méthodiques, si bien
» raisonnés, dont l'esprit philosophique est le père
» et l'admirateur? Défendons-lui donc de sortir de

» la sphère des Sciences , de porter dans les Arts de
 » goût sa tristesse et son austérité naturelle , son sty-
 » le aride et *affamé* (1). »

Bossuet aurait estimé un tableau ainsi tracé et colorié ; il aurait sur-tout applaudi à la magnificence de style que fait briller l'Apologiste des vrais principes littéraires dans ce morceau plein de raison et d'intérêt. Quoique l'Orateur comptât Fontenelle parmi ses Juges , il n'en défendit pas avec moins de franchise et de force la cause du talent et du goût contre les invasions et les ravages du bel-esprit , en présence de l'Auteur ingénieux *de la Pluralité des Mondes*. Après l'avoir peint au milieu de ce tableau , où l'adresse et la circonspection des égards n'altèrent jamais la vérité de la ressemblance , il venge courageusement l'Eloquence et la Poésie de la sécheresse que les froids calculs de la Philosophie voudraient substituer dans ces deux riches domaines aux mouvements de l'âme et aux élans de l'imagination.

(1) Il est non-seulement permis , mais encore honorable d'emprunter et même de s'approprier avec discernement les belles expressions qu'on trouve dans les Anciens. Le Père Guenard imite ici ou plutôt traduit littéralement une méthaphore remarquable de Quintilien dans le huitième chapitre du livre second de ses *Institutions Oratoires*. C'est l'épithète figurée *jejunus* , à jeûn ou affamé. *Aridum atque JEJUNUM non alemus neque vestiemus ? , Qu'un Ecrivain ait un style sec et AFFAMÉ , ne lui donnerons-nous ni nourriture ni ornements ?* Cicéron avait dit avant lui dans le sens littéral, *jejuna plebecula* , populace affamée. Pour nous la signification littérale de l'adjectif *jejunus* serait infiniment plus hardie dans l'acception morale en style Oratoire , que le sens figuré dans lequel l'emploie ici l'Orateur de l'Académie. Nous pouvons dire en effet une élocution *sèche , peu nourrie , maigre* ou même *affamée*. Mais un style à jeûn serait dans notre Langue une expression barbare.

» Vous n'apportez, dit-il, dans l'Empire du Goût ,
» que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions
» inanimées : cela peut éclairer l'esprit ; mais le cœur
» qui veut être remué, l'imagination qui veut être
» échauffée , restent dans une triste et fatigante inac-
» tion. *Une Poésie morte et des Discours glacés ,*
» *voilà ce que l'esprit philosophique pourra tirer de*
» *lui-même : il enfante et ne peut donner la vie.*
» Quel est donc ce Philosophe téméraire (*Houdard*
» *de La Motte*) qui ose toucher avec le compas
» d'Euclide la lyre délicate et sublime de Pindare et
» d'Horace ? Blessée par une main barbare , cette
» lyre divine qui renfermait autrefois dans son sein
» une si ravissante harmonie , ne rend plus que des
» sons aigres et sévères. Je vois naître des Poèmes
» géométriquement raisonnés, et j'entends une pe-
» sante sagesse chanter en calculant tous ses tons.
» Nouveau délire de la Philosophie ! elle chausse le
» brodequin, et montant sur un théâtre consacré à
» la joie où Molière instruisait autrefois toute la
» France en riant, elle y va porter de savantes ana-
» lyses du cœur humain, des sentences profondé-
» ment réfléchies, un Traité de Morale en dialo-
» gue. »

On reconnaît tristement la légèreté ordinaire de la foule des Lecteurs , envers les Ecrivains qui après s'être illustrés par un bel Ouvrage négligent d'alimenter leur réputation en publiant de nouveaux Ecrits , quand on voit qu'avec ce talent, ce style et ce goût, le Père Guenard a inspiré si peu d'intérêt à la renommée, disons tout, en a obtenu si peu d'at-

tention, qu'aucun Dictionnaire historique, aucun Nécrologe littéraire, que je sache, n'indiquent ni le lieu de sa naissance, ni les emplois de sa Vie, ni l'année de sa mort, et ne rappellent même pas son succès ou son nom.

Après avoir analysé l'esprit philosophique, et en avoir exposé le caractère et les propriétés, savoir, l'esprit de réflexion et le génie d'observation qu'il appelle *les racines du talent de penser librement et en grand*, en remontant aux principes les plus généraux et les plus féconds de la vérité, le Père Guenard dévoile les abus, et assigne les limites de ces puissantes facultés de la pensée dans les Ouvrages de goût ainsi que dans les matières de Religion. Rien peut-être en fait d'Eloquence de raisonnement n'est supérieur au tableau dans lequel il expose la témérité et les écarts de la raison, sur les objets sacrés de la Foi. La contexture du passage et la beauté de la citation ne me permettent d'y faire aucun retranchement. J'ose me flatter que non-seulement on m'en pardonnera l'étendue, mais encore qu'elle augmentera dans l'esprit de tous mes Lecteurs leur admiration pour le singulier talent du Père Guenard, et y fera naître le plus impatient désir de connaître son Discours tout entier. Loin donc de vouloir excuser une transcription de six pages, *je n'ai regret*, puis-je répéter ici en empruntant les paroles du sublime Evêque de Meaux, dont on va reconnaître le Disciple et la Doctrine, *je n'ai regret qu'à ce que je laisse.*

« C'est dans la Religion surtout que cette parole

» de Saint Paul, *non plus sapere quam oportet*, doit
» servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle
» un cercle étroit d'où le Philosophe ne s'échappe
» jamais.

» Il est vrai que la Sagesse incarnée n'est pas ve-
» nue défendre à l'Homme de penser, et qu'elle n'or-
» donne point à ses Disciples de s'aveugler eux-mê-
» mes. Aussi réprouvons-nous ce zèle amer et igno-
» rant qui crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte
» toujours d'appeler la foudre et l'anathème, quand
» un esprit éclairé, séparant les opinions humaines
» des Vérités sacrées de la Religion, refuse de se
» prosterner devant les fantômes sortis d'une imagi-
» nation faible et timide à l'excès, qui veut tout ado-
» rer, et comme dit un Ancien, mettre Dieu dans
» les moindres bagatelles. Croire tout sans discerne-
» ment, c'est donc stupidité, je l'avoue ; mais un
» autre excès plus dangereux encore, c'est l'audace
» effrénée de la raison, c'est cette curiosité inquiète
» et hardie, qui n'attend pas comme la crédulité
» stupide, que l'erreur vienne la saisir, mais qui
» s'empresse d'aller au-devant des périls, qui se plaît
» à rassembler des nuages, à courir sur le bord des
» précipices, à se jeter dans les filets que la Justice
» Divine a tendus, pour ainsi dire, de toutes parts
» aux esprits téméraires. Là vient ordinairement se
» perdre l'esprit philosophique.

» Libre et hardi dans les choses naturelles, et pensant
» toujours d'après lui-même, flatté depuis long-temps
» par le plaisir délicat de goûter des vérités claires et
» lumineuses, qu'il voyait sortir, comme autant de

» rayons , de sa propre substance , ce Roi des Scien-
» ces humaines se révolte aisément contre cette au-
» torité , qui veut captiver toute intelligence sous le
» joug de la Foi , et qui ordonne aux Philosophes
» mêmes , à bien des égards , de redevenir enfants ;
» il voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets ,
» sa manière de penser ordinaire ; il voudrait enco-
» re ici marcher de principe en principe , et former
» de toute la Religion , une chaîne d'idées générales
» et précises que l'on pût saisir d'un coup-d'œil , il
» voudrait trouver en réfléchissant , en creusant en
» lui-même , en interrogeant la Nature , des vérités
» que la raison ne saurait révéler , et que Dieu a
» cachées dans les abîmes de sa sagesse ; il voudrait
» même ôter , pour ainsi dire , aux événements leur
» propre nature , et que des choses dont l'Histoire
» seule et la tradition peuvent être les garants , fus-
» sent revêtues d'une espèce d'évidence dont elles ne
» sont point susceptibles ; de cette évidence toute
» rayonnante de lumière qui brille à l'aspect d'une
» idée , pénètre tout d'un coup l'esprit et l'enlève ra-
» pidement. Quelle absurdité ! quel délire ! Mais c'est
» une raison ivre d'orgueil qui s'évanouit dans ses
» pensées , et que Dieu livre à ses illusions. Crai-
» gnons une intempérance si funeste , et retenons
» dans une exacte sobriété , cette raison qui ne con-
» naît plus de retour , quand une fois elle a franchi
» les bornes.

» Quelles sont donc , en matière de Religion , les
» bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique ?
» Il est aisé de le dire ; la Nature elle-même l'avertit à

» tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce
» genre les étroites limites de son intelligence. Ne
» sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer
» trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau
» s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter. La Foi lui
» laisse tout ce qu'il peut comprendre : elle ne lui
» ôte que les Mystères et les objets impénétrables.
» Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes
» qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doi-
» vent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et
» légers. Je dirai donc aux Philosophes : Ne vous
» agitez point contre ces Mystères que la raison ne
» saurait percer : attachez-vous à l'examen de ces
» Vérités qui se laissent approcher, qui se laissent
» en quelque sorte toucher et manier, et qui vous
» répondent de toutes les autres. Ces Vérités sont
» des faits éclatants et sensibles, dont la Religion
» s'est comme enveloppée toute entière, afin de frap-
» per également les esprits grossiers et subtils. On
» livre ces faits à votre curiosité : voilà les fonde-
» ments de la Religion. Creusez donc autour de ces
» fondements, essayez de les ébranler; descendez
» avec le flambeau de la Philosophie jusqu'à cette
» pierre antique, tant de fois rejetée par les incré-
» dules, et qui les a tous écrasés; mais lorsqu'arri-
» vés à une certaine profondeur, vous aurez trou-
» vé la main du Tout-Puissant qui soutient, depuis
» l'origine du Monde, ce grand et majestueux édi-
» fice toujours affermi par les orages mêmes et le
» torrent des années, arrêtez-vous enfin et ne creu-
» sez pas jusqu'aux Enfers! La Philosophie ne sau-

» rait vous mener plus loin sans vous égarer : vous
» entrez dans les abîmes de l'infini : elle doit ici se
» voiler les yeux comme le Peuple, adorer sans
» voir, et remettre l'Homme avec confiance entre
» les mains de la Foi. La Religion ressemble à cette
» nuée miraculeuse qui servait de guide aux en-
» fants d'Israël dans le désert : le jour est d'un côté,
» et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la rai-
» son qui ne verrait rien, s'enfuirait avec horreur
» loin de cet affreux objet ; mais on vous donne as-
» sez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas
» curieux à l'excès. Laissez donc à Dieu cette nuit
» profonde où il lui plaît de se retirer avec sa fou-
» dre et ses mystères. Mais vous direz peut-être :
» Je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le
» suivre dans les profondeurs où il se cache : je veux
» déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et re-
» garder de plus près ces objets mystérieux qu'on
» écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sa-
» gesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être
» Philosophe vous cessez d'être raisonnable. Témé-
» raire Philosophie, pourquoi vouloir atteindre à
» des objets plus élevés au-dessus de toi que le Ciel
» ne l'est au-dessus de la terre ? Pourquoi ce chagrin
» superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce
» grain de sable que je foule aux pieds, est un abîme
» que tu ne peux sonder ; et tu voudrais mesurer la
» hauteur et la profondeur de la Sagesse Eternelle ?
» Et tu voudrais forcer l'Être qui renferme tous
» les êtres, à se faire assez petit pour se laisser em-
» brasser tout entier par cette pensée, trop étroite

» pour embrasser un atôme ? La simplicité crédule
» du vulgaire ignorant fût-elle jamais aussi dérai-
» sonnable que cette orgueilleuse raison qui veut
» s'élever contre la Science de Dieu ? Tel est cepen-
» dant le génie des Sages de notre Siècle. Plus fière
» et plus indocile que jamais, la Philosophie autrefois
» vaincue par la Foi, semble vouloir se venger au-
» jourd'hui et triompher d'elle à son tour. Hélas !
» ses tristes victoires ne sont que trop rapides. Ose-
» rai-je le dire ? elle traite aujourd'hui Jésus-Christ
» et sa Doctrine avec la même hauteur qu'elle a trai-
» té les anciens Philosophes et leurs Systèmes. Elle
» s'érige en Juge souverain ; et citant à son Tribu-
» nal Dieu même et toutes ces Vérités adorables qui
» furent apportées du Ciel, elle entreprend, com-
» me dit l'Apôtre, avec les principes et les éléments
» grossiers du Siècle présent, de juger les objets
» invisibles et surnaturels du Siècle à venir. Il fau-
» drait pour se conformer à son goût, que Dieu eût
» soumis tous ses mystères au calcul, et qu'il eût ré-
» duit en géométrie une Religion touchante dans ses
» preuves comme dans sa Morale, qu'il voulait, pour
» ainsi dire, faire entrer dans l'âme par tous les
» sens. »

Le beau morceau qu'on vient de lire aurait obtenu le plus grand succès, je dis trop peu, un véritable triomphe en Chaire : il produisit aussi beaucoup d'effet dans la séance publique de l'Académie. J'aime à croire que Voltaire absent déjà de Paris en 1755, ne lut pas ce Discours. Je ne saurais imaginer que ses préventions anti-Religieuses eussent assez aveu-

glé la clairvoyance de son goût pour lui faire méconnaître un si heureux talent. Je puis encore moins supposer qu'il eut cet ouvrage en vue ; quand il écrivait en 1766 à M. Thomas, pour le féliciter de son Eloge de Descartes qui venait, après de longs débats, de partager à peine le prix de ce Concours, malgré son incontestable supériorité sur le Discours consacré au même Sujet par M. Gaillard : *Autrefois nous donnions pour sujet du prix, des textes faits pour le Séminaire de Saint Sulpice ; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous*. Personne alors ne réclama contre un si étrange oubli du programme publié au nom de l'Académie, et de l'Ouvrage couronné onze ans auparavant. On aurait pu appliquer à cette injustice du public envers le Père Guenard, durant plus d'un demi siècle, la mémorable observation de Tacite, quand il dit, qu'aux obsèques de Junie sœur de Brutus et épouse de Cassius, *les images de ces deux grands Hommes brillaient par-dessus toutes les autres précisément parce qu'on ne les y voyait pas* (1).

L'hommage que je rends au Père Guenard me paraît d'autant plus juste, que le portrait sublime de Descartes et les tableaux dont je viens de l'entourer, sont des créations originales du talent de l'Orateur, qui, en ralliant si habilement à l'Eloquence l'examen approfondi de l'esprit philosophique, sut préserver son Ouvrage de toute abstraction et de toute

(1) *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso, quod effigies eorum non visebantur.* An. lib. 3, cap. 76.

sécheresse. Le Sujet bien médité renfermait sans doute l'idée génératrice de ces beautés Oratoires ; mais il n'eût offert à une imagination vulgaire qu'une discussion inanimée, dépourvue d'intérêt, concentrée dans la sphère de cette justesse ou de cette finesse d'esprit, également incapable de soupçonner jamais l'alliance intime et féconde de toutes ces richesses accessoires avec la question proposée par l'Académie. La plupart des Juges du Concours eux-mêmes ne s'attendaient probablement point à la Doctrine fière et courageuse de ce Discours qu'ils ne purent cependant pas s'empêcher de couronner.

Un Sujet si philosophique, et qu'on aurait pu croire avec quelque raison étranger au sentiment qui est l'âme de l'Eloquence, était suffisant sans doute pour manifester le talent du Père Guenard dans l'Art d'écrire : mais il ne lui fournissait point les moyens d'en développer toutes les richesses, et de nous en donner la véritable mesure dans le genre Oratoire. Son Eloquence alliée à une matière plus analogue au sublime et au pathétique de la Morale eût probablement été plus heureusement encore inspirée. Je demande néanmoins avec confiance, si l'Auteur du Discours dont j'ai extrait de tels passages, ne mérite pas d'être compté avec honneur dans notre Littérature parmi nos Orateurs les plus célèbres de la deuxième classe, et s'il ne serait même pas placé chez tous les autres Peuples à la tête de la première ? le Ministre Protestant Saurin qui a beaucoup marqué dans la carrière de l'Eloquence Sacrée où il s'est plus signalé par son talent que par son goût, en exerçant

LXII.
De Saurin.

pendant long-temps le Ministère Pastoral dans l'Eglise Française des Calvinistes en Hollande, ne peut prétendre, tout au plus, qu'à être placé sur cette ligne de nos meilleurs Prédicateurs du second ordre. La première Partie de ses Sermons n'est jamais qu'un froid et stérile Commentaire de son texte. Il me semble que toutes ces discussions critiques sur l'Histoire, sur la Grammaire, sur la Chronologie, sont infiniment opposées à l'Eloquence. D'ailleurs l'érudition apparente de Saurin, qui en impose à tant de Lecteurs, ne mériterait aucun éloge, quand même tout cet appareil scientifique ne serait point déplacé dans la Chaire Évangélique, parce qu'il est trop facile de copier des Commentateurs ou de traduire des dissertations. Ne vous arrêtez par conséquent dans la lecture de ses Discours à aucune de ces longues digressions auxquelles se réduit toujours le premier point de ses Sermons : cette officieuse préterition ne retranchera rien de sa gloire, ne vous privera d'aucune instruction désirable et vous épargnera beaucoup d'ennui.

Saurin est quelquefois très-éloquent : il ne se montre presque jamais un grand Ecrivain. On lui a reproché avec assez de fondement cette manière d'écrire, que l'on appelait au commencement du dernier Siècle, *le style réfugié*. Il fait usage d'une traduction souvent burlesque de la Bible, qui fut imprimée immédiatement après la séparation des Eglises Protestantes : ce vieux langage du temps de Marot contraste grotesquement avec notre élocution moderne en donnant à son style un air sauvage et un

ton barbare ; j'en citerais beaucoup d'exemples, si ses sermons étaient moins répandus. Mais Saurin écrit avec chaleur et véhémence ; il ne cherche point à montrer de l'esprit : il ne perd de vue ni son Sujet ni son Auditoire : il pousse avec force ses raisonnements : il sait s'arrêter quelquefois et réprimer sa diffusion ordinaire : il est ému, et s'il ne bouleverse pas les consciences, s'il n'échauffe même que rarement les cœurs, il exalte souvent et il peut enflammer les têtes : il a le mérite Oratoire que donne la Nature, il ne déploie presque jamais le charme que l'Art apprend à y ajouter, et il aurait pu acquérir en ce genre la perfection qui lui manque, s'il eût joint à l'étude des modèles le séjour de Paris absolument nécessaire à nos Écrivains, pour achever de se former le goût dans la Société des Gens de Lettres dont les entretiens sont encore plus instructifs que leurs Ouvrages.

Nul Orateur Chrétien, après Bossuet (auquel il ne faut rien comparer quand il s'agit de l'Eloquence de la Chaire), n'a travaillé avec autant d'habileté et de succès les Pêroraisons de ses Discours. Saurin y ramène toujours l'idée de la mort. Cet objet les rend aussi lugubres que touchantes ; elles se développent ordinairement dans un cadre saillant qui en distingue et en varie tous les tableaux. Ce retour des mêmes formules serre de plus près la conscience dont elle force les remords ; et cette figure est très-propre à généraliser les résultats d'un Sermon pour les appliquer avec plus d'intérêts aux différentes classes des Auditeurs. C'est avec cette méthode qu'il réca-

pitule ses preuves : il montre ensuite le tombeau ouvert, comme si l'Assemblée qui l'écoute, prête à y descendre, ne devait plus entendre désormais autre instruction, ou plutôt comme s'il prêchait lui-même pour la dernière fois.

Les Sermons de Saurin sur *la Sagesse de Salomon*, et sur *le Discours de Saint Paul à Félix et à Drusille*, me paraissent les Chefs-d'œuvre de son Talent. On croit assez communément sur parole, qu'il ne s'est jamais permis des déclamations contre l'Eglise Romaine, mais au contraire je n'imagine pas que l'inconséquente contradiction qu'on découvre avec tant de surprise parmi les Protestants, quand ils allient trop souvent les principes et le langage de la tolérance avec la conduite et la fureur du fanatisme, puisse éclater avec plus d'emportement et de scandale, que dans ses Sermons sur *la Consécration du Temple de Woorburg*, sur *les Malheurs de l'Eglise*, sur *les Profondeurs Divines*, sur *le jeûne célébré avant la Campagne de 1706*. On y retrouve la violence et la frénésie des premières explosions qui avaient signalé dans le seizième Siècle l'esprit révolutionnaire de la prétendue Réforme.

Saurin se transforme, il s'élève dans quelques moments à la véhémence de Démosthène quand il parle de l'émigration des Protestants, sur-tout quand il tonne contre Louis XIV, il n'est jamais plus éloquent et plus sublime qu'en exhalant sa rage contre ce Monarque, dont le nom revient sans cesse dans ses Discours, et principalement dans les Sermons que je viens de citer. On peut y distinguer cette viru-

lente apostrophe : « Et toi, Prince redoutable, que » j'honorais jadis comme mon Roi, et que je respec- » te encore comme le fléau du Seigneur, etc. » Saurin termine une diatribe si forcenée, en disant qu'il *fait grâce* à Louis XIV ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il cherche à inspirer cette insultante modération aux Calvinistes Hollandais. Ce fut peut-être dans la Chaire de Saurin que se forgèrent les armes dont la Coalition de l'Europe fit un si terrible usage contre la France, durant la guerre de la Succession, dans les plaines d'Hochstet, de Malplaquet et de Ramillies, et qu'on vit éclore les premiers germes de cet implacable ressentiment d'un République nouvelle qui n'étant *pas accoutumée à vaincre*, se rassasia pleinement de la satisfaction d'humilier un grand Roi, aux conférences de Gertruidenberg.

Jamais Orateur n'a imaginé rien de plus hardi que l'effrayant Dialogue établi par Saurin entre Dieu et son Auditoire, dans son Sermon sur *le Jeûne de 1706*. « *Mon Peuple*, dit le Très-Haut, *mon Peuple*, que t'ai-je fait ? Ah ! Seigneur, que de choses tu nous as faites ! chemin de Sion couverts de » deuil, etc. etc. etc. répondez et déposez ici contre l'Éternel. » La longue énumération des malheurs des Protestants, qui précède ces dernières paroles, leur donne une énergie qui fait frissonner jusqu'au moment où Saurin sent lui-même le besoin de s'arrêter pour justifier la Providence.

Dans son Sermon sur *le mépris de la Vie*, il se jette dans une digression qui paraît d'abord un écart bizarre, mais qui amène aussitôt un mouvement su-

blême. « Un Auteur a publié un Livre dont le titre est bien singulier ; ce titre est *Rome souterraine*, titre plein d'instruction et de vérité, qui enseigne à cette Rome qui frappe les sens, qu'il y a une autre Rome de morts, une autre Rome ensevelie, image naturelle de ce que Rome vivante doit être un jour. MES FRÈRES, je vous présente aujourd'hui un pareil objet ; je vous présente votre République, non pas telle que vous la voyez, composée de Souverains, de Généraux, de Chefs de famille : ce n'est là que la surface de votre République. Mais je voudrais tracer à vos regards l'intérieur de cette République, la République souterraine, car il y a une autre République sous vos pieds. Descendons-y, parcourons ces tombeaux qui sont dans le sein de la terre. Levons la pierre. Qu'y voyons-nous ? Quels habitants, mon Dieu ! quels citoyens ! quelle République ! »

Le même Orateur qui a écrit ce morceau plein de verve et d'enthousiasme, laissait quelquefois refroidir son génie ; et alors il adoptait dans les discussions morales de ses monologues Oratoires, les formules sèches et abstraites que l'on employe pour résoudre les problèmes dans la Science des Nombres. On trouve même dans un de ses Discours un assez long calcul d'arithmétique, c'est, je crois, le seul exemple de ce genre que nous fournisse l'Histoire, car je ne veux pas dire l'Eloquence de la Chaire. Voici donc ce qu'on lit dans son Sermon sur *le compte des Jours*.

« Je suppose que la dévotion de ce jour a attiré

» dix-huit cents personnes à cet exercice ; je réduis
 » ces dix-huit cents personnes à six classes :

» La première des personnes entre 10 et » 20 ans, composée de cinq cent trente, ci....	530
» La seconde de celles entre 20 et 30 ans, » composée de quatre cent quarante, ci.....	440
» La troisième de celles de 30 à 40 ans, com- » posée de trois cent quarante-cinq, ci.....	345
» La quatrième de celle de 40 à 50 ans, com- » posée de deux cent cinquante-cinq, ci.....	255
» La cinquième de celles de 50 à 60 ans, » composée de cent soixante, ci.....	160
» Et la sixième de celles qui sont entre 60 » et 70 ans, et au-dessus, composée de soix- » ante-dix, ci.....	70

Total.... 1800

» selon la supputation de ceux qui se sont appliqués
 » à ces sortes de recherches, chacune de ces classes
 » doit fournir à la mort, chaque année, un tribut de
 » dix personnes, et sur ce principe, il doit mourir
 » cette année soixante de mes Auditeurs : sur ce
 » même principe, dans dix ans il ne restera plus de
 » ces dix-huit cents personnes, que..... 1270
 » dans vingt ans, que..... 830
 » dans trente ans, que..... 480
 » dans quarante ans, que..... 230
 » dans cinquante ans, que..... 70
 » Ainsi, vous le voyez, MES FRÈRES, la Société est
 » dans une inconstance continuelle. »

Oui, sans doute je concevrai très-aisément cette

échelle de mortalité en vérifiant à loisir les calculs de Saurin, sur une feuille de papier où je pourrai les suivre des yeux, mais comment saisir la justesse de ces combinaisons arithmétiques, dans une Chaire où la rapidité du débit ne permet aucune combinaison abstraite ? Un raisonnement fondé sur cette déduction graduelle ne devait donc pas trouver place dans un Sermon destiné uniquement à être prêché dans un Temple. D'ailleurs la force que cet argument paraît offrir au premier coup d'œil n'est point assez pressante pour intimider les Pécheurs endurcis. Saurin avoue que, cinquante après le jour où il parle, il restera encore sur la terre soixante-dix de ses Auditeurs. Or pour peu que l'on connaisse les illusions du cœur humain, on sent qu'il n'y avait peut-être pas dans l'Assemblée une seule de ces dix-huit cents personnes qui ne se flattât d'être de ce petit nombre, et qui ne vît par conséquent la mort encore de trop loin pour se croire obligée de hâter sa Conversion.

De tous les morceaux de Saurin qu'on pourrait citer, pour fixer la dernière borne de son talent, il n'en est aucun de plus propre à nous en donner une idée imposante, que la tirade très-solide et très-ingénieuse dont il enrichit la fin de son Sermon sur *le Désespoir de Judas*. Saurin y déploie l'Eloquence dominante de Saint Jean Chrysostôme, il imite ses belles hypothèses Oratoires, sur-tout son fameux Dialogue dramatique du Voyageur qu'il suppose converser par hasard avec Saint Pierre sur la route de Jérusalem à Rome, où cet Apôtre va sans moyens humains, sans études, sans autres armes qu'une Croix,

renverser les Autels du Capitole, et fonder sur ces débris une Religion dont la Morale sagement sévère doit reproduire en action la Doctrine et les exemples de l'Homme-Dieu. Je ne dis pas que Saurin ait jamais rien composé de comparable en ce genre à une si sublime fiction, mais c'est le type dont il cherche visiblement à se rapprocher par un heureux mélange d'imagination et de dialectique, en montrant dans les regrets stériles de Judas l'illusion des consciences, et la fausseté des signes de Conversion que donnent souvent les Pécheurs à l'heure de la mort. C'est un aperçu de génie dans l'explication de l'Évangile.

« Le traître Judas, dit-il, paraît avoir les principales marques extérieures de la Pénitence, et pro-
 » mettre toutes les autres. Quelles sont en effet les
 » marques de la véritable Pénitence. Faut-il con-
 » fesser son crime? Judas confesse le sien. Faut-il le
 » réparer? Judas rapporte les trente pièces d'argent.
 » Faut-il braver le péril? Judas va, dans le Temple
 » même, reprocher à ses Conseillers iniques leurs
 » cruautés et leur perfidie : plus courageux que Saint
 » Pierre qui sort de la Cour de Caïphe, plus coura-
 » geux que tout le Collège Apostolique.

» Faut-il pour se convertir avoir de ces douleurs
 » vives ; aiguës, accablantes? Judas trouve dans son
 » crime un venin qui empoisonne toute sa vie. Je
 » suppose maintenant, MES FRÈRES, que l'Écriture
 » ne nous eût raconté que ces circonstances de
 » la mort de Judas, et qu'elle en eût supprimé
 » la dernière, son suicide : je suppose un de ces
 » Directeurs relâchés toujours prêts à ouvrir les por-

» tes du Ciel aux premières apparences de Conver-
 » sion. Quelle idée se fût-il formée touchant le Salut
 » de Judas ? ou pour rapprocher cette question de
 » notre dessein, supposez un malade ordinaire entre
 » les mains d'un tel Directeur, un malade qui com-
 » mence par donner toutes les marques extérieures
 » de repentance : le Directeur ne se précipitera-t-il
 » pas à lui dire que ce sont là des caractères infail-
 » libles de Conversion, des effets de ces dons de
 » Dieu qui sont sans retour et sans repentance ? Ce-
 » pendant tout cela peut se trouver dans un Réprou-
 » vé ; tout cela peut se trouver dans un Homme
 » abandonné de Dieu ; tout cela peut se trouver dans
 » un Homme qui va servir dans un instant de proie
 » aux flammes éternelles.

» A quoi nous conduit cette réflexion ? Nous vou-
 » drions nous en servir pour autoriser les soupçons
 » que nous formons si souvent contre votre Salut.
 » Quand il s'agit de la perte de vos âmes tout nous
 » épouvante. Le moindre doute nous effraye. Lais-
 » sez-nous donc vous demander des preuves de vo-
 » tre Conversion qui soient hors de toute équivoque.
 » Laissez-nous vous prescrire les maximes les plus
 » sévères. Laissez-nous travailler à vous mettre dans
 » un état qui vous assure que vous êtes Elus, que
 » votre Salut est hors de toute atteinte, et faire de
 » cette certitude un devoir de notre Ministère.....
 » Outrons-nous encore la matière à votre avis ? Quel
 » est donc le motif qui vous rassure ? Quoi ! ce désir
 » de participer au fruit de la Mort du Christ, désir
 » où l'on ne veut faire entrer pour rien ni amende-

» ment ni Conversion ? est-ce là votre Pénitence ?
 » En cela Judas vous a surpassé. Il a cru qu'ayant
 » tant de corruption dans le cœur, ce serait outrager
 » la Justice que d'avoir recours à la Miséricorde ;
 » et il rend en cela à Dieu un plus grand hommage
 » que vous, qui, en lui demandant pardon de ces
 » mêmes péchés dans lesquels vous voulez persister,
 » le faites en quelque sorte entrer en communication
 » de corruption avec vous et le rendez complice
 » de vos crimes. Quoi ! ces aveux de vos fautes,
 » cette stérile sincérité qui vous fait reconnaître
 » que vous êtes coupables et qui ne vous porte point
 » à devenir innocents ? est-ce là ce que vous
 » appelez Pénitence ? En cela Judas a fait autant
 » que vous, s'il n'en a fait davantage. Il n'a point eu
 » honte d'avouer les crimes que l'on avoue le moins,
 » l'avarice et la perfidie : *j'ai péché en trahissant
 » le sang innocent.* Quoi ! ces larmes que vous versez
 » dans notre sein, ces soupirs..... Je n'ose étendre
 » plus loin cet odieux parallèle. Connaissons-nous,
 » et corrigeons-nous. »

Voilà certes de la vigueur Apostolique et de l'Eloquence ? Il ne manque peut-être à Saurin que l'avantage d'avoir cultivé son talent et exercé son Ministère à Paris, où il eût acquis plus de précision, d'énergie et de goût, pour être placé dans le premier rang de nos Orateurs ; mais le Pasteur François de La Haye est sans aucune exception l'Homme le plus éloquent dont les Protestants aient le droit de se glorifier. Il surpasse manifestement tous les Prédicateurs étrangers à la France ; et l'Angleterre en par-

ticulier n'en fournit pas un seul qu'on puisse lui comparer.

LXIII. Autant en effet Saurin est au-dessous de nos grands
 De l'Elo- Mattres, autant est-il au-dessus de tous les Orateurs
 quence An- Anglais. Mais avant d'exposer mon opinion sur leurs
 glaise. Ouvrages les plus vantés en ce genre, qu'il me soit
 permis de m'arrêter un moment sur une étonnante
 assertion de l'Auteur du *Siècle de Louis XIV*, qui
 semblerait vouloir accorder à cette Isle fameuse une
 prééminence absolue de génie dans le dix-septième
 Siècle. Qui croirait que dans le trente-unième cha-
 pitre de la même Histoire, où Voltaire se charge de
 retracer tous les souvenirs qui à cette époque ont il-
 lustré notre Nation, il insinue l'étrange dessein de
 sacrifier la gloire de la France Littéraire à la renom-
 mée des Ecrivains de la Grande-Bretagne? « Charles
 » II, dit-il, donna des Lettres-patentes à l'Académie
 » naissante d'Angleterre, mais c'est tout ce que le
 » Gouvernement donna. La Société Royale, ou plu-
 » tôt la Société libre de Londres travailla pour l'hon-
 » neur de travailler. C'est de son sein que sortirent
 » *de nos jours* les découvertes sur la lumière, sur
 » le principe de la gravitation, sur l'aberration des
 » étoiles fixes, sur la géométrie transcendante, et
 » cent autres inventions qui pourraient à cet égard
 » faire appeler ce Siècle le Siècle des Anglais, aussi
 » bien que celui de Louis XIV. »

Eh! par quelle réunion éclatante de génie et de
 goût, l'Angleterre aurait-elle donc eu le droit de
 donner son nom à une époque si mémorable? Louis
 XIV et nos plus grands Hommes étaient déjà en pos-

session de toute leur renommée : les trois-quarts du dix-septième Siècle venaient de s'écouler au milieu du plus brillant éclat de la France ; et l'Europe entière frappée d'admiration ne connaissait pas encore le premier Ouvrage de Newton mort ensuite en 1727.

Le dix-septième Siècle était par conséquent consacré et signalé par la gloire de la France et de Louis XIV, avant que toutes ces découvertes, *de nos jours*, eussent honoré l'Angleterre, en admettant même très-faussement que leur supériorité sur l'ensemble de notre Littérature fût reconnue par toutes les Nations éclairées. Une rivalité de titres postérieurs, quels qu'on les suppose, ne *pouvait* donc plus, à cet égard, faire appeler ce Siècle le Siècle des Anglais, aussi bien que celui de Louis XIV. La restriction à cet égard semble mettre Voltaire à l'abri de la critique ; mais en restreignant ainsi son assertion il l'anéantit lui-même.

Des découvertes physiques ou mathématiques n'ont jamais valu et ne vaudront jamais à aucune Nation l'honneur insigne de faire de son propre nom le nom historique d'un grand Siècle. Une pareille illustration suppose en effet la réunion de plusieurs, et peut-être même de presque tous les titres de gloire. Or aucun Anglais n'a encore élevé une si vaste et si haute prétention pour son pays, en raliant sur-tout cette prédomination du génie Britannique à la fameuse époque du dix-septième Siècle. La France avait produit le Père de tous les Philosophes modernes, Descartes, sans lequel Newton n'aurait probablement

jamais fait une révolution dans les sciences exactes. La France, je me plais à le répéter, avait signalé d'ailleurs son beau Siècle dans toutes les carrières de la renommée par une foule d'Ecrivains et d'autres grands Hommes, auxquels les Anglais ne pouvaient point assigner de rivaux dignes de lui disputer une si honorable distinction dans la série des Siècles, et il est bien surprenant que dans le *Siècle de Louis XIV*, Voltaire essaye de détruire lui-même le titre de son Ouvrage, en prétendant qu'une seule branche des connaissances humaines cultivée même plus tard par le génie dans la Grande-Bretagne, *pourrait, à cet égard, par un effet rétroactif, faire appeler ce Siècle, le Siècle des Anglais, aussi bien que celui de Louis XIV.*

Mais la partialité de Voltaire en faveur des Anglais est bien plus étrange encore et plus insoutenable dans le 34^e. chapitre du même Ouvrage, où il apprécie les talents de nos grands Orateurs. Voici son texte, où le goût trouve à relever tout autre chose que la négligence de style.

« l'Eloquence de la Chaire, dit-il, qui était très-
 » grossière à Londres avant Charles II, *se forma*
 » *d'un coup.* L'Evêque Burnet avoue dans ses Mé-
 » moires *que ce fut en imitant les Français.* PEUT-
 » ÊTRE ONT-ILS SURPASSÉ LEURS MAÎTRES : leurs Ser-
 » mons sont moins compassés, moins affectés, moins
 » déclamateurs qu'en France. »

Quel singulier *peut-être!* et c'est l'éloquent Auteur de *Rome sauvée* qui professe une pareille opinion dans le *Siècle* même de *Louis XIV!* Voltaire, il est

vrai, montre ici la pudeur très-prudente de ne pas oser préconiser formellement la prééminence des Prédicateurs de Londres sur les grands Génies qui ont fait de la Chaire en France le plus beau Trône de l'Art Oratoire : il se contente de l'insinuer , en se flattant de se soustraire à la responsabilité du paradoxe par la réserve du doute. Or ce doute seul est une énorme injustice envers notre Nation. En effet si la Postérité reproche à Virgile d'avoir sacrifié aux souvenirs ombrageux d'Auguste, la gloire de Cicéron et de Rome elle-même , en décernant le sceptre de l'Eloquence aux Orateurs de la Grèce , quelle réputation prédominante, quels Ouvrages en genre d'Eloquence Sacrée, composés dans la Grande-Bretagne, peuvent excuser Voltaire d'avoir méconnu à ce point l'immense supériorité de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, quand il laisse hésiter ainsi entre l'Angleterre et la France, ou plutôt quand il semble faire pencher son admiration du côté de tous ces soporifiques Prédicateurs Anglais entièrement dépourvus d'imagination et d'Eloquence, parmi lesquels l'Auteur de la Henriade n'aurait su découvrir, comme le Créateur de l'Enéide le voyait chez les Athéniens, un Démosthène digne de balancer son estime et surtout de justifier la préférence ?

On se demande avec étonnement ce que veut dire un Ecrivain si justement renommé par son excellent goût, quand il ajoute que les Sermons en Angleterre *sont moins compassés, moins affectés, moins déclamateurs qu'en France* ? Est-on compassé, quand on a de l'ordre, et un plan énoncé par des di-

visions dans ses Discours? Ce serait confondre la méthode d'une marche régulière avec les apprêts d'une composition maniérée. Si l'on adoptait un pareil système Oratoire, on devrait trouver au contraire les Prédicateurs Anglais beaucoup plus *compassés* que les nôtres. Ils ouvrent leurs instructions comme nous par un texte de l'Écriture : nous divisons nos Discours en deux et très-rarement en trois Parties, tandis que les Sermons des Orateurs les plus célèbres et les plus récents de l'Angleterre, par exemple, Hugues Blair, nous offre communément quatre, six et jusqu'à huit Points, comme les sections scholastiques de la *Somme* de Saint Thomas.

Nos grands Orateurs que l'admiration universelle compte avec justice parmi nos plus grands Écrivains, sont-ils donc *compassés*, *affectés*, *déclamateurs*? C'est trahir la gloire de notre Nation que de le supposer. Les Anglais ont traité la Morale en vers avec beaucoup de génie, d'énergie et de profondeur. Outre leurs plus grands Génies, tels que Bacon, Newton et Milton; Dryden et Pope se sont immortalisés, de nos jours, Dryden, presque dans tous les genres de Poésie, Pope, par l'*Essai sur l'Homme*; mais la Morale attend encore en Angleterre un Orateur qui sache l'allier à l'Eloquence. Il faudrait pour autoriser l'assertion de Voltaire, *peut-être ont-ils surpassé leurs Maîtres*, il faudrait, dis-je, que les Prédicateurs de l'Église Anglicane eussent dans quelques Sujets, si l'on veut même, dans quelques traits, égalé nos grands Modèles de la Chaire, ou du moins qu'ils s'en fussent assez rapprochés pour faire balan-

cer la prédilection du goût entre des Emules à-peu-près également dignes de son suffrage. L'admiration qui prétendrait les assimiler à de tels Hommes, en les plaçant tous au premier rang, ne serait autorisée à rester indécise dans sa préférence, que dans le cas où l'opinion publique serait en effet partagée sur la prééminence du génie au milieu d'une imposante rivalité de gloire. Or est-ce donc à cette incertitude de supériorité que nous réduisent ici les objets de comparaison ? Entre Bourdaloue et Massillon la différence de talent Oratoire est d'autant plus difficile à fixer, et en quelque sorte d'autant plus arbitraire, qu'elle est à peine d'une ligne ; entre les plus célèbres Prédicateurs Anglais, au contraire, et nos incomparables Orateurs Sacrés, le bon goût aperçoit toute la distance qu'il y a, des premiers essais d'un Art au plus haut période de sa perfection : ce n'est pas simplement un point qui les sépare, c'est l'infini.

On peut affirmer en effet sans la moindre exagération que tous les Sermons Anglais réunis sont au-dessous de la Collection de Saurin, comme je l'ai déjà dit, et qu'ils ne valent même pas le moins beau Sermon de Bourdaloue et de Massillon, où l'on trouve un goût et un talent dont aucun de leurs Prédicateurs n'approcha jamais. Non l'Eloquence de la Chaire ne s'est encore élevée à aucun Chef-d'œuvre dans la Grande-Bretagne. Plusieurs des Sermons prêchés à Londres sont bien raisonnés, bien prouvés, mais sans mouvement et sans onction : je n'en connais aucun qui soit vraiment pathétique, aucun qui fasse verser des larmes, aucun qui subjugue et entraîne

l'admiration, aucun enfin que le bon goût puisse citer comme un modèle de l'Art Oratoire, ni même comme un bel Ouvrage en ce genre. Ce sont généralement des Discours froids, frappés d'une sécheresse continue, des dissertations rebutantes et inanimées, sans verve et sans mouvement, des chapitres de Morale d'autant moins propres à ravir notre admiration, qu'ils se trouvent très-inférieurs sous ce rapport, je ne dirai pas seulement à nos grands Orateurs, mais encore à nos simples Moralistes, sur-tout aux *Essais de Morale*, comme aux quatre excellents volumes des *petits Traités Moraux*, de Nicole, et aux observations sur *les Devoirs des Militaires*, qu'on lit dans les Opuscules de l'Abbé Fleury. C'est enfin du raisonnement et du calcul qu'on ne saurait comparer en aucune manière au talent de la haute Eloquence. Ils n'ont même à nous opposer dans cette carrière aucun génie brut qu'ils puisse vanter comme original et sublime. Le Bridaine, ou pour faire mieux entendre ma pensée aux Littérateurs de la Grande-Bretagne, le Shakespeare de la Chaire n'a jamais existé parmi eux. Lorsque l'Evêque Burnet avouait que les Prédicateurs Anglais avaient imité les nôtres, il aurait dû ajouter qu'ils n'en avaient encore tiré que de très-faibles copies; et en répétant cette confidence orgueilleusement modeste, Voltaire si souvent malheureux dans ses Jugements littéraires, oublie à-la-fois, et toute espèce de justice; et le respect qu'il se doit à lui même; quand il ajoute *qu'ils nous ont peut-être surpassés*.

M. Hume avoue loyalement que l'Angleterre a

fait moins de progrès dans le genre de l'Eloquence que dans les autres parties de la Littérature (1). En effet, quoique cette Nation ardente et sérieuse se soit illustrée par des Hommes éloquents, à la tête desquels il faut placer Shakerpeare et Richardson, elle n'a pas encore produit un seul véritable Orateur qui puisse honorer sa Patrie en Europe. On trouve quelquefois chez les habitants de cette isle célèbre des mouvements Oratoires. Mais ils ne connaissent point l'Art proprement dit de l'Eloquence; et il paraît même qu'ils n'en font pas assez de cas, comme nous le verrons bientôt, pour exciter l'émulation des talents à se signaler dans cette carrière. Un Discours préparé ne serait point écouté au Parlement. On n'y veut entendre dans les deux Chambres que des allocutions improvisées, sinon pour le fonds, au moins quant au style, et des discussions solides sans l'apprêt d'aucune diction travaillée. Aussi découvrirez-vous beaucoup plus de vestiges de l'Eloquence Romaine dans les anciennes Diètes de Pologne que dans toutes les délibérations de Westminster.

Des idées ou des sentiments sublimes peuvent échapper à tout Homme passionné. Mais ce n'est jamais l'esprit seul, c'est encore, c'est sur-tout l'élan rapide et progressif des transports de l'âme (2); c'est le talent ravissant de peindre et d'émouvoir avec cette simplicité et ce naturel si propres à faire

(1) Traité sur l'Eloquence, chap. 7.

(2) *Pectus est quod disertum facit.* Cic.

d'un grand homme. Vous savez tous ce que signifie ce mot de rebelle dans la bouche de mes Adversaires. Si vous aviez quelques doutes sur le véritable sens de cette expression, je vous conjurerais de vous souvenir que c'est à ces prétendues rébellions que nous devons notre Constitution actuelle, et le droit de siéger dans cette Chambre, pour délibérer sur les intérêts de notre Patrie.

Voilà des élans qui ne dépareraient point les harangues de Démosthène ! Mais une idée sublime ne forme pas un Discours. Un beau trait isolé ne constitue point le talent Oratoire ; et c'est jusqu'à présent à ces éclairs ou à ces mouvements instantanés, que se borne l'Eloquence des Anglais.

Insulaires fameux ! je cherche un Orateur, un véritable Orateur parmi vos Ministres du Culte, vos Ecrivains, vos Membres du Parlement les plus célèbres dans la carrière de l'Eloquence politique. Or, soit dit sans offenser votre génie et sur-tout sans oublier votre gloire, je n'en trouve aucun digne de ce nom. *Ce n'est point le génie, c'est le génie Oratoire qui vous manque* (1), vous dirai-je, comme autrefois Cicéron à quelques-uns de ses Contemporains qui osaient se croire ses rivaux. Le genre humain doit une reconnaissance immortelle à vos découvertes dans les sciences, et une admiration profonde à quelques Ouvrages qui vous placent avec honneur parmi les plus illustres Nations Littéraires ; mais que votre orgueil ne s'irrite point, si nous contestons

(1) *Illis non ingenium, sed oratorium ingenium defuit. Brutus, 110.*

hautement la prééminence à vos Orateurs. L'Eloquence en prose, la compagne ordinaire de la Liberté, la grande Eloquence des Discours solennels est encore étrangère à vos contrées. Gardez-vous d'affecter un faux et barbare mépris pour les dons étrangers à votre goût, et que vous a peut-être refusés la Nature. Si les préventions de la rivalité aveuglent assez votre jugement pour vous empêcher de confronter avec impartialité les Hommes les plus signalés à Londres et à Paris dans cette lice, élevez-vous au-dessus des régions de l'envie, tournez vos regards vers les Chefs-d'œuvre Oratoires de l'Antiquité : voilà nos premiers Maîtres ; voilà nos communs Modèles que nos deux Nations admirent également ! Jugez vous et jugez nous. La comparaison est décisive : les degrés de rapprochement sont faciles à mesurer. Montrez-vous donc, si vous le pouvez, les Emules de ces grands Hommes, au lieu de méconnaître leurs Successeurs. Il est temps de prouver au Monde Littéraire, qu'à l'exemple de la Grèce et de Rome, vous voulez ajouter à la gloire des belles actions, la gloire peut-être encore plus rare de savoir dignement les célébrer.

Hâtons-nous de rentrer et de nous renfermer dans la carrière de l'Eloquence Sacrée, pour en découvrir, s'il est possible, quelques beaux monuments parmi les Ministres de l'Eglise Anglicane. Ce n'est point en Orateurs, c'est en froids Moralistes qu'ils enseignent la Religion au Peuple. La Tribune Evangélique après avoir été long-temps pour eux une Chaire de controverse, est devenue une Ecole de Morale presque exclusivement destinée à enseigner les devoirs

de la vie civile , et d'où les dissertations et l'argumentation baussent les tableaux et les mouvements Oratoires. Voici quel est le plus riche répertoire de leurs Productions dans le Ministère de la Parole.

Robert Boyle également recommandable par ses études philosophiques et par son attachement à la Religion, témoin du penchant vers l'impiété répandu en Angleterre, dit-il dans l'Acte de Donation , par *la liberté de la presse : la licence des guerres civiles, et les Sectes nées de l'anarchie*, fonda un prix annuel de cinquante livres sterlings pour encourager la défense du Christianisme contre les Infidèles et les Incrédules. Cette récompense n'est point disputée dans un Concours : elle est même assignée , non pas à un Orateur, mais à un Théologien chargé de prêcher durant le cours d'une année huit Sermons apologétiques en faveur de la Religion, dans l'Eglise de Londres qui lui sera désignée par l'exécuteur testamentaire du Fondateur. Le célèbre Bentley ouvrit le premier cette carrière, où il fut suivi par les Evêques et par les Docteurs les plus renommés de la Grande-Bretagne , tels que Kidder, William's, Gastrell, Blachhal, Harris, Stanhope, les deux Clarkes, Whiston, Derham, etc.

La réunion de ces Ouvrages connue sous le nom de *Discours pour la Fondation de Boyle*, devint bientôt très-volumineuse, puisqu'elle devait fournir huit cents dissertations dans chaque Siècle. Le Docteur Gilbert Burnet en fut l'abrégiateur, et publia six volumes de ce Recueil traduit en français sous le titre de *Défense de la Religion naturelle et révélée*.

C'est une espèce d'Abrégé justement et généralement estimé où l'on trouve la réfutation de l'Athéisme, et du Déisme qui, selon les preuves de l'Auteur, devrait conduire à l'Athéisme un raisonneur véritablement conséquent ; la démonstration du terme fixé à la Religion Juive, l'apologie de la Révélation, l'origine et les causes de l'Incrédulité, les preuves de la Religion Chrétienne, l'accomplissement des Prophéties, les limites de la liberté de penser, etc. etc.

Tous ces Discours ont été prononcés dans les Chaires de Londres. On y découvre une érudition vaste et solide, des raisonnements pleins de force et des recherches épurées par un excellent esprit de critique. Mais c'est la forme, le style et la sécheresse d'un Traité de Jurisprudence, où la Religion Chrétienne devenue la matière d'une discussion contentieuse est défendue selon toutes les règles du Barreau ; c'est un Recueil de dissertations savantes que très-peu d'Auditeurs seraient à portée d'entendre et surtout de suivre au débit ; ce sont des Cours exacts de Philosophie Sacrée, de théologie dogmatique et de chronologie. Mais je n'aperçois aucune lueur d'Eloquence dans cet amas de paragraphes ou de corollaires dont la marche est purement scholastique.

Les Auteurs de ces Traités si mal à propos intitulés *Discours*, n'ont jamais songé à se montrer éloquents. On aurait même été scandalisé à Londres d'une pareille mondanité dans un Ministre de l'Evangile. « Dans ces extraits ou abrégés, dit l'Avertissement placé à la tête de cette Compilation, on ne doit s'attendre à trouver ni des exordes, ni des

» applications, ni des figures de rhétorique, ni tous
 » ces autres ornements que l'on croit essentiels à la
 » Chaire. En Général les Prédicateurs Anglais négli-
 » gent assez tout cela, parce qu'ils n'ont d'autre but
 » que d'expliquer les mots ou les choses de la Sainte
 » Ecriture, et que *les peuples de la Grande-Breta-*
 » *gne seraient même très-peu édifiés d'un Discours*
 » *où l'on ne chercherait à placer que de l'esprit et*
 » *que de l'Eloquence.* »

Cette dernière phrase ne me semble pas rendre exactement la véritable pensée, ou du moins toute la pensée de l'Auteur. Les Anglais auraient toute raison d'être *peu édifiés d'un Discours de ce genre où l'on ne chercherait à placer que de l'esprit et que de l'Eloquence.* Certes ! notre zèle et notre goût ne se montreraient pas plus indulgents envers des prétentions si étranges en Chaire, quand elles y deviennent exclusives. Mais ces rigoristes Insulaires vont beaucoup plus loin. *Un Sermon Anglais*, dit le Docteur Blair (1), *est une suite de raisonnements instructifs et sans chaleur : un Sermon Français passerait chez nous pour un Discours fleuri, souvent même pour LA HARANGUE D'UN ENTHOUSIASTE.* Je ne sais si je me trompe en supposant que dans les préventions des Anglais contre le genre Oratoire, les deux mots *enthousiasme* et *délire* sont à-peu-près synonymes. Quoiqu'il en soit, les habitants de la Grande-Bretagne n'aiment à entendre, du moins en Chaire, que des raisonnements très-secs ; et ils seraient scan-

(1) Cours de Rhétorique, leçon xxix^e, tome 3, page 32.

dalisés d'une Eloquence plus animée à laquelle au reste leurs Prédicateurs, dignes d'inspirer et de partager un pareil goût ; ne les ont certainement pas accoutumés. Nous sommes heureusement en France un peu moins scrupuleux, sans être moins délicats, et sur-tout sans être moins solides.

En effet quoique les Anglais aient composé de beaux Ouvrages pour la défense de l'Évangile spécialement le Chef-d'œuvre dans lequel Ditton beaucoup trop enclin au néologisme, démontre la certitude de la Religion Chrétienne par le seul fait de la Résurrection de JÉSUS-CHRIST, ils n'ont encore dans cette carrière aucun Ecrivain qu'on puisse comparer à Bossuet ou à Pascal, et qui même à l'exception de Clarke peut-être, égale nos Apologistes plus récents du Christianisme, tels qu'Abadie, Houteville, Bergier, Guénée, etc. Grâce à l'institution dont je parle, et dont on regrette de n'avoir vu paraître aucune continuation depuis les six premiers volumes de l'Abrégé de Burnet, le Ministère seul de la Chaire a semblé leur donner, jusqu'à nos jours, quelque avantage sur nous, sous cet unique rapport des Prédications, pour ainsi dire, polémiques ; et encore n'était-ce nullement par une véritable supériorité de génie, mais tout au plus par l'ensemble des matières. Ce triomphe apparent va même leur être enlevé. On peut affirmer avec une évidence incontestable de fait ; qu'en ce genre apologitique où nous possédions déjà plusieurs Discours convaincants et sublimes, auxquels les Prédicateurs de Londres n'ont rien à comparer, tels par exemples qu'un des plus beaux

Chefs-d'œuvre de Massillon sur la Divinité de JÉSUS-CHRIST, pour la fête de la Circoncision, mais genre dans lequel une série plus complète de preuves semblait néanmoins laisser aux Anglais, je ne sais quelle prééminence restreinte à cette seule espèce de dissertation débitée en Chaire, il s'élève aujourd'hui sous nos yeux un Monument qui doit effacer toute la Collection de Boyle.

Les conférences annuelles de M. l'Abbé Freisinous sur les mêmes matières déjà discutées dans les Prédications dogmatiques dont nous sommes redevables à la fondation de Londres, sont en effet incomparablement mieux adaptées à l'état présent de notre controverse avec les Incrédules, par leur extension progressive à toutes les objections renouvelées ou inventées dans le dix-huitième Siècle. Elles ont encore sur le Recueil du prix de Boyle un autre avantage incontestable sous tous les rapports du Talent. Le fruit de cette institution si heureusement perfectionnée à Paris, se manifeste par le concours immense qu'elle attire dans l'Eglise de Saint-Sulpice. Notre nouvel Apologiste de la Religion, toujours clair, malgré les abstractions de la métaphysique, la profondeur de l'érudition et l'enchaînement serré de la dialectique, y déploie avec autant de mesure que de succès tous les mouvements Oratoires qui s'allient naturellement aux Sujets qu'il traite. Un pareil mélange de raisonnement et d'Eloquence soutient l'attention, ranime l'intérêt, et contribue puissamment au triomphe de la Vérité, non-seulement sans ralentir, mais encore en augmentant la force

et par là même l'effet des preuves qu'il rend beaucoup plus sensibles.

On suppose communément que l'enseignement public de la Religion a toujours été étranger dans la Grande-Bretagne aux Mystères de la Foi : c'est au contraire le pays de l'Europe où les Prédicateurs ont autrefois le plus souvent dirigé leurs instructions vers les objets dogmatiques. Mais ils ont changé de matière dans ces derniers temps ; et le plus grand nombre des Ministres Anglicans ne traite guères aujourd'hui que des Sujets Moraux ou même presque entièrement philosophiques.

C'est donc aux Compositions de ce genre que je borne mon examen. Je ne parlerai point des Prédications volumineuses de Boise, mort en 1728, Père du Poète de ce nom ; elles ne sont que des compilations très-peu connues, et absolument indignes de l'être. Je ne m'arrêterai pas non plus aux Sermons de Clarke si justement célèbre par sa métaphysique, et qui, selon le témoignage de Voltaire, *semble avoir eu avec Locke les clefs du Monde intellectuel*. Mais si nous le considérons comme Orateur, dit le Docteur Blair, *il lui manque l'Art d'intéresser et de toucher le cœur : il montre à l'Homme son devoir, il ne l'excite jamais à le remplir : il le traite comme une pure intelligence sans imagination et sans passions* (1). Les Discours, c'est-à-dire, les Prônes de ce fameux Curé de Saint-James sont raisonnés avec force et médités avec profondeur ; mais en-

(1) Cours de Rhétorique, leçon xxix^e, tome 3, page 40.

tièrement dénués des traits et des mouvements sans lesquels aucune Prédication ne peut avoir ni chaleur ni Eloquence. On exalte beaucoup l'Eloquence de Tillotson, Archevêque de Cantorbéry; j'ai lu ses Sermons avec la plus sincère impartialité. Malgré l'imposante réputation qu'on lui fait sur parole, je n'en dirai cependant pas avec moins de franchise ce que je pense des Ouvrages de ce Prélat, qu'on regarde assez généralement comme le premier Orateur de l'Angleterre.

LXIV.
De Tillotson.

Lui déferer un pareil titre, c'est trop peu dire encore au gré de ses Admirateurs qui n'ont pas rougi de l'élever au-dessus de nos plus grands Orateurs modernes. Tillotson mort en 1694, eut pour Contemporains tous les grands Hommes qui signalèrent en France l'Eloquence Sacrée dans le dix-septième Siècle. Voltaire dont l'excellent goût n'aurait pu soutenir la lecture suivie d'un volume ni même d'un seul Discours composé par cet Archevêque dépourvu de tous les dons du génie et plus encore de tous les attraits du style, n'en appelle pourtant pas moins Tillotson *le plus sage et le plus éloquent Prédicateur de l'Europe* (1). On ne conçoit pas qu'un Français qui avait lu nos Chefs-d'œuvre en ce genre, qu'un Ecrivain du premier ordre, que Voltaire enfin ait porté jusqu'à cet excès l'indulgence en faveur d'un verbiageur barbare, l'injustice envers nos plus grands Orateurs, et enfin l'oubli du respect qu'il devait à

(1) OEuvres de Voltaire, tome 30, page 291, édition de Beaumarchais.

son propre jugement. J'ai voulu m'expliquer à moi-même une si étrange admiration, et l'attribuant uniquement à son enthousiasme pour la tolérance, quelquefois beaucoup trop peu tolérant. Mais si l'on bornait à cette seule considération le parallèle de Tillotson avec nos Orateurs, en attendant que je rapporte dans un instant les preuves de la fureur et du délire qui dégradent sa détestable Eloquence, j'oserais demander si on le croit plus irréprochable à cet égard que Massillon, dont la Collection six fois plus volumineuse ne renferme pas un seul Discours, une seule phrase, une seule expression où l'on aperçoive la moindre teinte de fanatisme ?

Tillotson écrit avec une basse prolixité qui, loin d'être déguisée dans la traduction française, devient au contraire plus frappante par la diffusion d'un Traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni précision, ni élégance; mais en avouant tous les défauts de cette version, le fonds des Sermons de l'Archevêque de Cantorbéry n'en reste pas moins à une distance infinie des Ouvrages de Massillon et de Bourdaloue. Tillotson est beaucoup plus Théologien que Moraliste; il ne traite guères que des Sujets de controverse; il n'emploie que la formule languissante du syllogisme dans ses dissertations glacées et régulièrement didactiques; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. On ne découvre point de mouvements Oratoires dans ses prétendus Discours, point de grandes idées, point d'onction, point de traits sublimes. Ordinairement il forme une division particulière, de tous ses para-

graphes; de sorte qu'on trouve trente ou quarante sous-divisions dans chacun de ses Sermons. Ses détails sont arides, subtils; et le plus souvent ils manquent de noblesse. Quant au style, objet d'une si décisive importance pour la gloire d'un Orateur, non seulement Tillotson n'est point compris dans la liste des grands Ecrivains; mais c'est précisément sa malheureuse manière d'écrire qui lui fait le plus de tort dans l'opinion des meilleurs Critiques Anglais, seuls Juges compétents de son mérite en ce genre. Voici l'idée que nous en donne le Docteur Hugues Blair, Littérateur et Prédicateur célèbre, dans son *Cours de Rhétorique* leçon xxxix de *l'Eloquence de la Chaire*, tome 3, page 41, traduction de M. Prevost. » L'Archevêque Tillotson a une manière plus » libre et plus animée que Clarke. Mais on ne peut » pas sans doute le considérer comme un Auteur par- » fait : sa Composition est trop lâche et trop négli- » gée, son style trop faible; souvent même trop » plat, pour mériter un si beau titre. » Enfin Tillotson est tellement étranger à l'Art de l'Eloquence, qu'il ne fait presque jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc là un Orateur qu'on puisse préférer hautement, ou même opposer avec quelque pudeur à nos incomparables Prédicateurs Français ?

Mais ne nous bornons point à des critiques vagues, et hâtons-nous de les motiver. Dans son Sermon sur *les Préjugés contre la Religion*, l'Archevêque de Cantorbéry (1) se fait une objection tirée de la con-

(1) Tome 4, page 35.

trariété habituelle que l'Homme trouve entre ses devoirs et ses penchants; et cette objection, il la copie de la tragédie de Mustapha, par Fulke Lord Brooke, dont il rapporte en Chaire une longue tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la religieuse majesté d'un Temple? « Les passions, ajoute-t-il, » sont une espèce de glu qui nous attache aux choses » basses et terrestres (1)... A peine peut-on passer » dans les rues, j'en parle par expérience, sans que » les oreilles soient frappées de jurements et d'im- » précations horribles, qui suffiraient pour perdre » une Nation, quand elle ne serait coupable devant » Dieu que de ce crime; et ce ne sont pas seulement » les laquais qui vomissent de tels Discours blasphé- » matoires : ils sortent aussi de la bouche des Maî- » tres (2). » Ailleurs, pour prouver qu'on est obligé de croire les Mystères de la Religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre, Tillotson s'exprime ainsi (3) : « On mange, on boit tous les jours; bien » que personne, à mon avis, ne puisse démontrer » que son boulanger, son brasseur et son cuisinier, » n'ont pas mis du poison dans le pain, dans la bière » ou dans la viande. » Voilà les raisonnements, voilà le style d'un Orateur que l'Auteur du *Siècle de Louis XIV* ne craint pas d'appeler *le plus sage et le plus éloquent Prédicateur de l'Europe!*

C'était ainsi que Tillotson exerçait le Ministère de

(1) Tome 1, page 186.

(2) Tome 1, page 173.

(3) Tome 1, page 102.

la Parole , dans la Patrie des Dryden , des Addison , des Waller , et auparavant des Bacon et des Milton , en présence de ce même Charles II , qui avait souvent admiré dans sa première jeunesse nos plus illustres Prédicateurs Français. O Louis XIV ! qu'aurais-tu donc pensé si les Ministres de la Parole Sainte avaient fait entendre un pareil langage au milieu de ta Cour ? quelle eût été ta surprise , si ton oreille accoutumée aux accents majestueux de Bossuet , au ton noble et touchant de Bourdaloue , à l'onction et à l'harmonie enchanteresse de Massillon , eût été frappée tout-à-coup de cette élocution grossière et barbare ? Avec quelle confusion soudaine , avec quels tristes et longs regards n'aurais-tu pas averti leur Ministère de ne point te faire ainsi rougir en public de ta Nation ? Mais tu eus le bonheur et la gloire d'élever tous les Beaux-Arts à la hauteur de ton âme et de ton caractère : sous tes heureux auspices , tous les genres de talents marchèrent ensemble vers la perfection. Tu sus principalement apprécier avec goût , et multiplier par ta munificence des Orateurs dignes de parler au nom de l'Éternel ; et l'Éloquence de ton grand Siècle ne sera jamais surpassée !

Tillotson n'écrit pas avec plus de modération que de noblesse. A chaque page de ses Discours on aperçoit le fanatisme qui mendie une honteuse popularité. En terminant son Sermon sur *l'Amour du Prochain* , il en fait une espèce de récapitulation pour appliquer la Morale de son Sujet à l'Église Romaine. Qui ne croirait qu'une matière si touchante va lui inspirer des sentiments tendres et même généreux ?

Voici pourtant ce que le charitable énergumène conclut, après avoir prouvé longuement à ses Auditeurs la nécessité d'aimer tous les Hommes (1). « Toutes » les fois que nous parlons de la Charité, et de l'obligation de s'aimer les uns les autres, nous ne saurions nous empêcher de penser à l'Eglise Romaine ; mais elle doit se présenter à notre esprit particulièrement aujourd'hui, qu'elle vient de nous découvrir tout fraîchement, et d'une manière authentique, les sentiments où elle est à notre égard, par le complot charitable qu'elle tramait contre nous (*prétendue conspiration des Poudres en 1678*), complot qui est tel qu'il doit faire bourdonner les oreilles de tous ceux qui l'entendront raconter, décrier éternellement le papisme, et le faire regarder avec horreur et exécration jusqu'à la fin du Monde. » Quel style ! quels sentiments ! quelle Charité ! quelle logique ! et quelle bonne-foi !

Eh ! ne croyez pas, qu'employant ici l'artifice ordinaire des Critiques, je cherche dans les Sermons de l'Archevêque de Cantorbéry quelques morceaux négligés, pour le juger uniquement d'après ses distractions ou ses fautes. J'ai lu la Collection entière de ses Discours ; j'en ai extrait un cahier de citations du même style. Il ne m'en coûterait plus que la peine de les transcrire, si je ne craignais de fatiguer autant le Lecteur, que j'ai été dégoûté moi-même de ces platitudes révoltantes auxquelles il est impossible que le vrai talent descende jamais, et si les passages que

(1) Tome 3, page 52.

j'ai rapportés ne suffisaient pas pour fixer irrévocablement l'opinion de quiconque n'est pas absolument étranger au bon goût. L'éclatante supériorité de nos Orateurs Sacrés a élevé la Chaire parmi nous à un si haut degré de perfection et de gloire, qu'une si vulgaire médiocrité ne saurait plus se faire remarquer dans cette carrière. Tillotson y montre une manière encore plus didactique, plus froide et plus monotone que Clarke son modèle et son maître : il est totalement dépourvu, comme le Curé de Saint-James, de mouvement, d'âme et d'onction; et il reste fort au-dessous de lui pour la force des preuves, le choix des Sujets et le mérite de la méthode.

LXV.
De quelques
autres Ora-
teurs Anglais.

J'aurais trop d'avantages si je voulais traduire au Tribunal du Public, le talent de Barrow, autre Sermonnaire que les Anglais estiment, ou du moins qu'ils vantent, quoiqu'il soit, de leur propre aveu, très-inférieur à Tillotson. Je ne connais pas les Sermons d'Young, qui n'ont point été traduits dans notre Langue. On doit y trouver sans doute quelques teintes de cette poésie lugubre, de ces sentiments profonds, et même de ces idées bizarres, que le mélancolique Pasteur de Welwin recueillait dans ses compositions nocturnes; mais Young ne me paraît point avoir une imagination assez souple et assez variée pour l'Eloquence de la Chaire. Si ses tristes Sermons ressembloient à ses *Nuits*, l'Orateur somnambule devait souvent pleurer seul durant le soliloque lamentable de ses Discours, sans jamais faire verser une larme à ses Auditeurs par cette monotone et tendue continuité d'efforts qui en gênant sans cesse l'aisance de

l'abandon Oratoire, détruisent toute espèce de pathétique.

Les Prédicateurs de Charles II, qui vinrent entendre Bourdaloue à Paris, ne l'ont donc guères imité ; et aujourd'hui même que les Sermons de ce grand Homme sont répandus dans toute l'Europe, la révolution universelle qu'ils devaient produire, et qu'ils ont en effet amenée dans l'Eloquence Chrétienne, ne s'est pas encore opérée chez les Anglais. L'Evêque de Worcester prêcha, en 1752, un Sermon sur *l'Inoculation de la petite Vérole*, lequel a été souvent imprimé à Londres, et qu'on a traduit ensuite en France. On prétend que ce Discours détermina la Charité publique à doter un hôpital en faveur des Inoculés. Si l'Evêque de Worcester a partagé en effet cette espèce encore unique de gloire avec Saint Vincent de Paul ; il faut avouer que son Eloquence ne pouvait ni obtenir un plus beau triomphe, ni moins le mériter. Ce Sermon est une dissertation curieuse sans doute, et très-neuve en Chaire par son objet ; mais le Prélat qui l'a prononcé ne sera jamais élevé au rang des Orateurs. Entièrement privé de verve et de sensibilité, il s'égaré dans des calculs abstraits sur la population, dans des détails ignobles sur la fièvre secondaire ; et après avoir épuisé toutes ces théories, plus convenables à une école de médecine qu'à la Chaire Evangélique, il cite les témoignages des Sieurs Ranby, Nawkins et Midleton, Chirurgiens de Londres, dont il parle avec autant de vénération que des Pères de l'Eglise.

LXVI
Des Sermons
de Hugues
Blair.

Celui des Prédicateurs Anglais qu'on semble estimer le plus en France, est le plus récent de tous, le Docteur Hugues Blair, Ministre de la Cathédrale et Professeur de Belles-Lettres dans l'Université d'Édimbourg, mort à la fin de l'année 1800. Ses Sermons, misérablement traduits d'abord par un Ministre Protestant de nos Provinces méridionales, ont été reproduits ensuite en français par M. l'Abbé de Tressan, avec plus de noblesse et d'élégance, mais aussi, selon le proverbe Italien, avec cette *traitresse* (1) timidité d'expression, que l'incohérence même des locutions Anglaises ne saurait excuser entièrement dans une traduction Oratoire, toutes les fois que le goût peut en écarter l'abus, sans trop en affaiblir l'énergie. Un si craintif et inofficieux interprète n'obtiendra certainement point à Londres, comme M. Letourneur, dans sa traduction des *Nuits* d'Young, le singulier succès de voir la version française préférée en Angleterre même à l'original composé dans la Langue de Pope et d'Addisson.

Blair ne se proposa jamais d'offrir à ses Auditeurs un Cours complet d'Instructions Religieuses. Cette belle méthode de nos Orateurs Sacrés est absolument étrangère à son talent. La Religion n'est que l'accessoire de ses Discours, dont le principal ou plutôt l'unique objet est une Morale philosophique, purement humaine, et dès-lors une théorie arbitraire plutôt qu'une loi. Son zèle se borne presque exclusivement aux Vertus sociales, privées et domestiques.

(1) *Traduttore, traditore.*

Il prêche ou plutôt il disserte sur *la douceur*, sur *les devoirs de la jeunesse et de la vieillesse*, sur *les avantages de l'ordre*, sur *le gouvernement du cœur*, sur *l'amour des louanges*, sur *la candeur*, sur *les avantages que l'on trouve à visiter la maison de deuil*, sur *la sensibilité*, sur *l'honneur*, sur *la fermeté*, sur *la création du Monde*, sur *l'ennui de la vie*, sur *les excès du luxe*, sur *la curiosité*, sur *les modes*, sur *l'amitié*, sur *la tranquillité de l'esprit*, etc. etc. Mais il ne traite que très-rarement, ou plutôt on oserait presque dire qu'il ne traite jamais aucun des préceptes de la Morale Evangélique, aucun des grands intérêts de l'Eternité, aucun des véritables Sujets de la Chaire. C'est de nos Prédicateurs du dernier Siècle, et non pas de nos Modèles classiques dans cette carrière, que les Anglais ont emprunté cette innovation aussi funeste au Ministère Sacré qu'à l'Eloquence elle-même.

Le Docteur Blair, considéré comme Ecrivain, ne manquait assurément ni d'esprit ni de goût : on le cite avec raison parmi les Littérateurs les plus distingués de la Grande-Bretagne. Son Cours de Rhétorique a la même étendue et montre beaucoup plus de talent que ses Sermons. Ses Discours très-bien accueillis quand il les débitait en Chaire, ont eu plus de vogue encore lorsqu'ils ont été rendus publics. M. l'Abbé de Tressan nous apprend que le succès en a déjà été rapidement consacré par *vingt-deux éditions consécutives*. Ce Recueil composé de cinq volumes peut nous donner par conséquent la vérita-

ble mesure actuelle de l'Eloquence Sacrée en Angleterre.

Or j'ose le dire hautement. Règle générale : où l'on ne trouve point de verve et d'inspiration, il ne peut jamais y avoir ni Poésie ni Eloquence. Blair ne connaît et ne fait admirer à ses Lecteurs aucun élan d'imagination, aucun épanchement de sensibilité : Blair n'est donc pas un Orateur. Si vous le voulez juger simplement comme Moraliste, il est manifestement inférieur aux *Essais de Morale* de Bacon, auquel l'Angleterre ne contestera pas sans doute la plus imposante supériorité sur un tel rival; de ce même Bacon dont *le style*, selon le jugement de David Hume, *est néanmoins peu naturel, tendu, amené de loin, et semble avoir ouvert le chemin à ces comparaisons pointues, à ces longues allégories qui signalent les Auteurs Anglais* (1).

L'élocution de Blair est à-la-fois ambitieuse et décolorée; et son style faible, mais, j'en conviens, exempt de mauvais goût, languit tristement sans mouvement et sans vie. Il est trop souvent, je le répète à regret, il est presque toujours hors de la sphère des devoirs Religieux dans la Chaire Chrétienne : il s'adresse uniquement à l'esprit, disons plus, il ne converse jamais avec son Auditeur. Que dis-je? il n'existe pour lui aucun Auditeur dans ses abstractions où il ne se montre qu'un Spéculateur de Morale, et non pas un Apôtre de la Religion. C'est un éternel et froid Dissertateur qui récite un cha-

(1) Histoire de la Maison Stuart, t. 1, in-12. p. 361.

pitre de réflexions dont l'ensemble n'offre jamais rien de saillant, rien de pieux, rien de tendre, rien de neuf, rien de touchant, et, s'il m'est permis de le dire, qu'on trouve ordinairement écrites avec la plus assoupissante sécheresse. Chacune de ses instructions ne me paraît guères qu'un Traité inanimé, plus ou moins métaphysique, au lieu d'acquérir l'intérêt progressif d'une composition, ou, comme a bien mieux dit et fait Cicéron, d'une véritable *Action* Oratoire. C'est de la raison, de la logique, du goût, quelquefois même, si l'on veut, un ingénieux monologue : ce n'est pas du talent, c'est bien moins encore de l'Eloquence. Toutes ses pensées méthodiques et suivies, il est vrai, mais communes et languissantes, ne remuent jamais mon imagination, ma conscience, ma sensibilité. Il n'attache même mon esprit par aucun trait frappant. Son Livre, je l'avoue à ma honte, si ce n'est pas à la sienne, me tombe souvent des mains, en cessant d'intéresser et de soutenir mon attention ; et quelque attrait qu'on puisse avoir pour les Productions de la Chaire, il en coûte beaucoup d'efforts, *je le sais*, pour surmonter l'ennui de le lire de suite. Il serait aisé, en transcrivant un grand nombre de passages de ses Discours, de les analyser dans un volume de critiques détaillées qui n'admettraient aucune réplique, s'il était nécessaire de motiver toutes ces assertions. L'indifférence du Public pour ce recueil de Sermons dispense de lui en fournir la preuve. Si Blair est bien véritablement le premier Orateur Sacré de l'Angleterre, c'est donc tant pis pour elle : il ne sera jamais admis dans la

seconde classe de nos Prédicateurs Français; et même parmi les Protestants, il me paraît sous tous les rapports à une très-grande distance de Saurin.

Vous cherchiez donc vainement dans les Sermons beaucoup trop prônés de Blair, cette Eloquence qui s'adapte si heureusement au Ministère Sacré de la Parole, et dont la Religion nous offre comme de parfaits modèles, dès l'origine du Christianisme, les instructions, les paraboles et les récits de l'Évangile, ainsi que les Prédications sublimes de Saint Paul dans les *Actes des Apôtres*. Mais les Discours du Ministre d'Edimbourg pèchent bien moins encore par les défauts qu'on y trouve, que par les beautés Oratoires dont ils manquent absolument. Il ne parle jamais en Chaire ni à Dieu, ni à la conscience, ni au cœur de ses Auditeurs, ni surtout au sien propre. Il ne connaît nullement ces prières touchantes, ces dialogues intimes avec soi-même, ces apostrophes dramatiques, dont Massillon a su faire les sources les plus fécondes et les ressorts les plus puissants d'Eloquence.

En rapprochant d'un si grand Modèle le Prédicateur le plus vanté de la Grande-Bretagne, je veux développer à-la-fois mon admiration et mes regrets. Les égards dûs au mérite et à la réputation de Blair m'obligent d'approfondir le vrai caractère de ces derniers reproches que je viens d'articuler, et auxquels un simple énoncé pourrait donner une apparence de déclamation. Je vais donc expliquer entièrement ma pensée, justifier par des exemples tirés de Massillon, ces mêmes éloges qu'il mérite éminem-

ment, et qu'on ne saurait étendre avec vérité à aucun Prédicateur Anglais.

Voici comment, dans la seconde Partie de son Sermon sur *les Délais de la Conversion*, pour le troisième Dimanche de l'Avent, l'éloquent Evêque de Clermont fait parler le Pécheur qui refuse d'employer sa jeunesse à mériter la possession éternelle du souverain bien. Massillon le met en scène avec son Juge Suprême : il lui révèle et lui retrace toutes ses plus secrètes pensées : il lui développe la logique honteuse et révoltante de son propre cœur, en l'accablant de la plus sanglante ironie, au moment où il le fait parler lui-même à Dieu en ces termes : « Vous » ne réservez donc à votre Dieu que les restes et le » rebut de vos passions et de votre vie ? C'est comme » si vous lui disiez : Seigneur ! tant que je serai » propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas » que je revienne à vous et que je vous cherche : » tant que le monde voudra de moi, je ne saurais » me résoudre à vouloir de vous ; quand il commen- » cera à m'oublier, à m'échapper, je me tournerai » vers le Ciel ; je vous dirai : me voici ; je vous prie- » rai d'accepter un cœur que le monde rejettera, et » qui sera même triste de la dure nécessité où il se » trouvera réduit de se donner à vous. Mais jusque- » là, n'attendez de moi qu'une indifférence entière » et un oubli parfait : au fond vous n'êtes bon à » servir, que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à » rien : on est sûr du moins qu'on vous trouve tou- » jours ; tous les temps vous sont égaux ; mais le » monde, après une certaine saison de la vie, on

» n'y est plus propre ; il faut donc se hâter d'en jouir
 » avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il en est en-
 » core temps. Ame indigne de confesser jamais les
 » miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant
 » d'outrage ! eh ! croyez-vous qu'alors il acceptera
 » des hommages si forcés et si honteux à sa gloire ,
 » lui qui ne veut que des sacrifices volontaires , lui
 » qui n'a pas besoin de l'homme , et qui lui fait grâce
 » lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs et
 » ses affections les plus sincères ? »

Après avoir admiré ce dialogue du Pécheur avec Dieu , dont Blair ne fournit assurément aucun exemple , voulez-vous voir de quelle manière éloquent Massillon sait faire converser l'homme avec lui-même ? jetez les yeux sur la fin de la première Partie de son Sermon trop peu cité sur *la Conception de la Sainte Vierge*, où il observe éloquemment pour enhardir le courage Apostolique de son Ministère , que *les Grands de Jérusalem trouvaient de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie*. Voyez comment Louis XIV y est peint avec autant de vérité que de mesure sous les traits de David ; jugez combien il était facile à ce Prince de se reconnaître dans une si frappante allégorie , et à quel point son cœur devait être profondément ému , en retrouvant dans les paroles de Massillon le même langage que lui faisait entendre en secret sa conscience. » S'il vous est
 » permis , dit-il , de jeter quelques regards sur ce
 » naturel heureux que vous avez reçu en naissant ,
 » c'est pour vous confondre devant Dieu d'y avoir
 » trouvé une distinction malheureuse dans la science

» et dans les succès des passions. Qui suis-je donc,
» ô mon Dieu! pour vouloir chercher dans mon cœur
» les raisons de vos miséricordes? Un infortuné que
» vos dons ont rendu plus coupable; un Pécheur
» qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes la source
» de mes misères; un monstre d'ingratitude qui ai
» pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux
» peut donner de favorable pour la vertu, avec tout
» ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus
» extrême pour le vice.... David, après les rigueurs
» de sa Pénitence et les larmes de ses Cantiques, ne
» voyait encore en lui que le violateur du lit nuptial.
» Son péché, depuis long-temps expié, reparaisait
» sans cesse à ses yeux comme une ombre importune;
» et ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son règne,
» ni son zèle pour la majesté du Culte, ni les louan-
» ges mêmes des Prophètes qui semblaient avoir ou-
» blié sa faute, pour ne se souvenir que de tant de
» saintes actions qui l'avaient depuis réparée, n'en
» avaient pu effacer le souvenir de son esprit et de
» son cœur : *Et peccatum meum contra me est sem-*
» *per.* O Dieu! disait sans cesse ce Roi pénitent,
» quand je rappelle en votre présence la multitude
» de mes iniquités, les grâces dont vous m'avez tou-
» jours favorisé, lors même que je violais votre loi
» sainte avec plus d'ingratitude et de scandale; mon
» cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes
» yeux ne voyent plus avec plaisir tout cet éclat et
» toute cette grandeur qui m'entourent : *Cor-*
» *meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea,*
» *et lumen oculorum meorum, et ipsum non est*

» *mecum*. Oui, Seigneur! tous les plaisirs de la
 » Royauté ne sauraient plus égayer ce fonds de tris-
 » tesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse
 » dans mon âme : *afflictus sum*. Toute la gloire de
 » mon règne ne pourrait remplacer l'humiliation se-
 » crète que le souvenir de mes faiblesses me fait sentir
 » devant vous : *humiliatus sum*. Que vous rendrai-
 » je donc, ô Seigneur! pour toutes les bénédictions
 » dont vous m'avez toujours prévenu? vous ne m'a-
 » vez jamais abandonné dans mes égarements; vous
 » m'avez suscité des Prophètes qui m'ont annoncé
 » vos volontés saintes; vous m'avez donné un cœur
 » docile à la vérité; vous m'avez toujours favorisé
 » contre mes ennemis, vous avez multiplié ma race,
 » et affermi pour jamais le trône de Juda dans ma
 » maison; vous m'avez rendu redoutable à mes voi-
 » sins, et cher à mes Peuples : que vous rendrai-
 » je, Seigneur! pour tant de bienfaits! et mes larmes
 » pourront-elles jamais suffire pour expier mes excès,
 » ou pour reconnaître vos grâces? *Quid retribuam*
 » *Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* C'est
 » ainsi que David persévéra jusqu'à la fin, et fit du
 » souvenir continuel de son péché toute la sureté de
 » sa pénitence. »

Massillon ne se contente point de révéler ainsi à Louis XIV, sous une espèce de voile transparent, le secret de son propre cœur. Vous trouverez dans l'un des tableaux très-intéressants dont il sait enrichir à propos les matières qu'il traite, en présence du même Monarque, une autre apostrophe directe et beaucoup plus dramatique, vers le commencement de la seconde Partie de son Discours sur les

Afflictions, pour le second Dimanche de l'Avent. Il veut consoler la vieillesse de ce Prince, de tous les revers dont elle est attristée; et en répondant aux plaintes des Pécheurs, fondées sur la singularité des malheurs qu'ils éprouvent, ou sur une situation presque sans exemple, il se glisse, pour ainsi dire, avec une adresse très-oratoire vers le but que son talent se propose d'atteindre. » Cette singularité » même, dit-il, doit être aux yeux de notre foi une » distinction qui nous console. Moins vos afflictions » ressemblent à celles des autres hommes, plus vous » devez les regarder comme les afflictions des Elus » de Dieu : elles sont marquées du caractère des » Justes : elles entrent dans cette tradition de calamités extraordinaires qui forment leur histoire » depuis le commencement du Monde. Des batailles » perdues, lorsque la victoire nous paraissait assurée, des villes imprenables tombées à la seule présence de nos ennemis; des Etats et des Provinces » conquises sur nous; un Royaume, le plus florissant » de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu » peut verser sur les Peuples dans sa colère; la Cour » remplie de deuil et toute la race Royale presque éteinte : voilà, Sire, les épreuves que le Seigneur » dans sa miséricorde réservait à votre piété, et les » malheurs singuliers qu'il vous préparait pour purifier les prospérités du règne le plus glorieux dont » il soit parlé dans nos histoires. Les événements » pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre » vie, vous ont rendu le plus grand Roi que la monarchie et même les autres Nations aient jamais

» vu sur le trône ; les événements malheureux dont
 » Dieu vous afflige , ne sont destinés par la soumis-
 » sion et la constance chrétienne avec laquelle nous
 » vous les voyons soutenir , qu'à vous rendre un
 » aussi grand Saint que vous avez été un grand Roi.
 » Il fallait que tout fût singulier dans votre règne ,
 » les prospérités et les malheurs ; afin que rien ne
 » pût manquer à votre gloire devant les Hommes ,
 » et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exem-
 » ple que sa bonté préparait à notre Siècle. »

Une tradition constante nous apprend que Massillon ne prononça jamais ses Sermons tels que nous les lisons aujourd'hui , et qu'il les a tous retouchés avec le plus grand soin jusqu'à sa mort dans sa glorieuse retraite en Auvergne. On n'a pas eu besoin , et l'on ne s'est pas permis d'y faire ensuite le moindre changement. Le Discours d'où je viens d'extraire ce beau passage , qu'il avait manifestement le droit d'y insérer , au déclin de l'âge , nous démontre combien sa dernière révision a dû améliorer ses Munuscrits. En effet Massillon prêcha son dernier Carême devant Louis XIV en 1704. Or il lui parle ici des désastres postérieurs de Ramillies et de Malplaquet , et spécialement de la mort de presque toute sa postérité pendant les années 1711, 1712 et 1714. Il ne pouvait donc pas lui en présenter le tableau , dix ans auparavant. Mais les traits qu'il y ajoute visiblement à Clermont n'en sont pas moins éloquents ; et la louange même acquiert encore , je ne sais quel intérêt touchant et auguste , lorsqu'elle est ainsi consacrée à tempérer les angoisses de la vieillesse et de l'adver-

sité. On reconnaît, avec un accroissement d'amour, le beau talent de Massillon, quand après la tournure Oratoire si heureusement imaginée à la suite de cette tirade qui, par une transition heureuse et naturelle, particularise tous les revers du Monarque, il prend tout-à-coup le style direct pour appliquer, en forme de compliment, la Morale de son Sujet à Louis XIV : *Voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservait à votre piété, etc.*

Ce n'est plus Massillon, c'est Louis XIV lui-même, ébranlé et chancelant dans l'impulsion qui l'excite à se donner entièrement à Dieu, ou plutôt c'est notre propre conscience et ses plus intimes soupirs, que nous croyons entendre dans l'éloquente prière qui termine le premier Point du Discours de ce grand Orateur sur *les Motifs de Conversion*. L'aisance du style le plus naturel et le plus coulant s'y embellit sans effort d'un choix d'expressions qu'il faut méditer pour en sentir toute l'énergie, parce qu'elles cessent de paraître hardies, à force d'être justes et vraies. Chacun de ses Auditeurs ne devait-il pas désirer en effet de parler, et ne parlait-il pas réellement à Dieu avec Massillon, et comme lui, dans le secret de ses pensées? » Grand Dieu! finissez mes peines, en » guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions : » soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. » Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles » je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous » fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œu- » vres. Ecoutez mes désirs, et fermez les yeux à » mes faiblesses. Terminez le combat que je sens en

» moi. Rendez-vous le Maître de mon âme. Devenez
 » le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui
 » vous résiste, ô mon Dieu! c'est la faiblesse, c'est
 » l'ascendant de la corruption, c'est le long usage
 » du crime. Prenez-moi donc pour votre partage.
 » Arrachez-moi au monde et aux créatures pour les-
 » quelles vous ne m'avez point fait; et détruisez en
 » moi cet homme de péché que je hais, et qui est
 » devenu plus fort que moi-même. » Nul Orateur
 Sacré n'égalait jamais la pieuse Eloquence de l'Evêque
 de Clermont, dans ces invocations fréquentes que
 son Ministère dirige vers le Ciel, au nom de son
 Auditoire.

Cette onction de Massillon, cette profonde connaissance du cœur humain, cette vérité, cette délicatesse de sentiment, cette Eloquence enfin dans les prières, les dialogues, les apostrophes, et même dans les louanges qui découlent toujours si à propos et avec tant de grâce, de la plume féconde ou plutôt de l'âme si naturellement prompte à s'émouvoir de notre Cicéron Français, ont-elles donc jamais orné les Sermons de Blair? Le Ministre d'Edimbourg s'est-il, une seule fois, élevé à un pareil langage? que dis-je? y a-t-il du moins aspiré? y a-t-il même songé? Les Orateurs des bords de la Tamise ne semblent pas encore soupçonner ces heureuses inventions de l'Art.

En regrettant de ne pas rapporter ici la plus éloquente de toutes les Prières de Massillon, j'invite mes Lecteurs à la chercher eux-mêmes dans les quatre dernières pages de son beau Sermon sur *le Délai de la Conversion*, pour le troisième Dimanche

de l'Avent. Ils pourront en savourer à loisir toute l'Eloquence, à la suite de la tournure neuve, rapide et cinq fois répétée, dont il embellit notre Langue Oratoire : *Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu; toujours auriez-vous fait du moins quelques efforts, etc.*

Telle est mon opinion franche et impartiale sur les Prédicateurs Anglais. Revenons aux Productions de la Chaire dans l'Eglise Catholique, son plus riche domaine. L'Allemagne ne nous offre encore aucun nom connu dans la carrière de l'Eloquence Sacrée. L'Espagne abonde en Orateurs réputés tout au plus médiocres, même dans leur Nation, et entièrement ignorés en-deçà des Pyrénées. Un Religieux Augustin, Saint-Thomas de Villeneuve, Prédicateur ordinaire de Charles-Quint et Archevêque de Valence dans le xvi^e Siècle, honora son Ordre et son talent dans la carrière de la Chaire par un Cours complet de Sermons assez bien écrits en latin, distribués et composés sur le plan de notre méthode actuelle. Ces Discours me paraissent estimables sous les rapports de la Doctrine, de la Morale, quelquefois même des insinuations pathétiques. On y remarque un usage fréquent et souvent heureux de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise. C'est à cet égard une mine encore inconnue où les Prédicateurs peuvent s'approprier beaucoup de trésors, principalement en traitant les Mystères les plus instructifs de la Religion. Massillon semble avoir profité quelquefois de cette lecture (1).

LXVII
Des Prédicateurs Espagnols et Italiens.

(1) Je n'ai jamais découvert aucun plagiat dans Massillon. Les

Mais l'Italie me paraît après la France la Nation Littéraire la plus féconde et la plus renommée en Orateurs Sacrés. Le Père Segneri Jésuite est encore assez généralement placé parmi les Prédicateurs du premier rang. Son excellent Ouvrage intitulé *le Chrétien instruit*, a été proclamé avec raison par l'Académie de la Crusca, Tribunal suprême de l'harmonieux et riche dialecte Toscan, parmi le petit nombre de Livres italiens écrits avec une irréprochable pureté de langage : ses Sermons n'ont pas obtenu le même honneur. On suppose communément que ce Prédicateur célèbre se permet des bouffonneries en Chaire, et qu'il y descend même au ton le plus populaire et le plus burlesque. Cette prévention très-répendue en France sur parole n'a aucun fondement. Les Discours de Segneri sont écrits avec beaucoup de gravité, à la manière, quant au style, mais non pas avec le grand talent de Bourdaloue son Contemporain. Ils auraient même du succès dans notre Langue s'ils étaient traduits avec goût et intel-

trois consommations de la justice de Dieu, de la malice des hommes, et de l'amour de Jésus-Christ, qui forment la division de sa *Passion*, sont très-légitimement tirées d'un Livre de Piété très-obscur, où elles étaient perdues. Mais si Massillon ne copie personne, il a voulu et il a pu se copier deux fois lui-même, en embellissant beaucoup ce qu'il répétait. L'admirable tirade que j'ai rapportée de son exhortation sur *les OEuvres de Miséricorde*, se trouve au milieu du second Point de son Sermon sur *le véritable Culte*, troisième volume du Carême, pages 44 et 45, première édition de 1745. Le beau morceau que j'ai extrait fort perfectionné, de son Discours pour *la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat*, est emprunté de son Sermon sur *la Mort*, même tome 3 du Carême, pages 475 et 476.

ligence, je veux dire, abrégés et réduits à ce qu'on y trouve d'excellent.

En effet les Sermons de Segneri font quelquefois admirer la fécondité de son imagination et même la vigueur de son Eloquence. Mais par un contraste singulier, dont la Littérature ne fournit aucun autre exemple, le vice principal de ses Compositions consiste dans le choc et la bizarrerie de ses idées, sans que cette discordance altère jamais l'élégance, la pureté, le coloris et l'harmonie de son style. La sévérité de son jugement semble se restreindre à l'Art d'écrire; et malgré son mérite à cet égard, le mauvais goût était de son temps si dominant parmi les Ecrivains de l'Italie, le véritable esprit de critique y était encore si peu avancé, qu'au milieu de toutes les belles phrases de Segneri, on peut lui reprocher dans presque tous ses Discours la crédulité puérile de ses récits, le paralogisme de ses preuves, les disparates de ses tableaux, la prétention continue des mots scientifiques et l'abus extravagant de ses comparaisons.

Le début du Sermon de Segneri sur *la Passion* (1) est une apostrophe pleine de verve et de fierté, qu'il adresse aux Pécheurs? en les félicitant avec une pompeuse ironie, du Déicide qui est leur ouvrage. *Abandonnez-vous, s'écrie-t-il d'abord, abandonnez-vous*

(1) Ce n'est point comme en France, le matin du Vendredi-Saint, avant l'Office de l'Eglise, c'est le Jeudi-Saint, à huit heures du soir, que les Prédicateurs de Carême prêchent le Sermon de *la Passion* en Italie. Notre usage est beaucoup plus favorable à l'effet de ce Discours.

librement à votre allégresse, dans un jour si désastreux, ô Pécheurs? vous avez remporté la victoire. Chantez donc votre triomphe, réjouissez-vous, enorgueillissez-vous; car vous avez heureusement réussi dans votre dessein. C'en est fait:.... êtes-vous contents? que voulez-vous de plus désormais? (1) C'était littéralement appliquer d'avance à la Synagogue le trait sublime que Racine a mis dans la bouche d'Athalie, au moment où elle vomit des blasphèmes contre le Dieu d'Israël qui punit enfin ses crimes : *Dieu des Juifs, tu l'emportes!* (2) On distingue quelques Discours touchants dans le Carême de Segneri, spécialement ses deux Sermons sur *le Purgatoire*, (3) et sur *le Pardon des Ennemis*, qui sont de bons Ouvrages. Mais le Chef-d'œuvre de son médiocre talent est le Panégyrique de Saint Etienne qu'il fonde sur un aperçu également vrai, neuf et fécond, en développant avec une raison éloquente dans le Martyre de Saint Etienne toute la gloire qui le distingue, comme premier Martyr du Christianisme. Nos grands Maîtres ont traité le même Sujet, mais avec moins de profondeur et d'éclat que Segneri.

(1) *Fate pur le vostre allegrezze in questo di funestissimo, o Peccatori! che avete vinto. Cantate pure il trionfo, gioite pure, in-superbitevi, che vi è riuscito felicemente l'intento. La cosa è fatta. Siete contenti? che vorreste ora di più?*

(2) Scène sixième du dernier acte d'Athalie.

(3) Tous les Prédicateurs traitent cette matière en Italie, le quatrième Dimanche du Carême. C'est l'un des Sujets les plus pathétiques, et par conséquent les plus favorables à l'Éloquence, que la Chaire puisse fournir.

La justice que je me plais à lui rendre m'oblige néanmoins d'avouer qu'il ne serait compté en France, tout au plus, que parmi les Prédicateurs de la seconde classe ; et encore n'y pourrions-nous admettre qu'un très-petit nombre de ses Discours. L'Italie n'a produit jusqu'à présent dans la Chaire aucun homme assez éloquent pour mériter d'être classé parmi nos quatre Orateurs immortels du dix-septième Siècle. Ce n'est pas sans doute avec de tels objets de comparaison qu'il faut inviter les Italiens à confronter leurs plus célèbres Prédicateurs, pour leur offrir une juste idée et une mesure exacte de la vraie Eloquence, quand on veut les amener à sentir et à reconnaître notre prééminence Oratoire. L'orgueil national trop humilié du contraste pourrait les aveugler dans ce parallèle : c'est donc avec un Ecrivain Romain, c'est avec Cicéron dont nous admirons tous également le talent du premier ordre, qu'on doit comparer tous ceux qui ont parcouru la carrière Oratoire après ce grand Homme, pour démontrer en les rapprochant d'un tel modèle, que cette belle contrée n'a été encore illustrée par aucun Orateur qui l'ait jamais ni reproduit, ni même rappelé. Nous consentons à faire subir à nos Prédicateurs du premier ordre, une épreuve si redoutable : on ne saurait par conséquent s'y refuser avec pudeur dans la Patrie même de Cicéron, et sur le théâtre de sa gloire.

J'ai entendu quelques Prédicateurs Italiens dont j'ai été souvent satisfait. Je crois cependant que si par hasard l'on pouvait opposer des exceptions heureuses à ce que je vais dire, elles se réduiraient du

moins à un bien petit nombre. Il me semble donc qu'on ne juge pas assez de goût l'Eloquence de la Chaire en Italie, pour y former jamais de grands Orateurs. Chez ce Peuple très-ingénieux et très-sensible, mais peu susceptible en général de travail et d'application, et beaucoup plus effrayé des fatigues de l'étude qu'épris d'amour pour la gloire, l'oreille est tout ou presque tout en Eloquence comme en Poésie; il est content, pourvu que cet organe superbe soit flatté par un charme d'harmonie qui est propre à la Langue de cette Nation, et dont elle a seule tout le sentiment délicat, devenu en quelque sorte chez elle un secret de famille. On y aime beaucoup trop les *concetti*, la finesse, l'esprit, et surtout les descriptions poétiques qu'on préfère aux tableaux et aux mouvements Oratoires. La plupart des Prédications qui obtiennent le plus de succès dans les Eglises de l'Italie, ne sont même que des espèces de *concerts spirituels* sur des Sujets Sacrés, qu'on interrompt à chaque trait brillant, par un léger murmure d'admiration : j'en ai plusieurs fois été le témoin.

C'est le caractère de cette Nation d'être beaucoup plus frappée et subjuguée par l'imagination et l'harmonie que par le raisonnement et le sentiment. Pour mieux l'attirer aux instructions publiques de la Religion, l'Apôtre moderne de Rome, Saint Philippe de Néri, sut les réunir dans le seizième Siècle, au goût dominant du pays pour la musique, par l'institution des *Oratorio*, dont l'usage subsiste encore à Rome dans son Eglise. Ces *Oratorio*, si j'ose rendre ici

ma pensée sous l'image qui vient la peindre à mon esprit, ressemblent à cette succession de divers morceaux détachés, sans liaisons et sans ordre, que les musiciens appellent un *pot-pourri*. Je ne saurais guère démêler autre chose en effet à travers ce mélange de chants dramatiques et d'exercices Religieux, mélange assez commun en Italie, dans lequel un Prédicateur, quelquefois même un enfant, débite en Chaire un Discours étranger au Poème du jour, et qu'on n'écoute point, au milieu d'un mélodrame pieux divisé en deux Parties, d'une heure chacune, et dont l'entr'acte est dévolu pendant trois-quarts d'heure à cette sorte d'intermède en prose déclamée, où la voix n'est plus asservie à la mesure et aux modulations de la phrase musicale. C'est donc de la poésie et de la musique, ou plutôt c'est un spectacle de la plus ravissante mélodie, suspendue et variée par quelques prières. Mais la musique, en formant l'intérêt principal, y remplit deux heures entières, tandis que la Prédication devenue un objet accessoire dans ces Assemblées nocturnes, n'y sert guères qu'à fournir l'intervalle d'une demi-heure de repos aux Personnages et à l'orchestre. Le Sujet historique des *Oratorio* est toujours tiré de la Bible, comme l'histoire de Débora, d'Esther, de Judith, de Saül, de David, d'Absalon, etc. et même l'agonie de JÉSUS-CHRIST, qu'un récit ainsi coupé met en scène et, pour ainsi dire, en action, le Vendredi-Saint, pendant trois heures, au milieu des *duo*, des ariettes, des grands chœurs, et du jeu de tous les instruments.

Ces pieux et bruyants concerts de Morale attirent un concours immense dans les Eglises d'Italie.

Les Italiens sont très-fiers de leurs succès en ce genre, qu'on pourrait appeler de *l'Eloquence mise en chant*, si l'on y trouvait jamais autant de vraie Eloquence, qu'on y admire ordinairement de très-belle musique. Aussi quand ils veulent exalter ce qu'ils ont de plus beau et ce qu'ils admirent le plus universellement dans leurs Prédicateurs, ils ne louent jamais aucun Discours entier; mais ils prônent de préférence quelques lambeaux saillants de leurs Sermons les plus admirés; dans le genre de la narration, par exemple, le récit de Granelli du passage de la mer Rouge; dans la partie descriptive, son tableau du Déluge universel; sous le rapport des peintures d'une imagination brillante: sa relation très-pittoresque du changement des eaux en sang, qui fut en Egypte l'une des sept plaies de Pharaon; dans l'Ouvrage parfaitement écrit, de *la Genèse vengée*, une magnifique image en action de la Création du Monde, par le Père Belli, Cordelier; la description très-poétique de la Peste, qu'on préconise comme un Chef-d'œuvre dans un Sermon du Père Savonarole; et par-dessus tout, la traduction accueillie avec un enthousiasme universel, de deux Discours académiques composés en Langue allemande, et qu'on croyait intraduisibles en Italien, l'un pour l'autre contre l'usage d'emmailoter les enfants par l'ex-Jésuite Roberti. L'Auteur de la version, déclaré vainqueur en Italie dans cette espèce de lutte nationale, est généralement vanté comme le plus pur, le plus pittoresque, et le plus élé-

gant, le plus harmonieux, et dès-lors le plus parfait de tous les Ecrivains actuels en Langue Toscane : son principal et même son unique mérite dans la magie de son style.

Je démêle aussi, et j'admire quelques sublimes mouvements Oratoires réunis à de grandes beautés de style, dans les Sermons du Père Tornielli, Jésuite, sur *l'Education*, sur *la Magdeleine*, et plus encore dans son Discours pour la fête de *l'Annonciation*. Ce Panégyrique spécial de la Sainte Vierge, considérée sous l'unique rapport de ce Mystère intéresse d'autant plus vivement les Italiens, que le Sujet prête beaucoup aux tableaux allégoriques et poétiques puisés dans l'Écriture Sainte, pour lesquels ils ont un goût si dominant; on en fait ordinairement une épreuve de rivalité où l'on attend les Prédicateurs de Carême pour les juger en dernier ressort. Le second des Discours que je viens de citer m'a frappé par un morceau très-éloquent, digne de Massillon : c'est la peinture d'un Confesseur attendri jusqu'aux larmes et prêt à se prosterner lui-même devant son Pénitent, dont il envie en secret l'émotion et le repentir, en l'entendant s'accuser, se calomnier, pour ainsi dire, à ses pieds, avec les sanglots du remords et cet accent lugubre de contrition que la douleur la plus sincère peut seule animer. Cette scène très-Oratoire et très-touchante est dans le vrai genre de l'Eloquence de la Chaire : elle donne un magnifique relief à la fin du premier Point de cette homélie sur *la Magdeleine*, et selon l'usage du pays, dans le second membre de sa division; Tornielli

laisse divaguer et éteindre son imagination qui s'évapore sans mouvements et sans idées. Tous les Ora-teurs Sacrés ont adopté en Italie la mauvaise méthode de concentrer leur force et leur talent dans la première Partie de leurs Sermons : le second Point réduit à deux ou trois pages insignifiantes, en y comprenant la péroraison, n'est presque jamais que du remplissage.

Le Cardinal Casini, Capucin ; sous le nom de Père *Jean-François d'Arrezzo*, qui dut son élévation à son Eloquence et à ses succès dans la Chaire, avait rempli pendant quinze ans, avec les applaudissements les plus éclatants et les plus unanimes, toutes les Stations du Carême et de l'Avent dans la salle du Palais Apostolique, uniquement en présence du Pape, du Sacré Collège et de la Prélature Romaine (1). Après sa promotion au Cardinalat en 1712, cet Orateur célèbre que l'on vante généralement comme le plus habile Prédicateur qu'ait produit l'Italie, fit imprimer sous le Pontificat de Clément XI, et lui dédia tous ses Discours en trois volumes *in-folio* ; ils sont

(1) Cet *office* de Prédicateur Apostolique est une commission à vie dont un Religieux Capucin est toujours chargé à Rome, pour prêcher tous les ans l'Avent et le Carême dans la grande salle des Palais du Vatican ou du Quirinal. Le Pape assiste aussi, avec le Sacré Collège et la Prélature, tous les jours des fêtes principales de l'année, à un Discours latin d'un demi-quart d'heure qu'on prononce dans les Chapelles Papales immédiatement après l'Évangile. Ces sermons ordinairement imprimés avec plus d'étendue, sont quelquefois débités par de jeunes Élèves des Maisons d'éducation Ecclésiastiques ; mais ce n'est le plus souvent ni la parole de Dieu, ni même la leur.

écrits avec beaucoup d'esprit, de noblesse, de goût et de grâce, et ils conservent encore à la lecture l'attrait ou le même genre d'intérêt que la causticité de l'Orateur assûrait à son débit. Quelques-uns de ses Sujets ont de l'analogie avec les Conférences Ecclésiastiques de Massillon, mais alors ils n'en montrent que mieux l'immense supériorité de l'Evêque de Clermont, en talent, en Doctrine, en onction et en Eloquence. Il ne traite presque jamais aucun précepte Evangélique. C'est une morale ordinairement toute humaine, mais toujours assaisonnée de Religion par un mélange de texte et d'allégories de la Bible, et le plus souvent propre à flatter le goût par le sel d'une censure très-vive et très-mordante. On y trouve une satire continuelle de la jeune Prélatiure. L'Orateur tire avec beaucoup d'adresse ses sarcasmes les plus piquants, des paroles ou des allusions de l'Écriture Sainte, dont son zèle détracteur altère même quelquefois le véritable sens. On ne conçoit pas qu'on lui ait pardonné à Rome l'amertume de ses diatribes. Tout Ecrivain signalé par de grands succès est bientôt pris pour modèle par tous ceux qui courent la même carrière; aussi cette étonnante virulence de Casini a-t-elle été imitée plus d'une fois dans la même Chaire, depuis que ses Discours, débités à portes closes, ont été livrés au grand jour de l'impression.

Ce célèbre Cardinal dont le style devint si pur, quand il eut acquis la maturité de son talent, avait lui-même payé dans sa jeunesse un pareil tribut d'imitation au mauvais goût de l'apprêt, des antithèses,

de l'emphase, du faux bel-esprit, qui durant son premier âge dominaient encore dans la Littérature Italienne. Avant sa grande vogue, il fit imprimer un volume de ses premiers Sermons, dont il était humilié, lorsqu'il mérita et obtint des suffrages plus légitimes et plus durables; dans sa vieillesse il en recherchait avidement les exemplaires, qu'il se hâta de lacérer de ses propres mains, pour les jeter au feu; et par zèle pour sa gloire, les Amateurs de l'Eloquence ont si bien secondé l'inexorable sévérité de l'Auteur, qu'il ne reste presque aucune trace de cette édition dans les Bibliothèques de Rome.

Il est très-remarquable que ce même dix-septième Siècle qui a immortalisé la Littérature Française, fut au contraire une époque de décadence et de mauvais goût chez les Italiens. Le quinzième et le seizième Siècles avaient été signalés en même temps pour eux par les Chefs-d'œuvre de la Latinité moderne, dans les Ecrits Cicéroniens des Cardinaux Sadolet et Bembo, de Manuce, et de notre célèbre Muret qui brillait à Rome, ainsi que par le plus grand éclat de la Langue toscane créée et fixée pour la Prose; dès le quatorzième Siècle, dans les œuvres de Bocace, comme elle le fut successivement pour la Poésie dans les Poèmes immortels de Pétrarque, du Dante, du Tasse et de l'Arioste.

Au milieu de tant de gloire littéraire, l'Auteur du Poème d'*Adonis*, le Cavalier Marini, né avec un talent très-éblouissant pour la Poésie, au lieu d'imiter ces grands modèles consacrés par l'admiration publique, voulut se montrer original dans sa ma-

nière d'écrire ; et l'ascendant de son immense renommée opéra une révolution dont la fatale influence devint dominante durant tout le dix-septième Siècle. Ce Corrupteur ingénieux du bon goût et des bonnes mœurs, auquel les Italiens attribuent unanimement leur dégradation dans les Lettres à cette époque humiliante, entraîna tous ses Contemporains, par la contagion des applaudissements publics, vers la recherche des métaphores outrées, du faux bel-esprit, des apostrophes et des prosopopées continuelles, des idées disparates et grotesques, des pointes, des comparaisons tirées sans cesse de la mytologie, de la physique, de l'histoire naturelle ou de l'astronomie. Les Italiens ont une formule énergique pour désigner leurs Ecrivains de cette période Littéraire ; ils disent simplement, *ha del sei-centesimo* (1). Une pareille note de proscription indique un Auteur infecté du mauvais goût qui a régné en Italie, depuis l'année 1600 jusqu'à la fin du dix-septième Siècle. C'est le dix-huitième Siècle, auquel on ne peut attribuer par-tout la même gloire, c'est ce même dernier Siècle qui a fixé ou ramené, du moins en partie, les Prosateurs et les Poètes Toscans aux principes du goût, consacrés par l'autorité et l'exemple des Fondateurs de leur Littérature, ainsi que par le culte d'admiration dont toutes les Nations éclairées décernent l'hommage aux grands Ecrivains de l'Antiquité.

On ne cite en effet, et même on ne connaît en Ita-

(1) *Il y a du six cent*, dans sa manière d'écrire.

lie aucun Chef-d'œuvre composé dans le dix-septième Siècle. Le Cardinal Casini obtint au commencement du Siècle suivant, et conserve encore dans sa Patrie la réputation d'avoir été l'un des plus illustres Restaurateurs du bon goût, en imitant, d'un peu loin, je l'avoue, nos éternels modèles dans le genre Oratoire. Un si grand service lui assure une renommée aussi éclatante que solide, tant que ses Compatriotes fidèles à son Ecole ne retomberont pas dans la même barbarie de l'abus de l'esprit, pire que l'ignorance. C'est pour cet Orateur un titre de gloire, que je mets fort au-dessus de ses Sermons.

Quand on veut apprécier avec impartialité le Orateurs de chaque Littérature; quand on étudie à cet égard sous tous leurs rapports les Productions de la France et de l'Italie, on est frappé d'une autre différence singulière et même unique entre ces deux Nations, dans l'histoire moderne de l'Eloquence. Les Avocats Romains, auxquels il me semble qu'on ne peut contester une juste préséance sur tous les autres Avocats de l'Europe, ne plaident contradictoirement de vive voix aucune cause dans les Tribunaux; mais ils écrivent en latin tous leurs plaidoyers. On distingue ordinairement dans cette liste, à chaque génération, outre plusieurs Jurisconsultes estimables, deux ou trois Orateurs célèbres qui déploient, dans l'Art d'écrire, toute l'Eloquence du raisonnement? sans l'y mésallier avec les négligences ou les prétentions du mauvais goût. Ces coryphées de la plaidoyerie écrite s'élèvent incontestablement en Italie au-dessus des Prédicateurs: c'est un phénomène

particulier au Barreau de Rome moderne. Une émulation beaucoup plus puissante y attire l'élite des talents dans cette carrière, qui est infiniment plus lucrative, et conduit même habituellement au Cardinalat les célibataires qui se font remarquer pour le moins avec une honorable médiocrité dans cette lice Oratoire, tandis que la Chaire en fournit un exemple unique, par la promotion du Cardinal Casini, durant tout le dernier Siècle. On suppose en Italie qu'un Homme nourri des savantes études du Droit, et doué de cet esprit imposant, quoique très-souvent trompeur des affaires, est beaucoup plus propre à tous les emplois publics qui exigent un rare concours de dialectique, de connaissances et d'application.

Je me permettrai peu d'observations sur la manière dont on débite la Parole de Dieu dans les Chaires ou plutôt dans les spacieuses Tribunes de l'Italie. La faculté de s'y mouvoir très-librement, d'y changer de place, et de pouvoir même y faire plusieurs pas, comme sur un balcon, en allant et en revenant sans cesse d'une extrémité à l'autre, donne quelquefois aux Prédicateurs, je ne sais quelle allure militaire très-inconvenante pour le Déclamateur qui se la permet, mais bien plus honteuse encore pour les Spectateurs dont la folle admiration lui prostitue aussitôt les plus vifs applaudissements. Plusieurs des Prédicateurs Italiens qu'on voit exercer leur Ministère dans les rues; et auxquels on a donné récemment dans un *Voyage en Italie*, le sobriquet d'*Orateurs en plein vent*, se rendent quelquefois ridicules sur une espèce de tréteau qu'on appelle *palco*; par une

déclamation théâtrale, ou plutôt bouffonne, qui divertit le peuple. Mais il faut avouer qu'il en est aussi dans les Eglises plusieurs dont l'Action pleine de naturel et d'intérêt et très-attachante, et mériterait de servir de modèle. En général ils se distinguent par leur piquante manière de dire, et par les prodiges étonnants d'une mémoire impertubable, en prêchant six fois par semaine pendant tout le Carême, qu'ils surchargent encore avec beaucoup de fruit, après le Dimanche des Rameaux, d'une retraite durant laquelle ils débitent chaque jour trois Sermons. L'Italie possède aussi une multitude d'assez bons Prédicateurs dans le genre médiocre, sur-tout des légions excellentes de Missionnaires qui obtiennent le plus grand de tous les succès, dans l'exercice de leur Ministère Apostolique : je veux dire, des restitutions, des réconciliations et des conversions éclatantes.

Depuis que Granelli s'est fait en Italie une réputation en expliquant dans la Chaire toute la série de la Genèse, verset par verset, un petit nombre de Prédicateurs Italiens s'est livré à cette facile méthode d'instructions copiées de nos Anciens Commentaires. Ce nouveau mode de développement moral des Livres Sacrés, qui a beaucoup de vogue au-delà des Alpes, est ordinairement faible en fait de Doctrine, et absolument nul en genre d'Eloquence. Plus on entend ou plus on lit les Sermonnaires étrangers, plus on sent la prééminence des Orateurs Français.

Ces grands Hommes qui ont tant illustré la France, ont eu, il est vrai, beaucoup de successeurs dans nos Chaires; mais y ont-ils également eu de

vrais héritiers de leur génie et de leur gloire , qui les aient dignement remplacés ? Malgré tous les grands Chefs-d'œuvre Oratoires que le Siècle de Louis XIV avait produits , et même malgré les talents distingués de plusieurs Ecrivains qui se consacrèrent ensuite au Ministère Evangélique , l'Eloquence n'en parut pas moins être descendue au tombeau avec Massillon. La plupart des Prédicateurs qui vinrent à sa suite , et sur lesquels j'ai déjà développé mon opinion , voulurent s'ouvrir une nouvelle route , où ils eurent d'abord des succès brillants , mais éphémères. Ils adoptèrent je ne sais quel jargon entortillé , métaphysique ; précieux et efféminé ; et à force de prétentions ils se rendirent quelquefois inintelligibles. Eh ! pourquoi voulaient-ils proscrire le charme ravissant du naturel et de la simplicité ? Ignoraient-ils donc que l'un des secrets les plus profonds dans l'Art d'écrire en Eloquence consiste à imiter , et à savoir employer dans un Discours public les tours vifs , rapides et variés de la conversation , pourvu que l'on y rallie un choix de mots qui soient toujours nobles , sans paraître jamais recherchés (1) , et en même

(1) Les Prédicateurs dont je parle ne connaissaient pas plus la justesse de ses pensées que la précision du style. On voit dans leurs Discours des expressions pompeuses et des idées communes ; et cette affectation du bel-esprit qui est l'antipode de l'Eloquence. « Comme on ne trouve ordinairement que peu de fruits , dit Pope , » sur un arbre abondamment couvert de feuilles , de même on » trouve rarement beaucoup de sens dans beaucoup de mots. La » fausse Eloquence , semblable au prisme de verre , répand ses » couleurs fastueuses sur toutes sortes d'objets. On n'apperçoit plus

temps populaires sans être bas ? On ne pourrait néanmoins reprocher avec justice à ces corrupteurs de l'Eloquence Chrétienne d'avoir manqué de talent et sur-tout d'esprit ; à moins qu'on ne pense , selon l'observation fine et judicieuse de Marmontel , que *c'est sans doute avoir beaucoup d'esprit que d'en avoir trop , mais que ce n'est pas encore en avoir assez*. Plusieurs de ces Déclamateurs qui avaient le plus de célébrité , écrivaient sans chaleur et sans verve , ils confondaient le don d'émouvoir avec l'art d'éblouir , et après avoir perverti le goût de la multitude , ils étaient parvenus à lui faire admirer leurs fautes. L'Eloquence devenue étrangère aux Gens de Lettres , si l'on en excepte les trésors de ce genre qu'on découvrit bientôt après dans les élans du Citoyen de Genève , et dans les tableaux du Philosophe de Montbar , était encore cultivée alors à Paris , je ne puis dire avec gloire , mais du moins avec beaucoup de fruit , par un petit nombre d'Orateurs Sacrés , que l'opinion dominante plaçait fort au-dessous de la nouvelle Ecole.

Mais il y a dans l'histoire des Belles-Lettres et de l'esprit humain , des époques frappantes où un Ecrivain d'un talent distingué ramène l'attention pu-

» la face de la nature : tout paraît également vif , tout réduit sans
 » distinction. La véritable Eloquence , au contraire , est comme le
 » soleil qui répand un jour fidèle et lumineux sur les objets qu'il
 » éclaire ; il les embellit et les dore , pour ainsi dire , mais il ne les
 » altère point. L'expression est l'habillement de la pensée ; elle
 » n'est décente qu'autant qu'elle est bien assortie. Une pensée
 » basse exprimée en termes pompeux , ressemble à un paysan re-
 » vêtu de la pourpre royale. » *Essai sur la Critique , seconde partie.*

blique vers les genres abandonnés, et entraîne la génération qui le suit dans la carrière où il s'est lui-même signalé par des succès mémorables. Telle a été parmi nous l'heureuse destinée de M. Thomas; il a concouru puissamment à accréditer la nouvelle institution académique qui a ranimé le goût du Public pour la composition des Eloges, dans lesquels il a déployé plus de pompe et d'Eloquence que Fontenelle, dont il ne pouvait atteindre la finesse et la sagacité, il a inspiré beaucoup d'enthousiasme pour nos grands Hommes, dont il a rajeuni la renommée, il a élevé les âmes par la noblesse de ses sentiments et de son style; il a donné à ses Discours un objet d'utilité nationale; il a singulièrement amélioré ses Ecrits lorsqu'il les a rassemblés et enrichis de son *Essai sur les Eloges*; et les Productions du Panégyriste de Marc-Aurèle, dont le style effarouche et blesse trop souvent la délicatesse du goût, manifestent du moins dans leur très-estimable Auteur l'union si touchante et si rare du savoir, du talent et de la vertu. Voilà ses véritables titres en Littérature, voilà ses droits à la considération publique!

La lecture de ces deux derniers Ouvrages fort supérieurs à tout ce qu'avait publié jusqu'alors M. Thomas, fait regretter qu'avant et depuis l'époque de leur composition, au lieu de suivre le premier instinct et la vraie vocation de son génie, en appliquant l'Eloquence à des objets philosophiques, moraux et littéraires, cet Académicien soit sorti de son genre, et qu'il ait sacrifié, pour le moins, vingt années du demi-siècle de sa vie fatiguée par des infir-

mités continuelles, à la malheureuse entreprise qui a englouti son talent. Je veux parler de son poème épique sur le Czar Pierre 1^{er}, dont il ne sentit le vide qu'après lui avoir fait trop de sacrifices pour y renoncer, et qu'il n'eut pas le temps de finir. Nous en avons six chants et quelques fragments, où de grandes difficultés vaincues à force de veilles, et même plusieurs véritables beautés poétiques ne dédommagent nullement l'Auteur du travail qu'elles lui ont coûté et de la gloire qu'elles lui ont ravie. Ce Sujet trop récent peut-être pour se prêter au merveilleux de l'imagination, et qu'il n'avait pas sans doute assez approfondi quand il lui fit tant de sacrifices, lui présentait une perspective séduisante, en offrant à ses pinceaux, dont la souplesse n'égalait point la vigueur, un grand caractère, un génie créateur, la fondation d'une nouvelle Capitale et la civilisation naissante d'un vaste Empire, sous la seule influence d'un Souverain qui, dans le temps même où il régénérait sa Nation, conserva toujours lui-même une forte empreinte de sa barbarie originelle. Mais un pareil tableau où tout commence et se termine à l'aurore d'un beau jour, ne pouvait probablement fournir à la Poésie ni l'unité d'action, ni le contraste, ni la variété des Personnages, ni la richesse des épisodes, ni le complément de dessein, ni l'intérêt, ni l'ensemble, ni surtout la fécondité qu'exige l'épopée.

L'Eloge vraiment dramatique de Marc-Aurèle, encore plus éloquent, sur-tout plus original que la troisième Partie même de l'Eloge de Descartes qu'on

trouve un peu trop souvent mêlé à des fictions épiques, est généralement estimé comme le Chef-d'œuvre Oratoire de Thomas. C'est une création heureuse, quoiqu'on y aperçoive beaucoup plus de recherche et de travail que d'inspiration et de verve : c'est un nouveau genre dans l'éloquence des éloges : c'est l'ouvrage d'un Orateur. Je conviens cependant qu'on ne saurait y trouver ni l'ardente sensibilité de Rousseau, ni l'imagination pittoresque de Buffon. Le goût sain de l'Antiquité demanderait que les pénibles efforts de l'Écrivain y fussent moins visibles au Lecteur, qui regrette de ne pas découvrir autant de facilité et de naturel dans le style, qu'il admire souvent de nerf et d'élévation dans les idées.

L'Essai sur les Eloges, où l'on estime avec raison un mélange heureux d'érudition littéraire, de jugements le plus souvent dictés par le goût, et de tableaux dont le coloris appartient à la véritable Eloquence, est regardé par les Gens de Lettres comme l'un des meilleurs Ecrits qui aient honoré la Littérature du dix-huitième Siècle. Thomas montre en effet beaucoup de connaissances, d'esprit, de noblesse et de fécondité dans cet Ouvrage comme dans ses autres Discours, où l'on remarque des aperçus très-fins, quelquefois même de ces définitions simples et lumineuses que les Lecteurs vulgaires ne démêlent point dans les grands Orateurs. C'est ainsi, par exemple, qu'il définit très-bien le courage, où du moins qu'il en explique heureusement le principe, lorsqu'il dit que *c'est la résignation d'une âme forte* : comme le Père Elisée caractérise avec précision et vérité la

vertu de l'homme, quand il observe qu'elle n'est autre chose que *l'ordre dans nos affections*.

Cette perspicacité de Thomas me semble briller de tout son éclat dans les portraits admirables qu'il nous a tracé de Tacite, de l'Empereur Julien, de Bossuet, de Fontenelle, sur-tout de Louis XIV, qui eut, selon lui, *plus de grandeur dans le caractère que dans le génie*. Mais il lui avait déjà rendu un hommage encore plus justement applaudi, le jour de sa réception à l'Académie Française, lorsqu'il saisit avec sagacité l'un des traits qui peignent le mieux ce Monarque, trop flatté peut-être, sans jamais avoir été assez bien loué pendant sa vie, et qui *sut trouver, dit-il, dans ses succès, la gloire de sa Nation, dans ses revers, la sienne propre*.

Je me plais à environner ainsi la Mémoire d'un si vertueux Ecrivain, de tous les souvenirs qui peuvent illustrer son talent. Il m'en a lui-même donné l'exemple : il a fait plus encore, il a fait revivre en l'honneur de Thémistius, Orateur du second rang, oublié ou du moins peu lu malgré toute son ancienne célébrité parmi les Ecrivains du bas-Empire, un sublime mouvement Oratoire noyé, pour ainsi dire, dans le recueil de ses harangues. « J'ai perdu un » jour, disait l'Empereur Titus ; car je n'ai fait au- » jourd'hui du bien à personne. Que dites-vous, » Prince, s'écrie l'Orateur ? non, le jour où vous » avez dit cette parole, qui doit être la leçon éter- » nelle des Rois, ne peut être un jour perdu pour » votre gloire : jamais vous n'avez été plus grand ni » plus utile à la terre (1). »

(1) Essai sur les Eloges, tome 3, chap. 21, page 213.

Ce même *Essai sur les Eloges*, écrit d'une manière un peu plus coulante que les autres Productions de Thomas, appelle, néanmoins de justes réclamations contre diverses erreurs de goût, soit dans la louange, soit dans la critique. Je me bornerai à relever ici quelques-uns de ces jugements plus rapprochés de l'objet dont je m'occupe, ou relatifs aux Contemporains de l'Auteur. Dans le quatrième volume de l'édition complète de ses œuvres, chapitre 31, où Thomas apprécie Mascarou et Bossuet, il prétend que Mascarou Evêque d'Agen, *marque dans l'Eloquence le passage du Siècle de Louis XIII au Siècle de Louis XIV.* On ne connaît point à la rigueur dans la Littérature, d'époque séculaire, ou de *Siècle de Louis XIII.* Malherbe lui-même, et à plus forte raison Corneille, sont classés dans le vrai Siècle Littéraire qu'embrasse le Règne suivant. Thomas ajoute ensuite : *Mascarou fut dans le genre de l'Oraison funèbre, ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille ; et Mascarou, Bossuet.*

De pareils rapprochements ont ordinairement plus d'éclat que de solidité. Pierre Corneille né en 1606, avait précédé de trois années la naissance de l'Auteur de Vencellas, qu'on appelle pourtant son précurseur, et qu'il avait lui-même la touchante modestie de nommer son père. Bossuet qui naquit en 1627, sept ans avant Mascarou, prêcha ses stations à la Cour, et jouissait déjà de toute sa célébrité dans la Chaire, plus de dix ans avant que le nom de cet Oratorien fût connu à Paris. L'Evêque d'Agen suivit donc et ne devança point l'Evêque de Meaux.

Thomas fait après, avec justice, un grand éloge du talent de Mascaron, sur-tout dans l'Oraison funèbre de Turenne. « On y trouve, dit-il, plus de beautés » vraies et solides *que dans toutes les autres*. Le » ton en est beau, le goût plus éclairé. Il s'y ren- » contre *moins* de comparaisons tirées du soleil le- » vant et du soleil couchant, et des torrents et des » tempêtes, et des rayons et des éclairs. Il y est » *moins question* d'ombres et de nuages, d'astres » fortunés, de fleuves féconds, d'océan qui se dé- » borde, d'aigles, d'aiglons, d'apostrophes au Grand » Prince ou à la Grande Princesse, ou à l'épée flam- » boyante du Seigneur, et *tous ces lieux communs* » de déclamation et d'ennui, qu'on a pris si long- » temps et chez tant de Peuples pour de la Poésie » et de l'Eloquence. Bossuet a encore quelques-uns » de ces défauts. (1) »

C'est de Mascaron que je veux d'abord parler. Je reviendrai ensuite à la dernière ligne que je viens de transcrire avec peine ; et par un juste égard dû à la mémoire de M. Thomas, je ne me servirai point du mot propre, pour venger Bossuet d'un reproche qui ne peut nuire qu'à son Auteur. En attendant que j'aie éclairci le nuage, je puis défier d'avance la critique la plus sévère de citer jamais, je ne dis pas seulement *quelques-uns*, mais aucun *de ces défauts*, dans les vingt-quatre volumes *in-8°*. de l'édition de Nismes, qui forment jusqu'à présent la Collection la plus complète des œuvres de Bossuet.

(1) Essai sur les Eloges, tome 4, chap. 31, page 46.

Si par premiers mots que j'ai soulignés dans ce jugement sur Mascaron, *on y trouve plus de beautés que dans toutes les autres*, notre Académicien a voulu dire simplement, comme j'aime à le supposer, que l'Oraison funèbre de Turenne par Mascaron est infiniment supérieure à tous les autres Discours du même Orateur, il a toute raison; et je souscris pleinement à une si juste préférence. Mais il aurait tort et très-grand tort, si ne se bornant plus dans sa critique à le comparer avec la foule des Déclamateurs, il cherchait à nous faire entendre par toutes ces insinuations Oratoires, que le Chef-d'œuvre même de Mascaron est, au moins en partie, encore infecté de ce goût détestable dont Thomas fait ici une justice exemplaire; s'il prétendait qu'il s'y rencontre seulement un peu moins que dans les autres Discours de Mascaron, ou dans les misérables Sermons composés avant cette époque; et s'il se figurait enfin contre l'évidence du fait, qu'il y est simplement moins question de tous ces lieux communs de déclamation et d'ennui qu'on a pris si long-temps et chez tant de peuples pour de la poésie et de l'Eloquence. On n'aperçoit en effet aucune trace de ce verbiage ampoulé ni dans l'éloge de Turenne ni, à deux exceptions près, dans aucun des Ouvrages imprimés de Mascaron, que Thomas met en scène ici très-mal-à-propos, quand il attache son nom à une diatribe qui, sous plusieurs rapports, lui est étrangère; car le prélat Oratorien n'est pas seulement moins livré à un si mauvais goût: il en est presque entiè-

rement exempt, du moins dans le très-grand nombre de ses Discours (1).

(1) Dans le mois d'août 1670, Mascaron fut chargé de prononcer, à deux jours de distance, l'Oraison funèbre du Duc de Beaufort dans l'Eglise de Notre-Dame, et celle de Madame Henriette Duchesse d'Orléans, dans celle du Val-de-Grâce, où son cœur fut déposé. On lit dans la Vie de Mascaron, placée à la tête du Recueil qui contient ses Oraisons funèbres : « Le Maître des Cérémonies fit remarquer à SA MAJESTÉ que le même Orateur était chargé des deux Actions, et que cela pourrait l'embarrasser ; à quoi le Roi répondit : *c'est l'Evêque de Tullés, à coup sûr il s'en tirera bien.* » Mais Louis XIV ne prévoyait pas sans doute que cet Éloge de Madame Henriette ne serait encore que la première ébauche d'un informe brouillon ; *triste objet* de souvenir où l'on ne reconnaît plus, dans une production avortée, l'esprit très-distingué de l'Evêque d'Agen : disons tout, en appliquant sous un autre rapport à cet Ouvrage le vers si touchant de Racine,

Et qui méconnaîtrait l'œil même de son Père.

Mascaron lut en Chaire son Manuscrit, qu'il n'eut pas le temps d'apprendre par cœur. Le temps lui manqua pour développer toutes les richesses de son talent, et bien moins encore tout le charme du bon goût ; en écrivant avec une précipitation forcée ces deux Discours qu'il fallait faire imprimer avant de les débiter : c'était l'usage reçu pour les Eloges funèbres comme pour les Discours Académiques, qu'il fallait présenter à la Cour le lendemain du jour où ils avaient été prononcés. L'immortel Monument érigé par Bossuet, en l'honneur de Madame Henriette, dut effacer à jamais cette misérable esquisse de l'Evêque Oratorien sur le même Sujet.

Mascaron eut un peu plus de loisir pour soigner l'éloge du duc de Beaufort. On y admire dans la seconde Partie autant de correction que de verve Oratoire, sur-tout une peinture sublime de l'importance des forces navales, ainsi que des descentes et des incursions continuelles des Algériens sur les côtes du Languedoc et de la Provence, avant la restauration de notre marine militaire.

Né à Marseille, Mascaron avait été souvent témoin de ces lamentables irruptions. Ses souvenirs enrichirent son Eloquence de ce magnifique tableau dans l'Oraison funèbre du Duc de Beaufort,

Ce n'est nullement ce verbeux galimathias, je dirais même s'il était permis de répéter la parodie beau-

Généralissime de nos Armées navales. « Vous l'avez oui dire, s'écria l'Orateur, vous l'avez appris par des relations. Hélas ! je l'ai vu de mes propres yeux. Quand je me souviens qu'il n'arrivait aucun vaisseau dans nos ports, qui ne nous apprît la perte de vingt autres ; quand je songe qu'il n'y avait personne qui n'eût à pleurer un parent massacré, un ami esclave, ou une famille ruinée, et que les promenades mêmes sur mer n'étaient pas sûres ; quand je me représente les cachots horribles d'Alger et de Tunis remplis d'esclaves Chrétiens, et de Français plus que d'autres Nations, exposés à tout ce que la cruauté de ces Maîtres impitoyables leur faisait souffrir ; quand je rappelle dans ma mémoire toutes les railleries sacrilèges et piquantes que faisaient ces insolents, d'un Dieu et d'un Roi qui défendaient si mal, l'un ses Adorateurs, et l'autre ses Sujets (*on reconnaît ici l'accent de Bossuet ou de Corneille*), mon imagination me rend ces temps malheureux si présents, que je ne peux m'empêcher de m'écrier : *Usquequò Domine improperabit inimicus?* Jusques à quand, grand Dieu ! les ennemis de votre nom insultent-ils à votre gloire ? Quel terme mettez-vous à leur puissance et à nos malheurs ? Mais il me semble qu'on me répond : *Attendez que Louis prenne lui-même entre ses mains les rênes de l'Empire. . . ; et ceux qui ont troublé notre paix viendront nous la demander à genoux.* » Un si beau mouvement Oratoire suffirait pour sauver de l'oubli cette Oraison funèbre du Duc de Beaufort.

Je conviens néanmoins que la première Partie de cette même Oraison funèbre offre deux passages très-courts où il est question un moment *du soleil naissant, du signe du lion, ainsi que des étoiles dont la maligne influence est corrigée par la conjonction des autres astres dont les regards sont plus benins.* L'abus de toutes ces comparaisons ridicules du soleil était en quelque sorte toléré dans un temps où l'image du soleil étant l'emblème du Roi, la métaphore de l'astre fortuné était passée dans le langage ordinaire comme le mot usuel, pour désigner, sous cette figure, ainsi que sous le nom de *Dieu-donné*, le Prince que la France avait vu naître après vingt-trois années de stérilité de sa mère Anne d'Autriche.

coup trop dure de Voltaire , ce pompeux *gali-Thomas* (1), qu'on peut imputer à Mascarón. Il est quel-

(1) Ce que l'on peut reprocher au style de Thomas n'est nullement cet abus extravagant des comparaisons ampoulées et triviales : c'est le mauvais goût d'exagérer, comme on l'a dit, ses sentiments par ses idées, ses pensées par ses images, et ses images par ses expressions.

Mais l'Eloge funèbre de Madame Henriette dont Mascarón compare la mort soudaine à celle de Caton, de Brutus, d'Othon, de Sénèque, de Panthée et de Porcie, se ressent beaucoup plus encore de ce mauvais goût, et de l'extrême précipitation avec laquelle il fut écrit. C'est là qu'on est affligé de lire, que *l'ombre est la fille du soleil et de la lumière, mais une fille bien différente des Pères qui la produisent; que cette ombre peut disparaître en deux manières, ou par le défaut ou par l'excès de la lumière qui la produit; qu'il ne faut qu'un nuage ou que la nuit pour détruire les ombres; que ceux qui sont assez aveuglés pour courir après elles, ont le malheur de perdre et l'ombre et la lumière, lorsqu'un nuage ou que la nuit vient à leur dérober le soleil.... Qu'il en est d'un cœur noble et généreux comme d'un aiglon qui dès le moment que le nid où il a été élevé est détruit, tend les ailes, prend son essor, se dérobe à nos yeux et va contempler d'un œil fixe et d'une paupière intrépide (image sublime) le bel astre dont les hibous ne peuvent soutenir la lumière; que tout ce qu'il y a de Princes et de Princesses auprès du lit de mort de Madame Henriette, répondent à ses cris par leurs larmes et leurs soupirs, et font un chœur de deuil et de tristesse autour d'elle, qui lui est un fidèle miroir de ses maux et du danger où elle est, cor Principum peribit; enfin que le grand, l'invincible et le magnanime Louis, à qui l'Antiquité eût donné MILLE cœurs, elle qui les multipliait dans les Héros selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve SANS cœur à ce spectacle, peribit cor Regis.*

Ce dernier calembourg, ce pathos, toutes ces figures et ces comparaisons de mauvais goût dont M. Thomas dut être blessé, à la vue de pareilles inepties, prouvent la bonne foi de ses Critiques, qui n'avaient nullement besoin pour être suffisamment motivées, des enluminures qu'y ajoute son imagination. Il crut sans doute, comme le misanthrope, que *le temps ne faisait rien à l'affaire*; mais

quefois un peu faible, diffus, vague, décoloré dans son style; mais ce n'est ordinairement pas le goût, c'est la profondeur, c'est le pathétique, c'est surtout le nerf et le coloris qui manquent trop souvent à son talent.

Or si une pareille imputation est souverainement injuste envers le premier Prédicateur célèbre dont ait pu s'illustrer la Congrégation de l'Oratoire, combien ne doit-elle pas nous paraître plus révoltante à l'égard du grand Bossuet, qui *a encore*, s'il faut en croire M. Thomas, *quelques-uns de ces défauts*?

Voici le juste hommage que cet Académicien rend d'abord au génie Oratoire de l'Evêque de Meaux, dans le même chapitre. « On dit que Bossuet était » le seul homme vraiment éloquent du Siècle de Louis » XIV. Ce jugement paraîtra sans doute extraordi- » naire; mais si l'Eloquence consiste à s'emparer for- » tement d'un Sujet, à en connaître les ressources, à » en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les par- » ties, à faire succéder avec impétuosité les idées » aux idées, et les sentiments aux sentiments, à être

il aurait été digne de son équité d'observer qu'une partie seulement de ce fatras se trouvait, pour ainsi dire, reléguée dans un ou deux de ces Discours composés trop à la hâte par Mascaron. Je regrette qu'il ait oublié de lui rendre cette justice, en restreignant ainsi une censure qui n'exciterait aucune réclamation, s'il l'avait moins généralisée. Mais la réputation Oratoire de Mascaron était fondée sur cinquante autres Ouvrages du même genre, qui ont mérité et obtenu les applaudissements universels du grand Siècle, à cette époque de gloire pour l'Eloquence de la Chaire, où chaque Sermon de nos grands Orateurs excitait tant d'intérêt, qu'il devenait la nouvelle du jour et le sujet de tous les entretiens, comme on le voit dans les Lettres de Madame de Sévigné.

» poussé par une force irrésistible qui vous entraîne,
 » et à communiquer ce mouvement rapide et involon-
 » taire aux autres; si elle consiste à peindre avec
 » des images vives, à aggrandir l'âme, à l'étonner,
 » à répandre dans le Discours un sentiment qui se
 » mêle à chaque idée, et lui donne la vie, si elle
 » consiste à créer des expressions profondes et vastes
 » qui enrichissent les Langues, à enchanter l'oreille
 » par une harmonie majestueuse, à n'avoir ni un
 » ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours
 » et le ton et la manière du moment, à marcher
 » quelquefois avec une grandeur imposante et cal-
 » me, puis tout-à-coup à s'élancer, à s'élever, à
 » descendre, à s'élever encore, imitant la nature,
 » qui est irrégulière et grande, et qui embellit quel-
 » quefois l'ordre de l'Univers par le désordre même
 » si tel est le caractère de la sublime Eloquence;
 » qui jamais parmi nous a été aussi éloquent que
 » Bossuet? »

Qui croirait qu'à la suite de ce magnifique éloge dans lequel Thomas paraît sentir si vivement le génie Oratoire de Bossuet, mais non pas au même degré peut-être toutes les beautés intimes de ce style, d'autant plus divin, en quelque sorte, qu'il est toujours naturel et simple dans sa sublimité, qui croirait qu'il ajoute ces étranges paroles que je copie à regret? « On a dit, il y a long-temps, que Bossuet était » inégal; mais on n'a point dit assez combien il est » long et froid, et vide d'idées dans quelques par- » ties de ses Discours. » M. Thomas dont l'esprit pouvait s'enorgueillir à bon droit de tant d'autres

aperçus beaucoup plus ingénieux , se félicite ici trop mal-à-propos d'une semblable découverte, quand il semble revendiquer hautement un si étrange mérite auprès de ses Lecteurs : personne assurément ne sera jamais tenté de lui en disputer la gloire.

Il faut d'abord bien établir , que dans ce chapitre, Thomas ne parle , ne veut et même ne peut réellement parler que du seul volume où se trouvent réunies les Oraisons funèbres de Bossuet. Son admiration y analyse uniquement et avec enthousiasme les éloges de la Reine d'Angleterre , de sa fille, Henriette Duchesse d'Orléans, de la Princesse Palatine et du Prince de Condé. Il serait injuste et même absurde en effet de vouloir apprécier le mérite Oratoire d'un si grand Homme d'après quelques-uns de ses premiers Sermons imprimés sans choix et sans discernement, soixante-huit ans après sa mort. Thomas n'en dit pas un mot dans son *Essai sur les Eloges*, qu'il avait même composé avant qu'on les rendît publics. C'est par conséquent des Chefs-d'œuvre immortels de l'Evêque de Meaux, considérés au moins *dans quelques-unes de leurs parties* , qu'il porte un jugement si peu réfléchi.

Bossuet n'est véritablement responsable que des Ouvrages qu'il a lui-même publiés, et qui nous donnent la véritable mesure de son talent. Or je demande à tous les Hommes de goût, s'il y a encore je ne dirai point dans le *Discours prodigieux sur l'Histoire universelle*, mais dans ces Oraisons funèbres, dans celle même de la Princesse Palatine, que le Sujet rend néanmoins fort inférieure aux trois autres, quoi-

qu'on y admire de très-grandes beautés, je demande, dis-je, si l'on trouve *dans quelques parties de ces Discours, quelques-uns de ces défauts dignes de Ronsard et de du Bartas, de ces lieux communs de déclamation et d'ennui qu'on a pris si long-temps et chez tant de Peuples pour de la Poésie et de l'Eloquence ?* Je demande en même temps si après avoir lu ces sublimes Compositions, aucun Critique, de quelque autorité dans la Littérature, est répréhensible de n'avoir pas observé, en regrettant qu'aucun Rhéteur ne l'eût encore prévenu, qu'on a dit depuis long-temps, que Bossuet était inégal, mais qu'on n'a point dit assez combien il est long, froid, vide d'idées, et lorsque son Sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui.

Certes dans l'éloge déjà cité de la Princesse Palatine, Bossuet supplée magnifiquement à la stérilité des faits par les créations de son génie : c'est son grand caractère : c'est le merveilleux secret de son talent. Il sait donner également à tous les Sujets qu'il traite le plus haut degré d'intérêt dont ils sont susceptibles. J'avoue qu'il ne doit et ne veut pas être toujours sublime, car ce serait le plus infailible moyen de ne l'être jamais. Mais nul Orateur, sans en excepter Démosthènes lui-même, n'a écrit avec tant de verve et d'ardeur, et n'a montré autant que lui, de ce véritable feu de l'âme et du génie qui étincelle dans tous ses Discours, où, de l'aveu même de Thomas, *un sentiment se mêle à chaque idée et lui donne la vie.* J'avoue encore, sans méconnaître toutefois sous une allusion trop généralisée le mérite

très-distingué de l'Homme de Lettres que je me crois obligé de réfuter, j'avoue, dis-je, que Bossuet ne se montre jamais bouffi, tendu, monotone, sec et métaphysique, sujet à la roideur et à l'enflure, naturellement enclin à une élocution boursoufflée, pleine de termes techniques et abstraits, surchargée de métaphores outrées ou de mots scientifiques; et c'est pour cela même que son style original et sublime, mais très-pur, très-correct, entièrement à l'abri de tout reproche d'inégalité choquante, quoiqu'on en ait pu dire sur parole, ressemble toujours à l'épanchement, à l'abandon, et au premier mouvement du génie. Plût-à-Dieu que Thomas se fût formé à cette Ecole dont il était si digne; et qu'en écrivant il eût ajouté à ce courage de la simplicité, toute la confiance qu'aurait dû lui inspirer la conscience de son talent!

Heureusement pour sa gloire, Thomas s'est bien gardé de dire en propres termes, que Bossuet fut un *froid Ecrivain*. Mais quand il lui reproche de l'être quelquefois, ce qui est très-injuste, il s'expose d'autant plus à lui faire imputer cette prétendue stérilité et cette froideur assez fréquente, qui en accuse formellement, du moins *quelques parties de ses Discours*; et même que peu content de l'affirmer, il ose se plaindre de ce qu'on n'a point dit assez avant lui: *combien Bossuet est quelquefois long, froid et vide d'idées*.

Bossuet un froid Ecrivain! le faire entendre à mots couverts, ce serait un blasphème contre le génie; nul Homme de Lettres ne méritait mieux que M.

Thomas de n'en méconnaître jamais le langage, qui est quelquefois le sien propre. Eh! digne Admirateur, noble Panégyriste de ce grand Homme, qu'insinuez-vous? Si la Nature vous eût doué d'un goût égal à votre esprit : vous n'auriez pas été entraîné par ce malheureux penchant vers une chaleur factice, à trouver *long, froid et vide d'idées*, tout ce qui n'est dans un Discours ni forcé ni exagéré. Ne savez-vous pas ce que c'est qu'un Ecrivain froid? Par quelle distraction, ou par quelle fatalité avez-vous donc pu l'oublier un instant, en parlant du premier des Orateurs? Le Législateur Boileau nous l'apprend avec assez d'énergie, quand il prononce sur le Parnasse cet arrêt mémorable, dont la conséquence vous eût fait pâlir d'étonnement, si votre mémoire vous l'eût rappelé au moment même où votre plume semblait en faire à votre insçu l'application à Bossuet :

Qui dit froid Ecrivain, dit détestable Auteur (1).

Non, non, si vous vous en étiez souvenu, vous n'auriez jamais écrit une si révoltante assertion que votre ombre désavoue, qui dément tous les justes éloges que vous décernez à ce grand Génie, et vous met avec vous-même dans un état d'opposition que je voudrais vainement excuser, ou expliquer.

Hélas! il faut le dire pour l'instruction des vivants, plutôt que pour exercer une triste censure envers les morts! On sait combien l'Avocat Linguet, dont les paradoxes et le mauvais goût se retracent en ce mo-

(1) C'est le 33^e vers du 4^e chant de l'*Art poétique*.

ment à ma pensée, et qui était à une si grande distance du talent de Thomas, avait outré cette étrange théorie d'une fausse chaleur oratoire.

Ah ! c'est quand on se livre ainsi dans ses Compositions à une exaltation habituelle de tête, qu'on a le malheur de trouver Bossuet un Écrivain froid ! C'est d'une pareille effervescence d'idées, que doit provenir le travers d'esprit par lequel on prend l'emphase pour le talent Oratoire, les fumées d'une imagination échauffée pour la flamme du génie, les mots à prétention pour *les pensées du cœur* (1), les écarts pour des élans, l'ivresse pour l'enthousiasme, les transports factices pour des mouvements sublimes, enfin pour véhémence, le délire furibond de ces Avocats qui *vendent* chèrement dit Juvénal *leur feinte colère* (2), et dont Quintilien appelle les cris et les emportements, *une Eloquence de chien enragé canina eloquentia* (3).

Il faut savoir lire et sentir Bossuet pour apprécier toute la sublimité et saisir toute la mesure de son talent. Il est très-peu de Lecteurs qui aient assez d'esprit, de goût et de tact pour démêler toutes les richesses de ses Compositions. Plus on a de sagacité, plus on le médite, plus aussi on y découvre de beautés cachées. Il a ce trait de ressemblance avec tous les Écrivains du premier ordre et tous les grands Hommes, que, malgré le sentiment habituel de l'ad-

(1) *Cogitationes cordis*. Cic.

(2) *Iras vendit*.

(3) Voyez vers la fin, dans une note marginale, la Préface de la traduction de Quintilien, par l'Abbé Gedoyn.

miration qu'il inspire , et qu'il paraît continuellement épuiser , son génie sans cesse croissant excite encore dans chacune de ses productions une nouvelle surprise, en se surpassant toujours lui-même ; car Bossuet est ainsi son redoutable , ou plutôt son unique rival.

Je regrette qu'avec un talent supérieur qui le porte à la noblesse et à l'élévation , mais qui l'expose à l'exagération et à l'enflure , Thomas nous montre par de si tristes exemples dans ses *Ecrits*, combien il faut se tenir en garde contre l'excès des dons même les plus heureux de la Nature , quand on voit à quel point l'usage en avoisine de près l'abus. Ce n'est plus atteindre le but que de le dépasser. On peut appliquer à ses *Ouvrages* ce que pense des *Compositions* de Sénèque le sage et judicieux Quintilien : « Vous désirez , dit-il , qu'il eût écrit avec son esprit , mais » avec un autre goût que le sien. *Velles eum suo ingenio dixisse , alieno judicio* (1). »

J'entends vanter , tous les jours , les Jugements Littéraires de Thomas sur les Orateurs dont il apprécie l'Eloquence dans son *Essai sur les Eloges*. Je reconnais en effet qu'à l'exception des erreurs de goût , et des restrictions qu'il mêle inconsidérément à son estime pour Mascaron et à son admiration pour Bossuet , on peut adopter avec confiance presque toutes ses opinions critiques dans le genre Oratoire , jusqu'à l'époque où il nous parle de ses Contemporains. Mais , il faut le dire en excusant son indulgente sensibilité , quand il s'expose au danger d'ap-

(1) *De Institutione Oratorid*, lib. 10 , cap. 3.

précier des Auteurs vivants, il montre bien plus d'affection et de complaisance, que de franchise et de discernement envers quelques Ecrivains célèbres qu'il a pour Amis, et qu'il ne semble plus juger avec son esprit, mais uniquement avec son cœur. Son embarras et ses efforts trahissent manifestement sa conscience littéraire, dès qu'il se voit condamné par ses liaisons à louer des Ouvrages qu'il ne saurait estimer.

Ainsi à la suite des injustes réserves qui contrebalancent le ravissement que lui causent les Chefs-d'œuvre même de Bossuet, Thomas se bat les flancs, s'il est permis d'employer cette locution vulgaire qui peint exactement sa contrainte, lorsqu'il veut exalter le Panégyriste de Montesquieu; de l'Abbé Terrasson, de Bernouilli et de Dumarsais. Il a pourtant la pudeur de ne jamais placer le mot *éloquence* à côté du nom de son ami d'Alembert, que le jugement de ses Pairs a classé parmi les Hommes les plus célèbres dans les Mathématiques: Ecrivain d'un ordre supérieur, doué d'une véritable force et d'une grande étendue d'esprit, et qui a composé dans la suite plusieurs éloges Académiques fort supérieurs à ses premiers Essais en ce genre, mais dont il me semble que la Nature n'avait pas voulu faire un Orateur. Après avoir finement analysé le caractère de son talent, *qui réunissait*, dit M. Thomas, *à une Philosophie pleine de fermeté et quelquefois de hauteur, un style précis qui n'orne point la pensée et dont la parure est la force*, il ajoute à cette louange assez juste, quoique un peu déplacée dans un Chapitre où il s'agit du genre des *Eloges* que si l'on a compa-

ré Fontenelle à Pline , on peut AVEC PLUS DE RAISON comparer d'Alembert à Tacite. Il en a la marche , souvent la profondeur ; et l'éloge de Montesquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Ne suffit-il pas de rapporter une pareille assertion pour la réfuter ? L'objet de comparaison ne pouvait être plus malheureusement choisi : c'était rapprocher deux Ecrivains et deux Ouvrages qui n'ont entre eux aucune ressemblance. D'Alembert avait certainement beaucoup de lumières dans l'esprit ; mais il faut avouer qu'il montre dans ces quatre éloges , qui n'ont rien de saillant , rien de profond , la même sécheresse que dans ses *Eléments de Philosophie*. Tacite , au contraire , attendrit le Lecteur à chaque page , par la pieuse sensibilité avec laquelle il loue son beau-père Agricola , qu'il fait révéler , regretter et chérir , en parlant toujours de lui avec l'accent le plus touchant de l'admiration , de la tendresse et de la douleur. Quels rapports peut-il donc y avoir entre les froides et métaphysiques analyses qui composent les quatre Notices historiques de d'Alembert , dont on n'a rien retenu , et l'éloge si lumineux et si éloquent d'un Général d'Armée , l'un des Ouvrages de l'Antiquité où l'on trouve le plus d'âme et de génie , enfin un Chef-d'œuvre de Tacite , étincelant de traits sublimes qu'on emprunte encore de lui tous les jours comme les plus dignes hommages de l'amour , de l'enthousiasme et des regrets publics , à la tête de l'Eloge funèbre des hommes illustres dans tous les états et qu'on ne peut relire sans verser des pleurs ?

— Mais avançons. Voici dans le même Ouvrage de

Thomas un autre exemple encore plus propre à signaler aux yeux du goût les chances périlleuses de ce commerce de louanges réciproques entre des Auteurs Contemporains. Quand il parle dans son 36^e chapitre, de *l'Eloge de Richardson*, esquisse où l'on trouve quelquefois de l'élan, de la chaleur, des mouvements passionnés, sur-tout beaucoup d'esprit et d'originalité, soit dans les pensées soit plus encore dans les formes d'un style presque toujours hydro-pique, mais il faut le dire, esquisse tracée dans un redoublement de transport au cerveau, et le plus souvent sans effet, parce qu'elle est sans mesure, M. Thomas ne craint pas de prodiguer à Diderot une admiration subtile et péniblement exagérée ; il préconise, au lieu d'excuser, s'il était possible, l'exaltation factice, le désordre et le délire du Panégyriste : il va même jusqu'à ne plus voir simplement *un éloge*, mais *un hymne*, dans cet espèce de rêve d'un visionnaire qui vient de lire *Clarisse* pour la première fois.

Est-ce bien en effet le vrai langage de l'enthousiasme que nous fait entendre M. Thomas, ou plutôt n'est-ce pas, au moins en partie, l'engouement métaphysique si familier à Diderot, qu'il semble vouloir imiter lui-même, lorsqu'en appréciant cet Écrivain dont l'esprit presque toujours emporté par la fougue de l'imagination, écrivit quelques belles pages, et ne composa jamais un beau Livre, il nous dit sérieusement, qu'*ici l'Orateur ressemble à ces GRANDS-PRÊTRES ANTIQUES qui à la lueur du feu sacré parlaient aux Peuples, aux pieds de la statue*

de leur Divinité ? Peu content de toutes ces hyperboles, il ajoute qu'en l'écoutant, le sentiment quoiqu'exagéré, PARAÎT VRAI, qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver dans les autres ce qu'ils n'ont pas senti, et que ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre; mais que ces invocations, ce désordre, ces élans; et ensuite ces silences, ces repos laissent l'ÂME à la fin dans une émotion vive et profonde; que celui qui a reçu de la Nature une ÂME ouverte à toutes les impressions, et qui a ressort dans l'ÂME, a un sens de plus dont il doit remercier la Nature (1). On n'a jamais tant parlé de l'âme, pour conclure qu'elle finit par être, ou, si l'on veut par créer un SENS de plus, que dans cet éloge alambiqué d'un Philosophe qui ne croyait guères en avoir une.

Et Voltaire aussi était vivant encore, quand M. Thomas publia l'*Essai sur les Eloges* ! On s'en aperçoit aisément à la lecture du chapitre qui lui est consacré. Malgré toute la noble fierté de son talent et de son caractère, cet estimable Académicien entraîné par une si dominante renommée crut devoir brûler quelques grains d'encens en l'honneur du Patriarche de Ferney; et pour ne pas faire de ces louanges un hors-d'œuvre désobligeant dans son *Traité historique de l'Art Oratoire*, il se vit en quelque sorte forcé de célébrer comme Orateur cet Homme extraordinaire, très-souvent éloquent en vers, et même dans quelques traits isolés de sa prose, mais qui n'a jamais pu parvenir, malgré tous ses efforts réitérés à com-

(1) Œuvres complètes de Thomas, tome 4, chap. 36, page 150.

poser un Discours d'une véritable Eloquence : genre de style d'harmonie , auquel son esprit se refuse , et dont son oreille même si délicate en Poésie semble ignorer les premiers éléments. Thomas subit d'abord la pénible épreuve de parler du Panégyrique de Louis xv. On sent combien doit le gêner la triste nécessité qu'il s'impose d'assigner à Voltaire pour titre de gloire dans cette galerie des plus grands Orateurs , un éloge écrit comme un chapitre de ses *Mélanges* , où l'on n'aperçoit ni verve , ni mouvement , ni aucune espèce de couleur Oratoire.

Voici comment M. Thomas essaye de se tirer lui-même ainsi que l'Auteur du Panégyrique , d'un embarras également fâcheux pour l'un et pour l'autre , et auquel il serait à désirer pour leur propre gloire , qu'ils n'eussent jamais été exposés. *Pellisson* dit-il (1) , *est presque toujours Orateur dans son panégyrique de Louis xiv* (certes je ne puis admettre cette supposition : je serais plutôt tenté de dire qu'on n'y trouve pas un seul mouvement de grande Eloquence) (2) ; *et l'on voit qu'il veut l'être. Le panégyriste*

(1) Essai sur les Eloges , tome 4 , page 115.

(2) Le style de ce Panégyrique écrit avec beaucoup de pompe est en effet Oratoire ; mais je n'ai pu y découvrir aucun morceau vraiment éloquent , et bien moins encore sublime. Après s'être demandé sérieusement à lui-même , s'il y a eu dans le Ciel , à la naissance de Louis xiv , *quelque révolution extraordinaire , quelque conjonction ou quelque constellation nouvelle , puisqu'il est certain et indubitable que nos Rois sont nos astres , et leurs regards nos influences* , *Pellisson* dit que *ce Prince commence à gouverner lui-même , ayant désormais pour premier Ministre , le génie*. Cette dernière expression est la plus remarquable du Discours. L'éloge sa-

de Louis XV au contraire ne l'est jamais : il semble éviter l'éloquence , comme l'autre paraît la chercher. IL NE SE PERMET NULLE PART ces mouvements , ces tours périodiques et harmonieux qui semblent donner plus d'appareil aux idées et un air plus imposant au Discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût. Sans doute le Panégyriste a pensé que toute espèce d'Eloquence a un peu de faste , etc. C'est une manière toute nouvelle sans doute de célébrer un Orateur , que de présenter ainsi son impuissance Oratoire comme un système , comme un expédient de goût , enfin comme une suite d'un changement qui s'était opéré sous le règne de Louis xv dans la direction des esprits ; époque où la réflexion qui médite prit la place de l'enthousiasme qui sent , et où l'on s'éloigna plus que jamais du ton de l'Eloquence , quand l'esprit philoso-

lemnel du Roi se trouve renfermé dans la réponse de Pellisson , le 3 février 1671 , jour de la réception de M. de Harlay de Chanvalon , nommé à l'Archevêché de Paris , successeur de M. de Péréfixe de Beaumont , Archevêque de Paris , Précepteur de Louis xiv , et Auteur de l'histoire de Henri iv. Voyez les *OEuvres diverses de Pellisson* , édition de Didot en 1735 , tome 2 , page 204. On lit dans le même volume , page 328 , une *Conversation de Louis xiv , a u siège de Lille* , rédigée par Pellisson , qui était *en tiers* dans cet entretien. C'est un récit curieux en dix-sept pages , que le rédacteur n'a pas manqué sans doute d'embellir officieusement , et qui fait peut-être encore plus d'honneur à Louis xiv que le Panégyrique très-estimable , et toujours fondé sur des faits , qui fut prononcé par Pellisson dans une séance publique de l'Académie Française. On ne pouvait mieux peindre l'air chevaleresque et même un peu espagnol dont ce Monarque avait une teinte très-marquée dans l'esprit comme dans le caractère , qu'en le faisant ainsi parler confidentiellement.

phique qui devint peu à peu l'esprit général, qui discute toujours avant de juger, et qui est sans cesse sur ses gardes, parce qu'il craint LA SURPRISE DU SENTIMENT, fit la loi aux Orateurs mêmes. Je défère au Lecteur le jugement des singulières louanges, et des opinions systématiques, par lesquelles, avec beaucoup d'esprit assurément, mais non pas avec un bon esprit de critique, s'il n'est pas simplement Historien, en traçant le tableau d'une pareille théorie Oratoire, M. Thomas donne tant de prise contre lui dans ce morceau, qui sans qu'on y en découvre la tournure et bien moins encore l'intention, n'en serait cependant pas moins susceptible d'être aisément travesti en persiflage.

L'auteur si justement célèbre de l'*Essai sur les Eloges*, pressé du besoin d'admirer quelque Eloquence dans la prose de Voltaire, cherche tout ce qu'il peut relever de louable dans un très-beau Sujet que ce grand Poète eut le mérite de choisir avec l'instinct du goût, mais non pas la gloire de traiter avec un enthousiasme digne d'un si grand intérêt : c'est l'Eloge funèbre des Officiers morts dans la guerre de 1741. Quoique cet Ouvrage me semble manqué, ou du moins fort au-dessous du génie de son Auteur, il est sans doute beaucoup meilleur que le Panégyrique de Louis xv. L'Eloge de Vauvenargues qui en forme la péroraison, est écrit avec une sensibilité qu'on voudrait trouver plus souvent dans la prose de Voltaire, mais un si faible Discours où la finesse de l'esprit et le ton de la déclamation usurpent trop souvent la place de l'Eloquence, est loin de pouvoir fon-

der jamais la réputation d'un Orateur . Le Panégyriste de Marc-Aurèle avait trop de tact , et sur-tout un sentiment trop juste de vraie Eloquence , pour pouvoir se le dissimuler : il n'en respecte néanmoins pas davantage son propre jugement , lorsqu'il porte l'exagération jusqu'à dire que *cet Eloge funèbre doit être mis au rang des Ouvrages éloquents de de notre Langue !*

M. Thomas a été seul jusqu'à présent de cet avis ; ou plutôt était-ce bien là son opinion ?

Est-ce vous qui parlez , ou si c'est votre rôle ?

Et ne doit-on pas quelque interprétation d'estime à cet Ecrivain si généralement considéré , en ne voyant dans l'exagération de l'hommage , qu'un tribut de déférence , dont on a peine à se défendre envers un Homme de génie , même quand il s'agit de ses moindres productions dans le genre le plus étranger à son talent ? Ah ! l'amitié coûte trop cher à un Homme de Lettres quand elle arrache de semblables témoignages , je ne dirai pas à son goût , mais du moins à sa plume , et qu'elle fait subir une telle violence à son admiration , en présence des Chefs-d'œuvre immortels de l'Eloquence Française ! La tyrannie de l'esprit de parti , et le tribut des éloges de commande qu'imposent les relations sociales ou les cotteries littéraires ne sont jamais d'une longue durée . L'adulation ne procure pas plus de gloire à l'Auteur d'ailleurs très-fameux d'un Ouvrage médiocre qui en est l'objet , qu'elle n'attire de suffrages à l'Ami vainement généreux qui s'en fait l'organe . Les hommes

passent, mais les jugements restent, et honorent ou accusent à jamais le goût d'un Ecrivain au Tribunal de la postérité, qui viendra en tenir ou en demander compte à son Ombre, jusque dans l'asyle du tombeau.

Les Ouvrages de Thomas se rapprochent sous plusieurs rapports du genre de la Chaire, soit par l'élévation des idées, soit par l'intérêt moral, soit principalement par le ton Oratoire qui leur est commun avec l'Eloquence Sacrée. Voulons-nous que les beautés et même les défauts non moins instructifs d'un Littérateur tout couvert de palmes académiques, deviennent en quelque sorte des leçons également utiles aux Orateurs Sacrés? Profitons de son exemple dans la carrière qu'il a parcourue, au milieu de tant d'applaudissements et de critiques. Enrichissons donc comme lui notre talent par une étude approfondie de chaque matière que nous voulons traiter, et par les connaissances les plus analogues à l'objet de nos Discours. Nos plus récents Prédécesseurs nous le recommandent assez tristement par leurs mécomptes mêmes et par leurs méprises. Souvenons-nous, témoins de leur renommée expirante, que depuis le *petit Carême*, on n'a cessé d'énerver l'Eloquence Evangélique, en négligeant la science et en oubliant le langage de la Religion; de sorte que pour rendre à notre Ministère son ancien lustre, il faut que nous redevenions des Apôtres, si nous voulons être des Orateurs.

C'est en lisant et en relisant l'Écriture Sainte, qu'on apprend à parler cette belle Langue de la

LXIX.
De l'emploi
de l'Écriture
Sainte.

Piété, du zèle et de l'onction, qui répand tour-à-tour sur le style des images touchantes, majestueuses ou terribles, sans lesquelles on ne s'emparera jamais ni de l'imagination ni du cœur de l'homme. Ah! ne regardons point comme une contrainte importune l'heureuse nécessité de mêler sans cesse le Texte Sacré à nos Compositions. Les prodiges de l'Histoire Sainte nous offrent tout le merveilleux que l'imagination presque poétique d'un Orateur peut employer en Chaire, avec la certitude d'intéresser vivement à-la-fois les souvenirs, la pensée et l'âme de ses Auditeurs. La Bible est, littérairement parlant, pour le style des Prédicateurs, ce qu'a toujours été la mythologie pour l'élocution des Poètes, un apanage du genre, plutôt qu'une servitude du Ministère. On trouve dans les Livres Saints des pensées si sublimes, des expressions si hardies et si énergiques, des tableaux si pittoresques, des allégories si heureuses, des sentences si profondes, des élans si pathétiques, des images si éclatantes et si variées, qu'il faudrait se les approprier par intérêt et par goût, si l'on était assez malheureux pour ne les point rechercher par principes et par devoir.

Tous ces bienfaits qu'offre à la Chaire une lecture assidue des Livres Sacrés, ont été développés avec autant de vérité que d'attrait, par le Père Lamy Oratorien, dans la préface de son *Introduction à l'Écriture Sainte*, Ouvrage éminemment propre à piquer la curiosité et à inspirer le goût de cette étude. « Les Prédicateurs, dit-il, sont d'autant plus » inexcusables de négliger l'Écriture, qu'il n'y a point

» pour eux de fonds plus riche et plus inépuisable.
» Tout ce qui soutient l'Eloquence, les actions ex-
» traordinaires, les mots éclatants, les exemples,
» les comparaisons, les paraboles, s'y trouvent avec
» abondance. Non-seulement on y puise la véritable
» Doctrine : on y découvre encore tous les orne-
» ments qui donnent de la force aux Discours. Quelle
» manière d'enseigner plus claire et plus brève que
» l'Évangile? Quel Orateur peut égaler l'élévation et
» la véhémence des Prophètes? Qui sait mieux tour-
» ner l'esprit et toucher le cœur, que Saint Paul?
» Quoi de plus propre à donner au Discours l'éclat
» et la magnificence de la Poésie, que les Psaumes
» de David? Enfin quelle foule admirable de senten-
» ces et de maximes dans les Livres de Salomon! »

J'invite avec confiance les Orateurs Chrétiens à s'assurer eux-mêmes que le beau idéal du genre lyrique se fait admirer dans les Psaumes où, selon le jugement de Saint Jérôme, le Roi Prophète nous tient lieu de tous les Poètes Grecs et Latins, d'Horace lui-même : *David Simonides noster, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque*. Tous les secrets de cette Poésie originale et sublime nous ont été parfaitement révélés, dans l'explication du Cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge, que Rollin a examiné, d'après M. Hersan, dans son *Traité des Etudes*, suivant toutes les règles de l'Eloquence. L'Abbé Batteux, dans le troisième volume de ses *Principes de Littérature*, chapitre 9, page 296, analyse et développe également avec beaucoup d'esprit et de goût, selon la meilleure poétique de l'Ode,

le Psaume 103, sur la *Création du Monde*, *Benedic anima mea Domino*, etc. Toutes les beautés lyriques de ce Chef-d'œuvre s'y trouvent parfaitement divisées et présentées en neuf tableaux de la plus grande magnificence. C'est le Commentaire le plus instructif et le plus lumineux que je puisse indiquer aux Candidats de la Chaire, pour leur apprendre à discerner et à sentir les richesses Oratoires et Poétiques des Livres Saints.

Un Orateur Sacré peut et doit même s'emparer à discrétion des sentiments, des pensées ou des mouvements sublimes qu'il découvre dans ces Livres Divins : c'est là que le plagiat lui est permis, et même ordonné. Plus il y recueille de trésors, plus ses Auditeurs lui savent gré de ses conquêtes. Les citations des Auteurs inspirés deviennent pour un Orateur Chrétien des Autorités qui rendent son langage plus touchant et plus auguste, des témoignages imposants qu'il peut avec autant de droit que de facilité aller chercher dans la plus haute Antiquité, dans le Ciel même, et jusqu'au fond de l'enfer, pour instruire et confondre la terre. Malheur ! malheur à lui s'il rougissait de l'Évangile au moment où il l'annonce ; et s'il s'abaissait à l'impie et abjecte condescendance de n'oser plus nommer JÉSUS-CHRIST, dans la Chaire même où il vient occuper sa place et proclamer ses Oracles !

Eh ! ne restait-il donc pas encore assez de beautés inconnues dans l'Écriture Sainte, pour exciter la studieuse émulation d'un Prédicateur ? Quelque pensée qu'il veuille exprimer ou sanctifier, il trouvera

le germe ou du moins quelques principes communs d'identité et quelques rapports d'analogie dans les Livres Sacrés, si son zèle lui impose la loi de les méditer tous les jours, et si cet exercice habituel aiguise assez la sagacité de son esprit, pour démêler de loin toutes les allusions heureuses qu'ils doivent lui suggérer. En cherchant un trait dont il a besoin, il en découvrira une foule d'autres qu'il saura mettre en réserve, pour les Sujets auxquels ils pourront s'allier avec le plus d'Eloquence et de fruit.

Revenez donc chaque jour à l'Ecriture Sainte avec cette application prévoyante qui pour un Orateur en est la véritable étude, puisqu'elle seule en découvre tous les rapports avec la Chaire. Un tact prompt et exercé y saisit d'abord les combinaisons et les résultats dont le Ministère Sacré saura faire ensuite un magnifique usage. Il faut prendre note, en lisant la Bible, la plume à la main; de tous les passages frappants qui peuvent servir de cadres heureux au développement de la morale ou des faits instructifs, et surtout aux tableaux historiques. C'est ainsi que le verset du Psaume 101^e, *Prospexit de excelso sancto suo*, cinq fois répété, et amenant chaque fois un portrait affreux, mais sublime, de la corruption et des désastres de notre Patrie, suffit à Massillon quand il veut peindre avec l'énergie et la véhémence de Démosthènes l'état de la France, vers la fin du règne de Louis XIV, dans la dernière Partie de son admirable Discours sur *Les Motifs de Conversion*, pour le jour *des Cendres*. On doit donc acquérir une connaissance anticipée de ces traits mémorables, et se

la rendre assez familière pour que chaque Sujet en rappelle, en indique, ou en inspire ainsi, au besoin, l'application Oratoire.

Vous verrez à chaque page dans les Discours de Bossuet, combien ce grand Homme, qu'aucun Prédicateur n'égale dans la connaissance approfondie de l'Écriture Sainte, y avait fait d'heureuses découvertes qui viennent orner à souhait ses Compositions. Ce sublime Orateur embellit même singulièrement la Vulgate, toutes les fois que son talent ne se trouve pas entièrement satisfait de cette version latine qu'il refait souvent sur les originaux écrits en Langue grecque ou hébraïque. Eh! que dis-je? il ne se contente même pas d'en reproduire à sa manière le texte primitif dont nous n'avons dans le latin qu'une traduction affaiblie : il le rend beaucoup plus beau : il l'enrichit du plus éloquent Commentaire ou des mouvements les plus Oratoires que l'Écrivain Sacré puisse attendre de son génie. Je me bornerai à citer ici un seul exemple de sa méthode, il me serait trop aisé d'en remplir un volume.

Je vais donc insérer au bas de cette page les deux textes latins d'Isaïe et de Daniel, (1), que rappelle

(1) *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dextram.... Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas cereas conteram, et vectes ferreos confringam.... Ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum.... Vocavi te nomine tuo.... Accinxi te, et non cognovisti me.... Ego Dominus et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. Isai. XLV, 1, 2, 3, 4, 7. Veniebat ab Occidente super faciem totius terræ, et non tangebatur terram. Dan.*

Bossuet, dès le début triomphant de sa première Partie, dans l'Oraison funèbre du Grand Condé, qu'il veut comparer aussitôt à Cyrus et à Alexandre. J'invite le Lecteur à examiner préalablement ces passages avec attention, pour se rendre compte à lui-même de toutes les beautés qu'ils renferment ou qu'ils peuvent indiquer à son imagination; il jouira mieux ensuite de la magnificence Oratoire à laquelle il verra s'élever la traduction ou la paraphrase de l'Evêque de Meaux, qui va partager l'enthousiasme, le coloris et la verve des Prophètes. C'est dans cette Partie le plus digne objet de perfection que puisse imiter un Prédicateur, lorsqu'il doit traduire en Chaire les Livres Saints. Voici avec quels sublimes accents Bossuet se rend l'interprète d'Isaïe et de Daniel dont il réunit les piéceaux; mais on aura lieu d'observer ici qu'à lui seul appartient ce tour vif et Oratoire d'un si grand effet, *le voyez-vous? etc.*

« Quel autre, dit-il, a fait un Cyrus, si ce n'est
 » Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa
 » naissance dans les Oracles d'Isaïe? *Tu n'es pas*
 » *encore*, lui disait-il, *mais je te vois, et je t'ai*
 » *nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je*
 » *marcherai devant toi dans les combats. A ton*
 » *approche je mettrai les Rois en fuite : je briserai*
 » *les portes d'airain. C'est moi qui étends les Cieux,*
 » *qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas,*

VIII, 5, 21. *Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ ; cumque appropinquasset prope arietem, effertus est in eum, et percussit arietem.... Cum que eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. Ibid. 6, 7, 20,*

» *comme ce qui est* ; c'est-à-dire , c'est moi qui fais
 » tout , et moi qui vois dès l'éternité tout ce que je
 » fais. Quel autre a pu former un Alexandre , si ce
 » n'est ce même Dieu , qui en a fait voir de si loin ,
 » et par des figures si vives , l'ardeur indomptable ,
 » à son Prophète Daniel ? Le voyez-vous , dit-il , ce
 » Conquérant ; avec quelle rapidité *il s'élève de l'Oc-*
 » *cident* comme par bonds , et *ne touche pas à terre ?*
 » Semblable dans ses sauts hardis , et dans sa légère
 » démarche à ces animaux vigoureux et bondissants ,
 » il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies ,
 » et n'est arrêté ni par montagne , ni par précipices .
 » Déjà le Roi de Perse est entre ses mains ; à sa vue
 » il s'est animé , *efferatus est in eum* , dit le Prophète .
 » *Il l'abbat , il le foule aux pieds : nul ne le peut*
 » *défendre des coups qu'il lui porte , ni lui arracher*
 » *sa proie* . A n'entendre que ces paroles de Daniel ,
 » qui croiriez-vous voir sous cette figure , Alexandre
 » ou le Prince de Condé ? »

Mais quand sur la foi de toute la gloire que le talent de Bossuet a su puiser dans les éloquentes applications de la Bible , j'invite les Orateurs Sacrés à regarder ce Livre Divin comme le plus riche Manuel de leur Ministère , je ne prétends nullement les induire à surcharger leurs Discours d'un amas de textes latins aussi faciles à réunir qu'insipides à répéter : c'est le métier mécanique d'un Compileur sans esprit , ce n'est point la méthode du génie Oratoire . Voyez avec quel goût et quel talent , des tragédies immortelles d'Esther et d'Athalie (1) , où il a posé les

(1) Racine termina sa carrière littéraire par ces deux magnifiques

dernières bornes de la perfection que puisse atteindre l'Art d'écrire, sait fondre dans son élocution toutes les richesses poétiques de l'Écriture Sainte, d'autant plus belle et plus sublime sous ses pinceaux, qu'un œil clairvoyant l'y distingue toujours, sans que cette double magnificence de la Religion et de la poésie Hébraïque forme jamais la moindre discordance avec le ton et la couleur de son style : tant son langage est, pour ainsi dire, en harmonie avec la Langue de Dieu même ! Voilà, sous ce rapport, après

Ouvrages, lorsque ses principes Religieux ranimés par tous les dégoûts qu'il venait d'essayer, le déterminèrent à ne plus travailler pour le Théâtre. C'est un grand malheur pour la gloire des Lettres et de la Nation, que durant ses dix dernières années, et à l'apogée de son génie, il n'ait pas eu la pensée, ou du moins que Boileau et ses Amis de Port-Royal, ne lui aient jamais donné le conseil de consacrer à la Religion un si précieux loisir, en composant un Poème épique sur quelque'un des beaux Sujets de l'Ancien Testament, spécialement sur l'histoire de Joseph, qui réunit si heureusement l'intérêt et le merveilleux de l'épopée. J'ai souvent regretté que ce grand Poète, dont tant de morceaux admirables avaient constaté, sur-tout dans *Phèdre*, le rare talent pour le genre épique, qui savait si bien former un plan et le remplir, et qui avait trouvé la plus parfaite des tragédies dans le onzième chapitre du quatrième Livre des Rois, n'ait pas songé à tirer, en l'honneur de Joseph, un Poème éminemment épique, du superbe et touchant récit de Moïse, dans les treize derniers chapitres du Livre de *la Genèse*. Un pareil Sujet se rattache aux merveilles de la Création, au berceau du genre humain et aux prodiges de toute l'histoire du Monde jusqu'à la mort de Jacob. Je ne doute pas que, s'il avait voulu s'en occuper, Racine n'eût mis le comble à sa gloire poétique, en s'illustrant par le plus grand Ouvrage littéraire du dix-septième Siècle, par le Chef-d'œuvre de notre littérature, que lui seul jusqu'à présent aurait pu faire rivaliser sous ce rapport avec l'Iliade et l'Énéide.

Bossuet, le Maître et le Modèle que doivent choisir de préférence les Prédicateurs (1) !

La Bible est donc une source féconde et intarissable de sublime. Où trouver ailleurs avec autant d'abondance cette poésie d'imagination dans l'expression, qui donne tant de relief, d'empire et d'éclat aux Compositions de la Chaire, et qui sans recherche comme sans enflure est pour ce Ministère le véritable coloris du style Oratoire? il suffit de lire avec attention nos Prédicateurs du premier rang, pour voir combien ils y ont emprunté de pompe, d'autorité, de véhémence et d'élévation. Toutes les fois que vous êtes plus vivement frappé de la magnificence ou même de l'onction de leurs Discours, suspendez un instant, éclairez votre admiration, remontez aussitôt par la pensée à l'origine de cette élocution ravissante qui s'élève sans effort et sans emphase au-dessus de la Langue ordinaire des Hommes. Le pieux enchantement de votre goût va découvrir avec la surprise d'une sainte joie, que l'Orateur se montre d'autant plus sublime, qu'il répète plus fidèlement les paroles du Texte Sacré.

(1) La Motte lui-même est redevable aux récits des Livres Saints, de deux vers qu'on a retenus, et qu'on cite dans le petit nombre de beaux vers sortis de sa plume; celui-ci tiré de l'Ode sur les Miracles des Apôtres :

Le Muet parle au Sourd étonné de l'entendre;

et le vers de situation, qui termine avec tant de bonheur, dans la bouche d'Antigone, favorite d'Antiochus, le troisième acte de sa tragédie des Machabées :

Rachel suivra Jacob sans emporter ses Dieux.

Éh! quel besoin aurait-on d'y ajouter aucun ornement, si l'on savait en choisir les mouvements et les images, et les approprier aux Sujets qu'on traite en Chaire? Avec la seule Eloquence du zèle dont il était animé, le grand Missionnaire Bridaine excitait une émotion extraordinaire et frappait tout son Auditoire d'un sombre saisissement, par la simple citation d'un passage de l'Évangile, très-naturellement amené dans son Sermon sur *le zèle Sacerdotal*. Voici le trait mémorable que fournissait à son inculte véhémence la traduction littérale de deux versets de Saint Luc, pour enflammer l'émulation des Ministres du Sanctuaire, lorsqu'il donnait une retraite particulière au Clergé durant ses Missions. « MES VÉNÉRABLES FRÈRES, disait-il, si l'exemple des Apôtres qui ont converti le Monde, intimide votre Ministère, au lieu de l'encourager, je vais m'accommoder aujourd'hui à votre faiblesse. Je veux proposer par condescendance à l'ardeur de vos sollicitudes en faveur des pécheurs, un nouveau modèle que vous n'osiez pas trouver trop Saint, et encore moins, trop inimitable dans l'œuvre de leur Conversion. Ecoutez donc avec confusion et avec envie le singulier Emule de zèle que j'ai à vous présenter. Ce n'est plus parmi les Apôtres, ce n'est plus au milieu des Pères de l'Eglise, ce n'est même plus entre les grands Evêques et les Saints Ministres de l'Évangile, c'est uniquement parmi les Réprouvés, c'est dans l'Enfer que je vais chercher en ce moment un exemple de la compassion charitable que vous me permettrez bien sans doute

» d'attendre ici de votre Sacerdoce, pour écarter
 » vos Frères de l'abîme éternelle où le pauvre Misé-
 » rable qui va comparaître à l'instant devant vous,
 » se trouve déjà précipité lui-même ! Voici comment
 » le mauvais riche parle dans l'Évangile après sa ré-
 » probation : *Père Abraham, s'écrie-t-il; envoyez*
 » *du moins Lazarre dans la maison de mon Père,*
 » *afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai lais-*
 » *sés, de peur qu'ils ne tombent aussi eux-mêmes*
 » *dans ce lieu de tourments; car si quelqu'un ne*
 » *ressuscite d'entre les Morts, ils ne croiront pas.*
 » (Luc cap. 16, vers. 27 et 28). Tel est le zèle d'un
 » Réproché pour empêcher d'autres pécheurs com-
 » me lui, d'être bientôt entraînés à sa suite au fond
 » de l'Enfer. C'est un Damné, c'est un Suppôt de
 » Satan qui ne pouvant les instruire lui-même de
 » son malheureux sort, veut du moins leur envoyer
 » un charitable Missionnaire ! Et un Prêtre de Jésus-
 » Christ verrait avec indifférence s'enfoncer dans ce
 » gouffre toujours ouvert de la Justice Divine, des
 » âmes rachetées du sang d'un Dieu qui l'en rendra
 » responsable, ô dernier Jugement ! ô scandale ! ô
 » ineffaçable opprobre du Sanctuaire ! »

On est frappé en admirant un si vigoureux mou-
 vement d'Eloquence, des ressources fécondes et iné-
 puisables qu'offrent les Livres Saints au talent d'un
 Orateur capable d'en discerner et d'en reproduire
 les trésors. Mais tout ce que l'on veut citer de l'Écri-
 ture doit être saillant et mémorable ; il serait mes-
 séant de recourir à l'Oracle de l'Esprit Saint, pour
 ne lui faire dire que des choses communes. Eh !

comment un sentiment profond de Religion ne suggérerait-il point cette précaution de respect aux Ministres de l'Évangile, tandis que sous le seul rapport des convenances, le grand sens d'Horace a fait dans son ART POÉTIQUE, un précepte de goût, de cette réserve à ne mettre jamais en action une Divinité fabuleuse du Paganisme, sans la dignité qui convient à un Dieu, c'est-à-dire, sans tout l'effet que doit produire le ressort de son intervention :

*Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit. . . . Vers. 191 et 192, de Arté Poet.*

Rien ne me paraît aussi plus Oratoire et plus facile que l'Art de tirer de la Bible des comparaisons historiques, les plus riches en genre d'Eloquence Sacrée, et les mieux adaptées au style de la Chaire. Ces heureuses analogies s'offrent d'elles-mêmes à un Orateur familiarisé avec les Livres Saints. Massillon excelle dans cette partie. Vous trouverez dans tous ses Discours, tantôt des similitudes d'un trait concis qui viennent rehausser ou embellir sa pensée, tantôt des comparaisons plus développées qui font mieux ressortir ses peintures de mœurs.

Telle est cette belle et touchante allégorie, qu'on admire avec attendrissement vers la fin du premier Point de son Sermon sur *les afflictions*. « Il est écrit » que Joseph élevé aux premières places de l'Égypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour ses Frères, dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il sei-

» gnait de ne pas les connaître. *Quasi ad alienos du-*
 » *riùs loquebatur, avertitque se parumper et flevit.*
 » (Genes. 42 , 7 et 24.) C'est ainsi que Jésus-
 » Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose ainsi
 » parler, de ne pas reconnaître en nous ses Cohéri-
 » tiers et ses Frères; il nous frappe et nous traite
 » rudement, comme des étrangers. Mais cette con-
 » trainte coûte trop à son amour : il ne peut soutenir
 » longtemps ce caractère de sévérité : ses grâces vien-
 » nent bientôt adoucir ses coups : il se montre promp-
 » tement tel qu'il est, et son amour ne tarde pas de
 » trahir ces apparences de rigueur et de colère.
 » *Quasi ad alienos duriùs loquebatur, avertitque*
 » *se parumper et flevit.* »

Telle est encore dans le Sermon du même Orateur sur le *Délai de la Conversion*, l'image frappante du Pécheur qui ne veut donner à Dieu que le rebut et les déplorables restes de sa vie. « Le Prophète Isaïe » insultait autrefois en ces termes à ceux qui ado- » raient de vaines idoles. Vous prenez un cèdre sur » le Liban, leur disait-il, vous en retranchez la plus » belle et la meilleure partie pour fournir à vos be- » soins, à vos plaisirs, à votre luxe et à l'ornement » de vos Palais, et quand vous ne savez plus à quoi » employer ce qui vous reste : vous en faites une » idole : vous lui offrez des vœux et des hommages » ridicules. *Et de reliquo ejus idolum faciam.* (Isai. » cap 44, vers. 19.) Et voilà aussi ce que je puis » vous dire de ces misérables et derniers jours de la » vieillesse que vous croyez consacrer en les desti- » nant à Dieu, etc. etc. »

Je ne transcris point, je me contente d'indiquer dans son Sermon sur *le véritable Culte*, la superbe comparaison que lui fournit le Livre des Machabées, entre les Pécheurs qui n'ont qu'une apparence de Religion, et les Soldats Juifs, sous les tuniques desquels on trouva des idoles cachées, après leur mort sur le champ de bataille. Une autre similitude non moins admirable peint, dans son Discours sur *le Respect humain*, la condition du Juste méconnu dans le Monde, parfaitement représentée sous l'emblème du Feu Sacré déposé dans les entrailles de la terre, lequel ne parut plus, disent les Livres Saints, qu'une eau épaisse et bourbeuse, aux yeux des Juifs, quand ils revinrent de la captivité de Babylone, mais qui se ralluma soudain, au premier rayon du soleil, en présence de tout le Peuple d'Israël saisi d'admiration. *Accensus et ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (2 Machab. c. 22.)

Tel est ainsi le tour Oratoire qu'emploie Massillon dans son Discours sur *la Parole de Dieu*; lorsqu'il attaque l'abus si commun de n'assister aux instructions Chrétiennes, que pour juger du talent de l'Orateur. Il ne dit point alors avec l'Apostolique fierté de Bossuet, dans l'exorde de son Eloge funèbre de la Princesse Palatine : *Mon Discours dont vous vous croyez peut-être les Juges, vous jugera tous au dernier jour, et sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlent les Prophètes. Onus verbi Domini super Israel.* (Zach. XII, 1.) Mais il applique à ses Auditeurs le même reproche que Joseph adressait par feinte à ses Frères : « Ce n'est pas, dit-il, pour chercher du fro-

» ment que vous arrivez en Egypte , vous êtes venus
 » ici comme des espions pour remarquer les endroits
 » faibles de cette contrée. *Exploratores estis , ut*
 » *videatis infirmiora terræ hu,us venistis* (1).

L'éloquent Evêque de Clermont se sert encore d'une heureuse comparaison tirée de l'Écriture , dans son Sermon sur *la Rechûte* , pour retracer par une image très-pittoresque la triste destinée du pécheur , qui , après s'être relevé d'une première chute , retombe encore et se fixe à jamais dans ses habitudes criminelles ; Massillon le compare à l'idole de Dagon , laquelle après avoir été renversée devant l'arche , fut aussitôt replacée sur son Autel par les Prêtres des Philistins. « Mais , l'idole étant tombée une seconde
 » fois , on fit d'inutiles efforts pour redresser cette sta-
 » tue mutilée , qui resta étendue sur la terre , et im-
 » mobile pour toujours. *Porro Dagon solus truncus*
 » *remanserat in loco suo* (2). » Cette magnifique application du récit consigné dans le premier Livre des Rois , fournit à l'Orateur un développement sublime qu'il n'eût jamais imaginé sans cette allégorie.

Enfin l'abbé de Boismon t a employé , de nos jours , avec beaucoup de succès un passage de l'Écriture Sainte , dont son imagination a su former une éloquente allusion , dans son Oraison funèbre de Louis xv. Il rappelle d'abord tous les malheurs de la France , depuis le commencement du dix-huitième Siècle , jusqu'au Ministère si sage et si heureux du Cardinal

(1) Gen, 42.

(2) I Reg. 5, 5.

de Fleury ; et pour célébrer avec plus de pompe les changements qu'on vit s'opérer à cette époque dans l'Administration de l'Etat , dont toutes les branches avaient été flétries par de longs désastres , il s'élève , en quelque sorte un moment au ton de Bossuet.

» Louis dit au Cardinal de Fleury , comme autrefois » le Seigneur Dieu au Prophète Ezéchiel : *Insuffla* » *super interfectos istos ut reviviscant* (1). Soufflez sur ces morts afin qu'ils revivent. Tout-à-coup un esprit de vie coule dans ces ossements arides et desséchés ; un mouvement doux , mais puissant , se communique à tous les membres de ce grand Corps épuisé ; toutes les parties se rapprochent et se balancent. « *Et accesserunt ossa ad ossa , unumquod-* » *que ad juncturam suam*. (2). »

Non-seulement l'Écriture Sainte abonde en traits et en applications qui vivifient ainsi l'Eloquence Sacrée ; mais encore un Orateur qui voudrait diversifier et rajeunir les instructions qu'on attend de son Ministère , trouverait dans l'Ancien Testament des Sujets neufs et intéressants qu'on pourrait traiter en forme d'*homélies* , avec autant de succès et d'onction que les paraboles si dramatiques du Nouveau , comme Moïse , Job , Tobie , Ruth , Esther , Suzanne , Isaac , Jacob , Joseph , David , la Mère des Machabées , etc. C'est une route nouvelle qu'on peut ouvrir à l'Eloquence Sacrée , en y appliquant la méthode historique et morale de nos belles homélies

(1) Ezech. 37.

(2) Ezech. 37.

sur les récits en action de l'Évangile, tels que l'*Enfant prodigue*, le *Lazare*, la *Pécheresse*, et la *Samaritaine*. Ces Histoires de la Bible étant fort connues, a'tacheraient beaucoup plus un Auditoire instruit, que les Sujets ordinaires des Panégyriques. J'ai souvent été surpris qu'aucun de nos Prédicateurs n'eût encore conçu l'idée si naturelle et si féconde d'introduire une fois par semaine, cette heureuse variété dans les grandes Stations du Ministère Évangélique.

LXX.
Des Pères
de l'Église.

Orateurs Chrétiens ! vous êtes les Ministres de la *Parole de Dieu* : vous devez donc tirer des Livres Saints la substance de vos Discours, et parler habituellement la Langue du Prédicateur invisible que vous représentez. La Bible qui doit être l'âme de votre Eloquence ne suffit même pas à votre Ministère, si à cette sève vivifiante de l'Écriture, vous n'ajoutez encore la connaissance profonde de l'esprit de la morale du Christianisme, dont la Doctrine ne se trouve entièrement développée que dans la Tradition des Pères de l'Église. S'il est vrai en effet que vos lèvres doivent être *les dépositaires de la Science* du Salut, comment pourrez-vous enseigner à vos Frères toute la série des vérités transmises au genre humain par cette seule voie, sans vous être imposé auparavant l'obligation de les étudier à fond pour en être solidement instruits, en vous montrant ainsi toujours Théologiens, quoique vous n'affectiez jamais de le paraître ? Vous ne prêcherez qu'une Morale vague ou purement humaine ; et vous ne donnerez jamais à votre style la précision et l'énergie du mot

propre en traitant les Mystères, tant que vous n'aurez point acquis à l'École des Pères cette sûreté de principes, cette netteté d'enseignement et cette fermeté d'expression dont ils ont été les organes, les régulateurs et les modèles.

Les Pères de l'Eglise ont été appréciés avec la critique la plus lumineuse, sous le rapport des avantages qu'il offrent aux Ministres de l'Évangile, par deux de nos Écrivains les plus illustres : je veux dire, par Fénelon et par l'Abbé Fleury. Je vais donc leur céder ici la parole avec la plus juste déférence : heureux de pouvoir m'appuyer sur leur témoignage, auquel l'estime universelle attache une si grande autorité!

« Certaines personnes éclairées, dit Fénelon dans » sa *Lettre sur l'Eloquence*, ne rendent pas aux Pères une exacte justice. On en juge par quelque » métaphore dure de Tertullien, par quelque période enflée de Saint Cyprien, par quelque endroit » obscur de Saint Ambroise, par quelque antithèse » subtile et rimée de Saint Augustin, par quelque » jeu de mots de Saint Pierre Chrysologue. Mais il » faut avoir égard au goût dépravé des temps où les » Pères ont vécu. Rome tombait, les études d'Athènes même étaient déchues, quand Saint Basile et » Saint Grégoire de Nazianze y allèrent. Les raffinements d'esprit avaient prévalu. Les Pères élevés » par les mauvais Rhéteurs de leur temps, étaient » entraînés dans le préjugé universel. C'est à quoi » les Sages même ne résistent presque jamais. On ne » croyait pas qu'il fût permis de parler d'une ma-

» nière simple et naturelle. Le Monde était alors pour
 » la parole dans l'état où il serait pour les habits, si
 » personne n'osait paraître vêtu d'une belle étoffe,
 » sans la charger de la plus épaisse broderie. Suivant
 » cette mode; il ne fallait point parler, il fallait
 » déclamer. Mais si l'on veut avoir la patience d'ex-
 » aminer les Ecrits des Pères, on y verra des choses
 » d'un grand prix. Saint Cyprien a une magnanimité
 » et une véhémence qui ressemblent à la vigueur de
 » Démosthènes. On trouve dans Saint Chrysostôme
 » un jugement exquis, des images nobles, une Mo-
 » rale sensible et aimable. Saint Augustin est tout
 » ensemble sublime et populaire. Il remonte aux plus
 » hauts principes, par les tours les plus familiers, il
 » interroge, il se fait interroger, il répond. C'est
 » une conversation entre lui et son Auditoire. Les
 » comparaisons viennent à propos dissiper tous les
 » doutes. Il descend jusqu'aux dernières grossièretés
 » de la populace pour les redresser. Saint Bernard a
 » été un prodige dans un Siècle barbare. On trouve
 » en lui de la délicatesse, de l'élévation, du tour, de
 » la tendresse et de la véhémence. On est étonné de
 » tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les pè-
 » res, quand on connaît les Siècles où ils ont écrit.
 » On pardonne à Montaigne des expressions gascon-
 » nes, et à Marot son vieux langage. Pourquoi donc
 » ne veut-on point passer aux Pères, l'enflure de
 » leur temps, sous laquelle on trouverait des vérités
 » précieuses, exprimées par les traits les plus forts? »

Voici maintenant le jugement que porte le pieux
 et docte Abbé Fleury, des mêmes Pères de l'Eglise :

» Dans les premiers Siècles, dit-il, *Mœurs des*
» *Chrétiens*, n° XI, tous les Evêques prêchaient ;
» et il n'y avait guères qu'eux , qui prêchassent. Le
» Prélat expliquait l'Évangile ou quelque'autre partie
» de l'Écriture dont il prenait souvent un Livre
» pour l'expliquer de suite ; ou bien il en choisiss-
» sait les Sujets les plus importants. Leurs Discours
» sont simples , sans aucun art qui paraisse , sans
» divisions , sans raisonnements subtils , sans érudi-
» tion curieuse , quelques-uns sans mouvement , la
» plupart fort courts. Il est vrai que ces Saints Evê-
» ques ne prétendaient point être Orateurs , ni faire
» des harangues ; ils prétendaient parler familière-
» ment , comme des pères à leurs enfants , et des
» maîtres à leurs disciples. C'est pour cela que leurs
» Discours se nommaient *Homélies* en grec , et *Ser-*
» *mons* en latin. Ils cherchaient à instruire en expli-
» quant l'Écriture par la tradition des pères ; pour la
» confirmation de la Foi et la correction des mœurs.
» Ils cherchaient à émouvoir , non pas tant par la vé-
» hémençe des figures et l'effort de la déclamation ,
» que par la grandeur des vérités qu'ils prêchaient ,
» par l'autorité de leurs charges , leur Sainteté per-
» sonnelle , leur charité. Ils proportionnaient leur
» style à la portée de leurs Auditeurs. Les Sermons
» de Saint Augustin sont les plus simples de ses Ou-
» vrages , parce qu'il prêchait dans une petite ville
» à des mariniers , à des laboureurs , à des marchands.
» Au contraire Saint Cyprien , Saint Ambroise , Saint
» Léon , qui prêchaient dans de grandes villes , par-
» leut avec plus de pompe et plus d'ornement : mais

» leurs styles sont différents, suivant leur génie particulier et le goût de leur Siècle. Les Ouvrages des Pères Grecs, sont pour la plupart solides et agréables. Saint Grégoire de Nazianze est sublime et son style travaillé. Saint Chrysostôme me paraît le modèle achevé d'un Prédicateur. Il commençait d'ordinaire par expliquer l'Écriture verset par verset, à mesure que le Lecteur la lisait, s'attachant toujours au sens le plus littéral et le plus utile pour les mœurs. Il finissait par une instruction morale, toujours proportionnée aux besoins les plus pressants de ses Auditeurs, suivant la connaissance qu'en avait ce pasteur si sage et si vigilant. On voit même qu'il attaquait les vices l'un après l'autre, et qu'il ne cessait pas d'en combattre un, qu'il ne l'eût entièrement exterminé ou du moins notablement affaibli. »

On compte parmi les Pères plusieurs Ecrivains très-savants dans l'Antiquité profane, et par là même d'une absolue nécessité pour acquérir la véritable érudition, soit littéraire, soit philosophique, tels que Saint Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, Saint Jérôme et Saint Augustin. Il faut avouer que, dans leurs Ecrits, la pureté du style ne répond pas toujours à l'étendue des connaissances, sur-tout si on les compare à Cicéron ou à Démosthènes; mais suivant l'équitable règle de critique proposée par Fénelon, et judicieusement développée par l'Abbé Eleury (1), « quand on veut apprécier le mérite des Pères de l'E-

(1) Second Discours.

» glise, il ne faut pas oublier le temps et le
» pays où ils ont vécu : il faut les confronter avec
» leurs Contemporains les plus célèbres, Saint Am-
» broise avec Symmaque, Saint Basile avec Liba-
» nius; et alors on voit combien ils ont été su-
» périeurs à leur Siècle ». Ce sont les Pères de
l'Eglise qui ont été presque les seuls Conservateurs
des lumières et de l'étude de l'Antiquité, durant
les longs Siècles de barbarie où l'Europe a été
plongée. Le bon goût qui devait suivre tôt ou tard
la culture des esprits-ainsi rapprochés des grands
Modèles du beau, fut donc, au moins en partie,
un de leurs bienfaits, à l'époque si honorable pour
le Clergé, de la renaissance des Lettres. Le Pape
Saint Léon, par exemple, est l'un des plus célèbres
Ecrivains Latins qui aient illustré cette Langue
classique, depuis le règne d'Auguste. Son style
rappelle l'élocution de Cicéron; et ses tableaux
Oratoires ont une onction et un éclat qui en re-
produisent quelquefois l'Eloquence.

En recommandant avec tant d'instance aux Can-
didats de la Chaire cette lecture fréquente des
Pères de l'Eglise, je suis loin d'exiger qu'un Pré-
dicateur lise toute la Tradition : sa vie y suffirait
à peine. Mais en les parcourant tous, pour pren-
dre une notion générale des matières qu'ils ont
traitées, il pourra se fixer à deux ou trois de
ces grands Maîtres qui lui paraîtront plus analogues
à son génie; et s'il veut même se borner à leurs
Ecrits Oratoires, il y trouvera des idées assez frap-

pantes pour en faire habituellement l'appui de sa Doctrine et l'ornement de ses Discours.

Les anciens Oracles de l'Eloquence que doivent préférer nos Orateurs Sacrés sont, ce me semble, Saint Jean Chrysostôme, Saint Augustin et Saint Bernard. Pour exciter plus puissamment à ce profitable usage des Pères de l'Eglise, la pieuse émulation de nos Prédicateurs Français, nous pouvons remarquer avec un noble orgueil national, qu'entre tous les Saints dont se forme la Tradition, l'un des premiers, et le dernier anneau de cette chaîne sacrée, je veux dire, Saint Irénée Evêque de Lyon, et Saint Bernard Abbé de Clairvaux, appartiennent avec la gloire à notre Eglise Gallicane : comme les deux plus récents Docteurs de l'Eglise, Saint Thomas-d'Aquin et Saint Bonaventure, sont comptés avec une juste prééminence depuis le treizième Siècle, parmi les plus illustres Disciples de l'Université de Paris.

Mais Saint Jean Chrysostôme mérite sur-tout cette préférence spéciale d'un Orateur Sacré; il montre ainsi que les autres Pères Grecs, sur-tout Saint Basile et Saint Grégoire de Nazianze, plus d'Eloquence et de goût, mais beaucoup moins de dialectique et de méthode que les Pères Latins. Son talent resplendit de tout son éclat toutes les fois qu'il parle avec tant d'amour, de Saint Pierre ou en faveur des pauvres. Sa diction est pure et brillante, sa manière est tendre et persuasive; et il abonde tellement en idées ingénieuses ou en tableaux sublimes, qu'on trouve à chaque page dans ses Sermons de beaux traits à

citer avec éclat dans les Chaires Chrétiennes. On peut même y emprunter quelquefois des hypothèses Oratoires et dramatiques d'un très-grand effet.

Le Pape Clément XI, qui prêchait tous les ans à Rome durant le cours de son Pontificat, le jour de Pâques, le jour de Noël, et le jour de la fête de Saint Pierre, savait faire un très-heureux usage des Ecrits de Saint Chrysostôme. Ses homélies qui forment un petit volume *in-folio* dans le Recueil de ses OEuvres, où l'on estime spécialement la Collection de ses Lettres Italiennes, et de ses Allocutions latines dans les Consistoires, sont des tissus admirables des pensées les plus lumineuses et des sentiments les plus touchants des Pères de l'Eglise (1).

Mais indépendamment des motifs de zèle qui obligent un Prédicateur d'armer son Ministère de tous

(1) Dans l'une de ces homélies pour le jour de Noël, on trouve cette phrase : *Ecce forma Dei transivit in formam servi*. Quelques Théologiens Romains opposés à la Bulle *unigenitus* du même Pape, prétendirent que cette proposition était hérétique, et qu'elle avait même été condamnée dans la Doctrine de Nestorius. Dès que Clément XI fut instruit de ces rumeurs, il déclara publiquement, que n'ayant point parlé *ex cathedra* dans cette homélie, il permettait volontiers à tous les Docteurs de Rome, d'en dire librement leur avis, de vive voix et par écrit. On profita de la permission. Quand ils eurent longuement disserté, le Pape se contenta de couvrir sa Doctrine de l'autorité de Saint Paul dans le second chapitre de sa Lettre aux Philippiens, où il dit en propres termes, en parlant de Jésus-Christ, *qui cum IN FORMA DEI ESSET, non rapinam arbitratus est..... FORMAM SERVI ACCIPIENS, etc.* Il fit voir ensuite que cette même proposition qu'on taxait d'hérésie était littéralement extraite de l'un des Ouvrages les plus orthodoxes de Saint Cyprien Archevêque de Carthage.

les moyens de conviction et de persuasion que lui fournissent les Pères de l'Eglise, le seul intérêt de sa renommée devrait lui faire ambitionner l'avantage de s'approprier les traits les plus heureux qu'offrent leurs Ecrits à l'éloquence Sacrée. Une belle citation fait pour le moins en Chaire autant d'effet, et presque autant d'honneur qu'une belle idée, puisque, selon l'observation aussi juste qu'ingénieuse de La Bruyère, *le choix des pensées est invention* (1). Or si c'est sur-tout dans les vieux Livres qu'on trouve des pensées neuves, n'est-ce pas éminemment dans les Pères de l'Eglise qu'un Orateur sacré doit exercer avec fruit ce discernement *inventif*, c'est-à-dire, chercher et saisir dans ces Ouvrages trop peu connus, les raisons, les vues, les mouvements et les tableaux les plus sublimes du genre, en les faisant revivre pour la gloire de la Religion, pour celle de ces grands Hommes; et pour la sienne propre ?

Bourdaloue me paraît celui de tous les Prédicateurs qui fait dans ses Sermons le plus fréquent usage des Pères de l'Eglise. Il en tire la principale force de ses raisonnements : c'est dans cette source qu'il puise la connaissance la plus profonde et la plus entière qu'on puisse avoir de la Religion. Massillon beaucoup moins riche en cette partie, ne rapporte jamais aucun passage d'un Père de l'Eglise, sans faire regretter à ses lecteurs, par le bonheur et l'excellent goût de ses citations, qu'il n'ait pas orné plus souvent ses discours de ces beautés ac-

(1) Tome 1, chapitre 1, des *Ouvrages de l'esprit*, vers la fin.

cessoires, un peu trop rares dans ses ouvrages. On peut voir dans son Sermon sur *le mauvais Riche*, le magnifique tableau que lui fournit Saint Jean Chrysostôme, quand ce grand Orateur prêchant devant la cour de Constantinople, dont il veut satisfaire une fois la curiosité sur l'avenir, lui présente pour témoin digne de foi *ce misérable réprouvé, qu'on doit écouter avec attention comme un voyageur qui revient des isles les plus éloignées : celui-ci est d'autant plus propre à vous intéresser, ajoute-t-il, qu'il vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle.* On peut également observer dans son sermon sur *la Confession*, le parti admirable qu'il tire de Saint Augustin, en retraçant d'après lui la ressemblance des Tribunaux de la Pénitence avec la piscine de Jérusalem, dont les portiques manifestaient et ne guérissaient point les maux des infirmes.

Bossuet que l'admiration publique place avec raison au nombre des Pères de l'Eglise, et que nous citons à leur suite dans nos Sermons, nous montre assez, par son exemple, combien il est avantageux à un Orateur Chrétien d'appuyer ses discours sur la tradition. Ce grand homme lisait Saint Augustin tous les jours de sa vie, même durant ses voyages, et dans le cours de ses visites pastorales. C'est le plus glorieux hommage que le génie de l'Evêque d'Hippone ait jamais obtenu. Le sçavant Evêque de Meaux extrait des écrits des Pères les maximes les plus lumineuses, les raisonnements les

plus convaincants, quelquefois même des comparaisons sublimes qui renforcent encore son éloquence. Eh ! qui ne serait jaloux d'avoir su emprunter comme lui de Saint Augustin cette image si vraie et si pittoresque pour peindre les agitations de la vie humaine (1) ? « Les Mondains ne croient » pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils » ne font du bruit. Celui-là qui se plaint qu'il tra- » vaille trop, s'il était délivré de cet embarras, » ne pourrait souffrir son repos : maintenant les » journées lui semblent trop courtes, et alors son » loisir lui serait à charge : il aime sa servitude ; » et ce qui lui pèse lui plaît, et ce mouvement » continu qui l'engage en mille contraintes ne » laisse pas de le satisfaire par l'image d'une liberté » errante. Comme un arbre, dit Saint Augustin, » que le vent semble carresser en se jouant avec » ses feuilles et avec ses branches, bien que ce » vent ne le flatte qu'en l'agitant ; et le jette, tantôt » d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande » inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'é- » gaie par la liberté de ses mouvements : ainsi, ajoute » ce grand Evêque, encore que les hommes du » monde n'aient pas de liberté véritable, étant pres- » que toujours contraints de céder aux divers em- » plois qui les poussent comme un vent, toutefois, » ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté » et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs

(1) Second Sermon pour le jeudi de la seconde semaine de Carême, sur l'*Impénitence finale*.

» vagues et incertains. *Tanquam olivæ pendentes*
» *in arbore, ducentibus ventis, quasi quâdam li-*
» *bertate auræ perfruuntur, vago quodam desiderio*
» *suo* (1). »

Outre les citations des Pères, qui sont non seulement de droit, mais de devoir dans l'exercice du Ministère Evangélique, il est encore permis de reproduire quelquefois en Chair les idées et le témoignage des écrivains profanes, pourvu que ces citations ne soient ni longues ni fréquentes, ni accompagnées de détails historiques étrangers à la Religion. Nos anciens Prédicateurs se flattaient d'être fort éloquents, l'orsqu'ils avaient rassemblé dans une compilation barbare, qu'ils appelaient un discours Chrétien, des lambeaux des Poètes, des Orateurs, et des Historiens Latins, à l'exemple, mais non pas avec le judicieux à propos de Montaigne. L'Auteur des *Maximes de la Chaire* compare ingénieusement ces Sermons mélangés des principes de la Religion et des axiômes du Paganisme, *au Temple de Jérusalem, bâti en partie avec les marbres et les cèdres du Roi Hircan.*

Mais il n'en est pas moins certain que l'éloquence chrétienne n'exclut point les témoignages du paganisme, quand l'orateur expose les devoirs de la morale ou les détails des mœurs. Saint Basile a composé un Traité pour prouver combien sont utiles et légitimes la lecture et l'emploi des livres païens. Nos grands maîtres s'en permettent les citations,

(1) S. Aug. in Psal. 136, tome 4, page 1518.

mais avec beaucoup de retenue dans les Sermons de Morale. Il me semble que toutes les fois qu'un Orateur Chrétien trouve l'occasion de s'en prévaloir dans un éloge sacré, il peut librement orner un Panégyrique de ces témoignages profanes, dont l'autorité devient alors d'autant plus imposante, que ces aveux ou ces éloges supposent plus d'impartialité. Ainsi Bossuet dont l'érudition égalait l'éloquence, tirait de temps en temps des écrivains du paganisme, des pensées sublimes qu'il citait en Chaire, en y traitant les sujets les plus religieux. Mais il use beaucoup plus fréquemment encore de ce droit dans ses Oraisons funèbres, où il environne son admiration de tous les tributs d'analogie que vient offrir à son talent la connaissance intime des Héros et des Historiens de l'antiquité. On l'entend citer avec beaucoup de convenance et d'intérêt, Pline, Quinte-Curce et Tite-Live, dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre; Tacite dont il égale et surpasse peut-être l'énergie, quand il dit de Madame Henriette, que *jamais Créature n'ayant été plus propre à être l'idole du Monde, cette Princesse allait, selon les paroles fortes du plus grave des Historiens, être précipitée dans la gloire* (1); Sozomène dans l'éloge de Le Tellier; et encore plus à propos, Jules César, dans l'Oraison funèbre du Grand Condé.

Mascaron est celui de nos Orateurs Sacrés qui se montre le plus surchargé de citations profanes.

(1) *In ipsam gloriam præcepta agebatur.* Tacit. *Vit. Agricol* n 41.

J'avoue qu'elles sont quelquefois heureuses et brillantes ; mais il en porte l'abus dans la péroraison de son *Eloge funèbre* du Chancelier Séguier , qui renouça au Sépulchre de ses Pères pour être inhumé dans l'Eglise des Carmélites de Pontoise , jusqu'à lui appliquer à ce Sujet trois vers latins dont le second n'a pas même la mesure du vers hexamètre. *Il semble , dit-il , que dès le quatrième Siècle on eût travaillé à son épitaphe , par ces beaux vers :*

*Sprevisti patriis corpus sociare sepulchris ,
Cum pia fraterni consortia somni ,
Sanctorumque cupis carâ requiescere terrâ.*

Mascaron ne désigne pas autrement l'Auteur de ces vers que je n'ai pu trouver dans Prudence , et dans Ausone.

Bourdaloüe qui ne se fit jamais le moindre scrupule de citer en Chaire les Auteurs Païens , rappelle et paraphrase plusieurs fois cette maxime d'Horace dans son *Sermon sur l'Amour des Richesses*. :

Rem

Si possis rectè , si non , quocumque modo rem.

Massillon s'est montré tellement sobre en citations profanes , que son exemple les a presque entièrement bannies de la Chaire. Il rappelle seulement comme une pensée d'un Ancien qu'il traduit sans le nommer et sans rapporter son texte , une phrase de Salluste dans le premier Sermon de son *petit Carême*. Ma mémoire ne me retrace en ce moment aucun autre exemple du même genre dans ses Sermons.

N'abusons point, sur-tout dans les Sermons de Morale, de cette ancienne licence. On ne nous blâmera jamais de n'avoir fondé nos preuves sur une autorité profane; et nous blesserions également la piété et le goût, si nous empruntions en Chaire les idées des Payens, quand nous pouvons les trouver aussi bien ou plus heureusement exprimées dans l'Écriture et dans les Pères de l'Église.

LXXII.
Des Lectures
du Prédicateur.

Je ne lirai donc point les Moralistes, les Poètes et les Orateurs de l'Antiquité, pour multiplier ces citations profanes, mais uniquement pour mieux connaître le cœur humain, et former mon goût sur de si grands Modèles. Cette étude est même quelquefois plus instructive que la lecture des Sermons. On voit dans les grands Prédicateurs comment sont faits les beaux Discours : Cicéron et Quintilien nous apprennent comment on les compose. Les règles sans l'exercice deviendraient une stérile théorie, et l'exercice sans l'art ne serait qu'une aveugle routine. Voulez-vous exceller dans l'Éloquence Chrétienne? Lisez, méditez d'abord les grands Sermonnaires; mais quand vous les connaîtrez bien, fermez tous ces Livres : ils circonscraient, au lieu de l'agrandir, la sphère de votre imagination; et par là même ils rétréciraient le cercle de vos idées, quoiqu'ils soient remplis de traits sublimes.

Aspirez plutôt à une composition originale; cherchez des aliments qui nourrissent votre esprit sans vous exposer au danger des réminiscences, et sur-tout sans vous abaisser jamais à l'avilissement

des Plagiaires. Trouvez-vous dans Pascal, dans Bossuet, dans Bourdaloue, dans Massillon, dans l'Abbé Fleury, enfin dans tout autre Ecrivain qu'on puisse nommer ou désigner honorablement en Chaire, une idée lumineuse, un trait frappant qu'appelle votre composition, mais qu'il serait honteux de s'approprier, quand il n'est pas possible de les embellir ? Et bien ! on vous les livre, à la seule condition d'en indiquer l'Auteur : ce n'est pas dérober son esprit, c'est au contraire le faire jouir de son bien, que d'en étaler ainsi les richesses ; et un tribut si avantageux à la mémoire des Morts devient le plus noble hommage que l'admiration puisse décerner au génie.

Il n'est guères plus temps de lire les Sermons d'autrui, quand on veut en composer soi-même. Préférez donc à la lecture trop souvent réitérée de tous ces Discours justement consacrés par l'estime publique, outre les plus belles Productions de la Morale et de la Littérature, une foule d'autres Ouvrages non moins précieux à l'Eloquence, et beaucoup plus fructueux pour un Prédicateur ; par exemple, les *Lettres de Fénelon*, où ce profond Moraliste dévoile et explique tous les caractères particuliers par la seule étude qu'il a faite du cœur humain ; les excellents Ecrits de l'Abbé Fleury qui intéresse par son insinuante candeur, étonne par l'universalité de ses connaissances, attache toujours en exaltant la Religion, parce qu'on sent que l'Auteur parle de ce qu'il aime, et déploie sans effort une bonne foi et un courage de raison qui ne sont en

lui que le besoin d'être sincère, en professant toujours sa belle maxime, que *les vérités ne sauraient jamais être contraires à la vérité*; quelques Productions très-estimables de Port-Royal, spécialement de Nicole et de l'Abbé Duguet, où l'on admire l'esprit, la science, l'amour, l'accent de la Religion et toute la Poésie des Livres sacrés; *le Guide des Pécheurs*, où le pathétique mais quelquefois trop crédule Grenade effraye l'imagination des hommes endurcis, en les tenant, pour ainsi dire, suspendus entre l'asyle des remords et les abîmes de la Justice Divine; *l'Imitation de Jésus-Christ*, Chef-d'œuvre de simplicité, d'onction et de naïveté, *le plus beau Livre*, dit Fontenelle, *qui soit sorti de la main d'un Homme, puisque l'Evangile n'en vient point* (1); enfin les Ecrits de Saint François de Sales, qui respirent la Piété la plus tendre, et où l'on trouverait encore plus d'onction s'il y montrait un peu moins d'esprit.

LXXIII.
De l'onction.

On reconnaît sur-le-champ, à l'onction persuasive de ces pieux Ecrivains, et à ce langage insinuant du cœur, un Orateur dont le talent se nourrit habituellement de la lecture des Ouvrages ascétiques. Cet heureux don de toucher et d'émouvoir est sans doute le plus beau triomphe de l'Eloquence Chrétienne. Tous les hommes n'ont pas assez d'esprit pour saisir une idée ingénieuse. Mais ils ont tous une âme pour être affectés d'un sentiment profond; et jamais les Auditeurs ne sont plus universelle-

(1) Vie de Corneille.

lement attentifs, que dans ces intervalles d'émotion où un Prédicateur s'ouvre ainsi tous les cœurs, en devenant pathétique.

Gardez-vous pourtant de cette sensibilité superficielle qui s'arrête aux accents de la voix sans pénétrer jusqu'au fond de l'âme : tout ce qui ne vient point du cœur, tout ce qui ne part que du gosier de celui qui parle en public va expirer dans l'oreille de l'Auditeur. Madame de Sévigné encore toute étourdie à l'issue d'un Sermon, de ce fracas d'une voix tonnante, s'excusait de l'ennui forcé auquel on lui reprochait de n'avoir pas eu l'esprit de se soustraire par d'autres idées, en disant qu'elle *n'aurait pas mieux demandé, mais qu'il n'y avait malheureusement pas moyen d'en perdre un seul mot.*

Un vain éclat de paroles se dissipe dans les airs comme un cri lointain, toutes les fois que cette fumée où l'on n'apercevait point de flamme, ne s'exale point de la chaleur intérieure d'une composition Oratoire. *Ce n'est point, dit Cicéron, une douleur feinte ou artificielle que je demande, mais une affliction réelle, des sanglots vrais et animés qui partent du fond du cœur* (1). Je veux qu'après un morceau de terreur qui m'a consterné dans un Sermon, l'Orateur se rapproche de moi par une charitable condescendance; qu'il ranime cette dernière étincelle d'espérance prête à s'étein-

(1) *Non simulacra neque incitamenta doloris, sed luctus verus, atque lamenta vera et spirantia.* Orator. lib. 2.

dre dans les terreurs de ma foi ; et qu'après m'avoir épouvané d'un Dieu vengeur, il me rende la liberté de respirer et se hâte de m'attendrir en montrant un Dieu qui pardonne.

Rien n'est plus opposé aux émotions pathétiques en Chair, que le jargon du bel-esprit dans la composition, et le ton pleureur dans le débit. Aucune espèce d'affection n'a jamais fait verser des larmes. Ce n'est pas non plus avec la méthode philosophique dont on a essayé de faire, de nos jours, une règle de goût dans la Poésie même, c'est-à-dire, en aspirant au mérite continu des pensées, de la profondeur, de la concision et de l'énergie d'un style *fort de choses*, que l'on remue la sensibilité des Auditeurs. Une pensée et même une image ne suffisent pas, il faut de grands tableaux pour émouvoir une Assemblée. Mais ce sont des développements, ce n'est pas de la diffusion que je demande à l'Orateur qui pour m'intéresser et m'attendrir, a besoin de me faire partager tous ses sentiments.

Ce n'est donc jamais avec un style serré, avec de la finesse et des phrases courtes ou sautillantes, qu'on touche le cœur, et qu'on excite en Chaire les grandes commotions de l'Eloquence. Toute peinture pathétique exige quelques détails, et appelle un style périodique ; mais ne confondons point cette effusion de sensibilité avec le jeu de la phrase. La parcimonie de paroles plait souvent à l'esprit et ne remue point les entrailles : une élocution trop concise écarte l'onction, comme une lâche proli-

xité l'éteint. L'Orateur qui aspire à honorer son Ministère par ces grands triomphes, que les larmes de la pitié ou du remords peuvent seules attester, se trouve entre deux écueils qu'il doit également éviter : la gloire d'émouvoir les âmes est réservée à ce juste milieu. Les Anciens auxquels nous sommes redevables des bonnes Doctrines en matière du goût dans tous les genres, ne nous donnent qu'une seule règle sur le grand secret de toucher les cœurs ; et malheureusement cette règle ne saurait s'apprendre : elle consiste uniquement à être touchée soi-même. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* Ils nous avertissent en même temps qu'il faut enfoncer très-avant le trait Oratoire, pour lui donner le temps de produire tout son effet : c'est ce que *Velleius Paterculus* appelle, avec l'imagination pittoresque de l'Antiquité, *s'appesantir sur le coup, en retenant le glaive dans la plaie. Sistere moram in vulnere.*

Cette émotion si difficile à obtenir en Chaire est toujours d'une courte durée. Il faut donc s'arrêter et passer à un autre objet d'intérêt, dès qu'on a fait brèche au cœur des Auditeurs ; car *les incendies des esprits ; dit Cicéron, s'éteignent promptement. Animorum incendia celeriter extinguuntur.*

« J'ajouterai, dit Quintilien, un avis très-important. Qu'un Orateur n'entreprenne point de faire
 » verser des larmes, s'il n'a pas reçu de la Nature
 » une force extraordinaire de génie. Dans toutes
 » les parties, mais sur-tout dans celle-ci, le Discours
 » doit aller toujours en croissant, par ce que

» tout ce qui n'ajoute rien à ce qui précède , semble
 » en effacer l'impression , et qu'aisément tout senti-
 » ment qui baisse tombe et s'éteint. A la vérité le
 » pathétique est un sentiment infiniment puissant
 » quand il s'empare du cœur ; mais s'il ne produit un
 » grand effet , il rend le Discours froid et languis-
 » sant. L'air du visage , le ton de la voix d'un Dé-
 » fenseur , et la figure même de l'Accusé mis en
 » scène , deviennent des sujets de risée pour les
 » Auditeurs qui n'en sont pas émus. Que l'Orateur
 » mesure donc et qu'il juge bien ses forces , ne se
 » faisant aucune illusion sur le fardeau qu'il s'im-
 » pose. Il n'y a point ici pour lui de milieu : s'il ne
 » fait pas pleurer l'Auditeur , il le fait rire à ses dé-
 » pens (1). »

En assistant à des Sermons composés par des gens d'esprit , j'ai été plus d'une fois le triste témoin de ces rires involontaires et universels , qu'excitent la moindre inconvenance , la moindre équivoque , la moindre illusion qu'on saisit toujours dans une Assemblée nombreuse , et qui ne saurait échapper à l'intelligence de personne , dès que le plus léger signe

(1) *Illud præcipuè monendum est , ne quis sine summi ingenii viribus , ad movendas lacrymas aggredi audeat. Ideoque cum in aliis , tum maximè in hac parte debet crescere Oratio : quia , quidquid non adjicit prioribus , etiam detrahere videtur : et faciliè deficit affectus , qui descendit. Nam ut est longè vehementissimus hic , cum invaluit affectus , ita si nihil efficit , tepet. Vultus et vox et ipsa illa excitari rei facies , ludibrio plerumque sunt hominibus quos non permoverunt. Quare metiatur ac diligenter æstimet vires suas , et quantum onus subiturus sit intelligat. Nihil habet ista res medium , sed aut lacrymas meretur aut risum. Quint. lib. 6 , cap. 1.*

d'improbation en avertit la Multitude. Une imprudence d'expression, une prononciation à double sens, ou même une rencontre imprévue de syllabes dont le rapprochement appelle quelque interprétation maligne, suffisent pour causer ces mouvements soudains qui dénoncent l'Orateur aux moqueries de l'Auditoire, dans un temps et dans un pays où la corruption du cœur est pour le moins égale à la finesse de l'esprit. Il en est à cet égard des Sermons comme des Ouvrages dramatiques. On sçait qu'il est très-difficile de faire rire dans une comédie; mais au contraire dans une tragédie et dans un Discours public où l'on ne peut sans beaucoup de talent faire couler des pleurs, rien n'est plus aisé et plus fâcheux d'exciter une risée universelle, quand l'imprévoyance du Prédicateur donne lieu à ce scandale qu'on voit éclater quelquefois dans le lieu Saint.

Le pathétique était le triomphe habituel de Massillon. Il ne montait presque jamais en Chaire pour y traiter un Sujet de sentiment sans faire verser des larmes à son Auditoire. Je ne connais rien de plus vigoureux et en même temps de plus touchant dans la Morale Chrétienne, que le sublime épisode de la disette de 1709, dont il enrichit la fin de la première Partie de son Sermon sur *l'Aumône*, troisième volume du Carême, page 151. J'ai plusieurs fois entendu dire aux Contemporains de l'Évêque de Clermont, que jamais aucune tragédie n'avait ni fait verser plus de pleurs, ni excité de plus longs et plus douloureux gémissements que ce tableau présenté par la Religion à la commisération publique, en pré-

sence d'un Peuple exténué par la faim. Ce furent sur-tout les interrogations réitérées de l'Orateur, à la suite de tant de beaux mouvements Oratoires, ce furent ces interrogations rapides, mêlées à des reproches si justes et à des menaces si foudroyantes, qui mirent le comble au triomphe de son Eloquence, en élevant la pitié à son plus haut période, par le grand ressort de la consternation généralement répandue dans l'Auditoire.

La famine qu'on éprouvait alors, et que Massillon sut retracer à l'imagination avec tant de véhémence, de vérité et d'énergie, renforça tellement de tout l'intérêt de la circonstance l'ascendant naturel de son talent, que non-seulement on fondit en larmes autour de lui, mais encore que les voûtes du Temple retentirent de sanglots. On crut entendre, on entendit dans l'Eglise de NOTRE-DAME, avec la tirade véhémement qu'on va lire, les accents lugubres de la détresse et de l'épuisement, dont la sombre explosion formait de loin en loin un cri étouffé d'horreur et d'indignation contre tous les cœurs insensibles à un si grand désastre public. « Et certes, » dites-moi : tandis que les villes et les campagnes » sont frappées de calamités; que des hommes créés » à l'image de Dieu, broutent l'herbe comme des » animaux, et dans leurs nécessités extrêmes, vont » chercher à travers les champs, une nourriture » que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui » devient pour eux une nourriture de mort, auriez- » vous bien la force d'y être le seul heureux? Tan- » dis que la face de tout un Royaume est changée,

» et que tout retentit de cris et de gémissements
» autour de votre demeure superbe, pourriez-vous
» conserver au-dedans le même air de joie, de
» pompe, de sérénité, d'opulence? et où serait l'hu-
» manité, la raison, la Religion? Dans une Répu-
» blique Payenne, on vous regarderait comme un
» mauvais Citoyen; dans une Société de Sages et
» de Mondains, comme une âme vile, sordide, sans
» noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans
» l'Eglise de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous
» qu'on vous regarde? Eh! comme un monstre in-
» digne du nom de Chrétien que vous portez, de
» la Foi dont vous vous glorifiez, des Sacraments
» dont vous approchez, de l'entrée même de nos
» Temples où vous venez, puisque ce sont là les
» Symboles Sacrés de l'union qui doit régner par-
» mi les Fidèles. Cependant la main du Seigneur
» est étendue sur nos Peuples. Vous le savez; et
» vous vous en plaignez : le Ciel est d'airain pour ce
» Royaume affligé. La misère, la pauvreté, la dé-
» solation, la mort, marchent partout devant vous.
» Or vous échappe-t-il de ces excès de Charité, de-
» venus maintenant une loi commune de justice?
» Prenez-vous sur vous-même une partie des ca-
» lamités de vos Frères? Vous voit-on seulement
» toucher à vos profusions et à vos voluptés, crimi-
» nelles en tout autre temps, mais barbares et pu-
» nissables même par les lois des Hommes en celui-
» ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à
» profit les misères publiques? n'achevez-vous pas
» peut-être de dépouiller les Malheureux, en affec-

» tant de leur tendre une main secourable? et ne
 » savez-vous pas l'Art inhumain d'évaluer les lar-
 » mes et les nécessités de vos Frères? *Entrailles*
 » *cruelles!* dit l'Esprit de Dieu, *hommes barbares!*
 » *quand vous serez rassasiés, vous vous sentirez*
 » *déchirés : votre félicité deviendra elle-même votre*
 » *supplice; et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa*
 » *fureur et sa guerre.* »

LXXIV.
 De l'Onction
 de Fénelon.

Il est dans ce beau genre de l'onction ou du pathétique de la Chaire une Eloquence douce et coulante, qui, sans exciter de violentes secousses, s'insinue sans effort dans l'âme, et y réveille les plus pieuses affections du cœur humain. C'est une suite de sentiments naturels et touchants qui s'épanchent avec abondance; et au moment où l'Auditeur les éprouve, il oublie l'Orateur qui les inspire, il croit converser avec lui-même, ou plutôt assister en quelque sorte, comme témoin, à un entretien secret entre son juge et sa conscience. L'impression qu'on reçoit d'une si tendre et si vive sensibilité se manifeste bientôt au-dehors : chaque mot ajoute à l'émotion qu'on partage, et produit je ne sais quel puissant intérêt qui remue et fait palpiter tous les bons cœurs par le besoin de laisser couler ces larmes de la pitié ou du repentir, qu'on ne verse jamais sans quelque soulagement. Telle est l'Eloquence de Fénelon, Orateur plein de charme, *aimable génie qui sema tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre, et fit régner la vertu par l'onction et par la douceur* (1). La première Partie

(1) Vauvenargues.

de son Discours pour le Sacre de l'Electeur de Cologne, est écrite avec la véhémence et l'élévation de Bossuet : la seconde développe toute l'âme angélique de l'Auteur du Télémaque ; je ne veux en citer ici qu'un seul exemple : il est sublime. « O Pasteurs ! » loin de vous tout cœur rétréci ! Elargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez Pères ; ce n'est pas assez : soyez mères ; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement, à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former JÉSUS - CHRIST dans un cœur. »

Ce serait avoir une bien fausse idée de l'Eloquence Sacrée, que d'exiger d'un Prédicateur des Discours remplis de ces élans pathétiques. Il serait même dangereux de vouloir trop multiplier ou trop étendre les morceaux touchants. *La commisération doit être de peu de durée*, dit Cicéron ; *car rien ne sèche plus promptement que les larmes* (1). L'intérêt se refroidit dès qu'on retient trop longtemps l'Auditeur dans la même situation, sans donner aucun relâche à sa sensibilité et aucun repos à sa conscience. Le travail peut prendre le style pur, correct, imposant, harmonieux ; mais l'effort ne produit jamais une véritable onction ; et plus il en coûte à l'Orateur pour se montrer animé et pathétique, plus son Discours devient languissant

LXXV
De différents
Orateurs qui
ont excellé
dans le genre
pathétique.

(1) *Commiserationem brevem esse oportet, nihil enim lacrymâ citius arescit.* Ad Herennium, lib. 2, 31.

et froid. C'est l'accent de l'inspiration qui décèle dans l'Eloquence la vérité du sentiment comme la chaleur du génie.

D'ailleurs toutes les matières de nos Discours sont-elles susceptibles de mouvements pathétiques? Nos grands Maîtres ne le croyaient point. Ils n'ont même quelquefois pas osé suivre cette route, en traitant les Sujets qui semblaient devoir se prêter le plus naturellement à l'intérêt de la pitié. Bourdaloue, par exemple, a composé quatre Sermons différents sur *la Mort de Jésus-Christ*; et il n'a pas fait une seule *Passion*, dont le caractère propre soit d'être touchante. Son génie envisageait toujours sous un autre rapport, l'histoire des souffrances du Fils de Dieu, aussi, dès son exorde, annonçait-il à ses Auditeurs qu'il ne se proposait nullement de faire verser des larmes. *On vous a cent fois attendris*, disait-il, *et moi je veux vous instruire*. Bourdaloue attendrissait néanmoins; mais il savait placer avec mesure, de distance en distance, ces morceaux de sentiment, qui n'auraient plus frappé l'Auditoire, s'il les eût étendus au-delà de l'espace que les faits pouvaient remplir.

Les plus beaux modèles d'Eloquence pathétique dans les fastes de la Religion, après nos Orateurs du premier rang, sont la harangue de l'Evêque Flavien à l'Empereur Théodose, en faveur des habitants d'Antioche; la requête du vertueux Prélat Barthélemi Las Casas à Philippe II contre les meurtriers des Mexicains; le Sermon de Cheminai sur *la crainte des Jugements de Dieu*, et sa fameuse exhortation pour les Prisonniers.

Ce dernier Discours est écrit avec autant d'unction que de naturel ; mais les idées et les mouvements Oratoires ne s'y élèvent jamais jusqu'au sublime. C'est le ton du Sujet, ce n'en est pas tout l'intérêt et bien moins encore toute la profondeur. Le style de Cheminai, plein de douceur et de mollesse, annonce un très-heureux talent ; ses Sermons respirent une Eloquence attrayante et affectueuse dont le charme fait regretter que cet Ecrivain condamné par la Nature à des infirmités habituelles, n'ait pas assez vécu pour remplir toute sa carrière Oratoire. Il semblait appelé à se montrer le plus touchant des Prédicateurs ; et le Père Bouhours le désigne avec raison, comme l'*Euripide de la Chaire*.

Mais si l'unction est nécessaire à un Discours Chrétien, c'est sur-tout la péroraison qui lui est assignée comme son plus riche domaine : c'est là qu'on s'attend à le voir triompher : c'est là que l'Orateur doit mettre en jeu tous les ressorts de la sensibilité, et frapper les plus grands coups de l'Eloquence. « Il faut, dit Quintilien, réserver pour » la péroraison les plus vives émotions du sentiment. C'est ici, ou jamais, qu'il nous est permis » d'ouvrir toutes les sources de l'Eloquence, et de » déployer toutes ses voiles. Il en est d'un Ouvrage » Oratoire comme d'une tragédie : c'est à la catastrophe du dénouement, que le théâtre doit » retentir d'applaudissements universels (1). »

LXXVI.
De la Péroraison.

(1) *Omnes affectus..... ut cum ex his plurima sint reservanda. At hic, si usquam, totos eloquentie aperire fontes licet, tota possumus*

Tout homme qui sait écrire n'a pas besoin d'être Orateur pour prendre le ton de l'Eloquence, quand il est bien pénétré lui-même de ce qu'il veut exprimer ou inspirer, pourvu toutefois que son émotion ne domine pas trop puissamment son génie. Un sentiment vrai est toujours touchant, et par conséquent naturellement éloquent. C'est ainsi que Quintilien s'élève fort au-dessus de la gloire de tous les Rhéteurs et de la sienne propre, dans l'avant-propos du sixième Livre de son *Institution Oratoire*, où il fait partager à ses Lecteurs sa désolation paternelle, en déplorant avec amour la mort de son fils unique, dont il parle comme d'un prodige. Cet éloge funèbre est sans comparaison le plus beau morceau de son Ouvrage. J'exhorterais volontiers les Candidats de la Chaire qui veulent se former le goût par d'instructives comparaisons, à se proposer pour modèle une si excellente *étude*, et à traduire avec les passages les plus animés de Cicéron ce morceau touchant de Quintilien, depuis les mots, *mihi filius minor quintium egressus annum*, etc. jusqu'à la dernière phrase, dont la rebutante philosophie fait tomber le Livre des mains, parce qu'elle est beaucoup trop stoïque dans la bouche d'un bon Père qui ne devrait pas se dire à lui-même pour se consoler de la perte d'un enfant chéri, que personne n'est

pandere vela.... Tunc est commovendum theatrum, quum ventum est ad ipsum illud quo veteres tragœdiæ clauduntur. Lib. 6, cap. 2, ad finem.

long-temps malheureux, si ce n'est par sa faute.
Nemo nisi suâ culpâ diû dolet.

Quintilien était sans doute encore trop près et trop préoccupé de sa douleur pour la bien peindre. J'ai souvent observé qu'il ne faut pas être malheureux soi-même, quand on veut présenter un tableau éloquent du malheur. Un Poète fera mieux parler un Père affligé qu'il ne parlerait lui-même. Il ne suffit pas toujours de pleurer pour attendrir. La verve de l'imagination inspire ordinairement mieux un Orateur que le sentiment de ses angoisses; et il déplore avec plus d'Eloquence les peines d'autrui que les siennes propres.

C'est dans ce même morceau que Quintilien a consigné une triste observation, qui n'est malheureusement que trop bien fondée, au sujet de la mort prématurée des enfants dont l'esprit se montre extrêmement précoce. *Observatum est celerius occidere festinatam maturitatem.*

On regrette en admirant une preuve si intéressante de la sensibilité de Quintilien, qu'il ne l'ait pas plus souvent développée dans son Ouvrage; qu'au lieu de se borner dans son *Institution* à manifester la justesse de son esprit et la délicatesse de son goût, il n'ait pas laissé parler un peu plus fréquemment son cœur et son âme, en écrivant un Chef-d'œuvre où l'on voudrait voir ses leçons en action, et le trouver éloquent lui-même, quand il parle si bien de l'Eloquence.

Voilà un exemple mémorable de l'Art ou plutôt de l'intérêt avec lequel un simple Rhéteur s'insinue

très-avant dans les âmes sensibles, par le seul épanchement de sa douleur : voici maintenant comment un Orateur Sacré a su émouvoir plus vivement encore son Auditoire par un récit très-court, très-simple et très-propre à faire partager sa tendre admiration pour le Prince dont il prononçait l'éloge au milieu de ses funérailles.

Vers la fin de l'Oraison funèbre du Duc et de la Duchesse de Bourgogne, le Père de La Rue fit éprouver toute la puissance des mouvements pathétiques qu'un Orateur peut exciter en terminant son Discours. « Quand la consternation et la douleur, dit M. Thomas, en examinant les Oraisons funèbres du Père de La Rue dans son *Essai sur les Eloges*, tome 4, chap. 31, page 75, » « Quand la consternation et la douleur sont dans » une Assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. » La Rue fit couler des larmes, et par la force » de son Sujet, et par les beautés que son génie » sut en tirer ». Le Panégyriste était touché, il toucha profondément son Auditoire. Il osa même parler de lui et se mettre un instant en scène avec le Prince mourant. Mais avec quelle profonde humilité, avec quel sentiment d'admiration, et quel accent de douleur ne le vit-on pas révéler pour la gloire du Duc de Bourgogne, l'une de ses confidences religieuses, sans blesser néanmoins la sainte délicatesse que lui imposait son Ministère de Confesseur du même Prince dont il prononçait l'éloge funèbre, après avoir reçu ses derniers soupirs ! « Quelle joie, s'écrie le Père de La Rue, quelle

» joie pour ce Prince dans ces moments où libre
 » des affaires, il pouvait penser à Dieu ! *Penser*
 » à Dieu, disait-il, *y a-t-il rien de plus doux ?*
 » Eh ! à qui faisait-il cette confiance ? à qui ? vous
 » ne le saurez que par mes larmes ; et je n'en
 » attesterai point autrement la vérité. *Penser à*
 » Dieu, disait-il, *y peut-on trouver de la peine,*
 » *sur-tout quand on est affligé ?* »

Oh ! que cette réponse est à-la-fois fine et touchante ! *Vous ne le saurez que par mes larmes, et je n'en attesterai point autrement la vérité,* me semble un trait sublime de sentiment et de situation. Bossuet lui-même n'aurait pu mieux dire.

Tous les Sujets de Morale peuvent ainsi aboutir à des mouvements pathétiques. L'attention de l'Auditeur, qu'il faut toujours ranimer vers la fin d'un Sermon, invite le Ministre de la Parole à couronner l'instruction par des images touchantes mêlées à des peintures vives et énergiques, qui remuent fortement les consciences, et laissent dans tous les esprits comme dans tous les cœurs une impression profonde.

Quelques Rhéteurs établissent, comme une règle de l'Art Oratoire, qu'il faut rappeler, dans cette Partie d'un Sermon, ses principaux raisonnements, et en présenter l'analyse. Mais une pareille répétition ne rendrait-elle pas le Discours languissant, si elle ramenait l'esprit de l'Auditeur vers des idées dont il ne peut plus être vivement frappé, quand il en a déjà éprouvé et, pour ainsi dire, épuisé l'intérêt ? Cicéron compare un Orateur qu'on voit revenir ainsi sur ses pas, aux circuits d'un serpent

qui achève ses circonvolutions en mordant sa queue. On peut donc, sur la foi de Cicéron, s'élever avec confiance contre cette méthode, qui n'a jamais été suivie par aucun des grands Maîtres de l'Art.

Si une telle récapitulation de preuves pouvait terminer avec succès un Discours, ne serait-ce pas sur-tout au Barreau qu'on l'aurait employée ? Or je n'y en connais aucun exemple. En vain voudrait-on nous opposer l'autorité et le succès de Cicéron dans sa belle harangue des *Supplices* contre Verrès. L'Orateur invoque successivement dans sa péroraison tous les dieux, toutes les Déeses contre les dilapidations de ce brigand qui avait pillé leurs Temples, et rend ainsi plus frappant le tableau de ses sacrilèges déprédations ; mais ces apostrophes sublimes ne sont-elles donc qu'une simple répétition sommaire ? et ne deviennent-elles pas au contraire l'apogée de l'Eloquence, et le plus beau triomphe Oratoire du plaidoyer ? Cicéron a prouvé d'abord que Verrès était dépourvu de toute espèce de talent militaire ; et il nous l'a représenté comme également incapable de commander une flotte et une armée. Il a rappelé ensuite les excès de ses débauches, de ses concussions, de son avarice, et de ses cruautés envers un Citoyen Romain, qu'il avait eu l'insolente lâcheté de faire crucifier sur les côtes de la Sicile, le visage tourné du côté de Rome, afin que les derniers regards de cet infortuné fussent dirigés vers sa Patrie, dont Verrès semblait ainsi braver avec plus d'audace le ressentiment, mépriser le courroux et outrager la

puissance. Cicéron oublie tous ces divers attentats à la fin de son Discours, pour soulever uniquement contre cet impie la Religion du Peuple Romain, en ne reprochant plus à l'Accusé que ses sacrilèges. Est-ce donc là ne présenter aux Juges qu'un simple résumé dans sa péroraison ?

Nos plus illustres Orateurs ne récapitulent jamais non plus, en finissant un Sermon, le plan et les arguments du Sujet. Massillon retrace rapidement, il est vrai, quelques-unes de ses preuves dans la péroraison de son Discours sur *la certitude d'un Avenir*; mais loin de s'appesantir sur les contradictions qu'il reproche aux Impies, il se livre à tous les nouveaux élans vers lesquels le poussent alors les mouvements les plus pathétiques et les plus impétueux. D'ailleurs un exemple unique, dont on pourrait même contester à-la-fois, et le succès et la réalité, ne suffirait pas sans doute pour établir une règle générale de l'Art Oratoire.

Eh quoi! devrions-nous donc imiter Massillon et Bourdaloue lui-même, s'ils étaient assujettis à une marche si didactique et si monotone ? Qui ne sent combien de pareils corollaires attiédiraient le Prédicateur et l'Assemblée ? Les résultats d'un Discours vraiment Oratoire ne se bornent point à de simples conséquences spéculatives. Vous n'avez encore rien fait, ou du moins rien gagné, quand vous avez établi vos preuves; c'est de ce point qu'il faut partir pour triompher des passions, afin qu'il ne reste plus au Pécheur aucune excuse, et que la conviction excite en lui l'émotion qui doit

amener le repentir. Or, pour produire de tels effets, laissez là tous vos raisonnements dès que vous les avez suffisamment développés; et croyez sans en faire l'épreuve à vos dépens, qu'on affaiblit tout ce que l'on répète.

Paraphraser plutôt en entier, si l'étendue du Texte Sacré le permet, ou du moins en partie, quelque Psaume relatif à votre Sujet; et dans les regrets ou dans les faiblesses de David, montrez-moi les remords et les misères secrètes de tous les Hommes. Je veux apprendre de vous le secret le plus intime de mon âme. Or ces Commentaires pieux et dramatiques sont d'autant plus propres à vous le révéler, qu'ils ont déjà fourni à l'Eloquence de la Chaire plusieurs belles et touchantes péroraisons : Massillon me semble en avoir donné avec un heureux à propos le premier exemple, en appliquant le développement le plus pathétique de tous les versets du *de profundis*, à la péroraison de son admirable homélie sur le Lazare. L'Abbé Poulle a su l'imiter avec gloire à la fin de son Sermon sur le Ciel, par la paraphrase éloquente du Psaume *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*. Le Psaume 23, *Domini est terra, etc*, offrirait le cadre le plus heureux aux derniers mouvements Oratoires d'une instruction Chrétienne sur l'amour des richesses, matière dans laquelle Bourdaloue déploie éminemment tout le courage de son zèle et toute la véhémence de son génie (1).

(1) Sermon sur les Richesses pour le jeudi de la seconde semaine du Carême, à l'occasion de l'Evangile du Mauvais Riche.

Le Psaume 112, *Laudate pueri Dominum, etc.* pourrait animer, en la rendant attendrissante et sublime, une péroraison qui remuerait profondément tous les cœurs dans les Sujets les plus favorables à l'Eloquence de la Chaire : je veux dire, à la fin d'un Discours d'appareil pour la solennité d'une première Communion, où il serait si glorieux et si doux à notre Ministère d'exalter au plus haut degré la piété filiale des enfants, en interprétant avec vérité, au nom de la Religion leur commune Mère, la sainte joie et les déchirantes inquiétudes des Auteurs de leurs jours. Le Psaume 115, *Credidi propter quod locutus sum, etc.* semble coupé à dessein pour exposer avec beaucoup de propriété et d'intérêt les sentiments les plus tendres et les plus héroïques de la ferveur Chrétienne, à l'occasion d'une vêtue ou d'une profession Religieuse. Le Psaume 30, *In te, Domine, speravi, etc.* et mieux encore le Psaume 90, *Qui habitat in adjutorio altissimi, etc.* quoiqu'un peu trop long pour être paraphrasé en entier, offriraient un canevas admirable pour ranimer avec la progression la plus intéressante de chaleur, d'élévation et d'éclat, la conclusion d'un Discours sur la Confiance en Dieu ou sur la prédestination. Enfin quelque Sujet que veuille approfondir un Orateur Sacré, le Psautier offrira toujours une touchante péroraison à son Eloquence.

Mais pour produire un grand effet dans ces paraphrases Oratoires d'un Psaume adapté à la matière qu'on traite, il faut que chaque verset présente un

nouvel intérêt avec une heureuse diversité de couleurs et de mouvements; il faut qu'une continuelle variété d'idées, de tours, d'images et de sentiments en écarte l'uniformité et la monotonie, il faut enfin que la terreur et la pitié, l'espérance et la crainte, la force et la douceur, l'onction et la magnificence, l'admiration et l'amour s'y succèdent tour-à-tour avec une véhémence rapide. C'est un dialogue de l'âme avec Dieu : chaque Auditeur doit y retrouver sa conscience, ses contradictions, sa faiblesse, ses misères les plus intimes, son langage le plus secret, et savoir gré au Ministre de la Parole de l'avoir peint avec autant de vérité que de charité, en servant à-la-fois d'interlocuteur éloquent et de fidèle interprète à tous les cœurs.

Enfin pour varier les tons et les couleurs de vos péroraisons, exhortez, attendrissez vos Auditeurs, à l'exemple du Père Le Chapelain, vers la fin très-pathétique de son Sermon sur *l'Aumône*; confondez comme lui par les répétitions des apostrophes les plus pressantes les divers états qui composent la Société; emparez-vous de tous les cœurs; déployez toutes les richesses de votre talent pour montrer l'intérêt dans le devoir, et pour prouver que le bonheur ne se trouve que dans la vertu. Que dirai-je encore? oubliez les méthodes, oubliez l'Art lui-même pour le surpasser; élevez-vous vers Dieu par des prières attendrissantes : c'est le dernier et le plus puissant moyen d'éveiller le remords, ce vers rongeur du crime, qui réconcilie le pécheur avec Dieu, en armant sa conscience contre lui-même. Massillon

incomparable en ce genre, comme je l'ai déjà montré, vous présente les plus beaux modèles de cette componction Oratoire, ainsi que de la manière suppliante de parler pieusement à Dieu, quand il va terminer ses instructions. L'Eloquence et la Foi rendent alors le Juge Suprême présent à tous les esprits, et demandent grâce au Tribunal de la Croix pour tous les Coupables. Dites à Dieu avec confiance au nom du pécheur attendri tout ce que pourra vous suggérer votre zèle : le pécheur est ému, il ne vous démentira point. Eh ! quel moyen de résister à l'Orateur qui fait si bien partager ses sentiments et souscrire à toutes ses promesses ! Je vous invite à relire, sur-tout à imiter comme un Chef-d'œuvre de péroraison la prière si remarquable et si entraînant que ce grand Maître tire à la fin de son Sermon sur *le petit nombre des Elus*, du développement de ces paroles que lui fournit le Prophète Jérémie : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer. *Te oportet adorari, Domine*. Devenez ainsi l'éloquent intercesseur de votre Auditoire auprès de la Justice Divine, et que cette Multitude qui résiste encore à toutes les menaces de votre zèle, soit contrainte de céder enfin aux épanchements de votre Charité.

En vain auriez-vous reçu de la Nature cet heureux don de persuader et d'émuvoir, en vain auriez-vous perfectionné votre talent par l'étude des régies ; en vain même écrieriez-vous avec Eloquence, vous ne seriez jamais en Chaire un Orateur vraiment éloquent, si vous étiez souvent interrompu dans le débit de vos Discours par les infidélités ou les hésitations de

LXXVII.
De la Mé-
moire.

votre mémoire; vous devez même être assez indépendant et assez sûr de cette faculté, pour oser improviser tous les traits heureux que le moment inspire, sans être contraint de négliger votre élocution, par la crainte de ne plus retrouver le fil de votre Discours au point fixe où vous cessez de le suivre.

Cicéron appelle la mémoire *le trésor de l'esprit*(1); et il la compte toujours parmi les qualités les plus essentielles à un Orateur dans la carrière même du Barreau, où elle est bien moins éprouvée qu'en Chaire. On récite mal ce qu'on ne sait pas imperturbablement, on ajoute par cet embarras au ton d'apprêt qui n'est déjà que trop sensible en Chaire une inquiète oppression qui fatigue et détache l'Auditeur.

Toutes les fois que les Auditeurs subissent un si triste déplaisir, ils craignent de s'exposer encore au même mécompte, et n'écoutent plus qu'avec anxiété, d'où il résulte qu'un défaut de mémoire, qui ne fait aucun tort au mérite de l'Orateur, nuit infiniment à l'effet du Discours. Le moindre incident, la plus légère cause de distraction, le plus petit bruit dans l'Eglise où l'on prêche suffisent pour rompre le fil des idées et pour couper toute espèce de mouvement Oratoire. L'Auditeur ainsi séparé de l'intérêt qui l'entraînait laisse divaguer ses pensées; quand on l'a troublé dans son attention. Ne regardez donc jamais comme perdu le temps que vous sacrifiez à ce travail, pour ainsi dire, mécanique de la mémoire. Non certes, ce n'est point ce temps fastidieux que

(1) *Memoria thesaurus est mentis. De Oratore 27.*

vous perdez, c'est au contraire toute la fatigue antérieure d'une composition soignée, que vous rendez inutile, si vous n'apprenez avec la plus patiente exactitude ce même Sermon qui, après vous avoir coûté tant de veilles, n'obtiendra néanmoins aucun succès en Chaire, sans ce prestige d'un débit coulant, et n'y pourra par conséquent produire aucun fruit.

Bourdaloue et Massillon, nés l'un et l'autre avec une mémoire ingrate, et d'ailleurs surchargée d'un si grand nombre de Discours, qu'ils pouvaient prêcher toutes les Stations, toutes les solennités et presque chaque semaine de l'année, sans jamais en répéter aucun, étaient quelquefois obligés d'avoir recours à leur manuscrit, sur-tout Bourdaloue qui ne voulut jamais s'assujettir à l'assistance d'un souffleur dans l'exercice du Ministère Sacré; mais il devait sentir avec une espèce d'humiliation combien cet état pénible d'un Auditoire déconcerté et interrompu dans la jouissance d'un si beau talent, diminuait l'intérêt et le charme qu'on trouvait à l'entendre. L'Evêque de Clermont, *excédé*, disait-il, *d'apprendre tous les jours sa leçon comme un écolier*, en conçut un tel dégoût pour la Chaire, qu'il ne voulut plus y monter pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il se réduisit durant tout le cours de son Episcopat à lire ses Discours synodaux dans son Séminaire. On sait qu'étant un jour pressé d'indiquer celui de ses Sermons dont il était le plus content, il répondit avec une ingénieuse franchise, de la manière la plus propre à bien faire sentir à quel point la fidélité de la mémoire influe sur l'effet du

pour l'enseignement de la Religion, il faut toujours conserver l'ancienne méthode, et assujettir les Prédicateurs à la loi d'apprendre par cœur tous les Discours qu'ils prononcent dans les Chaires Chrétiennes. Si jamais les Ministres de l'Évangile voulaient se contenter de lire leurs instructions en Chaire, ils n'attireraient plus dans nos Temples une si grande affluence d'Auditeurs; et leur Mission produirait beaucoup moins de fruits. Un débit de mémoire se rapproche quelquefois d'une inspiration soudaine, au lieu que la froide lecture d'un manuscrit ne saurait jamais dominer une Assemblée nombreuse avec autant d'empire.

LXXVIII.
De l'Action
Oratoire.

Lorsqu'un Sermon est achevé, et même lorsqu'il est appris, il reste encore beaucoup à faire à un Prédicateur pour le complément et le triomphe de son Apostolat. Le succès de la Composition dépend singulièrement de la manière de dire. Cette partie de l'Art suffirait pour fournir seule la matière d'un grand Ouvrage. Les Anciens regardaient l'Action comme une portion très-importante de l'Eloquence; et ils avaient porté la savante magie du débit à un degré de perfection dont nous n'avons probablement aucune idée, si nous en jugeons du moins par les étonnants effets qu'ils lui attribuent.

Cicéron appelle cet Art de la déclamation *une espèce d'Eloquence du corps, qui se compose de la voix et des mouvements de l'Orateur. Est Actio quasi quædam corporis Eloquentia, cum constet motu et voce.* L'Abbé Dinouart en a fait le sujet d'un traité intitulé, *de l'Eloquence du corps.* Ce Livre as-

sez peu connu renferme des leçons élémentaires et communes sur l'attitude et les gestes ou les mouvements des bras et des mains, qui sont une langue pantomime propre à parler aux yeux. Je ne me jetterai point dans cette théorie didactique, dont les résultats n'aboutissent presque jamais à des règles usuelles auxquelles on puisse astreindre l'exercice du Ministère de la Parole.

Les études les plus instructives en ce genre, consistent à contracter de bonne heure l'habitude de bien lire à haute voix, sur-tout en Société (genre de mérite assez rare), d'abord des Livres historiques qui n'ont besoin d'aucune déclamation, ensuite de bons Ouvrages dans le genre épistolaire qui se rapprochent plus de la conversation, c'est-à-dire, du ton, de la variété et des inflexions naturelles qu'on devrait, ce semble, retrouver sans le moindre effort, et reproduire le plus qu'il est possible, mais avec beaucoup plus de noblesse et d'éclat, quand on parle en public.

Cet exercice habituel apprend à bien lire les Ouvrages de tout genre, quand on commence par les Fables de la Fontaine, que je regarde comme l'Ouvrage le mieux assorti à ce dessein, parce qu'il réunit au plus haut degré les nuances les plus variées pour avertir et pour diriger à chaque ligne le goût du Lecteur, par la simplicité et le naturel des récits, le mélange des tons, la rapidité des traits, la pompe de certaines descriptions, l'intérêt d'un dialogue coupé, vif et serré, qui s'élève quelquefois à la plus haute Poésie et à la plus sublime Flo-

quence. C'est après ces premiers essais qu'on peut lire à haute voix, avec autant de confiance que de profit, les Poètes et les Orateurs, en se bornant à bien articuler ce qui ne doit être que parlé, en déclamant devant des Juges éclairés et sévères, tantôt debout, tantôt assis, quelquefois même, comme le demandait sagement Rollin, pour s'assurer une contenance décente dans les exercices littéraires, en s'appuyant, quand on parle de mémoire, sur une chaise ou sur un bureau qui deviennent une espèce de tribune aux harangues. C'est ainsi qu'il faut étudier la tactique du Barreau et de la Chaire, je dirai même, de chaque Chaire en Particulier, en y essayant la portée de sa voix, et en y cherchant les points les plus sonores, pour se mettre d'avance en scène avec les Auditeurs, sur lesquels on doit exercer la puissance de la Parole.

Toute autre méthode pour apprendre à déclamer un Discours ne serait guères que l'Art mécanique et froid de copier servilement un Maître, et de dénaturer son propre talent, sans acquérir celui qu'on chercherait à imiter. Les bons Modèles et l'exercice sont plus instructifs en ce genre que les leçons et les Livres.

Si nous voulons imiter la Nature qui doit être toujours le type et la règle de l'Art, nous verrons qu'on se recueille au lieu de s'agiter en parlant, quand on expose ses raisons, pour les faire écouter, et si nous savons observer la Société, il nous sera facile de nous convaincre, qu'on y gesticule encore moins qu'on n'y déclame. Nous en concluons que tout ce

qui n'est qu'exposition, preuve ou récit, ne comporte aucune déclamation, et que la multiplicité des gestes n'est jamais noble.

Tout ce qui est de pur raisonnement dans un Discours doit donc être dit avec dignité et simplicité. Mais les mouvements de l'âme veulent être accentués par les inflexions variées d'une voix tantôt élevée, tantôt adoucie, tantôt lente, tantôt précipitée, qui marquent la nuance des sentiments qu'on veut exprimer ou exciter. L'Art de la Musique se borne à cette seule et savante variété de sept notes dont le retour répété sans cesse, et toujours nouveau, paraît être ce que la Nature offre de plus merveilleux dans l'emploi diversifié d'une quantité si restreinte d'éléments primitifs, après toutefois les combinaisons infinies d'un premier idiome donné à l'Homme par son Créateur, et formé de si peu de lettres de l'alphabet, avec lesquelles l'esprit humain réduit à ce petit nombre de sons qu'il a saisis dans l'organe de la voix, a su créer ensuite toutes les Langues et composer tous les Livres. Ce même Art de varier les inflexions de la voix est aussi le grand secret de la déclamation Oratoire : c'est cette continuité ou cette diversité d'accents, de mesures, de tons et de demi-tons, qui soutiennent et font ressortir les mouvements, les figures et les couleurs du Discours. M. de Lille possède au plus haut degré le talent enchanteur de ralentir ou d'accélérer son débit quand il récite ses vers : c'est son grand secret pour faire ressortir l'harmonie, la richesse et tout le charme de

son style avec une magie qui lui est propre, et qui enlève les applaudissements universels.

Je défendrais cependant avec la plus juste sévérité aux jeunes Orateurs de regarder jamais ni le théâtre comme une bonne école de geste, ni les Acteurs comme les vrais Modèles de la déclamation Oratoire. L'optique de la scène et les contrastes du dialogue exigent ou du moins comportent une charge, une familiarité, une exaltation, et des mouvements que le monologue et l'espace de la Tribune Sacrée ne sauraient admettre. La différence d'action et de genre est ici très-marquée. Rien n'est donc de plus mauvais goût, et de plus contraire au ton de la Chaire qu'une manière théâtrale. On en est averti sur-le-champ quand on a le sentiment et l'habitude du saint Ministère; et ce n'est jamais à l'avantage du Déclamateur qui s'abaisse à ces indécentes imitations.

Je me souviens d'avoir entendu le Kain lire d'une manière déplorable l'Oraison funèbre du Grand Condé, en présence d'une Société choisie qui s'était promis un très-grand plaisir de son premier essai en ce genre. Il défigurait totalement Bossuet, dont les morceaux les plus sublimes, exagérés avec emphase, étonnaient plus qu'ils ne plaisaient dans sa bouche. Le Kain s'en aperçut bientôt; et il ne tarda point à comprendre que l'Action Oratoire d'un Prédicateur devait être moins turbulente, sans être moins animée que la déclamation dramatique. Il voulut qu'un homme du métier lût devant lui quelques pages de ce Chef-d'œuvre qu'il était si loin de faire valoir; et re-

prenant ensuite la lecture mieux raisonnée du même Discours, il y fit entrevoir quelques lueurs de son talent. La vérité ne me permet de le louer qu'avec cette mesure. Malgré la prévention très-favorable avec laquelle on l'écoutait, il parut à une distance infinie de l'enthousiasme qu'il inspirait dans ses rôles ; et il reconnut qu'un Orateur ne devait pas, dit-il, *jouer* comme un Comédien.

Vous éviterez la monotonie du débit qui est le grand écueil du monologue, en vous tenant souvent debout, quand vous avez besoin de soutenir votre voix dans la même plénitude, en vous asseyant lorsque vous désirez qu'elle baisse, et en changeant d'attitude, toutes les fois que vous voudrez en varier les intonations ou la modulation. Le ton de cet organe qui dépend dans chaque période de la gravité ou de l'éclat qu'on lui donne au commencement de la phrase, a une liaison intime avec toute l'habitude du corps. Or il n'existe plus de déclamation Oratoire sans cette diversité d'inflexions qu'il faut donc pouvoir nuancer à volonté, en les assortissant à la manière de se dessiner en Chaire. Les cloches dont le timbre est si agréable, et l'uniformité si monotone, n'ont aucune harmonie, précisément parce qu'elles n'ont aucune variété, à moins que les sons n'en soient assez progressivement gradués, pour que la série des notes permette d'en concerter les accords dans toute l'étendue de l'échelle diatonique.

L'attitude du Prédicateur qui est par conséquent une partie très-importante de son Action en Public, dépend sur-tout en Chaire de la position de

ses pieds. Les Anciens avaient analysé le vrai beau dans ces moindres nuances ; ils savaient combien cet Art si indifférent en apparence d'affermir les bases et d'assurer les balancements de son corps, influe sur toute la contenance d'un homme qui parle en public. Relativement aux pieds, dit Quintilien, il y a deux choses à observer, la pose et la marche. *In pedibus observantur status et incessus.* Lib. 2, cap. 3. En effet sans cette précaution de bien poser ses pieds, un Orateur ne peut plus avoir ni assurance, ni à-plomb, ni noblesse, ni maintien, ni grâce, ni fermeté dans sa manière de se mettre en scène avec son Auditoire, devant lequel la posture qu'il prend doit être naturelle et libre, mais sans abandon et sans familiarité, composée et grave, et néanmoins sans apprêt comme sans gêne. Les jeunes Prédicateurs sont loin de soupçonner que les pieds concourent presque autant que les mains à cet ensemble du geste qui ne constitue point, mais qui relève singulièrement l'Action Oratoire ; et que toute la souplesse du corps dépend de cette position qui en détermine l'attitude et en règle la mobilité.

Quand vous aurez ainsi assuré le port noble qui se prête le mieux à la liberté de vos mouvements, choisissez et saisissez les intonations les plus propres à l'effet que vous voulez produire. Ne dirigez jamais votre voix vers un espace vide où elle irait se perdre ; mais par la direction des sons que produit votre bouche, donnez-lui pour points de repercussion, une enceinte plus resserrée, des

murs pleins, des piliers, des colonnes, des ceintres, des corps sonores qui la fassent retentir dans tout l'Auditoire. Parlez habituellement devant vous, sans vous tourner et même sans vous pencher à droite et à gauche. Votre organe ne peut s'étendre que dans une sphère dont vous êtes le centre. Si vous vous dirigez trop vers un côté, on ne vous entend plus de l'autre; au lieu qu'en vous orientant vers le point central de votre Assemblée, vous répandez également les rayons de votre voix dans tout le cercle qui vous environne. L'exercice de la Chaire révèle peu à peu tous ces secrets secondaires de l'Art aux observations d'un Orateur prévoyant qui doit étudier sous tous ses rapports le local de chaque Eglise où il veut remplir le Ministère Evangélique.

Articulez nettement vos paroles, soyez même attentif à les relever par une plénitude ascendante de tons aux finales de chaque période; ponctuez, et toutes les fois que l'exactitude ou l'usage l'exigent, orthographiez en quelque sorte le langage; faites vibrer à l'oreille toutes les consonnes qui doivent frapper les voyelles; appuyez sensiblement sur la chute de vos phrases sans la moindre affectation, mais en même temps sans vous permettre ces aspirations gutturales dont les vagues désinences ne forment qu'un bruit sourd et confus, sans descendre à ce demi-ton prolongé et inarticulé qui en laissant tomber les syllabes engloutit les mots, et sur-tout sans aucune des prononciations négligées ou avortées de la société. Ne craignez

jamais qu'une articulation pleine et exacte, pourvu qu'elle ne blesse aucune règle de la prosodie, vous donne un mauvais accent de Province, que les grands Acteurs prennent pourtant quelquefois à leur insçu dans les situations très-animées, parce qu'il est alors le véritable accent de la Nature, des passions et de l'Eloquence. Tenez-vous le plus souvent debout et toujours droit sans roideur, en évitant également le double excès de lever ou d'incliner immodérément la tête, qui n'a plus de grâce quand elle est trop haute, ni de noblesse quand elle est trop basse.

On ne saurait en Chaire s'interdire avec assez de rigueur toute continuité de cris pénibles et prolongés. Cette frénésie de clameurs est en quelque sorte la voix confidentielle de la conscience littéraire, dont les inquiétudes décèlent un Déclamateur sans talent. On devient bruyant parce qu'on n'ose pas se fier à un débit calme, sans craindre de devenir ennuyeux et plat. Tout ce vain bruit ne ferait jamais paraître un Discours meilleur. Loin de vous livrer aveuglément à ces fatigantes vociférations, distinguez le ton grave, le ton moyen et le ton aigu de votre organe; si vous ne savez pas les choisir et les employer alternativement à volonté, l'Art de la déclamation n'existe pas pour vous. C'est le milieu de votre voix que vous devez prendre habituellement, afin qu'elle puisse monter sans devenir criarde, et baisser sans être sourde. Les cris multipliés ne servent qu'à se détruire l'un l'autre, et à distraire l'Auditoire ou à

l'excéder. Voulez-vous être bien écouté d'une nombreuse Assemblée ? diminuez donc le volume de votre voix au lieu de l'enfler. C'est ainsi que l'on fixe l'attention. Il ne faut pas sans doute qu'il en coûte une contention habituelle d'oreille pour démêler vos paroles ; mais il importe qu'on sente le besoin d'une certaine application d'esprit, commandée par l'intérêt progressif des idées, pour suivre sans relâche le fil de votre Discours, et que sans gêne, comme sans efforts, on craigne la moindre distraction qui en ferait perdre l'enchaînement et l'ensemble.

Un cri perçant dans la bouche d'un Orateur peut cependant ajouter quelquefois une grande énergie à un trait ou à un mot remarquable dans un morceau de sentiment et dans une tirade véhémement. Ce n'est donc point cet accent pathétique d'une âme profondément émue que je prétends interdire aux Ministres de la Parole : c'est uniquement l'abus, c'est-à-dire, la fréquence, la réunion et sur-tout la répétition de ces détonations brusques et discordantes, qu'on doit éviter en Chaire, parce que ces éclats de voix diminuent l'effet d'un tableau éloquent, au lieu d'en augmenter la puissance.

J'avoue hautement qu'on peut citer dans l'histoire de la Chaire, de grands exemples qui semblent recommander ces cris aigus et déchirants au triomphe de l'Action Oratoire : il ne s'agit que de les placer à propos, de ne pas trop les étendre, et de ne les prodiguer jamais. Bossuet dont l'autorité

est législative dans tous les domaines de l'Eloquence avait saisi la véritable mesure de la perfection dans sa manière de dire, où le naturel faisait disparaître l'Art. L'Abbé de Choisy qui l'avait très-souvent entendu prêcher, rend un hommage bien mérité au nouvel empire qu'empruntait souvent son génie des élans de son organe. Voici le témoignage traditionnel qu'il nous en a transmis, au milieu de l'Eloge de ce grand Homme, prononcé en présence de l'Académie Française, et qu'on trouve dans le Recueil des Discours publiés en 1704 par cette Compagnie. « Son action dans la Chaire de Vérité, » dit-il, était si naturelle; *ses tons si percants,* » *et en même temps si justes;* ses peintures si » vives, que tantôt majestueux et tranquille comme » un grand fleuve, il nous conduisait d'une ma- » nière douce et presque insensible à la connaissance » de la Vérité; et tantôt rapide, impétueux comme » un torrent, il forçait les esprits, entraînait les » cœurs, et ne vous permettait que le silence et » l'admiration. »

Les Orateurs les plus populaires, tels que Brindaine et le Père Beauregard, avaient reçu de la Nature, comme Bossuet, un très-bel organe. Nous les avons vus s'en prévaloir de nos jours, et même jusqu'à l'excès, si j'ose le dire, pour relever par des cris aigus et retentissants, le remplissage de lieux communs, dans le débit de leurs Sermons. La première explosion de ces inflexions inattendues excitait une vive émotion dans l'Auditoire; mais, il faut l'avouer, la suite et l'accroissement de ces

éclats forcés et monotones, loin de soutenir cette impression de terreur, dégénérait quelquefois en glapissements aigres et discords, et ne faisait plus éprouver aux Auditeurs qu'une sensation pénible et une fatigue importune.

Je veux, dit Quintilien, que la parole soit coulante sans être précipitée, et qu'elle soit toujours réglée sans être jamais lente. *Promptum sit os non præceps, moderatum non lentum.* Cet habile Maître voulait prémunir également ses Disciples contre les pertes inévitables qu'occasionne un débit trop rapide et contre le dégoût d'une prononciation sans cesse interrompue par le besoin de reprendre haleine : il connaissait aussi l'artifice si commun de ces inflexions astucieuses et de ces repos brusques, qu'on appelle au théâtre l'*Art de battre la caisse*. On éloigne ainsi de soi l'attention de l'Auditeur en voulant ravir son admiration, quand on s'expose à la double honte de prétendre la forcer et de ne pouvoir pas l'obtenir. Or ce mécompte se renouvelle souvent, quand on fait succéder un repos absolu aux transports les plus véhéments. C'est l'expédient ordinaire de ces Orateurs qu'on voit, selon l'observation de Quintilien, s'arrêter tout-à-coup et mendier des applaudissements par leur silence. *Sistere subito et laudem silentio porcere.* *De Inst. Orat.* lib. 2, cap. 3. « Tous ces Déclamateurs, ajoute plus loin Quintilien, cherchent » par leur manière de débiter, à se faire une réputation d'Orateur énergique. Ils crient à tout » propos, ils mugissent continuellement, en par-

» lant toujours, comme ils disent eux-mêmes, *avec*
 » *une main en l'air*; ils tournent de tout côté,
 » haletant, s'agitant, gesticulant, secouant la tête
 » comme des furieux. On les voit bientôt battre
 » sans cesse des mains, frapper du pied, se meur-
 » trir la cuisse, la poitrine, le front : voilà ce
 » qui produit un effet merveilleux sur le menu
 » peuple; mais ce qu'ils appellent de la véhémence
 » n'est autre chose que de l'emportement (1). »

Si, sans aspirer aux triomphes éclatants et rares d'une Action Oratoire qu'on puisse citer comme un modèle, vos facultés vous restreignent au seul espoir d'apprendre à éviter les défauts les plus ordinaires dans la déclamation, voici les moyens que l'art peut indiquer pour obtenir un succès si modeste. S'exciter à une confiance encourageante, en augurant favorablement du succès de son Discours, et en se disant à soi-même au moment où l'on va le prononcer, qu'on peut se flatter d'intéresser l'Auditoire, quelque éclairé qu'on le suppose, parce qu'aucun des Assistants n'a dans cet instant aussi présente que l'Orateur à sa pensée la matière qu'il va traiter; se pénétrer profondément de son Sujet, et rapporter à l'instant de la Composition pour retrouver et reproduire dans l'esprit

(1) *Verum hi pronuntiatione quoque famam dicendi fortius querunt. Nam et clamant ubique, et omnia levata, ut ipsi vocant, manu emugiunt, multo discursu, anhelitu, jactatione furentes. Jam collidere manus, terræ pedem incutere, femur, pectus, frontem cedere, mire ad pullatum circulum faciunt.... At illi hanc vim appellant quæ est potius violentia. Lib. 2, cap. 12.*

des Auditeurs la première impression que firent vos idées et vos sentiments sur votre âme, distribuer avec une sage économie dans toutes les parties du Discours la chaleur dont on est animé, de peur de tomber dans la langueur en épuisant ses forces; parler avec une religieuse autorité, mais aucune teinte d'orgueil, pour captiver à-la-fois l'attention et la bienveillance de l'Auditoire; éviter toute emphase, et l'astuce trop sensible de glisser rapidement sur un morceau faible, pour appuyer avec prétention sur les traits qu'on croit plus heureux; s'interdire absolument la déclamation d'un Acteur, et craindre d'introduire dans la Chaire la pantomime théâtrale qui n'y réussira jamais; être bien convaincu qu'on s'expose à ne plus produire aucun effet quand on veut tout faire valoir; éviter la multiplicité des gestes, ne jamais se permettre surtout celui du mot dans le mouvement général de la période; se préserver de toute agitation, et ne jamais frapper la Chaire ni des pieds ni des mains; varier ses inflexions à chaque figure et ses intonations à chaque paragraphe; imiter le plus qu'il est possible les accents simples et passionnés de la Nature dans l'Action comme dans la composition elle-même; mêler enfin dans le courant du débit, toutes les fois qu'un trait Oratoire l'exige, des repos ou des silences toujours frappants quand ils sont rares et bien placés : tels sont les innocents artifices qu'un Orateur Chrétien peut faire contribuer sans inconvenance aux saints triomphes de son Ministère.

Les Stations d'un grand Orateur m'ont toujours

paru la meilleure école de déclamation que l'on puisse fréquenter. On n'oubliera jamais l'effet prodigieux que produisait l'action imposante et auguste de Bossuet. Rien n'y annonçait l'apprêt : il était simple et sublime. « La noblesse, le port majestueux de tout son extérieur ajoutaient encore un nouveau poids à ses paroles ; cet air de modestie et de candeur qu'on voyait répandu sur sa personne prévenait d'avance en sa faveur ; le ton de sa voix douce ; flexible, sonore, mais grave, ferme et mâle ; ses mouvements produits sans effort et sans affectation ; tout en un mot parlait dans Bossuet, tout était animé, grand, persuasif ; et l'on ne savait ce qu'on devait le plus admirer en lui, la vie exemplaire, l'Eloquence, les choses ou la manière de les présenter (1). » Il se permettait peu de gestes, quoiqu'il fut très-animé ; et l'on voyait sur tous les traits de sa belle et majestueuse figure cet air persuadé, cette vive émotion d'un Orateur qui, pour me servir d'une heureuse expression des Anciens, *portait la République dans son cœur*.

L'action de Bourdaloue était aussi très-dominante et très-noble. Il avait une voix pleine et touchante, et toute la dignité d'un Prophète. Sa mémoire le préoccupait et l'inquiétait si habituellement, que pour éviter toute distraction dans son débit, il s'imposait la loi d'avoir sans cesse les yeux fermés : c'est ainsi que tous ses portraits

(1) Préface des Sermons de Bossuet, pages 121 et 122.

nous le représentent. Il devait peut-être en partie, à cette habitude de ne se permettre aucun regard en présence de son Auditoire, ce beau port de tête qui accompagne ordinairement une vue courte. Cependant malgré cette précaution, il affligeait encore quelquefois son Auditoire par la triste nécessité de recourir à son cahier qu'il plaçait toujours humblement à côté de lui sur le siège de la Chaire.

Massillon plaisait infiniment par sa manière de dire : il était moins rapide et moins pressant que Bourdaloue, mais ordinairement il avait plus de charme et d'onction. Il parlait avec beaucoup d'autorité, et il se tenait presque toujours debout. Son port, quoiqu'il fût d'une taille médiocre, était sur-tout remarquable par son recueillement et par sa roblesse. On croyait voir et entendre Saint Ambroise : il avait ses mains souvent jointes, d'autres fois il les croisait quelques instants sur son front avec un merveilleux effet ; et avec ses yeux d'aigle il faisait de son regard le plus beau de ses gestes qui étaient aussi augustes que rares. Eh ! pourquoi donc les eût-il multipliés ? une lecture Oratoire n'en exige presque point pour assurer à l'Eloquence tout son effet, quand on sait varier ses intonations, que Cicéron appelle avec tant d'esprit, *les différentes couleurs de la parole*. La voix de Massillon était moelleuse et sonore, elle allait droit au cœur : quand il la renforçait elle devenait effrayante et lugubre. On disait que dans certains moments elle était pleine de larmes,

parce qu'elle faisait entendre l'accent le plus pathétique de la pitié, de la douleur, du reproche plaintif, et que ses soupirs prolongés allaient remuer jusqu'au fond des cœurs et des consciences.

L'Abbé Poulle, et le Père Renaud, *ancien Oratorien*, ont réuni, de nos jours, à leurs autres talents une très-intéressante et souvent très-belle manière de dire, quoique l'action naturellement maniérée du premier ne fût pas exempte d'affectation; aucun Prédicateur du dernier Siècle n'a pu les égaler en ce genre. Le Père Renaud était si convaincu du prestige que sa *voix veloutée* et la magie de son débit ajoutaient à sa Composition, que malgré tous ses succès il n'a jamais osé publier un seul de ses Sermons, pas même son Panégyrique de Saint Louis, prononcé devant l'Académie Française. Quand on le pressait dans sa vieillesse de les faire imprimer, *très-volontiers*, répondait-il, *pourvu qu'on imprime en même temps le Prédicateur*.

Si un jeune Orateur craignait sagement de s'exposer à perdre l'inappréciable avantage d'une action naturelle, en recherchant l'Art de la déclamation, avant de s'être rendu Maître de son débit par l'exercice et la sûreté de sa mémoire, je lui conseillerais de ne hazarder d'abord presque aucun geste, d'appuyer ses mains sur le bord de la Chaire, de les soulever de temps en temps durant toute l'étendue d'une période Oratoire, de les soutenir l'une et l'autre presque à la hauteur de sa poitrine dans une direction horizontale,

et de les balancer très-lentement dans les morceaux les plus animés de ses Discours. Rien n'est moins périlleux et plus noble que ce maintien grave sans agitation. On ne doit se permettre des gestes que lorsqu'on est bien assuré de ne pas trop les multiplier : c'est un écueil que les débutants ne sauraient éviter avec assez de soin.

Je conseillerais encore comme une excellente méthode le soin de retoucher un Sermon chaque fois qu'on le prêche, quand on vient de le composer. La Chaire qui devient une école d'Eloquence très-instructive et très-sûre, en fait aussitôt ressortir les beautés et les défauts; et pourvû que l'on sache observer l'impression du Discours sur l'Auditoire, il est aisé à l'Orateur de remarquer les morceaux faibles ou languissants, trop peu développés ou trop prolixes, qui réclament un nouveau travail. Qu'il se juge donc lui-même en descendant de la Tribune Sacrée, moins encore sur la foi d'un Censeur même de très-bon goût, que sur ses propres observations, beaucoup plus lumineuses à cette hauteur, et dont le souvenir doit lui retracer tous les jugements muets en apparence, mais non équivoques du Public. C'est en prêchant cinq ou six fois un Discours, et en le corrigeant immédiatement, qu'on en juge très-bien l'effet et l'ensemble, qu'on en fortifie les mouvements, qu'on en élague les longueurs, qu'on en multiplie et perfectionne les beautés. Tout ce qui a laissé l'Auditoire distrait, inattentif, et l'a séparé de l'Orateur, doit être réformé sans ménagement et sans

regret : au contraire tout ce qui a été écouté avec un profond silence est encore plus consacré que les morceaux les plus sensiblement applaudis. Ce n'est donc qu'en Chaire qu'on apprend à bien apprécier un Sermon, et à y mettre la dernière main.

LXXIX.
Des dégoûts
que doivent
surmonter
les Orateurs
Chrétiens.

Ces corrections multipliées coûtent, j'en conviens, un travail d'autant plus pénible aux Prédicateurs, qu'indépendamment des épines de la révision, elles décuplent ensuite pour eux les frais de la mémoire ainsi flottante entre tout ce qu'elle doit apprendre, oublier ou retenir dans le même Discours. Cependant ce qu'il y a de plus triste et de plus effrayant dans notre Ministère, ce n'est ni la fatigue qu'exige la Composition, ni la rebutante nécessité d'en savoir par cœur toutes les variantes; c'est le découragement qui augmente à mesure que l'on vielli dans ses fonctions; c'est l'ennui de répéter toujours des Sermons qu'on ne dit presque plus sans répugnance; c'est la certitnde de découvrir sans cesse de nouvelles corrections à faire dans ses Ouvrages les plus travaillés, sans pouvoir toujours se satisfaire soi-même, et de rester ainsi, je ne dirai pas seulement fort en-deçà de la perfection, mais encore au-dessous du sentiment qu'on a de son propre talent; c'est l'irréligion dominante de nos jours, où nous pouvons gémir avec bien plus de raison que Bourdaloue, de ce que *l'in-crédulité est devenue la véritable hérésie de notre temps* (1); c'est sur-tout l'indifférence générale de

(1) Sermon sur la *Prédestination*, 2 vol. du Carême.

notre Siècle pour la Religion, indifférence de laquelle il résulte qu'on assiste à une instruction Chrétienne comme à un spectacle profane; qu'on veut réduire notre zèle à sacrifier, et les vérités les plus importantes, et l'Eloquence la plus impétueuse, à je ne sais quels Sujets frivoles, ou à quelques fleurs de rhétorique; enfin qu'il semble que nous devions nous dégrader également, et comme Apôtres et comme Orateurs, pour plaire à la Multitude.

Ces dégoûts sont amers sans doute : il faut cependant les surmonter. Quand même nous ne parviendrions dans cette pénible carrière qu'à procurer du soulagement à une seule famille abandonnée, à ramener un seul homme pervers dans les sentiers de la Vertu, à éteindre la fureur de la vengeance dans les profondeurs d'un cœur ulcéré, à préserver un seul Malheureux du desespoir, à épargner enfin un seul crime à la terre, que faudrait-il de plus pour animer notre ardeur ? Quelle âme honnête et Chrétienne ne serait enflammée par une si encourageante perspective ? Nous aurions rempli notre vocation, en nous rendant utiles à nos semblables. Nous serions dédommagés de toutes nos fatigues et de tous nos sacrifices par leurs progrès dans le bien, autant que par la certitude de leur bonheur qui serait notre ouvrage. Le doux souvenir des travaux de notre jeunesse viendrait récréer un jour la solitude de nos vieux ans ; et quand la mort s'avancerait ensuite pour fermer nos paupières, nous pourrions dire avec confiance au Juge Suprême dont nous aurions publié les loix :
» Grand Dieu ! j'ai semé ta Parole Sainte sur un

» champ stérile où la rosée du Ciel est venue lui pro-
 » diguer les plus heureux accroissements. Tu m'avais
 » donné tes Enfants à instruire : je te benis de m'a-
 » voir choisi pour les rendre meilleurs. Souviens-
 » toi de toutes les grâces que tu as répandues sur
 » ton Peuple par le canal de mon Ministère. Les lar-
 » mes que j'ai essuyées, ou que j'ai fait couler en
 » ton nom, sollicitent en ce moment grâce à ton Tri-
 » bunal pour celui qui en te prêtant sa voix y mêla
 » si souvent les siennes propres. Heureusement pour
 » le genre humain ce Tribunal si redoutable est une
 » Croix, c'est-à dire, une source inépuisable de cha-
 » rité, un Autel d'expiation, un Trône d'amour, un
 » signe sacré de Salut, un trésor public d'espérances.
 » O mon Dieu ! ô mon Père ! j'ai été l'organe et l'ins-
 » trument de ta clémence : ne me réduis donc pas
 » moi-même à ta seule justice, et n'écoute plus en-
 » me jugeant, que ton infinie miséricorde. »

Une vie entière consacrée au Ministère de la Pa-
 role doit répandre en effet sur les derniers jours les
 plus douces consolations. Cette carrière laborieuse
 que Massillon avait parcourue avec tant de gloire,
 se retraçait sans doute à sa pensée avec tous les tra-
 vaux et tous les mérites dont elle était remplie, quand
 il disait avec autant de vérité que d'Eloquence, vers
 la fin de son Sermon sur *la Parole de Dieu* : » S'il
 » était permis de nous recommander ici nous-mêmes,
 » comme le disait autrefois l'Apôtre à des Hommes
 » ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son
 » extérieur et de son langage, que touchés des fati-
 » gues et des périls innombrables qu'il venait d'es-

» sayer pour leur annoncer l'Évangile et les con-
» vertir à la Foi, s'il nous était permis d'en parler,
» nous dirions : MES FRÈRES, nous soutenons pour
» vous tout le poids d'un Ministère pénible, nos soins,
» nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui
» nous conduisent à ces Chaires Chrétiennes, n'ont
» point d'autre objet que votre Salut. Eh ! ne méri-
» tons-nous pas du moins que vous respectiez nos
» peines ? Le zèle qui souffre tout pour assurer votre
» Salut peut-il devenir le triste Sujet de vos dérisions
» et de vos censures ? Demandez à Dieu, à la bonne
» heure, pour la gloire de son Eglise et pour l'hon-
» neur de son Évangile, qu'il suscite à son Peuple
» des ouvriers puissants en paroles, de ces Hommes
» que la seule onction de l'esprit de Dieu rend élo-
» quents, et qui annoncent la Religion d'une ma-
» nière digne de son élévation et de sa Sainteté ! Mais
» quand nous y manquons, que votre Foi supplée à
» nos Discours ; que votre Piété rende à la vérité dans
» vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche ; et
» par vos dégoûts injustes n'obligez pas les Ministres
» de l'Évangile à recourir, pour vous plaire, aux
» vains artifices d'une Eloquence humaine, à briller
» plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Phi-
» listins, comme autrefois les Israélites, pour aigui-
» ser leurs instruments destinés à cultiver la terre ;
» je veux dire, à chercher dans les Sciences profa-
» nes ou dans le langage d'un Monde ennemi, des
» ornements étrangers pour embellir la simplicité de
» l'Évangile, et donner aux instruments et aux ta-
» lents destinés à faire croître et fructifier la semen-

» ce Sainte , un brillant et une subtilité qui émousse-
 » raient sa force et sa vertu , en mettant un faux
 » éclat à la place du zèle et de la vérité. *Descende-*
» bat ergo omnis Israel ad Philistim , ut exacue-
» ret unusquisque vomerem suum et ligonem. »
 I. Reg. 13-20.

Mais à qui viens-je donc appliquer dans ce moment ces réflexions de l'un des plus illustres Prédicateurs de la France ? Où sont aujourd'hui les Successeurs de ces grands Hommes , et les Disciples destinés à exercer dans leur Patrie le Ministère de la Parole qu'ils ont rendu si difficile ? Nos Chaires sont presque partout muettes , la plupart de nos Maisons d'éducation Ecclésiastique sont encore désertes. La génération qui perpétuait au moins en partie les triomphes de l'Eloquence Sacrée va s'engloutir toute entière sous nos yeux dans la nuit du tombeau. Les grandes études et la concurrence qui soutenaient une si utile émulation dans cette carrière , viennent à peine de se ranimer ; et tout nous fait craindre que l'Eglise de France ne puisse de long-temps remonter à cette éclatante renommée où des Orateurs sans rivaux comme sans modèles avaient su l'élever , en signalant la Tribune Evangélique parmi les plus magnifiques monuments de notre gloire littéraire.

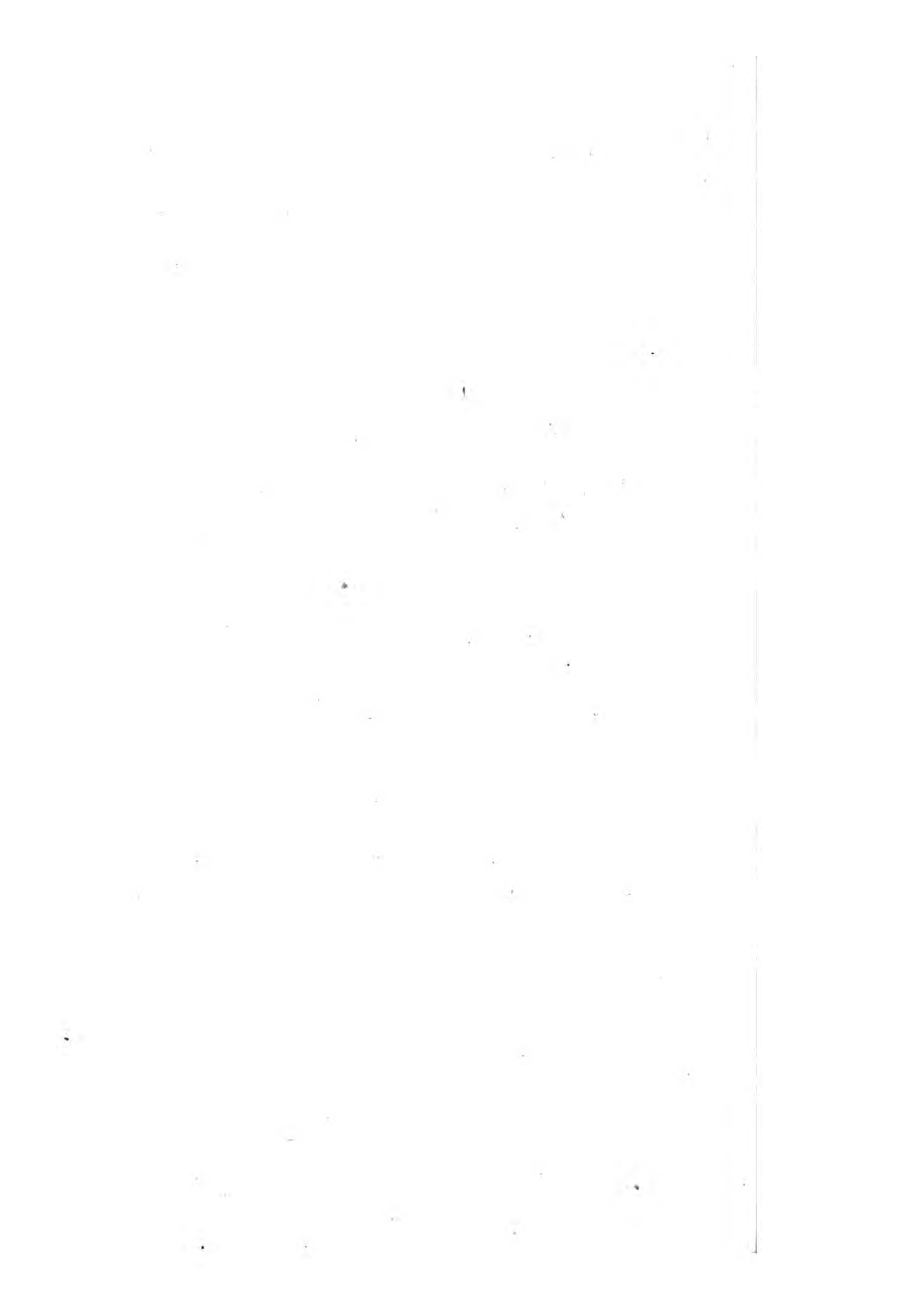
FIN DE L'ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE.

PANÉGYRIQUE
DE SAINT LOUIS,
ROI DE FRANCE,

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE,

Le 25 août 1772,

EN PRÉSENCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



~~~~~

# PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

---

*Super solium sedebit ut confirmet et corroboret illud in judicio et justitia, amodo et usque in sempiternum.*

Il s'assiéra sur le Trône, pour l'affermir, pour le fortifier par la sagesse et la justice, dès ce moment et à jamais.

*Paroles du Prophète Isaïe, chap. 9, vers 7.*

**Q**UOIQUE tous les Princes semblent recevoir les mêmes hommages sur la terre, l'Histoire met un immense intervalle entre les adulations que l'intérêt prodigue à la Puissance, et le tribut d'admiration que la reconnaissance décerne à la Vertu. Lorsque la Grandeur n'est fondée que sur de vains titres, elle ne brille qu'un instant; et dans les Annales de la Gloire, les Rois qui n'ont fait régner que leur nom pendant leur vie, ne sont plus rien après leur mort. Mais lorsqu'un Souverain est vraiment digne du Trône, lorsqu'il ne règne que pour le triomphe de la Religion et le bonheur de ses Sujets, son nom consacré par l'amour devient plus cher et plus grand de génération en génération; et les bénédictions qu'il recueille d'âge en âge forment une espèce de culte universel qui lui assure la vénération de tous les Peuples et les acclamations de tous les Siècles. *Super solium sedebit, etc.*

Quel Prince a mieux joui des avantages de la vraie

Graudeur, que le Héros Chrétien dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire ? Nous pouvons compter les années qui se sont écoulées depuis sa mort, par les hommages solennels que la Religion et la Patrie lui ont rendus. Assez courageux pour entreprendre de créer son Siècle, Saint Louis étendit par sa législation l'influence de son Règne sur tous les Siècles. Ce Monarque Religieux, dont chaque action rappelle un devoir de la Royauté, ramena la politique à l'équité la plus sévère; il abaissa devant la loi l'autorité de ses Vassaux et la sienne propre; il eut une droiture généreuse et inflexible, un génie vaste et hardi, un caractère ferme et invariable. Il fut grand sur le Trône par la justice, qui est la bienfaisance des Rois (1); il se signala dans les Armées par sa valeur, dans la victoire par sa modération, dans les fers par l'empire qu'il y conserva sur des Barbares dont il était l'esclave. Après avoir assuré la félicité de ses Contemporains par ses vertus, Saint Louis prépara le bonheur de sa Postérité par ses loix : chaque Siècle a reçu de lui de nouveaux bienfaits; et il s'est acquis des droits à la reconnaissance de l'Europe entière.

Ainsi, MESSIEURS, *la louange* qui, selon l'expression sublime de Bossuet, *languit auprès des grands noms* (2), la louange d'un particulier s'épuise bien-

---

(1) Cette phrase se trouve littéralement imprimée dans la première édition de ce même Panégyrique en 1772; M. de Malesherbes me fit l'honneur de la répéter, deux ans après, en 1774, dans un de ses Discours après le rappel des Parlements.

(2) Exorde de l'Oraison funèbre du Grand Condé.

tôt, quelque illustre qu'il puisse être; mais l'éloge d'un grand Roi long-temps assis sur le Trône ne vieillit jamais. Les progrès des lumières rajeunissent, pour ainsi dire, sa gloire de Siècle en Siècle, en ralliant à ses institutions et à ses loix les plus importants bienfaits de ses Successeurs et les plus chers intérêts de sa Nation; de sorte que son génie ainsi développé dans la suite des âges par la félicité publique, rend ce même Sujet d'un Panégyrique annuel, dont le fonds peut paraître usé ou épuisé par l'Eloquence, aussi nouveau et aussi attachant, que s'il n'eût pas encore été traité par les plus illustres Orateurs de la Religion et de la Patrie. L'histoire de Saint Louis va nous en fournir aujourd'hui la preuve.

Sans descendre dans les détails de ses actions particulières, je m'attacherai sur-tout aux grandes idées de ce Prince dans son Gouvernement : je le peindrai au milieu des préjugés et des abus qu'il eut à combattre; et en racontant les merveilles de son Règne, je développerai tout l'ascendant des principes Religieux sur le cœur d'un Monarque, pour la félicité de son Peuple. Je me souviendrai que Saint Louis s'est sanctifié en Roi; que l'Évangile lui imposait comme la plus indispensable de ses obligations, une exactitude sévère à remplir les devoirs immenses de la Royauté; que toutes les Vertus de ce Prince furent consacrées par les motifs surnaturels de la Foi; et en terminant l'Éloge d'un Souverain dont la gloire appartient toute entière au Christianisme, je m'écrierai avec confiance : Voilà les Rois que forme la Religion !

C'est le propre du génie dans tous les genres d'amener d'utiles révolutions : je m'arrête donc à ces changements heureux que la France doit à Saint Louis; et voici mon plan que je tire des paroles de mon texte. Je montrerai Saint Louis créateur de son Siècle, Saint Louis bienfaiteur de tous les Siècles qui l'ont suivi : *Super solium sedebit ut confirmet et corroboret illud in judicio et justitia*, AMODO ET USQUE IN SEMPITERNUM.

MESSIEURS, les Discours éloquents des Orateurs qui m'ont précédé dans cette Chaire, et la présence des premiers Ecrivains de l'Europe devraient me pénétrer devant vous du plus juste effroi. Mais si l'éclat de votre renommée intimide ma faiblesse, la supériorité de vos talents encourage aussi ma confiance : c'est mon admiration même pour vos Ouvrages qui m'enhardit et me rassure en ce moment, parce que je sais que la médiocrité seule est sévère, et que le génie est indulgent comme la vertu.

Implorons les lumières de l'esprit créateur, par l'intercession de la Sainte Vierge. *Ave Maria*

### PREMIÈRE PARTIE.

QU'EST-CE qu'un Roi? C'est l'oïnt du Seigneur, le bouclier du faible, le fléau du méchant, l'arbitre de l'opinion, la règle vivante des mœurs. C'est un Homme dont les devoirs sont aussi étendus que sa puissance, qui répond à Dieu d'un Peuple, entier, et participe, par ses Vertus, à tous les honneurs dûs au génie; un Homme qui se sanctifie par son pouvoir même, lorsqu'il rend ses Sujets heureux; un Hom-

me dont les actions sont des exemples, les paroles des bienfaits, les regards même des récompenses ; un Homme qui n'est élevé au-dessus des autres que pour découvrir les malheureux de plus loin ; c'est enfin une victime honorable de la félicité publique, à qui la Providence a donné pour famille une Nation, pour témoin l'Univers, tous les Siècles pour Juges.

C'est d'après cet effrayant tableau des devoirs de la Royauté que j'appelle avec assurance Saint Louis un grand Roi. Qu'était la France avant son Règne ? Un Corps sans ensemble, sans unité, sans harmonie, dont tous les membres tendaient mutuellement à se dissoudre ; un Etat régi moins en Royaume qu'en fief, sur lequel le Prince n'exerçait qu'une autorité incertaine de suprématie. Les Feudataires toujours divisés entr-eux pouvaient encore faire la guerre au Roi, fondés sur le Droit public des Germains leurs Ancêtres, et sur le fameux Traité de Mersen conclu sous Charles-le-Chauve. Le Peuple n'était encore qu'une armée, les Magistrats étaient des gladiateurs, les Tribunaux, des arènes, les Guerriers, (1) des brigands qui ne savaient que dévaster. Si

---

(1) On ne peut lire sans indignation l'histoire des Guerres du treizième Siècle. « Tous les matins dès l'aurore on disait la messe, où chacun assistait très-dévotement. On prenait ensuite un léger » repas ; et après avoir posté de tous côtés divers escadrons pour » tenir en respect les habitants de la ville qu'on assiégeait, on » détachait trois sortes de gens destinés chacun pour leurs fonc- » tions, et munis des instruments nécessaires ; les uns avec la pioche démolissaient et renversaient les maisons, les autres avec » le hoyau déracinaient les vignes ; d'autres enfin avec la faux » ruinaient le travail et l'espérance des laboureurs : la nuit seule



nous jugeons des mœurs par les loix , je vois que Saint Louis défend (1) de piller les biens , de massacrer les troupeaux , d'incendier les maisons , de brûler les récoltes , et que par ces étranges précautions son Code accuse son Siècle. Guerrière dans sa Religion , la France avait institué des Ordres Religieux militaires , et depuis deux Siècles les guerres même étaient sacrées ; guerrière jusque dans ses plaisirs , elle aimait à conserver sous ses yeux , dans les jeux féroces des tournois , une image toujours présente des batailles. Tout était frontière , forteresse , tour , fossé , rempart , champ clos , sous cette Administration anarchique et barbare , dont l'Histoire nous raconte une multitude d'exploits , sans nous présenter un véritable Héros ; où l'Homme était devenu une propriété de l'Homme , et qui offrait le spectacle des deux plus terribles calamités qui puissent peser sur le Gouvernement monarchique , un Roi sans pouvoir et un Peuple sans liberté.

Aux contradictions générales que la France opposait à un Législateur , la providence ajouta d'autres obstacles particuliers sous le Règne de Saint Louis. Recommandé par son Père mourant à ce brave Montmorency (2) qui porta si glorieusement l'épée de Con-

---

» interrompait cet exercice qui recommençait le lendemain avec  
» le même ordre , ou plutôt avec la même barbarie. Près de trois  
» mois se passèrent à donner cet étrange spectacle aux habitants  
de Toulouse. » *Guill. de Pod. cap. 36.*

(1) Neuvième ordonnance.

(2) Mathieu II de Montmorency , auquel Louis VIII dans son lit de mort recommanda Saint Louis , se signala dans sa jeunesse à

nétable sous trois Règnes ? il se vit presque en naissant orphelin et Roi. Blanche de Castille (1), Reine ambitieuse par tendresse pour son Fils, et qui sut gouverner par la souplesse de son caractère, autant que par l'attrait de ses charmes, la pieuse Blanche de Castille ne voulant montrer à un enfant Roi, dans son élévation, que ce qu'elle est en effet pour un Chrétien, je veux dire une hauteur placée sur les bords d'un précipice, forma le jeune Louis dans les

Bouvine par la prise de seize bannières; et en mémoire de cet exploit, au lieu de quatre alérions qu'il portait à ses armes, Philippe-Auguste voulut qu'il en eût seize.

(1) Blanche s'étant déclarée Régente, les Seigneurs ne voulurent pas assister au Sacre de Saint Louis, et la cérémonie se fit sans éclat. Les mécontents demandaient, selon l'ancien usage, l'élargissement des prisonniers d'Etat, la réparation des dommages qu'ils avaient soufferts sous les derniers Règnes, la restitution des biens usurpés par le Gouvernement sur les Gentilshommes, et même sur les Anglais; ils étaient intéressés à se déclarer contre le Roi qui, dans le système du Gouvernement féodal, était l'ennemi commun de tous les feudataires, c'est-à-dire, de tout le Royaume. L'habile Régente parvint à les apaiser par ses menaces ou par ses largesses; elle donna trois mille marcs d'argent au fameux Du Bourg, Ministre de Henri III, Roi d'Angleterre, à condition qu'il empêcherait le Monarque Anglais de se joindre aux mécontents pour ravager la France. Elle s'acquit une très-grande réputation, qu'elle conserve encore à juste titre. De même que les Empereurs de Rome qui succédèrent à Auguste ajoutaient à leur nom celui de ce Prince, par respect pour sa mémoire, les veuves de nos Rois voulaient être appelées *Reines Blanches*, pour hériter en quelque sorte de la faveur populaire dont jouit long-temps en France la Mère Régente *Blanche de Castille*. Cette Princesse mourut de chagrin d'avoir fait pendre deux malheureux Croisés, qui publièrent les premiers en France que Saint Louis avait été fait prisonnier à la Massoure.

principes de la Religion et dans les mœurs de la Chevalerie, loin des flatteurs et dans la crainte de celui qui, selon la sublime expression du Prophète, *fait de tous les Rois de la terre un faisceau, et le jette dans l'abîme* (1). Le Roi d'Angleterre, devenu Maître de nos plus belles provinces, enveloppant le domaine de la Couronne par ses possessions et se hâtant pour s'emparer du Trône de conquérir l'Isle de France, qui restait presque seule fidèle à nos Rois; nos grands Barons, ses vassaux, s'unissant à lui, pressant avec instance l'élection d'un nouveau Monarque; et offrant le sceptre à ce fameux Enguerrand de Coucy, d'autant plus redoutable qu'issu du sang des Rois, il était dévoré dès long-temps de la soif de régner; un enfant Roi, une Régente en France, chose inouïe jusqu'alors chez des Peuples toujours armés qui avaient assez redouté ce sexe pour l'exclure du Trône; un étranger principal Ministre (2); l'Etat bouleversé par une multitude de révoltes et de factions, et tous les Princes du sang à la tête des rebelles: voilà les prémices du Règne de Saint Louis.

J'aperçois parmi les Chefs de sédition (3) le Comte de Boulogne, Oncle du Roi, factieux sans objet, irréconciliable sans haine, et qui peut paraître grand, si l'on prend les agitations d'un ca-

---

(1) *Et super Reges terræ qui sunt super terram, et congregabuntur in congregatione unius fascis in lacum.* Is. cap. 24, vers. 21 et 22.

(2) Le Cardinal Romain.

(3) Ils avaient fait le serment, au siège d'Avignon, sous Louis VIII, de désobéir au jeune Souverain; et ils s'étaient ligués par une confédération solennelle, *contre tous hommes venus et à venir.*

ractère inquiet pour les mouvements d'une âme forte; le Comte de Champagne, Thibault, Poète-Chevalier, qui punissant Louis de la vertu de Blanche, lui suscitait tous les jours de nouveaux ennemis; le Comte de Toulouse, ce fameux Raimon, qui après avoir essuyé les calamités de la persécution, en exerça lui-même toutes les fureurs, et souilla ses malheurs par ses cruautés; enfin le Duc de Bretagne, Pierre de Dreux, toujours battu, jamais soumis, accoutumé à déclarer la guerre à ses voisins, comme s'il avait proposé un duel à son rival, et qui, satisfait de combattre, ne savait ni commander, ni obéir, ni vivre en paix, ni vaincre.

Louis, dans sa douzième année, en butte à tous ces grands Vassaux et à la multitude de Bannereux qu'ils entraînaient dans leur insurrection, tenta vainement tous les moyens conciliatoires pour les asservir : il se voit forcé de dompter par ses armes des ennemis trop féroces pour céder à ses Vertus. Dieu dit alors à ce jeune Monarque ce qu'il annonçait autrefois à Israël par l'organe d'Isaïe : *Ne crains rien : je suis avec toi ; la main droite du Juste qui secondera mes vues deviendra ton appui ; tu fouleras, tu briseras les montagnes, et tu réduiras les collines en poudre ; tu chercheras tous ces rebelles qui s'élevaient contre ta puissance, et tu ne les trouveras plus ; tes ennemis seront devant toi comme s'ils n'avaient jamais été, comme un néant.* (1).

(1) *Et tu, Israël, serve meus, ... ne timeas quia ego tecum.*

Plein de confiance dans la protection du Ciel et dans la justice de sa cause, Louis va s'affranchir par la victoire, ou s'ensevelir avec honneur sous les débris du Trône. Au milieu d'un rigoureux hiver, il emporte d'assaut les plus fortes places, il s'empare de Bellesme. Plus grand à Taillebourg, dit Joinville, que Philippe Auguste à Bouvine, il triomphe des forces réunies du Roi d'Angleterre, du Comte de la Marche, des rebelles du Poitou. Mais sa véritable gloire ne commence qu'après leur défaite : il pardonne à ses ennemis, si toutefois l'on peut donner un nom si modéré à des traîtres ou à des monstres qui combattaient Louis avec le poison (1) et les assassinats. Après s'être signalé par de nouveaux prodiges de valeur sur les bords de la Charente, il rentre dans sa Capitale à l'âge de quinze ans, également célèbre par ses exploits et par sa clémence. Le voici à peine parvenu à la fin de son troisième lustre; et dès-lors l'Histoire ne lui nomme aucun rival de gloire, en nous retraçant la jeunesse des Souverains les plus extraordinaires. La rébellion est étouffée, le Trône est affermi, la Nation res-

---

*sum.... Et suscepit te dextra justi mei.... Triturabis montes et comminues; et colles quasi pulverem pones.... Quæres eos et non invenies, viros rebelles tuos : erunt quasi non sint et veluti consumptio homines bellantes adversum te. Is. cap. 41, vers. 8, 10, 11, 12, 15.*

(1) La Comtesse de la Marche prépara de ses propres mains un poison dont elle avait le secret, et chargea plusieurs scélérats de le répandre sur les viandes dans les cuisines du Roi; on les arrêta, et ils furent pendus.

pire ; et la France qui déjà voit un Héros , attend un Roi.

Si je louais un de ces Princes uniquement guerriers , trop communs parmi les Maîtres du Monde , je m'arrêteraï à ces triomphes militaires , à ces grandes obsèques des Nations , décorées du nom de combats. Mais qu'est-ce qu'une bataille gagnée dans la vie d'un Roi , quand elle n'est pas nécessaire pour réprimer les injustices de ses voisins ou pour étouffer la rébellion dans ses Etats ? Un jour de succès et de deuil , où un immense tombeau est couvert de trophées... C'est aux Rois-Législateurs à consoler les Nations et à cicatrïser leurs plaies , lorsqu'elles ont été plongées dans un abyme de calamités par des victoires.

Rapprochez à présent dans vos esprits, MESSIEURS, ces deux tableaux du Gouvernement Français, et de la crise violente qui agitait la France au moment où Saint Louis montait sur le Trône. Voilà le point d'où il part, seul et sans autre ressource que son génie, pour opérer une révolution d'ordre et de droit public dans son Siècle. Comment s'élèvera-t-il au-dessus des préjugés de sa Nation ? Il faut éclairer le Peuple, le civiliser, le soumettre ; former des Généraux, ou plutôt établir une discipline militaire ; instituer des Magistrats, c'est peu, créer des lois, des tribunaux ; disons plus, transformer en sujets, et même en soldats une multitude innombrable de brigands indomptés, dont la fouguse valeur n'est encore qu'une aveugle férocité, ou l'emportement d'un insouciant fa-

talisme. Si Saint Louis voyait languir sa Nation dans les ténèbres de la barbarie, et le jour de la raison luire hors de ses Etats sur des Peuples plus fortunés, il irait chercher au loin les découvertes de l'esprit humain pour les répandre dans son Empire, et apprendre lui-même à être Roi; mais la nuit est générale, les temps prédits par le Prophète, sont arrivés. *Tous les Souverains se sont endormis dans leur gloire* (1). Eh qu'elle étrange gloire. MESSIEURS! non-seulement les principes du Gouvernement sont alors partout ignorés; non-seulement on ne trouve encore établie entre les Peuples aucune communication de lumières; mais les esprits abrutis et comme déchus de la faculté de penser, semblent partout réduits à l'instinct, et il n'existe pas même à cette époque une seule Langue, formée dans l'Europe entière.

Le sentiment profond de l'amour de l'humanité embrâse Louis : il ne laissera point succomber son courage à la vue des difficultés qui l'entourent. Par-tout où il jette un regard il découvre des abus; le désordre est universel : le Sanctuaire même est profané par la dissolution des mœurs et par l'ignorance. Louis force d'abord le Clergé de se réformer lui-même par la discipline irrécusable des anciens Canons. Mais tandis que tout lui demande ou une création absolue ou de prompts changements, la Foi seule, l'antique Foi n'a pas

---

(1) *Omnes reges gentium, universi dormierunt in gloria.* Is. cap. 24, vers. 18.

besoin d'être épurée. C'est en effet le grand privilège et le caractère divin de la Religion Chrétienne de n'avoir point connu ces tristes origines du néant, ces aberrations de principes, ces essais incertains, ces lentes progressions, ces variations fréquentes qu'ont subies tous les ouvrages humains, et d'avoir atteint sans hésitation, dès son berceau, l'immutabilité, l'ensemble et la perfection qu'elle offre encore aujourd'hui à l'admiration et à la reconnaissance du genre humain.

Au milieu de cette disette générale de règles et de modèles, les leçons de la politique auraient égaré Louis : la Religion alluma devant lui son flambeau, la première lumière du Monde ; et il trouva dans les Livres Saints les germes primitifs des grandes vérités qui fondent les devoirs des Rois. Eh ! où les Souverains pourraient-ils puiser des connaissances véritablement utiles, si ce n'est dans ce Code Sacré que les loix des Hébreux ordonnaient aux Monarques de transcrire au moins une fois de leur propre main, pour le méditer ensuite tous les jours de leur vie (1) ? Je me borne, MESSIEURS, à un seul exemple de ces instructions Royales dont les divines Ecritures font une leçon sublime aux Conducteurs des Nations, qu'elles appellent *les Pasteurs des Peuples* : Lorsque Dieu choisit Jacob pour en faire le Chef de toutes les

---

(1) *Postquam sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar à sacerdotibus leviticæ tribus, et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ. Deut. c. 17, v. 18 et 19.*



Tribus, il lui ôta son nom, et lui donna d'avance le nom générique de la Nation sur laquelle ses descendants allaient régner; l'avertissant ainsi qu'il ne devait plus exister à l'avenir pour lui-même, mais se sacrifier sans réserve au bonheur des Israélites dont le Gouvernement était dévolu à sa postérité. Autrefois, lui dit-il, tu t'appelais Jacob, désormais tu ne porteras plus d'autre nom que celui d'Israël : *Ultra non vocaberis, Jacob, sed Israël erit nomen tuum* (1).

Fidèle à cette alliance solennelle qu'il a contractée avec sa Patrie en montant sur le Trône, Louis comprend que les Peuples n'ont voulu se donner un Roi que pour avoir un Père, et que selon la belle expression appliquée par Bossuet à l'exercice de son propre Ministère, *gouverner, c'est servir*; il se dévoue donc à l'honorable servitude que lui imposent les pénibles fonctions de la Souveraineté. Ses victoires lui ont acquis un nouvel ascendant sur cette noblesse guerrière qui ne sait plus refuser sa confiance à un Héros; par lequel elle a été conduite à la victoire; et le flambeau des discordes civiles s'éteint aussitôt pour ne plus se rallumer sous son Règne. A peine notre Saint Monarque jouit-il de ce calme heureux, qu'il commence à policer, par l'exemple de ses Vertus, une Nation qui n'osait encore admirer dans ses Maîtres que des exploits, et qui croyait n'avoir plus rien à attendre de Louis, depuis qu'il avait gagné des batailles. O Français! que votre admi-

---

(1) Gen. cap. 35, vers. 10.

ration se reveille : voici un nouveau genre d'héroïsme de la justice. Le Comte de Dammartin n'a pour titre de son fief qu'un diplôme dont le sceau a été effacé par le temps ; le Conseil du Monarque l'invite vainement à une confiscation juridique : Louis est juste, les droits de la propriété sont respectés. Séduit par une opinion exagérée de sa puissance, un Pontife ose offrir l'investiture de l'Empire au Duc d'Anjou (1) ; mais Louis rejettera ce présent comme un outrage, et il répondra en preux Chevalier, qu'il est assez glorieux pour ce Prince d'être le frère d'un Roi de France. Qu'un Sujet obscur voie ses biens envahis par un autre frère du Souverain, et qu'il cherche vainement parmi ses Concitoyens un Homme assez courageux pour défendre ses droits ; Louis va faire rougir sa Nation de l'avoir méconnu, par une crainte injurieuse à sa gloire : il se constitue Protecteur de l'opprimé et de la justice, et prononce lui-même la condamnation du premier Prince du sang qui

---

(1) Ce Duc d'Anjou dépouilla du Royaume de Naples le jeune Conradin, fils de Mainfroy, et héritier de la Maison de Souabe. Après avoir fait prisonnier ce jeune Prince à la bataille de Bénévent, où Mainfroy fut tué, le Duc consulta le Pape Clément iv sur le sort de Conradin ; pour toute réponse le Souverain Pontife lui envoya une médaille d'or, où l'on voyait d'un côté ces mots : *La mort de Conradin est la vie de Charles* ; et de l'autre, *la vie de Conradin est la mort de Charles*. Muni de cette légende comme d'une décision sacrée, le barbare Duc d'Anjou fit instruire le procès de Conradin ; et ses vils complices, qu'il donna pour juges à ce Prince, le condamnèrent à avoir la tête tranchée. En montant à l'échafaud Conradin jeta son gant dans la place, et dit qu'il céda son droit à celui qui le ramasserait.

succombe sous le crédit, c'est-à-dire, à la Cour d'un tel Monarque, sous le bon droit d'un laboureur.

Quand je dis que Saint Louis fut juste, je ne parle point, MESSIEURS, de cette justice lente et cruelle dont les délais consomment en ruineuses espérances l'infortuné qui l'invoque; de cette justice indolente qui craint d'approfondir ses obligations, et s'enveloppe de l'ignorance pour se soustraire au devoir; de cette justice inexorable qui compte toujours avec les malheureux, jamais avec le besoin, la faiblesse, la pitié, la grandeur d'âme; qui devient barbare en s'interdisant la générosité, consulte la loi dont les Oracles ne parlent qu'au Citoyen, et n'écotent jamais le sentiment, le premier Législateur de l'Homme vertueux. Animé par l'esprit du Christianisme, Saint Louis fut juste avec courage : il comprit que la faiblesse est toujours la plus aveugle, et par conséquent la plus cruelle de toutes les injustices sur le Trône; où en s'environnant sans cesse de victimes elle n'éveille jamais aucun remords. Ce Prince Religieux craint de participer aux usurpations de ses Ancêtres; il examine leurs titres qu'il confronte avec ses droits, au tribunal de sa conscience, avec autant de bonne foi que ses propres actions. Persuadé que la politique d'un Roi de France doit être principalement dans son cœur; que les Souverains doivent porter comme les autres hommes, et plus que les autres hommes, le joug salutaire des loix Evangéliques, il fut Chrétien en Roi; et il apprit

à son Siècle qu'on ne pouvait choisir auprès de lui un arbitre plus impartial que lui-même. Lorsque le Roi d'Angleterre a voulu soutenir ses prétentions par ses Armées, Louis a opposé la force à la force; mais après l'avoir défait, il pèse ses droits dans la balance de l'équité, et sa justice volontaire cède cinq Provinces entières à ce même Monarque Anglais, qui n'avait pu lui enlever une seule de ses places. Ne nous arrêtons pas, MESSIEURS, au spectacle si nouveau et si intéressant pour la Vertu, d'un Roi victorieux qui restitue volontairement des Etats conquis; mais confondons pour toujours ces Politiques insensés qui oseraient faire un crime à Louis d'avoir été juste. *Je conquerrai la paix*, disait énergiquement ce grand Homme, *je conquerrai la paix* (1)! Et cinquante années de paix entre la France et l'Angleterre furent en effet le prix de ce sacrifice inattendu.

Le Prince juste vient de se montrer : le moment du Roi-Législateur approche. C'est désormais par ses loix que Saint Louis veut régénérer sa Nation. Il conçoit que, privés du secours d'une Législation permanente, les Peuples sont nécessairement malheureux sous des Rois sans génie;

---

(1) « Je pense, fait-il, qu'en ce faisant je ferai moult bonne œuvre : car en premier lieu *je conquerrai la paix*, et en après je le ferai mon homme de foi. » Joinville. Cette belle expression que j'eus le bonheur de découvrir dans Joinville en 1772, a été très-souvent employée, depuis qu'en la citant le premier, j'en ai relevé l'énergie.

au lieu qu'avec la ressource d'un excellent Code et des mœurs, les Empires ne demandent plus au Ciel que des Maîtres vigilants. Déjà il parcourt ses Provinces où l'Histoire le suit encore à la trace de ses bienfaits (1), comme les Israélites marquaient autrefois le passage des Patriarches dans la Palestine, par les Autels qu'ils avaient élevés au Seigneur. Il y observe de près les abus du pouvoir, les malheurs de l'innocence, et, le dirai-je? les crimes des loix. Ce nouvel Esdras qu'on avait vu à Royaumont courbé sous le poids des pierres qu'il portait pour y ériger un Temple magnifique, autour duquel il en fit élever une multitude d'autres dont la France est encore couverte, et qui forment en quelque sorte parmi nous autant de citadelles destinées à garantir la stabilité du Trône, visite les cabanes, *juge les pauvres dans l'équité* (2), *dissipe le mal d'un coup-d'œil* (3), *et son souffle extermine les méchants* (4) : semblable à l'Être Suprême qui étant

---

(1) Saint Louis fit un très-grand nombre de fondations qui subsistent encore à Paris, la Sainte-Chapelle, les quatre Ordres mendiants, l'Église de Sainte-Croix, les Chartreux, les Blancs-Manteaux, les Filles-Dieu, l'hôpital des Quinze-Vingts, l'Hôtel-Dieu; dans le Diocèse de Beauvais, l'Abbaye de Royaumont; à Rouen, l'Abbaye de Saint-Mathieu; les Hôtels-Dieu de Compiègne, de Pontoise, de Vernon, etc. etc. etc.

(2) *Judicabit in justitia pauperes.* Isa. cap. 11, vers. 4.

(3) *Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo.* Proverb. cap. 20, vers 8.

(4) *Et spiritu labiorum ejus interficiet impium.* Isa. cap. 11, vers. 4.

la Sainteté par essence, dit le Prophète, se sanctifie encore, du moins à nos yeux, par le développement de sa justice, *Deus sanctus sanctificabitur in justitia* (1). Supérieur à toutes les passions, accessible et humain, sans pompe, sans gardes sous le chêne de Vincennes (2), où il vient juger les différents de ses Sujets, il réunit à ses côtés, sur cet humble gazon, de Nesles, Sargines, Pierre de Fontaines, le Comte de Soissons, Brienne et Joinville. Pleins de confiance et d'admiration, les laboureurs accourus des extrémités de la France aux Pieds du Trône, n'y voyent plus qu'un Tribunal où sans délais, sans intermédiaires, leur Roi les interroge, les écoute, et les renvoie également attendris de la bonté du Monarque, et satisfaits de l'intégrité du Juge, dans ces mêmes campagnes d'où leurs bénédictions et leur reconnaissance vont lui adresser

(1) Isa. cap. 5, vers 16.

(2) « Saint Louis, dit Pasquier, *Recherches de la France*, liv. » 2, page 43, rendait loyalement la justice sous un gros chêne à » Vincennes, et dans le jardin de Paris, qui est, à bien dire, un » acte digne de Roi, et symbolisant grandement avec celui de » l'Empereur Auguste ou de l'Empereur Adrien, lesquels non- » seulement rendaient droit aux Parties, séants en leur Tribunal, » mais aussi le plus de temps pendant leur repas, quelquefois » couchés dedans leurs litières, telles fois couchés en leur lit, » tant ils avaient peur que justice ne fût administrée à leurs Sujets. » Je m'étais d'abord proposé de faire un extrait de ce tableau ainsi que des autres morceaux les plus piquants en ce genre qu'on trouve dans l'histoire de Joinville, Historien d'autant plus parfait qu'il n'a jamais le ton d'un Auteur; mais je me suis aperçu que je serais obligé de copier tout son Ouvrage.

de jour en jour une foule de pareils Courtisans si dignes d'un bon Roi.

Mais Louis n'est encore qu'un Magistrat : c'est trop peu sans doute pour un Souverain. Ces fonctions honorables de la Magistrature qui, dans un Siècle éclairé, intimideraient et peut-être énerveraient le génie d'un Législateur, en l'accoutumant à se borner aux détails, ou à s'exagérer les obstacles, étaient alors le prélude nécessaire du grand Art de réduire la justice en principes, pour donner des loix à un Peuple barbare. Eh ! à quelle hauteur ne doit pas s'élever Saint Louis, s'il veut exercer avec gloire un si auguste Ministère ? Croire qu'il est dangereux de vouloir tout ce qu'on peut, et restreindre son autorité pour l'affermir, faire respecter les loix comme le bouclier commun du Souverain et du Sujet ; n'imposer aux Hommes, à l'exemple de l'Être suprême, que des obligations qui contribuent à leur bonheur ; se préserver des erreurs d'une ignorance présomptueuse, des écarts d'un zèle aveugle pour le bien, et de cette prévention qui persécute la vérité, par amour même de la vérité ; connaître l'influence réciproque des idées et des habitudes nationales auxquelles les Peuples sont encore plus attachés qu'à leurs institutions ; miner sourdement les opinions dangereuses ; appuyer la majesté des loix sur la base des mœurs ; faire enfin d'un Code le Manuel du Citoyen, où tous les jugements soient prononcés d'avance, autant qu'il est possible, par le texte même de la loi : tels sont les devoirs de ces Hommes extraordinaires des-

finés par la Providence à créer ou à régénérer la Législation des Empires; et tels sont aussi les caractères sublimes sous lesquels l'Histoire nous présente Saint Louis Législateur de la France.

Quand je donne à ce Monarque le titre auguste de Législateur, je prends ce mot, MESSIEURS, dans son acception la plus rigoureuse. Le Code (1) de ce Prince est son Ouvrage : ses loix portent d'autant plus évidemment l'empreinte de son âme qu'il n'eut pour les créer ni les ressources d'un Conseil, ni les lumières d'un Ministre. Il s'approprie d'abord le droit écrit des Romains, en le modifiant par ses Ordonnances, et son exemple est bientôt imité dans toute l'Europe. Il ramasse les débris des loix épars dans les Coutumes; et il évite, en réformant les abus, cette précipitation brusque dont l'action n'étant pas com-

---

(1) On peut regarder les *Etablissements* de Saint Louis comme un ancien Code du Droit Français. Ducange donna la première édition de ces *Etablissements* à la suite de son histoire de Joinville en 1658; et Laurière a très-bien démontré leur authenticité dans sa préface des Ordonnances, tome premier. Les Lecteurs ordinaires étudient l'Histoire des Gouvernements dans les Historiens; ils ne savent que des faits, c'est-à-dire, une suite souvent incertaine des caprices du sort. Mais quand on veut apprécier nos Rois, il faut consulter le Recueil de nos Ordonnances; c'est là qu'on apprend à connaître leurs vues, leur génie, le bien qu'ils ont fait à la Nation; c'est là qu'on voit réduite à un petit nombre de pages la Vie de tel Prince dont le Règne remplit ailleurs plusieurs volumes. Jetez un coup-d'œil sur cette Collection; vous y verrez que le premier tome conduit le Lecteur jusqu'à Charles-le-Bel : ce petit espace a suffi pour renfermer toute la Législation de la France pendant neuf Siècles de Monarchie. Eh! quelle Législation! les loix de Saint Louis occupent la plus grande partie de ce volume.



binée avec l'opinion publique, change le mal sans le détruire. Louis jette un coup-d'œil sur notre Législation : qu'y apperçoit-il ? tous les excès de la licence consacrés par la sanction de l'autorité. Nos Pères avaient choisi pour Juges la force, le hazard, et même les éléments. Ces preux Chevaliers ne croyaient pas que le Ciel pût permettre dans l'arène d'un champ clos, la mort d'un Homme provoqué injustement au combat : comme si le spectacle de la Société ne leur eût pas montré tous les jours le crime triomphant et l'innocence opprimée ! Comme s'ils avaient pu ignorer que Dieu, trouvant la vie du méchant trop courte pour déployer sa justice, dédaigne de le punir sur la terre, et attend pour rétablir l'ordre, un espace aussi vaste que sa Toute-Puissance, l'éternité.

On citait alors en duel les enfants, les vieillards, les malades, les témoins, les juges ; et l'on osait appeler ces barbares démenes, *les Jugements de Dieu*. A la loi s'écrie Louis avec le Prophète, à la loi et au témoignage, *ad legem magis et ad testimonium* (1) ! et le glaive de la justice brille bientôt à la place du fer des spadassins. Le duel aboli, Louis attaque d'autres brigands qui ravageaient ses Etats par des concussions. L'usure avait rendu plus féconds que la terre même, des métaux stériles qu'elle avait cachés dans son sein. Louis prémunit l'indigence contre ces secours trompeurs qui ressemblent aux sources perfides vers lesquelles le Voyageur altéré se précipite quand il est consumé par les ardeurs du

---

(1) Isa. cap. 8, vers. 20.

soleil, et qui n'étanchent sa soif qu'en lui donnant la mort.

Eh quoi ! dans une Monarchie qui compte déjà une longue suite de Rois, les loix n'ont encore ni sanctuaires ni Ministres ? Louis conçoit que la législation sans tribunaux n'est pas plus puissante que la vérité sans défenseur ; les Temples de la justice s'élèvent, et la Magistrature, sacerdoce civil institué par Louis, y prononce des Oracles sacrés. Les capitulaires et les ordonnances, qu'on reléguait auparavant dans les Archives du Souverain, seront désormais conservés dans les dépôts des Cours qu'il institue. Louis veut que sa Nation devienne dépositaire de ses propres loix, et que les coupables accoutumés à se défendre par des récriminations ne bravent plus impunément leurs accusateurs par des calomnies. O Peuples ! il est enfin des Tribunaux ! Louis y établit un vengeur public (1), qui poursuit le crime au nom du Prince, surveille les Citoyens, les Magistrats, les jugements, et devient à-la-fois l'homme du Peuple, du Souverain et de la loi.

*C'est la Justice de Dieu, dit Louis à cette Magistrature naissante, comme autrefois le Saint Roi Josaphat aux Juges du Royaume de Juda : c'est la Justice de Dieu, et non celle de l'homme, que vous allez exercer dans les villes de Juda. Prenez donc garde aux décisions que vous allez prononcer ; car tous vos Jugements retomberont sur votre tête au Tribunal Suprême : craignez le Seigneur : il n'y a*

---

(1) Les procureurs généraux.

pour prévaloir devant lui ni injustice, ni acceptions des personnes, ni amour des présents qui ont corrompu Joël, *Abias et Bersabée* (1). C'en est fait, le lien sacré du serment enchaîne au devoir ces Prêtres de la loi; il ne leur est permis ni d'acquérir des domaines dans leur ressort, ni de recevoir des présents qui, selon la sublime expression du Sage, *ne laissent plus d'âme à celui qui les reçoit* (2). Non, ils ne dépouilleront plus désormais les Citoyens par des sentences clandestines; car ils ne sont les Ministres de la loi que dans ses sanctuaires. Louis leur a défendu d'exiger des amendes qui n'auraient pas été publiquement prononcées. Egalemeut éloigné de tout excès dans sa jurisprudence criminelle, notre Saint Législateur ne connut ni cette sévérité barbare qui outrage l'humanité pour punir le crime, ni cete pitié, plus barbare encore, qui perd un Etat pour sauver un Coupable. Mais dans l'égalité des preuves, le Code de Saint Louis prononce la grâce de l'accusé; et nous y trouvons cette maxime sublime dont on n'a jamais recherché l'Auteur dans la théorie des loix criminelles, parce qu'elle semble appartenir au sentiment universel de la Nature éclairée par la raison : *Qu'il vaut mieux pardonner à dix*

---

(1) *Josaphat constituit judices terræ in cunctis civitatibus Juda munitis per singula loca, et præcipiens judicibus : Videte, ait, quid faciatis : non enim hominis exercetis judicium sed Domini, et quodcumque judicaveritis in vos redundabit. Sit timor Domini vobiscum. Non est apud Dominum iniquitas, nec personarum acceptio, nec cupido munerum.* 2 Paralip. cap. 19, vers. 5, 6 et 7.

(2) *Qui dat munera, animam aufert accipientium.* Prov. cap. 22, vers. 10.

*coupables, que de s'exposer à punir un seul innocent (1).*

Parlerai-je du Commerce, qui doit sa naissance, ses loix, ses progrès, sa conservation, aux réglemens de Saint Louis ? les Prévôts fermiers avaient vendu la liberté qui en est l'âme. Louis se hâta de la lui rendre ; et notre Législation moderne s'est honorée par sa fidélité à les consacrer et à les développer, sous le Ministère de Colbert qui rappelle plusieurs fois dans ses Réglemens du Commerce, les Statuts primitifs de Saint Louis pour le Corps des Marchands. Voyez-vous ce monarque, supérieur à son Siècle, décréditer le luxe par son exemple, et confirmer ses loix somptuaires par la simplicité de ses vêtements ; défendre l'aliénation des biens nobles pour prévenir les invasions des traitants, qui s'emparent toujours du crédit du Prince, sur lequel s'appuient toutes leurs manœuvres, et le lui vendent ensuite chèrement à lui-même ; soumettre la liberté de l'exportation des grains, par sa fameuse Ordonnance de 1254 (2), aux délibérations des trois Etats dans la

---

(1) Septième ordonnance.

(2) Voici le texte de cette fameuse Ordonnance :

*Firmiter inhibemus ne Senescalli nostri pro suæ voluntatis arbitrio, bladi, vel vini, vel aliarum rerum venalium ipsis faciant interdictum, quin ex eis liceat exportare, vel exportare volentibus vendere..... Si tamen causa urgens institerit propter quam videatur interdictum hujus modi faciendum, congreget Senescalus consilium non suspectum, in quo sint aliqui de Prælatiis, Baronibus, militibus et hominibus bonarum villarum, cum quorum consiliis dictum faciat interdictum, et semel factum absque consilio consimili non dissolvat, nec interdicto durante, prece vel pretio cuiquam faciat gratiam specialem.*

Sénéchaussée de Nismes et de Beaucaire; appeler ainsi pour la première fois dans notre Histoire le troisième Ordre du Royaume au Conseil public de la Province de Languedoc; immortaliser son génie, en prélu-  
dant aux convocations des Assemblées Nationales, par ce grand et salutaire changement dont je me fé-

Voici la traduction de ce passage cité par Dom Joseph Vaissette, savant Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans son excellente histoire du Languedoc, troisième vol. *in-folio*, page 479, et page 507 des Preuves, à la fin du volume.

« Afin qu'il soit permis aux habitants de Beaucaire d'user plus librement de leurs biens, nous défendons étroitement à nos Sénéchaux de les empêcher de porter où ils voudront leurs bleds, leurs vins et leurs autres denrées pour les vendre.... S'il arrivait cependant quelque cas pressant pour lequel il conviendrait de défendre le transport des denrées hors du pays, le Sénéchal assemblera alors un Conseil non suspect auquel se trouveront quelques-uns des Prélats, des Barons, des Chevaliers, et des HABITANS DE NOS BONNES VILLES, de l'avis desquels le Sénéchal fera cette défense; et quand elle aura été faite ainsi, il ne pourra la révoquer sans un Conseil semblable à celui de qui elle est émanée. Durant la défense on ne fera exception en faveur de personne, ni par crédit, ni à prix d'argent.

» Cette Ordonnance, poursuit Dom Vaissette, qui est très-importante pour les privilèges et pour les immunités de la Province de Languedoc, établit parfaitement l'usage qui a toujours été suivi depuis, d'assembler les Etats du Pays pour les consulter, lorsqu'il s'agissait de quelque matière intéressante pour les Peuples. C'est le plus ancien Monument qui prouve que le Tiers-Etat ait été nommément appelé dans les Assemblées de la Province et même du Royaume. Ainsi on peut le regarder comme le principal fondement qui a donné l'origine à nos Etats, suivant la forme qui s'y est observée depuis, lesquels ne sont devenus Généraux que par le concours des Etats particuliers de chaque Sénéchaussée qui s'assemblèrent d'abord séparément, et qui s'étant réunis dans la suite, n'ont plus composé qu'un seul Corps. »

licite de lui décerner ici le premier hommage ; honorer ainsi à jamais son Règne et sa mémoire par le plus ancien monument de notre Droit public qui reconnaisse l'existence politique du Tiers-Etat , *en l'admettant*, dit le célèbre Historien du Languedoc , *dans les Assemblées de la Province et même du Royaume* ; signalant son Gouvernement , ajoutent nos plus savants Publicites , *lorsqu'il consulta les villes de Languedoc dans l'Assemblée de Saint-Gilles, en 1254, pour ne les gréver d'aucun impôt sans leur consentement, privilège étendu par Philippe-le-Bel aux autres villes du Royaume ; d'où résultat un nouvel ordre politique, le Tiers-Etat qui s'éleva sur les ruines du regime féodal et sembla présider à sa destruction* (1) : bienfait immortel de Saint Louis envers la France , que la foule des Historiens attribue à Philippe-le-Bel, pour en avoir étendu l'application , et dont cette célèbre Ordonnance assure à jamais la gloire à Saint Louis, auquel les Etats-Généraux doivent l'insigne avantage de représenter complètement la Nation ? Le voyez-vous encore , MESSIEURS, ce même Louis XI rendre les chemins sûrs et commodes ; envoyer des Commissaires pour assurer la navigation des rivières ; créer une marine, et équiper une flotte capable de transporter en Afrique soixante mille hommes ; animer l'industrie ; établir dans chaque ville une police exacte ; publier de sages réglemens sur les monnoies ; faire de l'agriculture la base du commerce ; diminuer sans cesse les impôts , et ce-

---

(1) L'Art de vérifier les Dates, tome 2, pages 239 et 243.

pendant doubler chaque année ses revenus, c'est-à-dire, ceux de l'Etat ? Déjà sa réputation concourt avec ses talents et ses vertus à policer son Siècle. Les Nations voisines, lasses de discuter leurs droits par la voie des armes, source intarissable de nouvelles guerres, implorent les décisions de ce Roi-Magistrat ; et il prononce entre les d'Avesnes et les Dampierre, entre les Comtes de Châlons et de Bourgogne, entre le Roi de Navarre et le Duc de Bretagne, entre les Comtes de Bar et de Luxembourg, entre Henri III et les Barons d'Angleterre, entre Grégoire et Frédéric. Quand Louis monta sur le Trône, il ne gouvernait pas paisiblement une seule Province ; et voilà qu'il règne à présent sur l'Europe entière.

C'est, MESSIEURS, ce tableau historique du Règne de Saint Louis, c'est ce récit fidèle des titres de notre gloire nationale et du bonheur de nos Pères qu'un de nos plus grands Hommes d'Etat a su dignement apprécier, en rendant un tribut d'admiration à jamais mémorable à l'influence du génie de Saint Louis sur la France et sur son Siècle ; et c'est aussi ce bel hommage que je me plais à déposer ici devant vous aux pieds de ce bon Roi, comme le plus honorable jugement qu'on ait porté de ce grand Homme. Le Ministre, l'Ami, le Panégyriste, disons mieux, l'Historien national de Henri IV, dont la renommée était si chère et si sacrée à son cœur, Sully enfin parle de Saint Louis, en ces termes, au commencement du trentième Livre de ses Mémoires : *Des quarante-quatre années du Règne de Louis IX, les vingt premières offrent un spectacle qui n'est pas indigne*

*d'être comparé avec les onze dernières de Henri-le-Grand.* En s'exprimant avec une si rigoureuse précision, c'est Henri IV que Sully prétend louer ; et par là même, sans en avoir eu le dessein, il n'en loue que mieux Saint Louis, dont le Règne vient s'offrir à son esprit préoccupé d'un autre objet, comme le plus haut point de comparaison pour les héritiers de son Trône, comme le modèle le plus parfait d'un bon Gouvernement, ou plutôt comme une mesure et un terme de grandeur au-delà duquel l'imagination ne peut plus rien concevoir. Quel parallèle, MESSIEURS, et quel hommage dans la bouche de Sully, qui mesure avec le scrupule le plus religieux toute ses expressions, au moment où il pèse ainsi d'une main impartiale, en présence de la Postérité deux de nos plus grands Rois, dans les balances de la gloire !

Les Gens de Lettres dont vous êtes, MESSIEURS, l'élite et les Oracles, doivent s'honorer en ce jour d'avoir un Ecrivain, grand Homme d'Etat, pour interprète de leur admiration et de leur reconnaissance envers l'un de leurs quatre plus magnifiques Bienfaiteurs sur le Trône de France : je veux dire, Charlemagne, Louis IX, François 1<sup>er</sup> et Louis XIV.

Saint Louis en effet, MESSIEURS, partage avec ces Monarques la gloire d'avoir protégé les Lettres. Il fit plus, il eut le mérite plus rare encore de les aimer et de les cultiver ; et si l'esprit humain se fût mis alors au niveau de son génie, le Règne de ce Prince serait aujourd'hui l'époque de la renaissance des Lettres. Il prépara du moins cette heureuse révolution ; il comprit que l'ignorance était l'ennemie



la plus formidable du Peuple et du Christianisme ; il fut le Restaurateur de l'Université de Paris ; il eut pour Amis, et souvent pour Convives les plus éclairés de ses Contemporains, Saint Thomas-d'Aquin, Saint Bonaventure, et son Confesseur Robert Sorbon, qui consacra les bienfaits de Saint Louis à la création et à la construction du célèbre Collège de Sorbonne ; il les honora, parce qu'il savait que la considération est le seul prix digne des talents : en effet, elle vient du cœur, et elle flatte d'autant plus de la part des Souverains, que l'estime n'est pas un don, mais un hommage. Cette Capitale présente encore à l'admiration de l'Europe de beaux Monuments des Arts (1) qui ont illustré le Règne de Saint Louis. Les Manuscrits les plus précieux de Rome et d'Athènes, qu'on put découvrir de son temps, furent recueillis par ses soins dans sa Bibliothèque de la Sainte-Chapelle. Souvent le Souverain se réfugiait dans cet asyle, je ne dirai pas pour se consoler de la Royauté, puisqu'il jouissait du spectacle d'un peuple heureux, mais pour honorer le goût des Lettres, qui, dans ces temps reculés, avait encore besoin d'être ennobli par l'exemple d'un Roi. Il y expliquait lui-même les difficultés qu'on lui proposait, et devenait l'Oracle des Lecteurs studieux qu'on appelait alors des Savants, après avoir été l'Arbitre des grands Feudataires, des Rois, des Pontifes Romains eux-mêmes.

Ainsi, MESSIEURS, lorsque la Providence veut re

---

(1) La Sainte-Chapelle.

nouveller la face des Empires, elle n'a pas besoin d'agir successivement sur chaque individu : elle fait naître un Monarque doué des heureux dons de la vertu et du génie, le Prince donne une impulsion générale, et entraîne sa Nation. Vous venez d'admirer Saint Louis créateur de son Siècle ; je vais le rapprocher de nous, et exposer tous les droits que son Règne lui donne sur la reconnaissance de la Postérité, en vous le présentant comme le Bienfaiteur de tous les Siècles qui l'ont suivi.

## SECONDE PARTIE.

POUR mieux découvrir l'influence du Gouvernement de Saint Louis sur les Siècles qui l'ont suivi, effacez, MESSIEURS, son Règne de nos Annales. Quelle confusion ! quel désordre ! quelle barbarie ! parcourez notre Histoire depuis Clovis. En suivant les désastres dont elle est semée, vous errez de précipices en précipices ; vous rencontrez des Monarques assoupis dans la mollesse, qui sont Rois sans régner, dominés par des Maires hautains qui règnent sans être Rois, et en prennent enfin le titre, honteux de l'abandonner plus long-temps à ces fantômes de Souverains. Le génie extraordinaire et malheureusement isolé de Charlemagne également illustre par ses Capitulaires et par ses triomphes, répand, il est vrai beaucoup d'éclat sur la France dans le huitième Siècle ; mais le partage de ses Etats et la faiblesse de ses Successeurs, qui loin de suivre ses traces, en conservant et en propageant une si vive lumière, se re-

plongeant soudain dans les mêmes ténèbres dont notre horizon vient se couvrir après sa mort, réduisent bientôt les plus belles institutions de ce grand Homme à ne plus paraître pour ainsi dire, dans notre Histoire, qu'une magnifique aurore boréale.

Avec les descendants de ce premier Empereur Français, la Nation retombe aussitôt dans le même chaos d'où son génie l'avait tirée. Tandis que nos premiers Rois de la troisième race sommeillent dans l'indolence, ou bouleversent tout, et s'égarant dans le labyrinthe de leurs tentatives, pour reconquérir l'autorité du Trône, vous traversez plusieurs Siècles de barbarie; vous apercevez un crépuscule faible encore sous Philippe-Auguste. enfin Saint Louis régné : sans le Gouvernement de ce Prince long-temps si mal remplacé, la nuit se prolongeait jusqu'à Charles v. Mais déjà le jour luit dans ses Conseils; et au milieu du ténébreux désert que vous présente nos Annales, le beau spectacle d'un grand Roi sur le Trône appelle et satisfait vos regards jusqu'alors plongés dans une obscurité profonde, ou éblouis de loin en loin par les éclairs d'une vacillante et fugitive clarté.

Depuis que les Rois ont pour guides des Sages et des modèles qui ont réduit en principes le grand Art de Régner, ce ne sont plus les Souverains qui créent leur Siècle, c'est leur Siècle qui les forme eux-mêmes. Mais avant la naissance de ces Génies extraordinaires qui ont imprimé dans chaque Etat un mouvement universel et durable aux ressorts politiques, les Princes qui, avec des vertus éminentes, ont manqué de lumières, ne sont distingués des mauvais Rois

dans l'Histoire que par des vœux impuissants ou des larmes stériles. Ils auraient pu entreprendre de grandes choses, si la providence en eût rapproché d'eux les exemples; et cependant ils sont descendus dans la tombe sans laisser aucun vestige de leur passage sur le Trône. Quel présent inestimable Dieu accorde à un Empire, la première fois sur-tout qu'il lui donne un grand Homme pour Souverain! Ce Monarque créateur est d'autant mieux alors l'image de l'Être Suprême, qu'à sa ressemblance, de rien il fait tout; que ses Ouvrages, concertés avec cette sagesse qui dirige et reproduit le génie, se soutiennent ensuite d'eux-mêmes, lorsque l'Art de régner devant une espèce d'héritage, *il en résulte, selon le langage sublime de Bossuet, un si grand bien pour le Peuple, que le Gouvernement se perpetue par les mêmes loix qui perpétuent le genre humain, et va, pour ainsi dire, avec la Nature* (1).

L'histoire de Saint Louis nous présente cette influence de son Règne sur les destinées de notre Patrie. Tel de ses descendants est célèbre dans nos fastes, qui serait mort obscur sur le Trône même, s'il y fût monté avant lui; et tel autre de ses Prédécesseurs reste ignoré, qui serait placé parmi les bienfaiteurs de la Nation, s'il eût porté le sceptre après ce grand Homme. Eh! remarquez d'abord une preuve bien simple et bien frappante de la sagesse de son Gouvernement; la population augmentée durant son Règne, de plusieurs millions de Fran-

---

(1) Cinquième avertissement aux Protestants.

çais (1), malgré la continuité des guerres, comme autrefois l'accroissement du Peuple Hébreu sous les successeurs de David (2), répara d'avance les brèches que lui firent ensuite les journées si lamentables de Creci, d'Azincourt, de Poitiers, et nos guerres d'Italie. L'espèce humaine qui se dessèche et dépérit sous les Tyrans, se multiplie au contraire avec la félicité publique sous l'Empire des bons Rois; de sorte que pour prononcer avec certitude à la fin de chaque Règne sur la gloire des Souverains, il suffirait peut-être à l'Histoire de faire le dénombrement comparé de leur Peuple, à leur avènement au Trône, et au moment de leur mort.

Pour fruit de ses vertus et de ses loix, Saint Louis laisse à ses successeurs, outre cette richesse d'une population florissante, les avantages d'une paix durable. Le contraste si extraordinaire que nous offre l'Histoire de Philippe-le-Hardi, son fils, du Règne le plus paisible et le plus belliqueux des Rois, n'est-il pas un résultat et un bienfait de la haute sagesse qui dominait encore les Conseils de l'Europe long-temps après la mort du pieux Monarque? Le peuple opprimé dans les Siècles précédents par une multitude de loix disparates, reconnaît désormais dans le Souverain, l'arbitre commun de la Nation : le Gouvernement devient un; et après ces

---

(1) « Finalement, dit Joinville, le Royaume se multiplia tellement par la bonne droiture qu'on y voyait régner, que le domaine, censive, rente et revenu du Roi croissaient tous les ans de moitié. »

(2) *Juda et Israël innumerabiles sicut arena maris in multitudine.* 3 Reg. cap. 4, vers. 20.

longs orages qui depuis l'époque reculée de Charlemagne n'avaient cessé de bouleverser l'Empire Français, les vassaux des Feudataires ne sont plus que des Sujets soumis, et les voisins de la France deviennent des Alliés fidèles. Les délits privilégiés attribués aux Baillis Royaux, et sur-tout les appels des Justices Seigneuriales aux Tribunaux du Roi, suffisent à Louis pour dépouiller insensiblement les grands Barons du droit de Législation qu'ils avaient usurpé, en s'arrogeant le droit de la désobéissance, puisque le véritable et même le seul Législateur d'un Etat est celui qui prononce en dernier ressort ses Ordonnances sur les fiefs, sur les apanages et sur les monnaies, préparent en silence aux Siècles à venir la révolution que consumeront bientôt les ennoblissements, les affranchissements, les communes (1), et sur-tout la découverte du Nouveau Monde, qui en enrichissant le Tiers-Etat par les conquêtes du Commerce, a dû lui faire partager l'éducation et la considération inséparables de l'opulence, et amener à sa suite l'abolition de la féodalité; Saint Louis en détruit, sinon les redevances réelles et personnelles, du moins l'anarchie et la tyrannie. Restreindre les usurpations d'un si monstrueux régime, politique, c'était en dévoiler l'origine et en provoquer l'anéantissement.

---

(1) Elles furent établies par Louis-le-Gros, et contribuèrent beaucoup à l'extinction du Gouvernement féodal sous les Règnes qui précédèrent et suivirent Saint Louis. Les premières lettres d'ennoblissement furent accordées par Philippe-le-Hardi à Raoul l'Orfèvre, et l'affranchissement général des serfs fut l'ouvrage de Louis x.

L'Histoire, MESSIEURS, louera mieux ici Saint Louis que l'Eloquence. Voici donc les éclatants témoignages qu'elle rend à sa mémoire, en expliquant la décadence des grands fiefs. C'est son jugement que vous allez entendre : « Ce Prince, nous dit-  
 » elle, étendit la prérogative Royale, lorsqu'au  
 » mépris des loix féodales il fit juger contre l'Arche-  
 » vêque de Reims, qu'au Roi seul appartenait le  
 » droit de convoquer les Pairs. . . . . La taxe du  
 » *franc-fief* dont il grèva les Roturiers qui possé-  
 » daient des fiefs, fut encore une atteinte à la  
 » Police féodale, suivant laquelle la dignité des  
 » possessions dût être relative à celle des personnes ;  
 » le Prince ne peut les séparer sans choquer la  
 » Constitution, *en paraissant arrêter simplement*  
 » *l'abus, il ne fit que le mettre à prix.* Par cette  
 » admission du Peuple à acquérir des fiefs, Saint  
 » Louis diminua le patrimoine de la Noblesse, et  
 » conséquemment cet Ordre lui-même. Philippe-le-  
 » Hardi apprit à ses Successeurs le moyen de le  
 » recruter, et encore plus, de l'affaiblir en le mul-  
 » tipliant. . . . L'établissement des Parlements, la  
 » faiblesse des Etats-Généraux, *et enfin leur dé-*  
 » *périssement total*, l'abaissement de la haute No-  
 » blesse, l'extinction de la Chevalerie, la réunion  
 » totale des grandes mouvances à la Couronne, et  
 » l'élévation du Tiers-Etat, n'ont été que la pro-  
 » gression successive et les effets nécessaires de la  
 » destruction du régime ou de la polyarchie des  
 » fiefs, par les *Etablissements* de Louis IX (1). »

---

(1) *L'Art de vérifier les Dates*, monument remarquable dans le

Telles sont, MESSIEURS, les mémorables influences que l'Histoire attribue au génie de Saint Louis. Mais avec quelle sagesse ce Monarque éloigne au moins de sa postérité ce Gouvernement monstrueux, disons mieux, ce fléau national dont il ne peut garantir entièrement ses Contemporains ! L'un des malheurs les plus désastreux de la Législation féodale, était l'impossibilité d'empêcher l'aggrandissement des Vassaux, qui en abusaient ensuite pour faire une guerre plus redoutable au Souverain. Les possesseurs des grands fiefs réduisant toute la politique et toute la morale du Pouvoir à leur seul intérêt, ne protégeaient la faiblesse contre le Trône, que pour mieux l'opprimer elle-même. Ces usurpations étaient encore fomentées par le lien conjugal qui rassemblait sans cesse les plus énormes fortunes. Saint Louis attaque cet abus dans sa source, avec tous les ménagements que la prudence doit à l'opinion, et la puissance aux coutumes ; il n'eût fait que de vains efforts pour arracher de ses Etats ce vieux chêne qui épuisait toute la substance du sol : il l'abattit en creusant autour du tronc pour couper ses racines. Que les autres Rois guerriers attaquent les Feudataires : Saint Louis Législateur attaque la féodalité elle-même ; il fait dépendre du consentement du Souverain la validité des mariages contractés par les grands Vassaux de la Couronne.

---

le genre de l'Histoire, commencé par Dom Maur-François d'Antin, et achevé par Dom Charles Clément, l'un et l'autre Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, *second volume, in-folio*, pages 239 et 241.



Devenus ainsi maîtres des alliances, les héritiers de sa Couronne empêcheront l'union de deux familles puissantes, dont une seule pourrait traverser impunément l'autorité Royale; et le temps seul démolira cet édifice ébranlé par Louis dans ses fondements. C'est ainsi, MESSIEURS, que le génie crée des loix. La prévoyance qui en réglant le présent domine l'avenir, est l'une des plus hautes qualités d'un Souverain; aussi voyons-nous dans l'Histoire Sainte que lorsque Saül eût été choisi par Samuël pour être Roi, Dieu qui l'appellait au Trône le fit en même temps et Monarque et Prophète (1).

C'est le privilège d'un petit nombre de Sages de découvrir dans le lointain avec cette sagacité de raison l'éclat et les heureuses influences du génie, malgré les nuages dont les préjugés et l'envie l'enveloppent au moment où il entre dans la carrière. Ils ressemblent à ces Voyageurs placés sur des hauteurs au moment du lever du soleil, et qui voyent luire au loin ses rayons sur le sommet des montagnes occidentales, avant que l'astre étincelle du côté de l'Orient. L'expérience de tous les temps et de tous les lieux atteste que les Contemporains des grands Hommes, non-seulement méconnaissent et souvent même calomnient le Sage, supérieur à son Siècle qu'il devance de trop loin, mais qu'ils lui refusent sur-tout la gloire qui lui appartient, et lèguent l'obligation d'en reconnaître les

---

(1) Samuel dit à Saül : *Insiliet in te spiritus Domini, et Prophetabis cum eis, et mutaberis in virum alium.* Reg. 1, cap 10, vers. 6.

bienfaits à la Postérité, toujours chargée de réparer ces éclatantes injustices. Eh! ne saurions-nous donc pas encore, après tant d'exemples d'ingratitude nationales, qu'il faut l'intervalle de plusieurs générations pour développer les semences du génie, et mûrir la reconnaissance toujours tardive des Peuples? Hommes illustres et infortunés, que des services éclatants prédestinent à l'admiration de votre Patrie, consolez-vous en plaçant sur votre Siècle des bienfaits dont vous ne recevrez le prix que des générations futures. L'avenir! l'avenir! voilà votre vie véritable et votre noble héritage! c'est le seul Tribunal de la Postérité qui dispense, proclame et consacre la gloire.

Saint Louis fut trop grand pour ne pas subir cette destinée : plus on avance dans les âges suivants, plus on découvre l'action toujours croissante de ses fécondes pensées. Ses Barons résistèrent d'abord à tous ses réglemens. Eh! des inventions salutaires pouvaient-elles ne pas révolter cette foule de Tyrans subalternes dont elles gênaient l'indépendance, sur-tout cette multitude d'agents avides qui subsistaient des désastres publics, et détestaient tous les changements utiles dont ils n'étaient pas les Auteurs? Tel est, ô mon Dieu! le cœur humain depuis sa chute : le péché l'a tellement dégradé, que l'amour du bien n'aurait presque plus de prise sur lui s'il ne le subjuguait par la séduction de l'intérêt ou de l'amour-propre. Saint Louis, Roi d'une vaste Monarchie, mais resserré par les usurpations des Feudataires, ne gouvernait réellement qu'un

très-petit Etat ; ses loix , limitées d'abord à ses domaines , se sont étendues dans toute la France , lorsque nos frontières ont été reculées , ou par des successions , ou par des traités , ou par des alliances , ou par des conquêtes ; et renfermé sous son Règne dans une enceinte trop étroite , ce faible ruisseau est devenu un fleuve majestueux à une grande distance de sa source.

En présence de toute autre Assemblée , MESSIEURS , je regretterais pour la gloire de Saint Louis , de ne pouvoir développer dans son Eloge le sage et lumineux système de sa Législation , qui forme la portion la plus intéressante de son Histoire , et qui a tant illustré son Règne dans les Siècles destinés à jouir d'un si grand bienfait. Les Ecrivains célèbres qui m'environnent me dispensent en ce moment des détails vulgaires , et pour vous rappeler simplement les magnifiques résultats de la Législation de Saint Louis , à l'exemple de l'Apôtre Saint Paul , qui ne crut pas indigne de son Ministère de citer les Philosophes et les Poètes de la Grèce en parlant devant l'Aréopage , j'oserai emprunter ici avec admiration la voix de l'un de vos plus grands Hommes , dont le témoignage sera aussi glorieux que nouveau dans cette solennité et dans cette Chaire. C'est le plus bel hommage qu'on ait jamais rendu au génie Législateur de Saint Louis. L'éloge devient d'autant plus admirable , qu'à la manière sublime de son Auteur , il consiste en de simples maximes dont il confie l'application à ses Lecteurs , qu'il rend eux-mêmes Juges et Panégyristes de Saint Louis. Voici

comment le Génie sait juger et célébrer le Génie.

L'immortel Auteur de l'*Esprit des Loix*, dans le vingt-huitième Livre de son Ouvrage, compare Saint Louis aux Législateurs de l'Antiquité. Il lui tient compte d'abord d'avoir le premier fait traduire la Législation de Justinien, et rédiger toutes les Coutumes de la France par de Fontaines et Beaumanoir; et il observe ensuite, pour faire mieux ressortir tout l'éclat d'une si prévoyante sagesse, que *par un malheur attaché à la condition humaine, les grands Hommes modérés sont rares, et qu'on en trouve plus d'extrêmement vertueux, que d'extrêmement sages. Les Etablissements de Saint Louis, ajoute-t-il, ne furent pas d'abord du Royaume, mais un exemple que chacun avait le droit et l'intérêt de suivre. Oter le mal, poursuit-il, en faisant sentir le bien : inviter quand il ne faut pas contraindre : conduire quand il ne faut pas commander, c'est l'habileté suprême. La raison a un empire naturel : elle a même souvent un empire tyrannique. On lui résiste d'abord; mais cette résistance même est son triomphe. Encore un peu de temps, et l'on sera forcé de revenir à elle.... Les loix de Saint Louis eurent des effets qu'on n'aurait pas dû attendre du Chef-d'œuvre de la Législation. Il faut quelquefois bien des Siècles pour préparer des changements : les événements mûrissent, et voilà les Révolutions* (1).

En effet, MESSIEURS, la Révolution législative,

---

(1) *Esprit des Loix*, liv. xxviii, chap. 38 et 40.

si bien signalée par Montesquieu, s'est heureusement opérée dans notre Nation, au commencement et à la suite du treizième Siècle. Ce n'est que depuis sa mort et loin de son Règne, que Saint Louis, qui n'avait été, pour ainsi dire, pendant sa vie, qu'un Sage sur le Trône, est devenu le Législateur de la France; je ne dis pas assez, son Code même a multiplié nos conquêtes : et comme autrefois les Amorréens, les Hévéens et les Jébuséens, frappés de la réputation de Salomon, se reconnuent volontairement tributaires de ce Prince (1), la sagesse des loix de notre Saint Monarque à incorporé au Royaume des contrées entières, qui après avoir gémi trop long-temps sous le joug de l'oppression féodale, ou dans les horreurs de l'anarchie, sont venues d'elles-mêmes, dans les Siècles suivants, se soumettre au Gouvernement Français, et supplier à genoux nos Souverains de se déclarer leurs Maîtres : ne demandant pour prix de leur obéissance, disaient les Députés de la Guienne, de l'Aunis de la Saintonge, que *les bonnes Coutumes de Saint Louis* (2). Chaque serf luttant en silence dans l'intérieur de la France contre les exactions féodales, il s'est fait un effort général vers la Monarchie, qu'on a regardée comme le refuge du bonheur, et même

---

(1) *Universum populum qui remanserat de Amorrhæis, et He-thæis, et Pherezæis, et Hevæis, et Jebusæis, qui non sunt de filiis Israël. . . . fecit Salomon tributarios usque in diem hunc.* 3 Reg. cap. 9, vers. 20 et 21.

(2) Voyez Le Laboureur, Le Gendre, Velly, Choisy.

de la liberté. Peu à peu l'exercice du droit de suzeraineté, devenu plus précieux encore aux Sujets qu'au Souverain, après le Règne de Saint Louis, a rendu la Couronne de nos Rois le plus beau diadème de l'Univers, depuis que le Prince et l'État ont toujours eu un intérêt commun, soit qu'on ait voulu proscrire la servitude pour anéantir l'autorité des Grands, soit qu'il ait fallu punir la félonie pour venger les droits du Peuple.

Ce n'est donc pas seulement, MESSIEURS, dans l'histoire de ses Guerres, c'est sur-tout dans le Code de Saint Louis que la France doit chercher l'une des sources les plus fécondes de sa propre Grandeur; c'est là sur-tout qu'elle doit découvrir les principes de cet heureux changement que nous observons dans les mœurs nationales, dès le treizième Siècle. Par ses loix contre le blasphème, et sur-tout par ses imposants exemples de piété, Saint Louis consacra le respect dû à la Religion. Le Christianisme, qui a eu la gloire de réclamer avant la Philosophie, en faveur des serfs, la liberté, vie civile de l'homme, comme la vertu est sa vie morale; le Christianisme qui, en déclarant par la bouche de ses Pontifes dans le concile de Latran (1) ne vouloir point reconnaître d'esclaves dans son sein, a enfin aboli l'esclavage en Europe; le Christianisme était le plus puissant ressort de ce Monar-

---

(1) En 1077 le Pape Alexandre III déclara, dans le troisième Concile de Latran, que les Chrétiens devaient être exempts de servitude. Voyez le recueil des Conciles des Pères Labbe et Cossard, tome x, page 457. *Ne Christiani mancipia fiant, etc.*

que pour retirer de sa dégradation un Peuple en faveur duquel on aurait pu répéter cette énergique prière de David : Seigneur ! faites naître un Législateur parmi ces barbares , afin que les Nations les mettent au rang des hommes : *Constitue , Domine , legislatorem super eos , ut sciant gentes , quoniam homines sunt* (2).

Non, MESSIEURS, il n'appartenait qu'au Christianisme d'opérer une si étonnante révolution. L'amour-propre peut déterminer sans doute à de généreux sacrifices; cependant le plus sublime effort de la vertu n'est pas d'être vertueux avec danger, mais de l'être sans témoins : c'est le devoir du Chrétien, c'est aussi son privilège. Saint Louis sentit la nécessité du grand levier de la Religion pour relever la France. L'héroïsme et la sainteté de ce Monarque se firent ressortir mutuellement avec une gloire dont l'éclat inspire encore aujourd'hui aux plus illustres Ecrivains des Nations étrangères la même admiration qu'éprouvèrent ses Contemporains. « Le Royaume de France, dit le » plus récent et le plus célèbre Historien de l'Angle- » terre, le Royaume de France était alors gouverné » par Louis IX, Prince du caractère le plus sin- » gulier qu'on puisse trouver dans les Annales » de l'Histoire. Ce Monarque unissait à la piété » humble et minutieuse d'un Cénobite, tout le cou- » rage et la magnanimité du plus grand Héros, et » ce qui peut paraître encore plus extraordinaire,

---

(2) Psal. 9, vers. 21.

» la justice et l'intégrité du Patriote le plus désintéressé, à la douceur et à l'humanité du Philosophe le plus accompli (1). »

Faut-il être surpris, MESSIEURS, qu'un si grand Roi ait voulu faire de la Religion, à laquelle il devait tant de vertu et de gloire, la base principale de son Gouvernement? Il sentit le besoin d'accréditer cette morale de l'Évangile par son exemple, pour régénérer son Peuple, pour adoucir les mœurs publiques dans une Nation encore ignorante et barbare; et il servit utilement ses Successeurs, en cimentant l'obéissance des Sujets par les liens de la Religion. En effet la Religion Chrétienne jette ses racines dans le cœur; et après avoir affermi les Trônes par l'amour, elle les appuie encore sur les consciences; elle détruit ce penchant funeste vers l'égoïsme, qu'on croirait réservé à l'isolement de l'état sauvage, et qu'excitent en nous avec bien plus d'ardeur les exemples contagieux de l'intérêt personnel, contre lequel on ne croit pouvoir se défendre qu'en le prenant soi-même pour règle de ses actions; elle est la base de toutes les vertus sociales, civiles et domestiques : il en est plusieurs qu'elle seule commande, et il n'en est aucune qu'elle ne perfectionne. Eh! quoi de plus utile aux Peuples et aux Rois que le Christianisme? Quoi de plus propre que la Charité à unir les hommes par les liens sacrés et les rapports intimes de toutes

---

(1) M. David Hume, *Histoire d'Angleterre, Maison de Plantagenet*, sous l'année 1259, tome 4, pages 93 et 94 de l'édition d'Amsterdam.



les vertus; à faire naître et à perpétuer parmi eux ce support, cette indulgence, cet amour, cette assistance mutuelle qu'aucune autre Législation ne peut garantir à nos besoins, et sans lesquels il ne reste plus ni justice, ni soulagements, ni confiance, ni tranquillité solides sur la terre? Eh! MESSIEURS, c'est tout l'Art de la politique dans un Gouvernement sage, que de ramener sans cesse les Peuples par l'esprit et l'autorité des loix, vers la Morale tutélaire qu'imposent au genre humain les préceptes de l'Évangile.

Avec ces bienfaits de Louis, le Peuple Français acquit les lumières dont il avait besoin pour en découvrir l'importance. Aussi lorsque nos Pères étaient malheureux sous les Règnes suivants, lorsqu'ils reprochaient publiquement à Philippe-le-Bel l'altération des monnoies, que demandaient-ils? *les Etablissements de Saint Louis*. Lorsqu'ils murmuraient contre Louis x qui vendait à l'enchère les offices de judicature, que demandaient-ils? *ies Etablissements de Saint Louis*. Lorsqu'ils accusaient Charles iv d'avoir accablé l'État sous le fardeau d'une dette immense, que demandaient-ils? *les Etablissements de Saint Louis*. Lorsqu'ils se plaignaient, sous Philippe-de-Valois, des nouvelles impositions dont ils étaient surchargés, que demandaient-ils? *les Etablissements de Saint Louis*. Enfin lorsque les États-Généraux assemblés à Tours, la première année du Règne de Charles viii, s'élevaient si hautement contre les abus d'autorité, et contre la dilapidation des finances, que demandaient-ils? *les Etablissements*

*de Saint Louis, les Etablissements de Saint Louis.* Ils n'assignaient point d'autre remède aux calamités publiques; ils ne connaissaient point d'autre ressource pour se soustraire aux vexations; et ils répétaient en versant des larmes, comme un cri national de détresse et de recours, ces paroles simples et touchantes que l'Histoire nous a transmises : *Ce n'était pas ainsi que le Saint Roi nous gouvernait; qu'on exécute ses Ordonnances, et tous nos maux disparaîtront!* Le sentiment du malheur ne leur arrachait que ce seul vœu, honorable sans doute pour la Nation qui le formait, plus honorable encore pour le Souverain qui l'avait fait naître. La reconnaissance de la Patrie imagina un hommage que Saint Louis n'a partagé avec aucun autre Législateur. La France imitant le Peuple d'Israël, qui célébrait avec tant de pompe l'anniversaire de l'époque à jamais mémorable où le Seigneur lui donna des loix sur le mont Sinai (1), la France avait institué une fête civile en l'honneur de ce Prince, et un jour était consacré tous les ans dans les grandes Communes pour lire en public les *Etablissements* de ce grand Homme (2).

---

(1) La fête des Tabernacles fut instituée en mémoire des trois plus grandes grâces que les Israélites eussent reçues de Dieu, la sortie d'Egypte, la publication de la loi, et l'établissement dans la terre promise.

(2) Telle fut, dit l'Abbé Velly, son application au bonheur de son Etat, que, sous les Règnes de plusieurs de ses Successeurs, la Noblesse et les Peuples quelquefois mécontents du Gouvernement ne demandaient autre chose sinon qu'on en réformât les abus sur les *Etablissements* de Saint Louis, qu'on lisait une fois l'année en public, à Noyon, à Beauvais, à Amiens, etc. par reconnaissance.

O jour de triomphe et d'allégresse, où le Peuple, le véritable Panégyriste des bons Rois après leur mort, s'assemblait en foule pour bénir la mémoire de Louis, où les Pères conduisaient leurs enfants à ces touchantes solennités, et se félicitaient d'être pères et Français, où les laboureurs, levant enfin leur tête trop long-temps courbée sous le joug de la tyrannie féodale, n'avaient besoin que de répéter ce nom chéri pour faire pâlir leurs Oppresseurs, et interrompaient, tantôt par les transports de l'amour, tantôt par les acclamations de la reconnaissance, le plus bel éloge qu'on ait jamais fait d'un Souverain ! Voilà, MESSIEURS, voilà les traits que les Historiens ont eu le malheur de raconter sans aucun intérêt, et que les Orateurs ont dédaignés pour nous fatiguer du récit des batailles !

Oublierions-nous de compter parmi tant de bienfaits de Louis IX, les leçons mémorables que sa Vie donne aux Rois ? Sincèrement soumis à l'autorité légitime des Souverains Pontifes, il mit pour toujours la France à l'abri des entreprises abusives de la puissance spirituelle, en élevant entre le Trône et ces prétentions exagérées le rempart sacré de nos libertés, c'est-à-dire, selon le texte si long-temps réclamé de sa fameuse Ordonnance, en assurant *le droit commun et la puissance des Ordinaires, suivant les Conciles Généraux et les Institutions des Saints Pères* (1). Sa Pragmatique Sanction, qui conserva jusqu'au seizième Siècle, à l'Eglise Gallicane, le droit

---

(1) *Pragmat. Sancti Ludovici.*

des Elections, apprit à Philippe-le-Bel, à Louis XII, et à ce bon Henri, dont la mémoire est si douce aux cœurs français, l'Art de concilier le respect dû au Chef Suprême de l'Eglise avec la résistance qu'ils pouvaient opposer au Vicaire de Jésus-Christ, considéré comme Souverain temporel, lorsque la Foi ou la discipline Ecclésiastique n'étaient plus l'objet de ses décrets. Son âme s'élevait dans toutes les occasions où l'indépendance et la prérogative de sa Couronne étaient menacées; il déployait alors une fierté et un courage qui sembleraient incompatibles avec sa piété, son caractère, et l'humble timidité de sa conscience, si l'on ne savait que la vertu, toujours résignée, lorsqu'on n'exécute point la mesure des sacrifices qu'une noble générosité autorise, devient inflexible par devoir, quand on méconnaît envers elle tous les droits de l'équité.

Qui croirait, MESSIEURS, que de toutes les vertus d'un si grand Prince, celle que son Siècle lui pardonna le moins, fut cette piété éminente qui est toujours, dans le cœur des Rois, la sauve-garde la plus sûre de la félicité publique? Les clameurs furent portées à un tel excès d'audace, que Saint Louis daigna faire lui-même son apologie. *On blâme, disait-il, mon assiduité à la prière, mes affaires n'en souffrent pas. On ne se plaindrait point si je me livrais à de ruineuses dissipations* (1). Sa religieuse ferveur du moins ne le déroba jamais à ses devoirs: elle ne parut en lui qu'une vertu de plus, d'autant moins

---

(1) Joinville.

inquiétante pour ses Peuples, qu'elle ajoutait le ressort puissant de la Religion à tous les autres mobiles qui le portaient au bien public. Pieux et indulgent sur le Trône, il sut toujours concilier le zèle pour la gloire de Dieu, avec cette compâtissante sensibilité qui chérit tous les hommes comme ses images.

Saint Louis fut sensible, mais n'entendez point par ce mot, MESSIEURS, la sensibilité factice des hommes dont les paupières s'humectent à la vue de l'infortune, de ces larmes instruites à mentir, selon l'expression sublime de Saint Augustin, *edoctæ mentiri lacrymæ* (1), tandis que leur cœur toujours sec, reste inaccessible à la pitié. La sensibilité de Saint Louis fut simple et profonde : il fut aimé de son Peuple parce qu'il l'aima, et lorsque le tombeau sembla s'ouvrir devant lui au milieu de sa carrière, on vit le péril du Prince devenir le péril de la Nation : on put jouir d'un touchant combat de tendresse entre un Peuple consterné qui priait dans les Temples pour son Roi chéri comme un bon Père, et un Souverain adoré qui se survivait en quelque sorte pour être témoin des longs regrets qu'il devait laisser après lui. Assez long-temps après la mort du Comte d'Artois, Saint Louis ne conçoit pas qu'un autre de ses Frères puisse déjà se permettre des amusements innocents (2). *Hélas ! s'écrie-t-il, en jettant dans la mer les instruments du jeu qu'il lui arrache des mains, il n'y a pas encore huit mois que notre Frère repose dans la tombe ; et vous êtes*

---

(1) Homil. 23.

(2) Joinville.

*assez insensible à sa perte pour en être sitôt consolé ?*

Observez ce transport de tendresse fraternelle dans son principe : il ne perd rien de son énergie lorsqu'il s'étend et se transforme dans le cœur de Saint Louis en amour de l'humanité. Ce Prince monte un vaisseau que les pilotes jugent incapable de résister à la longueur du voyage et aux assauts de la tempête, mais qu'il espère préserver du naufrage par sa présence. Les preux et féaux Chevaliers Français s'assemblent autour de leur Roi, le conjurent de passer dans un autre navire, et se disputent déjà une place dans le sien. Les prières, les larmes, et encore moins le danger ne peuvent obtenir de lui l'acceptation d'un si touchant sacrifice. Ce Monarque sensible est accoutumé à respecter la dignité d'homme dans tous ses semblables : ses voyages d'outremer ont fortifié au fond de son cœur ce sentiment de fraternité humaine au milieu de ces vastes abîmes, où les hommes sentent qu'en dépit de l'opinion, ils se trouvent tous égaux dans le danger, puisqu'ils sont tous mortels. *Ma place, dit-il, est celle où je vois le plus de péril : je ne veux pas conserver mes jours aux dépens de ceux de mes Sujets ; il n'en est aucun dont la vie ne me soit aussi précieuse que la mienne propre* (1).

Où m'emporte, MESSIEURS, mon admiration pour Saint Louis ? Je célèbre des vertus qu'il a pratiquées dans une terre étrangère ; et je crois entendre autour

---

(1) Joinville.

de moi les murmures que ces fameuses expéditions ne cessent d'exciter contre lui, depuis le treizième Siècle. Puisqu'enfin mon Sujet m'oblige de parler de ces guerres que l'on attend dans l'Eloge de Saint Louis; comme le double écueil du Héros et de l'Orateur, et dont les étonnants résultats vont achever de développer toute l'influence du Règne de Saint Louis sur la gloire et la prospérité de la France dans les Siècles suivants, j'avouerai d'abord que la Religion s'étant établie sur la terre sans autres armes que la Charité, elle veut régner sur les hommes par le seul ascendant de la persuasion, et non par l'effroi des meurtres; *que le temps est venu où, selon l'Oracle de l'Évangile, Dieu ne sera plus adoré ni à Samarie, ni à Jérusalem, mais sur toute la terre en esprit et en vérité* (1). Mais je dirai aussi que, si l'on examinait avec la même rigueur les motifs de toutes les guerres, l'Histoire en offrirait peu d'aussi glorieusement justes que les Croisades; que des esprits prévénus les condamnent sur-tout parce qu'un Saint les a continuées, puisque les autres Souverains Croisés échappent à la censure, et sont absous ou laissés dans l'oubli; qu'on reproche donc plutôt à notre Monarque sa défaite que son émigration, et qu'il ne lui aurait fallu que des succès pour obtenir des éloges. J'oserai dire enfin, en l'honneur immortel de nos Pères et de notre Nation, dont je défends ici la cause, que par les grands intérêts, par les vertus domestiques, par les motifs, par l'esprit public, par

---

(1) Joan. cap. 4, vers. 23.

la magnanimité, par les merveilles de tout genre qui ont signalé cette époque de gloire et de désastres, ces mêmes Croisades si légèrement et si injustement décriées parmi nous au Tribunal des esprits superficiels, présentent aux regards de tout Juge équitable et éclairé, un Siècle du plus brillant éclat pour les Français, et les véritables temps héroïques de notre Histoire. N'est-ce pas avec cette même époque de grandeur et d'exaltation, que le génie du Tasse a su dignement adapter le merveilleux de l'épopée? Mais s'ils faut une apologie plus particulière pour justifier Saint Louis d'avoir adopté la seule entreprise pour laquelle l'Europe se soit jamais liguée, interrogeons les faits, et prononçons.

Vous le savez, MESSIEURS, le pèlerinage du Roi Robert à Rome, au commencement du onzième Siècle, avait été le premier germe des guerres saintes. Les Chevaliers Français, persuadés que l'Univers touchait au terme de sa durée, regardaient le voyage de Jérusalem comme une espèce de Sacrement expiatoire qui effaçait tous les crimes. On conçoit combien ces pénitences militaires devaient avoir d'attraits pour une noblesse belliqueuse, qui ne soupçonnait point d'autre gloire que celle des batailles. Depuis deux cents ans, des flots de Croisés s'étaient précipités vers l'Asie, lorsque Saint Louis prit la Croix; et les Européens n'allèrent plus désormais dans la Palestine en conquérants, mais en libérateurs, pour racheter des Compatriotes, des Amis, des Frères.

Or, MESSIEURS, dans un Siècle où un berger



enthousiaste (1), au sein même de la Capitale, devenait chef de cinquante mille brigands; dans un Siècle où l'on voyait de nombreuses armées d'enfants (2) mettre l'Europe en feu; dans un Siècle où tout ce que la Religion éplorée avait pu obtenir contre les duels, en faveur de l'humanité, c'était *la trêve du Seigneur*, c'est-à-dire, deux jours d'interruption dans chaque semaine pour les assassinats, Saint Louis, forcé d'opter entre une guerre étrangère et des massacres domestiques, ne dut-il pas préférer une expédition militaire à ces épouvantables séditions (3)? Mais s'il ne pouvait éloigner ces calamités de son pays qu'en transportant ses cohortes au-delà de ses frontières, n'y avait-il pas plus de sagesse à combattre des Peuples lointains avec lesquels il n'était lié par aucun traité, qui retenaient ses Sujets dans les fers, et dont il ne pouvait ni craindre le ressentiment, ni tolérer les outrages?

Ah! si Saint Louis sortait tout à coup du tombeau pour se justifier lui-même au milieu de cette Assemblée : « Eh quoi! dirait-il, eh quoi! Français, » vous chez qui j'aurais dû trouver des défenseurs, » c'est vous qui vous élevez aujourd'hui contre » moi? Je demande justice à ma Nation contre

---

(1) Cet imposteur s'appelait *Jacob*.

(2) Plus de cinquante mille enfants se croisèrent et s'embarquèrent à Marseille; les uns firent naufrage, les autres furent vendus en Egypte par leurs propres Conducteurs, et il n'en revint pas un seul en France.

(3) Si Charles IX, plus docile aux conseils de l'Amiral de Châtillon, eût déclaré la guerre à l'Espagne, il aurait épargné de grands malheurs à la France.

» l'Histoire qui m'a méconnu. Transportez-vous  
» dans le Siècle où je vivais : vos Pères avaient  
» blâmé Philippe I, et d'autres Rois, mes Ancê-  
» tres, de n'avoir pas arboré la Croix; et ils me  
» reprochaient déjà la même indolence. Vous êtes  
» Hommes, vous êtes Chrétiens. Eh bien! la Cité  
» Sainte était la proie des Infidèles, le tombeau  
» de Jésus-Christ était arrosé tous les jours du  
» sang de ses Disciples, qu'on y versait à grands  
» flots. Vous êtes Français. Eh bien! il n'y avait  
» pas un Français qui n'eût des parents captifs  
» chez les Sarrasins, et qui ne me demandât hau-  
» tement leur délivrance. Ces Chrétiens gémissants  
» dans les fers étaient mes Sujets; et cependant je  
» me trouve en butte aux reproches des enfants  
» pour avoir cédé aux instances et aux larmes de  
» leurs pères! Tous ces Français captifs du Soudan  
» Almoadan m'invoquaient comme le seul Vengeur  
» qu'ils pussent attendre, moi qui avais ceint l'épée  
» de Chevalier, moi qui m'étais lié par un serment  
» à la défense de mes Frères. Pouvais-je refuser  
» mon bras à ces infortunés, auxquels on n'offrait  
» que l'alternative de l'apostasie ou du martyre?  
» Eh! que penseriez-vous donc de moi, si j'avais  
» été assez déloyal, assez peu digne du Trône pour  
» les abandonner? Il fut Roi de France, diriez-  
» vous, et il laissa périr soixante mille Français  
» dans les cachots de la Syrie; mon nom n'est point  
» flétri de cette tache : vos censures ne me tou-  
» chent plus. »

Voilà des motifs que Saint Louis pourrait allé-

guer avec confiance, MESSIEURS, pour excuser son expédition d'outre-mer; et moi j'ajouterai : Il attira ses grands Vassaux dans la Palestine, et il prépara l'abolition du Gouvernement féodal; il chassa de l'Europe les Musulmans qui ravageaient l'Italie depuis deux Siècles; il créa une marine puissante pour soutenir ces guerres saintes auxquelles la France doit l'origine de son commerce et de sa Puissance navale. Eh! où en seriez-vous sans les Croisades? Avez-vous donc oublié que vos mœurs n'ont perdu cette rouille de barbarie qu'elles avaient contractée dans les marais de la Germanie d'où vous sortez, qu'à la vue des villes policées et des Peuples civilisés de la Grèce? Vous n'eussiez point acquis dans vos propres foyers cette urbanité (1) qui vous distingue, depuis que votre esprit imitateur est parvenu à se l'approprier dans la Patrie des Arts. Quels progrès avait fait la raison parmi vous durant plusieurs Siècles de Monarchie? En vous arrachant à vos climats pour vous conduire à la source des lumières, Saint Louis alluma en vous la soif des Sciences; et après avoir emmené de son pays des esclaves et des barbares, il lui rendit en échange des Sujets et des Hommes. Ah! plaignons, MESSIEURS, plaignons ce grand Monarque d'avoir encouru le blâme d'une ingrate Postérité,

---

(1) Voyez cette raison, et plusieurs autres relatives à l'utilité des Croisades, philosophiquement discutées dans l'*Introduction à l'histoire de Charles-Quint*, l'un des morceaux les mieux écrits que nous ayons dans le genre historique.

en posant les bases de son élévation et de son bonheur.

Dieu qui avait choisi Saint Louis pour terminer ces guerres, et qui dut refuser les victoires à des armées dont les scandales outrageaient les étendards de la Croix, Dieu fit du moins éclater les plus incontestables talents, et les plus héroïques vertus dans Saint Louis, Général, Captif et Martyr. A la vue des côtes de l'Égypte, à la vue de ces régions qu'il veut conquérir à Jésus-Christ, sa foi redouble son courage, il s'élançe le premier, l'épée à la main, au milieu des flots; sa seule présence a suffi pour disperser une multitude de Sarrasins qui couvraient le rivage : il s'empare de Damiette. Les autres Conquérants éternisent leurs triomphes par des ravages, Louis ne signale ses conquêtes que par des bienfaits publics. Comptez toutes ces cités du Levant, que vous voyez si florissantes, Acre, Césarée, Joppé, Philippe, Fidon, toutes ces villes fortifiées, reconstruites, policées, enrichies : ce sont les places que Saint Louis a emportées d'assaut, et les honorables monuments de ses victoires.

Déjà l'Armée Chrétienne a passé le Tanis : tout lui annonce des triomphes : l'Égypte entière est sur le point d'être conquise; et l'imprudente valeur du Comte d'Artois précipite aussitôt pour la première fois un Monarque Français dans les fers, au milieu de ces mêmes plaines de la Massoure (1),

---

(1) Saint Louis fut fait prisonnier à la bataille de la Massoure,

d'où il devait étendre sa domination sur tous les bords du Nil. Il n'a fallu qu'une heure pour perdre une Armée triomphante, et jeter un Roi de France du char de la victoire dans les horreurs de la captivité. Que vois-je? Louis IX prisonnier chez des Barbares! Mais les Sarrasins ne connaissent-ils pas un Roi, à l'héroïque magnanimité d'un captif qui ne veut point donner d'autre caution que sa parole, point d'autre rançon pour sa personne qu'une ville fortifiée, et qui entendant un Infidèle s'écrier, le poignard levé sur sa tête : *Arme-moi Chevalier, ou tu meurs*, lui répond : *Si tu veux l'être, fais-toi Chrétien; ou bien approche, et perce-moi le cœur* (1)?

Tant de bravoure frappe tous ces Barbares de respect et d'admiration. Le traité de sa délivrance est bientôt conclu. Louis rentre libre dans son camp. Un Sarrasin, attaqué d'une maladie contagieuse, en communique le venin à l'Armée Française, à cette foule de Croisés déjà trop accablés des calamités de la guerre, épuisés par les angoisses

---

auprès de la petite ville de Cassel. Au moment où les Sarrasins s'emparèrent de lui, il était si tranquille, qu'il demanda son breviaire à son Aumônier pour dire ses nones. *Ludovicus Rex in manus Sarracenorum incidit, et cum videret horam diei nonam inclinare ad vesperam, petit à quodam capellano suo breviarium, ut laudes Domino decantaret.* Nangis, page 356. Duchesne, tome 5. Tout le monde sait que le Roi Jean fut également fait prisonnier à Poitiers, et François 1<sup>er</sup> à Pavie. Lorsque Philippe-le-Hardi revint en France après la mort de Saint Louis, il ne rapporta que des cercueils : il avait perdu dans ses voyages d'outre-mer son frère, sa femme, son oncle et son beau-frère.

(1) Joinville.

de la famine, condamnés dès ce moment aux ravages de la peste; et la complication de ces désastres déploie pour la première fois, sur une seule Nation transportée au loin, l'image épouvantable de tous les fléaux réunis. Louis se voit entouré de Barbares qui ont mis à prix la tête de ses Soldats; et la sienne propre : son Armée n'a plus pour boisson que des eaux empoisonnées qui consomment les entrailles. Comment va-t-il répondre dans une telle situation au brave Almoadam qui le fait sommer de fixer le jour du combat (1)? *Assigner un jour*, lui dit-il, *ce serait excepter tous les autres : demain, aujourd'hui, à présent même.*

Saint Louis livre, gagne la bataille : aussitôt de ses mains triomphantes il secourt, il panse les blessés, et rend à ses frères d'armes qui ont péri avec gloire dans cette sanglante journée les tristes devoirs de la sépulture. Mais cette victoire a mis le comble à ses revers : il a vu tomber à ses côtés sa plus brave noblesse et ses propres enfants. Tout ce qui l'environne lui rappelle des pertes, tout ce qui lui appartient lui coûte des larmes, tout ce qui l'approche lui annonce des malheurs. L'un lui apprend la défaite de ses troupes, l'autre la prise de ses places; celui-ci les progrès de la contagion dans son camp, celui-là le désespoir de ses Soldats exténués par la faim; un autre le double danger de la Reine menacée de

---

(1) Joinville.

perdre à-la-fois la liberté et la vie dans les douleurs de l'enfantement. Porte-t-il ses regards inquiets vers la France? il voit descendre sa mère au tombeau, et son Royaume menacé d'une invasion.

Fils, époux, frère, père, ami, guerrier, Monarque, profondément malheureux sous ces divers rapports qui absorbent toutes les affections et tous les intérêts de son cœur, Louis IX revient dans ses Etats pour y rétablir l'ordre. Mais le souvenir de ses désastres ne peut ni triompher de son serment, ni ébranler son courage; et il se hâte d'accomplir sa destinée qui l'appelle à Tunis. De nouveaux revers l'attendaient au terme de sa carrière. Accourez, Français, venez recevoir les derniers soupirs de votre Roi : ce sont encore des prières qu'il adresse au Ciel pour votre bonheur. Représentez-vous ce grand Homme, lorsqu'il assemble autour de son lit de mort sa famille éplorée, et que d'une voix éteinte, la bonté du Souverain surmontant dans son âme la tendresse du père, il recommande le Peuple Français à ses enfants, avec autant d'amour que de sagesse, au moment où il leur fait ses derniers adieux. *Mon fils, dit à l'héritier de son Trône, ce prévoyant Conseiller, ce bon Roi qui, au témoignage de Joinville, était tenu le plus sage homme qui fût en tout son Conseil, mon fils, aime la vérité; sois toujours pour elle contre toi; rends tes Sujets heureux, tes jours seront purs et sereins; plus ton Gouvernement sera irréprochable, plus tes ennemis craindront de t'atta-*

quer. Jamais sa malheureuse Armée ne l'avait vu si supérieur aux autres Hommes et à lui-même, qu'à l'heure décisive où il est prêt à entrer dans l'éternité : pareil alors au plus magnifique de tous les astres, qui semble s'aggrandir encore à son couchant, quand il va disparaître de l'horizon. Saint Louis mourant nous dévoile à-la-fois tout l'héroïsme de son courage et toute la bonté de son cœur. Rien n'est exagéré, rien n'est pusillanime dans ses derniers instants : on y admire avec attendrissement dans toute leur simplicité les douces émotions d'une belle âme et le calme inaltérable de la Religion. Il demande son fils toutes les fois qu'on l'avertit d'un nouveau malheur : il le serre entre ses bras, le bénit ; et ses dernières paroles sont encore des vœux paternels pour la prospérité de la France.

*Saint Louis*, m'écrierai-je ici, en répétant les expressions éloquentes du Cardinal de Retz à la fin du Panégyrique de ce Prince, *Saint Louis étendu sans sentiment dans un pays ennemi, sur une terre étrangère, marque plus fortement la vanité du monde, que tous les discours. A ce triste spectacle je me contente de m'écrier avec le Prophète, ubi gloria Israël ? où est la gloire d'Israël, où est la grandeur de la France ? où est cette florissante Noblesse ? où est cette puissante Armée ? où est ce grand Monarque qui commandait à tant de Légions ? Et au même moment que je fais ces demandes, j'entends les voix confuses de tous les hommes qui ont vécu dans les Siècles écoulés de-*



*puis sa mort, qui me répondent : Il règne dans les Cieux !*

O Dieu ! voilà donc le sort que votre Providence réservait dans ces régions lointaines, au zèle héroïque de Saint Louis pour votre gloire ? à la Massoure des fers ; et à Tunis, la mort ! O mon Dieu ! tous les cœurs émus osent vous interroger en ce moment par leurs soupirs : vous êtes la suprême justice ; eh ! ne rompez-vous donc jamais cette alliance antique et effroyable du malheur avec la vertu ? Qu'ai-je dit ? dans l'ordre de vos décrets, le malheur même change de nature : il devient une grâce ; et je ne dois que vous bénir des infortunes que je déplore.

Grand Homme ! grand Roi ! grand Saint ! aujourd'hui le Protecteur de l'empire dont vous fûtes le Père (1), votre Peuple prosterné aux pieds de

---

(1) Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire l'éloge admirable de Saint Louis, que l'immortel Fénelon nous a laissé dans une de ses Lettres au Duc de Bourgogne « *Enfant de Saint Louis, imitez votre Père... Saint Louis s'est sanctifié en grand Roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les Conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté : il suivait en tout les véritables intérêts de la Nation, dont il était autant le Père que le Roi ; il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales ; il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations ; en sorte que les étrangers ne se fiaient pas moins à lui que ses propres Sujets. Jamais Prince ne fut plus sage pour policer les Peuples, et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec tendresse et confiance tous ceux qu'il devait aimer ; mais il était ferme pour corriger*

vos Autels vous invoque ici par ma bouche. Nous osons dans cette solennité réclamer vos anciens serments. Vous aviez juré sur le tombeau de Saint Remi de nous rendre heureux. Eh bien ! achevez votre ouvrage, et soyez-nous fidèle dans le Ciel comme vous le fûtes sur la terre. Aimez et protégez à jamais votre *féal et très-Chrétien pays de France* dont vous avez illustré le Trône par tant de gloire et qui n'a besoin pour remplir ses hautes destinées, disait l'Eglise Gallicane assemblée à Bourges, sous le Règne de Charles VII, que *d'être gouvernée ez affaires de ce monde et de l'autre, avec les principes accoutumés qu'elle veutre tenir, en restant à jamais la France du bon Roi Saint Louis!* Jetez un regard d'amour sur ce Royaume qui vous fut si cher, et dont la reconnaissance à été si touchante, que suivant l'une des admirables leçons de Fénelon devenu votre plus digne Panégyrique, en écrivant à l'héritier de votre Couronne, « long-temps après la mort de Louis IX, on se souvenait

---

» ceux qu'il aimait le plus, quand ils avaient tort. Il était noble  
 » et magnifique, selon les mœurs de son temps, mais sans faste et  
 » sans luxe. Sa dépense, qui était grande, se faisait avec tant  
 » d'ordre, qu'elle ne l'empêchait pas de dégager tout son domaine.  
 » Long-temps après sa mort, on se souvenait encore avec atten-  
 » drissement de son Règne, comme celui qui devait servir de mo-  
 » dèle aux autres; on ne parlait que des poids, des mesures, des  
 » monnaies, des coutumes, des loix, de la police, et du Règne  
 » du bon Roi Saint Louis : on croyait ne pouvoir mieux faire que  
 » de ramener tout à cette règle. Soyez l'héritier de ses Vertus avant  
 » que de l'être de sa Couronne. »

» encore avec attendrissement de son Règne, comme  
» de celui qui devait servir de modèle aux autres ;  
» on ne parlait que des poids, des mesures, des  
» monnaies, des coutumes, des loix, de la police,  
» et du Règne de Saint Louis : on croyait ne  
» pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette  
» règle. » O Prince justement chéri des Français !  
je ne saurais couronner d'un témoignage plus au-  
guste dans ce Sanctuaire, tous jugements historiques  
dont je viens d'entourer votre Ombre devant l'élite  
de notre Littérature, en répétant les éloges décer-  
nés à votre haute sagesse par l'autorité des His-  
toriens et des Publicistes qui ont le mieux apprécié,  
de nos jours, la gloire des Rois. En récompense  
de ce zèle que les Gens-de-Lettres ont manifesté  
pour votre renommée, je vous demande pour eux  
une protection spéciale auprès du Dieu des lumières,  
afin qu'ils consacrent toujours les dons du génie  
au triomphe de la vérité, par la plus heureuse  
influence sur l'opinion publique. Affermissez au mi-  
lieu de votre héritage la croyance de nos Ancêtres ;  
et entretenez dans votre Nation un heureux et  
inaltérable accord des talents avec la Foi, de l'Au-  
torité avec la bienfaisance, des vertus patriotiques  
avec les vertus Chrétiennes. O vous qui avez été  
notre Roi, soyez encore, soyez toujours notre Père !  
Ajoutez ces immenses bienfaits à toutes les mer-  
veilles de notre Règne ; rétablissez ainsi et per-  
pétuez parmi nous la candeur, la simplicité, la  
franchise, la loyauté, les mœurs, les sentiments  
religieux, qui ont honoré le nom Français durant

quatorze Siècles. C'est ainsi qu'après avoir joui de votre intercession tutélaire dans notre Patrie, nous irons tous partager votre éternelle félicité dans la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

---

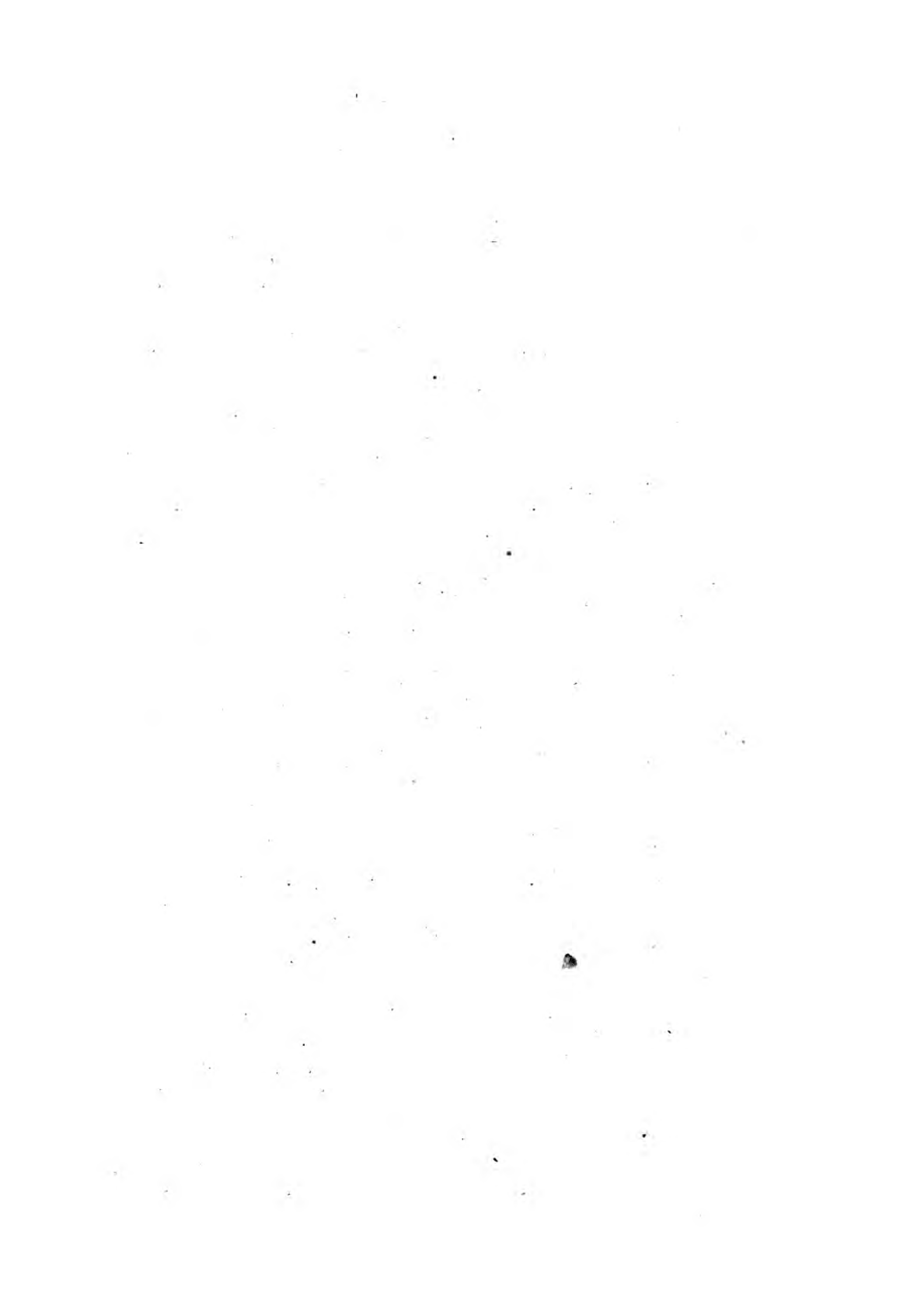


**PANÉGYRIQUE**  
**DE SAINT AUGUSTIN ,**  
**ÉVÊQUE D'HYPPONE ,**  
**ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE ,**

**PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DES GRANDS -AUGUSTINS ,**

**le 28 août 1775 ,**

**en présence de l'Assemblée générale du Clergé de France , présidée par son Eminence Monseigneur le Cardinal de la Roche-Aymon , Archevêque , Duc de Rheims , Premier Pair et Grand-Aumônier de France , Ministre de la Feuille des Bénéfices.**



~~~~~

PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.

Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.

Il sera pour vous un prodige : vous imiterez ses exemples, et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur votre Dieu.

Paroles du Prophète Ezéchiel, chap. 24, vers, 24.

MESSEIGNEURS,

Le grand nom de l'Évêque d'Hyppone vient sans cesse renforcer et orner tous nos Discours : il retentit chaque jour dans nos Temples ; et il semble que nous ne puissions plus monter dans les Chaires Chrétiennes sans nous appuyer sur les Ouvrages de Saint Augustin. Mais l'Eglise Gallicane lui décerne aujourd'hui un plus magnifique hommage. Nos Pontifes réunis viennent ici rendre à l'Être Suprême de solennelles actions de grâces, et le bénir ensemble de l'inestimable présent qu'il a fait à son Eglise, en lui donnant cet invincible défenseur, dont les Ecrits ont fourni, dans notre Siècle, au célèbre Cardinal Cozza, la réfutation la plus complète et la plus victorieuse de toutes les hérésies qui ont déchiré le sein de l'Eglise depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours.

Ces innombrables triomphes de la Religion ne

sauraient retracer à une si auguste Assemblée la sainteté et le génie d'Augustin, sans que sa prééminence enflamme aussitôt la noble émulation du Corps Épiscopal dont il attend aujourd'hui le plus beau des éloges, celui de se voir revivre en France, dans ses Successeurs, sur tous les Trônes du Sanctuaire. Ce n'est donc pas ma seule admiration pour ce grand Homme que je dois développer dans ce Panégyrique. Au moment où j'ouvre la bouche pour exalter cet immense bienfait du Ciel, un objet encore plus important qui en est inséparable devant vous, se présente à ma pensée. Vous êtes appelés d'en haut, MESSEIGNEURS, à reproduire parmi nous ce modèle éternel de l'Épiscopat, qui a montré au Monde toute l'influence que peut exercer un Evêque dans le Siège le plus obscur sur les destinées de l'Eglise Universelle. Imitez-le donc, vous dit l'Éternel par l'organe de son Prophète, imitez-le : je ferai descendre sur votre Apostolat mes bénédictions les plus abondantes; et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur votre Dieu. *Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.*

Pour célébrer dignement en présence de l'Eglise Gallicane LE PLUS PROFOND ET LE PLUS ÉCLAIRÉ DE TOUS LES SAINTS PÈRES, au jugement souverain de Bossuet (1), un Ecrivain qui en consacrant son génie à la défense du Christianisme, se montra toujours supérieur à son Siècle, et aurait encore

(1) Œuvres complètes de Bossuet, tome 8, page 601.

illustré, dans les fastes de l'Eglise, notre dix-septième Siècle lui-même si fécond en talents du premier ordre, que dois-je dire ? que puis-je taire ? Si j'avais à louer l'un des Monarques les plus préconisés par l'Histoire, devant une Assemblée de Rois, je ne discuterais point sans doute les principes de sa politique : je peindrais la Vertu et la gloire sur le Trône ; et je ne croirais m'être acquitté pleinement de mon Ministère, qu'après avoir assuré des émules à mon Héros dans cet Auditoire composé des Maîtres du Monde.

Chargé de prononcer aujourd'hui l'Eloge d'un Evêque de la plus haute renommée au milieu de la Tribune Sacrée de nos Pontifes, je suis donc aussi autorisé, MESSIEIGNEURS, par vos talents et vos vertus, à vous présenter un si digne objet d'imitation, en l'offrant sans cesse à vos regards comme l'un des plus beaux génies, et des Hommes les plus extraordinaires qui aient jamais honoré l'Ordre Episcopal. Je n'entrerai donc point dans les profondeurs dogmatiques de sa Doctrine. A l'exemple de Saint Prosper (1), je célébrerai les victoires d'Augustin, mais je n'analyserai point ses controverses. Je montrerai l'heureux concours de son érudition avec son éloquence ; de son zèle avec sa douceur, de son humilité avec ses triomphes ; et tandis que je raconterai des faits, vous

(1) *Istius ore*

Flumina librorum mundum effluxere per omnem.

Sanctus Prosper.

les appliquerez vous-mêmes au but moral de ce Discours. Ne pouvant instruire mes Maîtres dans la science du Christianisme, je montrerai en action les exemples du plus grand Modèle que puisse jamais se proposer un Sénat d'Evêques. Forcé de me borner dans un si vaste Sujet, en rapprochant les lieux, les hommes, les places, les siècles, je choisirai de préférence dans l'histoire de l'Evêque d'Hyppone les traits les plus appropriés à cet imposant Auditoire; car vous avez toujours été présents à mon esprit, MESSIEIGNEURS, depuis que vos ordres m'ont appelé au redoutable honneur de prononcer le Panégyrique de Saint Augustin devant l'élite et les Représentants de l'Eglise Gallicane; et je me suis transporté d'avance dans cette Chaire, toutes les fois que j'ai médité sur sa gloire.

C'est dans ce dessein que je viens parcourir nos Annales Sacrées. Placé entre le Corps des premiers Pasteurs et l'Autel de l'Evêque invisible des âmes, je vais établir, sur les faits que me fournira l'histoire d'Augustin, tous les services que la Religion peut attendre d'un grand Evêque, et toute la gloire qu'un grand Evêque peut attendre de la Religion. Tel est l'objet, tel sera le plan de ce Discours. Il n'appartient qu'à l'Apôtre immortel d'Hyppone de recevoir et de justifier un pareil hommage (1); et c'est sans doute une bien éton-

(1) Voici l'éloge magnifique et bien mérité, que fait de Saint Augustin, Pomère, Abbé de Montmajour d'Arles, Ecrivain distingué dans le sixième Siècle. *Episcopus acer ingenio, suavis eloquio,*

nante merveille dans les fastes de la Religion , que de trouver dans la vie d'un seul Homme tous les traits dont je dois remplir ces tableaux.

Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.

Pontifes du Dieu vivant ! Il faudrait l'Eloquence de Bossuet pour bien peindre Saint Augustin dans cette Chaire. Mais heureusement la gloire de l'Evêque d'Hyppone n'a pas besoin des secours de l'Art. Votre présence le louera mieux que mes paroles ; et vos exemples persuaderont sans doute les admirables récits que vous allez entendre. La sainte liberté de mon Ministère est le plus beau tribut de vénération que je puisse offrir à l'Eglise de France réunie dans ce Sanctuaire. Avant de m'élever à de si grands objets, l'assistance de l'Esprit Divin m'est plus nécessaire que jamais : je l'implore par l'intercession de la Sainte Vierge.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

MESSEIGNEURS.

Représentons-nous, à la naissance d'Augustin (1), l'Europe inondée de barbares ; le Trône des Césars

sæcularis litteraturæ peritus, in ecclesiasticis laboribus operosus, in quotidianis disputationibus clarus, in omni suâ actione compositus, in expositione suâ fidei nostræ catholicus, in questionibus absolvendis acutus, in revincendis hæreticis circumspectus.

(1) Voici le sublime tableau qu'a tracé Bossuet de la Religion des anciens Peuples, dans la première Partie de son premier Sermon.

transporté ou plutôt enseveli dans l'Orient; des usurpateurs sans génie se disputant un diadème avili et toujours vacillant sur le front d'un fantôme sans autorité; Rome déchue, je ne dirai pas seulement de son antique liberté, mais encore de cette brillante servitude dont elle osait s'enorgueillir, lorsque ses premiers Empereurs daignaient au moins caresser sa fierté en lui présentant le frein; les descendants des Arbitres du Monde ne connaissant déjà plus d'autres révolutions que les changements d'Oppresseurs; les Gaules ravagées par une invasion étrangère et bouleversées par des

pour l'exaltation de la Sainte Croix, l'un des plus beaux Discours de sa Collection. • Chose étrange, mais très-véritable! les Peuples » les plus polis avaient les Religions les plus ridicules. Ils réussis- » saient en toutes choses jusqu'au miracle : sur le fait de la Reli- » gion, qui est le capital de la vie humaine, ils étaient entièrement » insensés. Qui pourrait croire que les Egyptiens, les Pères de » la Philosophie; les Grecs, les Maîtres des Beaux-Arts; les Ro- » mains, si graves et si avisés, que leurs vertus faisaient dominer » sur toute la terre; qui croirait qu'ils eussent adoré les bêtes, » les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et » incestueux; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais » encore les vices les plus infâmes et les plus brutales passions » eussent leurs Temples dans Rome? Qu'y avait-il de plus mé- » chant que leurs dieux? Quoi de plus superstitieux que leurs » sacrifices? Quoi de plus impur que leurs profanes mystères? » Quoi de plus cruel que leurs jeux qui faisaient parmi eux une » partie du culte divin, jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, » où ils soulaient leurs faux dieux de spectacles barbares et de » sang humain? Mais sitôt que la Croix de Jésus a commencé de » paraître, les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a » été peu à peu ébranlé, enfin elles ont été renversées; et Jupiter » et Mars, et Neptune, et l'Egyptien Sérapis, et tout ce qu'on ado- » rait sur la terre a été enseveli dans l'oubli. »

séditions intestines, qui ravirent à cette malheureuse contrée ses mœurs, ses loix, ses habitants, et jusqu'à son nom; le Christianisme agité par les secousses redoublées que prolongeaient à-la-fois et ses désastres et ses victoires, s'appuyant, d'un côté sur la Croix triomphante de son divin Fondateur, de l'autre sur le sceptre tutélaire de Constantin; la Religion de l'Empire et toutes les autres fables religieuses de l'Univers ébranlées à-la-fois dans leurs fondements, par la seule commotion de respect, d'enthousiasme qu'excitaient dès-lors la Sainteté et la Doctrine de l'Évangile, et chaque illuminé voulant construire avec leurs débris de nouveaux Temples au Paganisme; espèce d'anarchie religieuse pire que les persécutions ouvertes, durant laquelle toutes les opinions engendrèrent des Sectes, et où les hérétiques forcèrent l'Église, encore baignée du sang de ses Martyrs, de regretter la hache de ses anciens bourreaux.

A peine Constantin a-t-il fait asseoir avec lui la Religion sur son Trône en élevant au-dessus des aigles romaines l'étendard de la Croix dont il fait le plus auguste trophée de sa Couronne, que le Ciel se hâte de donner pour défenseurs au Christianisme, les plus grands Hommes de cette époque à jamais mémorable, en faisant briller dans ses Sanctuaires, vers la fin du quatrième et au commencement du cinquième Siècle, Saint Athanase, Saint Hilaire de Poitiers, Saint Jean Chrysostôme, Saint Paulin de Nole (1), Saint Ambroise, Saint

(1) Voici le jugement qu'en portent les Bénédictins dans leur

Jérôme et SAINT AUGUSTIN qui jette un si grand éclat au milieu de tant de lumières, tandis que tous les Auteurs profanes du même âge écrivent sans talent comme sans goût, et que la barbarie rentre de toute part sans obstacle dans les anciens domaines des Lettres et des Arts. Soyez à jamais béni, ô mon Dieu ! d'avoir dès-lors accordé tous ces gages éclatants de protection à votre Eglise, en l'illustrant à-la-fois par un concours si magnifique de Sainteté, d'érudition et de génie !

Enfants des Hommes ! sachez comprendre les

Histoire Littéraire de la France, tome 2, in-4^o. pag. 179 et suivantes. « Saint Paulin Evêque de Nole était né à Bordeaux, l'an 353. » Une naissance illustre, des richesses immenses, un génie heureux, » un esprit aisé, agréable, pénétrant, élevé, un savoir au-dessus » du commun, l'élévation aux premières dignités de l'Empire, en- » fin une très-grande piété lui donnèrent une célébrité extraordi- » naire. Il avait eu pour maître dans les Belles-Lettres la Poète Au- » sone son Ami et son voisin. Son Ami le plus intime et le plus » illustre fut Sévère Sulpice. Il composa un Panégyrique de l'Em- » pereur Théodose. Il mourut en 431, à l'âge de soixante-dix-huit » ans. Il était très-lé avec Saint Delphin et Saint Amand Evêque » de Bordeaux, Saint Martin, Saint Alype, Saint Honorat d'Arles, » Ruffin, et plus encore avec Saint Ambroise, Saint Augustin et » Saint Jérôme, qui correspondaient habituellement avec lui, et » qui en font les plus grands éloges dans leurs Ouvrages. Saint Au- » gustin le consultait souvent, et le priait quelquefois de corriger » ses Ecrits. Parmi ses Lettres nous avons l'unique Sermon qui » nous reste de lui : il est intitulé, *de Gazophylaciò*, c'est-à-dire, » du Tronc, où l'on recevait les aumônes des Fidèles. Les Sa- » vans jugent que c'est l'une des plus excellentes pièces de l'Anti- » quité sur l'Aumône, et qui fait voir davantage les beautés de son » style. » Il faut avouer que les Ouvrages qui nous restent en petit nombre, de Saint Paulin, sont fort au-dessous de son ancienne réputation.

merveilles qui vont frapper vos regards, au moment où Dieu a résolu d'affermir dans tout l'Univers le Règne de l'Évangile. Celui à qui seul appartient la puissance d'opérer de vrais prodiges, étend sa main du haut des Cieux pour renouveler la face du Christianisme. Comment exécutera-t-il un si grand dessein ! Il faut qu'il suscite un nouvel Apôtre, doué d'un génie pénétrant qui approfondisse toutes les Sciences, d'une éloquence véhémentement qui entraîne tous les esprits, d'une sensibilité douce qui s'ouvre tous les cœurs. Il faut qu'il lui donne assez de courage et de foi pour consacrer à la Religion les plus riches présents de la Nature, assez de vertus pour conformer ses mœurs à sa croyance ; ou plutôt, le dirai-je ? il faut mieux lui attirer la confiance des Peuples, qu'il le conduise d'abord lentement à la vérité et à la Piété, à travers tous les nuages des préjugés, des erreurs et des passions, et qu'il l'amène ensuite de si loin à la Sainteté la plus éminente.... Augustin, c'est donc toi que Dieu doit accorder à son Eglise.

Providence de l'Éternel, que vos plans sont admirables ! Voyez naître aussitôt dans les murs de Tagaste, vers le milieu du quatrième Siècle, un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, à tous les excès de la volupté ; un homme célèbre tour-à-tour à Madaure et à Carthage, où il étend ses connaissances en se dépravant à-la-fois dans ses principes et dans ses

mœurs; un homme qui chassé avec ignominie de la maison paternelle, signale son génie par des écarts, déplore l'immortalité de son âme, et rougit indignement de quelques restes de vertu échappés au naufrage de son innocence. Mais bientôt honteux de s'être abaissé à tous les dogmes ridicules de Manès et de l'astrologie, il croit se relever; et de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, il court se précipiter à Rome dans le chaos du scepticisme. *Il se tourne à droite, dit Isaïe, et il sera tourmenté par la faim; il se retourne à gauche, et il ne sera point rassasié; il verra Manassès dévorer Ephraïm, Ephraïm engloutir Manassès, et Manassès et Ephraïm conjurés ensemble contre Juda* (1). Grand Dieu! qu'attendez-vous pour faire éclater votre puissance? O Dieu! s'écrie le Roi-Prophète, *les collines se sont élevées à votre voix, et les campagnes sont descendues dans les vallons que vous leur avez assignés. Toutes vos créatures sont dans l'attente de vos largesses. Ouvrez-vous votre main? elles sont comblées de trésors. Retirez-vous votre esprit de vie? elle tombent en défaillance, et rentrent dans la poussière* (2).

Hélas! qui l'oserait espérer, que de ces récep-

(1) *Et declinabit ad dexteram et esuriet; et comedet ad sinistram, et non saturabitur. Vorabit Manasses Ephraïm, et Ephraïm Manassem, simul ipsi contra Judam. Is. 9, 20.*

(2) *Ascendant montes et descendunt campi in locum quem fundasti eis. . . . omnia à te expectant ut des illis escam in tempore. Aperiente te manum tuam omnia implebuntur bonitate: auferes spiritum eorum, et deficient, et in vulverem suum revertentur. Psal. 103, vers. 8, 27, 28, 29.*

tacles du vice et de ces écoles du mensonge, puisse jamais sortir le plus ardent, le plus infatigable, le plus puissant défenseur de l'Évangile? *Mes pensées*, dit l'Éternel, *ne sont pas vos pensées* (1). Je transforme à mon gré les instruments du vice en vases d'élection. Il dit : les ténèbres se dissipent, le voile tombe, les yeux s'ouvrent, les Paul et les Augustin deviennent des Apôtres.

Déjà poussé par l'ambition qui le domine, le jeune Rhéteur Augustin vole à Milan, et vient donner des leçons de Philosophie, dans cette même ville où est fixée la Cour de Valentinien. En le voyant livré dans son école à tous ces systèmes également absurdes dont l'étude *conduit à la démence* (2), je me sens pressé de lui dire ici avec le Prophète Isaïe : *Tel qu'un aveugle, palpe autour de toi la muraille : privé de la vue porte ça et là tes mains incertaines ; heurte en plein midi, de tous les côtés, contre les obstacles qui l'environnent, comme si tu errais chancelant au milieu des ténèbres de la nuit* (3). A ton approche, Ambroise, l'intrépide Ambroise, effrayé de tes talents et de ta renommée comme d'un fléau contagieux, ordonne des prières publiques, pour conjurer le Ciel de prémunir son Peuple contre les séductions de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage

(1) *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ.* Isaï. 55, 8.

(2) *Multæ te litteræ ad insaniam convertunt.* Act. Apost. cap. 26, vers. 24.

(3) *Palpavimus sicut cæci parietem, et quasi absque oculis atrectavimus, impegimus meridie quasi in tenebris.* Isaï. 59, 10.

dans cette précaution ; et pour en mieux sentir le prix , tu t'empresses d'assister aux instructions de l'Evêque de Milan , dont tu veux comparer l'éloquence à sa célébrité. Augustin se mêle donc par simple curiosité aux Auditeurs de ce grand Prélat signalé par le courage et le succès avec lesquels il vient de lutter contre l'Empereur Théodose souillé du massacre de Thessalonique ; et aussitôt il se sent malgré lui profondément frappé de l'accord si nouveau et si auguste de la vérité , du génie et de la vertu. Mais plus il admire l'éloquence d'Ambroise , plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'atteint et l'épouvante : il fuit ; et bientôt ce Pyrrhonien , qui doutait de tout , éprouve sur ce doute même les plus cruelles inquiétudes ; remords précieux de l'esprit , heureux tourments de la grâce qui en remuant la conscience , éclaire la raison et enfante la vérité ! Seul au milieu de ses incertitudes ; il interroge toutes les Sectes , et il n'en reçoit plus que des réponses de mort ; il résiste , il cède ; il s'éloigne , il revient , il lutte , il succombe ; il murmure , il gémit , il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent , tous ses appuis échappent de ses mains. Alors Monique prie , Ambroise tonne : le coup de la grâce part de la Chaire de Milan , ou plutôt du Trône de l'Eternel : Augustin est renversé , Augustin est relevé ; et la foi l'humilie aux genoux de son vainqueur Ambroise , qui après s'être immortalisé par une si noble conquête de son zèle et de son génie , couronne d'avance le

Héros de la Religion, en répandant sur son front l'eau sainte du baptême.

Avec quelle ardeur Augustin, Néophyte adopté par le Ciel à son septième lustre, fait incontinent de la cause de l'Évangile sa propre cause, et marche d'un pas rapide et ferme contre tous les ennemis du Christianisme ! A peine est-il *revêtu des armes de lumière* (1), qu'il se transporte au siège principal de l'erreur, et court attaquer les Sceptiques jusques dans les Lycées de Rome. Comment, du milieu de cette arène, manifestera-t-il à tout l'Univers les fondements inébranlables de sa nouvelle croyance ? Il compose, dans l'intervalle d'une seule année, ses *Soliloques*, ses *traités de l'Immortalité de l'Âme*, ses *Mœurs des Chrétiens*, du *Libre Arbitre*, de la *Véritable Religion*, et cette savante *Apologie de la Genèse*, Cathéchisme populaire, où il descend de la hauteur de son génie, disons mieux, où il s'élève à un nouveau genre de gloire, en étendant les triomphes de la vérité, par l'Art avec lequel il sait mettre dans cette controverse la clarté de ses idées et la familiarité de son élocution au niveau de l'intelligence du Peuple.

Mais Rome est un trop vaste théâtre pour ce nouveau Disciple de l'Évangile, qui, en revenant d'un si long égarement à la vertu, veut éviter tout faste dans sa conversion, *de peur*, dit-il, *qu'on ne l'accuse de chercher à paraître grand jus-*

(1) *Induamur arma lucis. Epist. ad Romanos, cap. 13, vers. 12.*

ques dans sa pénitence (1). C'en est fait : l'humble solitude de Tagaste l'emporte dans son cœur sur les attraits de Rome et de la gloire ; et comme si la Providence voulait marquer désormais tous les pas d'Augustin par d'honorables souvenirs qui les retracent à la Postérité, quand il croit se cacher dans la retraite, il ne fait qu'illustrer son asyle : en y entrant avec une colonie de jeunes Disciples que sa renommée assemble autour de lui, il devient à son insu l'Instituteur des Monastères en Afrique.

Eh ! que ne puis-je, MESSEIGNEURS, arrêter vos regards sur cette Ecole de savants, sur ce Séminaire d'Evêques, sur cette pépinière de Saints ! Vous verriez Augustin relevant l'Etat Religieux par le ressort de la considération publique, se dépouillant de tout en faveur des pauvres, refusant les successions des pères qui déshéritent leurs enfants pour doter ses Institutions, défendant de consacrer les Vierges avant leur vingt-cinquième année (2), prescrivant à ses Moines le travail des

(1) Confess. lib. 9, cap. 9.

(2) Cette loi est du troisième Concile de Carthage, tenu en 397. Tous les Historiens Ecclésiastiques l'attribuent unanimement à Saint Augustin, qui fut l'âme de cette Assemblée, et le Rédacteur des Actes. Il ne faut point confondre cette *consécration solennelle* des Vierges avec la simple *émission des vœux* telle qu'on la fait aujourd'hui. Le Père Thomassin a très-bien distingué ces deux sortes de professions. *Discipl. Ecclés. l. 1, p. 3, chap. 42, 52, 53, 54.* La discipline actuelle de l'Eglise fixe encore parmi nous à vingt-cinq ans l'âge requis pour la consécration solennelle des Vierges. Voyez le Pontifical Romain, chapitre de *Consecratione virginum.*

mains, consacrant leur patrimoine à la rançon des Esclaves, qui viennent en foule entourer, révéler, bénir l'Auteur de leur liberté, au moment où il captive lui-même la sienne sous le joug des règles monastiques. Mais la richesse du Sujet ne me permet pas de tout dire. Grand Dieu ! qui avez promis *de sécher jusques dans leurs racines les Nations superbes, et de planter les humbles pour les faire fleurir* (1), laisserez-vous plus long-temps dans la solitude l'homme le plus digne d'honorer votre Eglise et d'orner vos Sanctuaires ! Trois années d'obscurité pour Augustin ! que dis-je ? effrayé du bruit de sa réputation, il n'ose déjà plus passer dans les villes Episcopales, pendant la vacance des Sièges : il les fuit de très-loin. Mais il croit du moins pouvoir sans danger pour son humilité, aller avec la multitude, entendre assiduellement Valère, Evêque d'Hyppone, lorsqu'un jour ce vénérable Pontife, l'apercevant parmi ses Auditeurs, s'interrompt brusquement au milieu de son discours, et demande à son Peuple qu'on lui désigne un Prêtre pour partager ses fonctions. Tous les regards se fixent à-la-fois sur Augustin : on l'entoure, on le transporte fondant en larmes aux pieds de Valère, et les acclamations publiques sollicitent pour lui l'imposition des mains.

O modeste Augustin ! te voilà donc revêtu, malgré ta résistance, du Sacerdoce de Jésus-Christ !

(1) *Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantavit humiles ex ipsis gentibus.* Eccles. cap. 10, vers. 18.

mais ton Eloquence va rester muette devant le Peuple d'Hyppone. Les loix Canoniques ont réservé le Ministère de l'instruction publique aux seuls Evêques; et si cette barrière ne tombe devant toi, la plus éclatante lumière restera cachée sous le boisseau. Valère réclame contre l'usage : Augustin en est excepté. Trop grand pour s'abaisser aux inquiétudes honteuses de l'envie, ce généreux Vieillard n'écoute que son zèle, rend hommage au talent qui doit l'effacer; et immolant tout amour-propre à la gloire de la Religion, il conduit lui-même son Disciple par la main dans sa Chaire d'Hyppone. Augustin n'y a pas encore ouvert la bouche : sa seule présence a déjà opéré une heureuse révolution dans la Discipline Ecclésiastique de l'Occident; et à sa suite tous les Prêtres vont exercer, sous les yeux et par l'autorité des Evêques, cette scabreuse fonction de l'Apostolat. O Prêtre immortel dans les fastes du Ministère Evangélique! je te rends grâce aujourd'hui au nom de tous mes Frères, de l'honneur insigne que ton exemple assure à jamais au Sacerdoce de Jésus-Christ. C'est à toi que je dois la faveur de monter dans cette Tribune Sacrée, et d'y prononcer ton éloge au milieu d'une si majestueuse réunion de l'Eglise Gallicane.

Bientôt les Evêques d'Afrique s'assemblent dans les murs d'Hyppone. D'une voix unanime ces Pontifes réunis demandent que leur première séance s'ouvre par un discours d'Augustin; et tandis qu'au paravant aucun Prêtre ne pouvait parler en Public devant un Evêque, le Prêtre Augustin prêche en

présence d'un Concile cette célèbre *explication du Symbole*, l'un des plus parfaits modèles de l'enseignement pastoral. Il est en effet, MESSEIGNEURS, un mode d'instruction spécialement adapté à la dignité des premiers Pasteurs. Appelés à tant d'autres fonctions, ces Hommes Apostoliques sont plus strictement obligés en annonçant la Parole Sainte, de ne lui donner jamais, comme le veut Bossuet, que *ces deux beaux ornements de l'Eloquence Chrétienne, la simplicité et la vérité* (1) : le sentiment doit couler sans interruption de leurs lèvres paternelles; le zèle est leur premier talent : tout est Peuple, disons mieux, tout est famille devant eux; et c'est sur-tout à ces interprètes du Ciel que le Ministère Saint défend de s'abaisser aux vaines recherches d'une Eloquence humaine. Les Discours d'Augustin portaient ces caractères frappants de l'Apostolat, et désignaient ainsi sa vocation. O moment à jamais précieux pour l'Eglise, où l'Ange d'Hyppone, Valère, transporté comme son troupeau à la voix d'Augustin, se lève, inspiré du Ciel, et entraîné dans son enthousiasme par l'oubli le plus heureux des lois du Concile de Nicée; qui défendent avec sagesse de donner en même temps deux Evêques à la même Eglise, serre Augustin dans ses bras, le consacre Pontife de la nouvelle alliance, l'installe sur son Siège, s'associe pour toujours à sa droite par cette adop-

(1) Fin de l'exorde de son sixième Sermon pour la vêtue d'une nouvelle Catholique, le jour de la Purification.

tion, et se montre aussi grand que lui en le choisissant pour Collègue et pour Successeur !

C'est ici que la carrière de l'Episcopat s'ouvre devant Augustin : c'est donc ici que ce grand Homme va révéler par son exemple aux premiers Pasteurs tous les services que la Religion attend de leur Ministère. Vous avez déjà pu remarquer, MESSEIGNEURS, qu'il fut, selon l'usage de son Siècle justement célèbre comme l'une des plus glorieuses époques de l'Episcopat, un de ces Pontifes élevés au plus éminent caractère de consécration qu'imprime l'Esprit Saint, par la seule supériorité reconnue de leur mérite ; je veux dire, un de ces Prélats qu'un aveugle préjugé croit peut-être abaisser, mais qu'il rehausse encore sans le vouloir, en les appelant *des hommes de fortune*, tandis qu'ils sont les seuls Evêques au contraire pour qui la fortune n'ait rien fait.

Augustin n'a donc point d'aïeux ; son illustration commence à lui : elle n'en sera que plus glorieuse, en se fondant uniquement sur ses talents et ses travaux. Le temps manque à mon admiration pour retracer les innombrables prodiges de son zèle, de sa vigilance, de sa fermeté, de sa douceur, de sa sagesse, de sa charité ; mais du moins quelques traits plus saillants de toutes ces vertus épiscopales que l'Histoire de Saint Augustin fait briller avec tant de splendeur dans les Annales de l'Eglise, pourront fixer particulièrement vos regards, par le nouvel éclat que leur assure l'exercice journalier des deux principaux devoirs dont

la Religion impose le joug à ses premiers Pasteurs. Qu'attend en effet, MESSEIGNEURS, qu'attend l'Eglise de Jésus-Christ du Ministère divin d'un Evêque? Elle exige que selon l'esprit d'une si haute vocation il se consacre à instruire ses enfants et à confondre ses ennemis; et elle lui présente aujourd'hui Augustin pour modèle, dans cette double carrière de la Prédication et de la défense de la Foi, que l'oblige également de parcourir et les dangers de la Religion et les besoins des Peuples. Or *maintenant*, Pontifes du Dieu vivant, *comprenez! instruisez-vous*, Apôtres de la terre!

Le nouveau Pasteur d'Hyppone vient-il distribuer le pain de la parole à son troupeau? il sait rendre la multitude qui l'environne docile à tous les mouvements de son zèle et de son éloquence, il voit d'abord autour de lui ses Auditeurs plongés dans le recueillement d'une attention profonde, ou agités par cette émotion involontaire qui décelé l'admiration et qui la communique. L'enthousiasme éclate bientôt en applaudissements universels : Augustin est interrompu par ces acclamations; mais loin de s'en montrer satisfait, il s'élève alors au-dessus de ces vains hommages qu'il dédaigne, au-dessus de tous ces triomphes profânes dont il s'humilie, au-dessus de lui-même enfin et de son talent, pour ne pas rester au-dessous de son Ministère : Ce ne sont pas des applaudissements, s'écrie-t-il, ce sont des larmes que je vous demande : *Non plausus, sed lacrymæ*(1).

(1) Serm. 217.

Cette onction d'Augustin part de la sensibilité de son cœur, autant que de la piété de son génie. Le sentiment surabonde, dans ses Discours; le trait frappe : l'âme est saisie, et le sublime est porté à son comble par ce beau désordre qui surpasse tous les efforts de l'Art. *Je ne veux pas être sauvé sans vous*, dit-il à son Peuple, dont les remords éclatent tout-à-coup autour de lui par des cris de désespoir; *non, ô mon Dieu! je ne veux pas être sauvé sans mon Peuple! Puissé-je, ajoute-t-il, occupant une des dernières places dans le Ciel, m'y voir environné de tous mes enfants (1)!* Quand la mort lui ravit Monique sa mère : *Je sentis déchirer*, écrivit-t-il aussitôt à son Ami Alype, *cette double vie composée de la sienne et de la mienne (2)*; et en s'exprimant avec tant d'énergie, il se plaint encore de ce que sa langue ne peut suffire à son cœur. Nul mortel n'aima plus vivement l'Être Suprême. L'Eglise ne le reconnaît-elle pas comme le Chérubin de la nouvelle alliance, en nous le représentant toujours dans ses Temples depuis quatorze Siècles, avec le symbole d'un cœur enflammé dans ses mains? Parle-t-il des perfections de l'Être Suprême vers lequel il est entraîné par les transports du plus ardent amour? la ferveur de ses paroles tient de l'extase : il semble voir Dieu quand il le nomme; et cependant, il faut le dire en l'honneur de cette charité

(1) Serm. 201.

(2) Epist. 32.

qui embrasait son âme, sans pouvoir jamais épuiser toute son ardeur, Augustin porta ce sentiment jusqu'au pieux excès de se calomnier lui-même, en doutant humblement si ses Amis ne lui étaient pas encore plus chers que son Dieu (1). Oh! que ce doute est touchant dans la bouche d'un si grand Saint! Evode, Nébride, Romanien, et vous surtout Alype, ô son cher et tendre Alype! voilà les perplexités que lui coûte sa tendresse pour vous! Jamais, non jamais l'amitié n'inspira et ne reçut un pareil hommage : une belle âme n'oserait décider s'il est plus doux de l'avoir mérité que de l'avoir offert. Mais avançons. Les faits se présentent en foule à ma mémoire et me pressent d'ajouter aux épanchements de cette sensibilité qui proclame un Orateur, les prodiges d'un zèle qui signale un Apôtre. C'est sur le premier et peut-être sur le plus intéressant théâtre de son Apostolat et de sa gloire, c'est dans sa Chaire Episcopale, que se montrant l'*Homme de Dieu* (2), comme Moïse, *vir Dei*, Augustin va s'offrir à vos regards. Malheur à moi si je voulais substituer ici mon faible langage à ses hautes pensées! Ce ne sont plus les accents du Panégyriste, c'est la voix de ce grand Homme que vous devez entendre. Viens donc, Augustin, viens, parle à ma place dans ce Temple; ou plutôt parlez-y vous-même, Esprit créateur qui l'avez si souvent inspiré! parlez,

(1) Confess. lib. 7, cap. 2.

(2) *Sicut scriptum est in lege Moysi viri Dei*, I. lib. Esdræ, cap. 3, vers. 2.

et faites-le revivre quelques moments devant un si auguste Auditoire, par les triomphes de son éloquence !

Tandis qu'il instruit son Peuple des devoirs de la Morale Chrétienne, il voit entrer dans son Eglise d'Hyppone les deux principaux Chefs des Manichéens ; aussitôt il abandonne son Sujet, détruit sous leurs yeux tous les fondements de cette Secte qui anéantissait la Divinité, en la doublant par la doctrine absurde des deux principes. Firme et Fortunat ne l'ont point interrompu par des applaudissements qui auraient pu arrêter l'action de son Ministère en affligeant son humilité ; mais ils viennent l'attendre aux pieds de la Chaire pour abjurer l'impiété entre ses mains. Voilà le triomphe de son éloquence.

Plus étonnante merveille ! Son Sermon sur le jugement dernier, lu seulement plusieurs années après sa mort par Saint Fulgence, détermine la conversion de ce célèbre Disciple de l'Evêque d'Hyppone, qui obtint la gloire d'être appelé *l'Augustin de son Siècle*. Voilà le triomphe de son éloquence.

Nouveau prodige ! tous les excès de l'intempérance souillent le Temple d'Hyppone. Augustin paraît : des cris de fureur le menacent de mort. Il arrive courageusement à sa Chaire, au milieu des imprécations publiques ; sa voix révérée domine peu à peu toutes ces vociférations audacieuses. Les Sacrélges interdits ; et son impétueuse véhémence étouffant bientôt les hurlements d'une Populace attroupée, abolit pour toujours les profanations des

Agapes dans le lieu saint. Voilà le triomphe de son éloquence.

Surcroit de zèle et d'intrépidité ! Vous croirez entendre ici l'Histoire des Cannibales. Les habitants de Césarée se séparent chaque année en deux troupes homicides, qui présentent au sein de la paix, l'image d'une guerre civile, frères contre frères, pères contre enfants, époux contre épouses, et se lapident les uns les autres, pour s'exercer aux combats. Au moment du carnage, Augustin parle : on l'écoute à peine. Il parle encore : on l'admire. Il parle encore : on est troublé. Il parle encore : les larmes coulent. Il parle, ou plutôt la nature et la grâce parlent avec lui, les armes tombent des mains de la rage en délire, tous ces Barbares courent s'embrasser et se prosternent à ses pieds. Voilà le triomphe et le plus éclatant triomphe de son éloquence. Quel spectacle, ô mon Dieu ! « Après de pareilles victoires de son » talent, m'écrirai-je avec Bossuet, que le style de » Saint Augustin ait ses défauts, comme le soleil à » ses taches : je ne daignerai ni les avouer, ni les » contester, ni les excuser, ni les défendre (1). »

Son Siècle doit absoudre son goût. Non, ce ne seront jamais des Grammairiens timides, ou de stériles partisans d'un goût froid et dédaigneux que nous reconnâtrons pour Arbitres de l'Eloquence Evangélique. Un Apôtre a d'autres Juges : ce sont les Pauvres qui savent apprécier dignement les talents Oratoires d'Augustin, lorsqu'ils viennent l'at-

(1) Défense de la Tradition et des Saints Pères, seconde Partie,

tendre en foule sur les chemins publics, et le contraindre de Prêcher en leur faveur pour triompher, par l'onction de ses Discours, de l'impitoyable dureté des riches. Toujours fidèle dans ses instructions à un plan général dont il ne s'écarte jamais, il ramène ses exhortations les plus familières à deux grands objets, qui embrassent toute la Morale Chrétienne, je veux dire, à l'amour de la Vérité et à la félicité céleste. Détrompez en effet l'homme de ses illusions, rappelez-le au devoir par l'attrait de son bonheur; et en le dominant ainsi par le double ascendant de la persuasion et de l'intérêt, vous le verrez voler de lui-même avec ardeur audevapt de votre zèle.

Apôtres de la France! voilà ce qu'attendent de vous les Peuples confiés à vos saintes sollicitudes. Souvenez-vous du jour mémorable, où le front courbé sous l'Évangile, vous fûtes préposés par l'Esprit Saint au gouvernement de nos Tribus. Premiers Pasteurs de l'Église! on vous appelle des Princes; mais vos Trônes sont des Chaires. C'est donc uniquement pour instruire les Fidèles avec plus d'autorité que vous êtes élevés au-dessus de la Multitude. Ah! vous ne sauriez sans doute vous offenser de notre zèle et de nos vœux pour votre gloire. Remplissez vous-mêmes, honorez par votre exemple ce laborieux Ministère auquel vous nous associez, pour seconder votre Apostolat, et non pas pour vous en affranchir. Ministres inférieurs de la Religion, quand nous montons à votre place dans ces Tribunes Sacrées, les enfants du Siècle nous jugent avec une inévitable sévérité; ils nous

regardent en quelque sorte comme des Orateurs profanes, qui méritent d'autant moins d'indulgence qu'ils s'exposent volontairement à la censure. Mais que *le Chef de la Parole et de la conduite*, selon le langage de Bossuet, d'après l'Esprit Saint, *dux verbi* (1), qu'un vénérable Evêque, digne émule du François de Sales de nos jours (2), que l'Eglise d'Amiens ne cessera de pleurer autour de sa tombe, jusqu'à ce qu'elle soit autorisée à l'invoquer devant un Autel, vienne à paraître sur ce Siège éminent de la Vérité, le respect qu'imprime son caractère donne plus de puissance à sa voix, plus de poids à ses instructions : la parole de Dieu semble acquérir une nouvelle majesté dans sa bouche ; et sa seule présence est plus persuasive que tous nos Discours.

Tout prêche à-la-fois dans Augustin, ses talents, ses exemples, sa dignité, sa renommée. Le cortège imposant de ses Vertus accrédite l'empire de son éloquence ; et la sainteté de sa vie ajoute encore au respect qu'inspire son Ministère ; ces touchantes émotions de la piété filiale ; qui ouvrent le fond des cœurs à ses accents paternels. C'est dans les mœurs des Evêques (ou peut l'avouer sans crainte devant le premier Clergé de l'Europe), oui, c'est dans leurs mœurs que l'incrédulité a toujours cher-

(1) Act. Apost. 14, 11. Bossuet, premier Point du Sermon sur l'unité de l'Eglise.

(2) Monseigneur Louis-François-Gabriel d'Orléans de la Motte, Evêque d'Amiens, mort en odeur de Sainteté, le 11 juin 1774, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

ché des armes, la faiblesse des doutes, le relâchement des prétextes, le remords des excuses, la licence une autorité; et si jamais, dans un Siècle moins heureux que le nôtre, leurs actions pouvaient cesser un seul instant de se trouver en harmonie avec leur doctrine, ô Eglise! Sainte Eglise de Jésus-Christ! quelles seraient votre confusion et votre douleur? Les premiers Pasteurs ne sont pas toujours rassemblés pour défendre le dépôt de la foi; mais répandus sur toute la surface de l'Empire, ils deviennent par leur dignité le Sujet le plus ordinaire de tous les entretiens: il n'existe plus pour eux de vie privée; ils sont la loi vivante du Peuple; ils ne sauraient échapper à l'opinion publique qui les observe et les juge sans cesse; et dans tous les instants, dirai-je avec l'Évangile, la *position* qu'ils occupent, toujours semblable à celle du Rédempteur lui-même, pour opérer *la ruine ou la résurrection d'Israël* (1), influe essentiellement sur les destinées de la Religion. Puisse donc notre Nation recueillir tous les fruits de leur zèle, de leur Piété et de leur vigilance! Ah! MESSEIGNEURS, si la conduite du Souverain était en opposition avec vos enseignements, vous gémeriez, comme autrefois Moïse, de ne pouvoir tracer des lignes assez profondes autour des tentes d'Israël pour les rendre inaccessibles à la contagion; mais quand la pureté des mœurs réside sur le Trône où les vertus douces du Monarque invitent à l'imitation

(1) *Ecce pos tus est hic in ruinam et resurrectionem multorum in Israel.* Luc. cap. 2, vers. 34.

sans forcer à l'hypocrisie, les saintes rigueurs de la Morale ne doivent-elles pas prévaloir dans tous les Ordres de l'Etat, dans le premier sur-tout de ces Ordres, qui répond à la Société entière de la double fidélité du Peuple à son Dieu et à son Souverain? Hélas! les scandales des Rois sont si puissants pour le vice : leurs exemples ne seraient-ils donc inutiles que pour la vertu?

Les Peuples instruits et édifiés, Augustin vole à la défense de l'Eglise, qui, selon le témoignage de ce Saint Docteur, *poursuit son pèlerinage entre les persécutions de la terre et les consolations du Ciel* (1). A peine initié au Sacerdoce, il avait été l'âme du premier Concile de Carthage : élevé à l'Episcopat, il devient chaque année l'Oracle de ces Synodes périodiques en Afrique, à jamais célèbres dans les fastes de l'Eglise, dont ils ont fixé le droit public. Epris d'une ardeur infatigable pour la Religion, travaillant nuit et jour, à l'exemple de Saint Paul, et chargé, comme lui, de la sollicitude de toutes les Eglises, ce Pontife en quelque sorte œcuménique, prend sur lui seul les intérêts, les fonctions, les débats de tous les Evêques. Réfutation des hérésies, interprétation des Livres Saints, institution des loix canoniques, réforme des Monastères, lettres aux Empereurs, correspondances suivies à Rome avec les Souverains Pontifes; à Nolle avec Saint Paulin; en Palestine avec Saint Jérôme; à Milan avec Saint Ambroise et Simplicien; en Espagne avec

(1) De civit. Dei, lib. 18, cap. 51.

Orose ; dans les Gaules avec Sévère Sulpice , Saint Prosper , Lazare d'Arles , Delphin de Bordeaux ; Rustique de Narbonne , Saint Germain d'Auxerre , Saint Exupère de Toulouse , Saint Hilaire de Poitiers , Alèthe de Cahors , Vincent de Lérins , Cassien , les Poètes Ausone et Rutilius , à Constantinople avec Maximes , Longinien , Dioscore , et tous les Gens-de-Lettres du Bas-Empire , qui , en lui adressant leurs Ecrits , l'appellent , de concert ; *le Représentant de la Postérité* (1) : tels sont les travaux et les délassements de son Apostolat ; tels sont les services qu'un seul Evêque peut rendre à la Religion. Confondus par son éloquence , les ennemis de l'Eglise l'estiment assez pour n'oser plus le calomnier quand ils ne peuvent lui répondre , et pour refuser des Conférences publiques avec lui. Mais rien n'arrête l'Evêque d'Hyppone ; et , en considérant cette multitude de Victoires qu'il remporte pour le Christianisme , il me semble voir s'opérer une seconde fois le prodige si énergiquement retracé par l'Esprit Saint , quand il peint les triomphes du plus rapide des Conquérants en contraste avec le silence de l'Univers. *Siluit terra in conspectu ejus* (2).

Que votre Eglise est puissante , ô mon Dieu , lorsque vous lui donnez un Pontife tel qu'Augustin ! Les Sectes n'ont jamais été ni plus nombreuses ni plus formidables que dans le quatrième Siècle.

(1) *Longinian.* in Epist. apud *Basil.* ad *August.* 20 et 43. *Veter. edit.*

(2) *Machab.* 1 , 13.

Du haut des tours de la Basilique de Carthage, Augustin appelle et défie tous ces Hérésiarques. Les Manichéens se présentent les premiers au combat ; bientôt réduits par Augustin à l'ignominie de l'absurdité ou à la confusion du silence, ils n'ont plus que l'alternative de se condamner à une fuite honteuse ou d'avouer publiquement leur défaite, et soudain forcés en effet à une évasion nocturne ils vont proclamer eux-mêmes, en s'exilant au loin, cette victoire d'Augustin. *Siluit terra, etc.*

Pour échapper à la vigilance et au génie de l'Évêque d'Hyppone, Léporius met d'abord l'espace des mers entre le théâtre de ses erreurs et le Diocèse d'Augustin : il vient enseigner le Nestorianisme dans les Gaules déjà séduites par le sémi-Pélagianisme. Condamné par Procule de Marseille, il a l'audace d'aller défendre ensuite lui-même sa cause à Hyppone, où il réussit par ses intrigues à se former quelques partisans ; mais l'Ange du Seigneur veille sur le seuil de cette Eglise. L'homme de la Religion descend dans l'arène : j'entends retentir aussitôt au milieu de l'Afrique étonnée la rétractation de Léporius ; et la réponse d'Augustin aux Moines d'Adrumet appaise en un instant les troubles fomentés par ce Sectaire dans l'Eglise Gallicane. *Siluit terra, etc.*

Mais quoi ! je ne vois pas encore Pélage ? Parois, superbe ennemi de la grâce ! toi qui trompes le genre humain en exagérant les forces de la Nature, toi qui présentant toujours des idées à deux faces dans tes écrits, répands plus ouvertement la

contagion de tes erreurs par les commentaires de tes Disciples; parais; ose enfin te montrer au grand jour, enveloppé d'hypocrisie, d'orgueil et d'équivoques. Jérôme, les Evêques, les Souverains Pontifes, les Conciles, l'Orient et l'Occident te citent au Tribunal d'Augustin. Seul en ce moment, je veux dire, sans être assisté dans cette Conférence par aucun de ses Collègues, quoique tous les Evêques du Monde Chrétien se déclarent partisans de sa Doctrine, seul alors, l'Evêque d'Hyppone me représente l'Eglise entière; seul il subjugué l'artificieuse éloquence de Pélagé; seul il dicte son arrêt à tous les Pontifes de l'Univers dont il est le guide et l'Oracle.... et tous les Pontifes de l'Univers lui décernent à l'envi le titre immortel de DOCTEUR DE LA GRACE, en souscrivant avec acclamation la sentence de l'Hérésiarque. *Siluit terra, etc.*

Que dis-je ? cet adroit imposteur frappé d'anathème, Pélagé, surprend encore pendant quelques instans le Pape Zozime, qui l'admet à sa communion. Augustin toujours invariable dans sa foi, ne sacrifiera la vérité à aucune considération; et pour protester plus solennellement contre le Pélagianisme, il déclare qu'il a résolu d'abdiquer son Evêché d'Hyppone, si l'absolution de ce Sectaire vient donner un démenti public à l'Episcopat. Mais tout-à-coup Saint Innocent 1^{er} élevé au Siège Apostolique, lance la foudre sur Pélagé; et pour emprunter le majestueux langage de Bossuet, en parlant de l'hérésie des Monothélites : « Qu'a servi » à cette Secte, dirai-je avec lui, d'avoir pu sur-

» prendre un Pape ? L'anathême qui lui a porté
 » le premier coup n'en n'est pas moins parti de
 » cette Chaire qu'elle tenta vainement d'occuper ;
 » et toutes les autres hérésies ont reçu du même
 » endroit le coup mortel (1). » *Siluit terra, etc.*

Certes je ne saurais suivre Augustin dans cette multitude de Conférences ; où il oppose aux difficultés les plus compliquées des réponses lumineuses que l'on cite encore aujourd'hui, que l'on citera dans tous les Siècles comme des axiômes éternels de la foi des Eglises pour la défense de la vérité (2). Tous les sceaux du Livre mystérieux sont brisés pour lui : il est le seul Père de l'Eglise qui embrasse dans ses Ecrits l'ensemble de la Religion. Ce n'étaient plus en effet seulement quelques dogmes isolés que l'on attaquait, de son temps : c'était le Christianisme lui-même auquel on imputait hautement la décadence de Rome et tous les malheurs de l'Empire. Le Peuple regrettait ses anciennes idoles, en versant des larmes sur les débris de l'autel de la Victoire entouré d'esclaves enchaînés. *Les accusations de toute la terre*, disait éloquemment, dès le second Siècle, notre plus ancien Apologiste,

(1) Sermon sur l'unité de l'Eglise, premier Point.

(2) Voici le magnifique aspect sous lequel le plus illustre Disciple de l'Evêque d'Hyppone, Saint Fulgence, nous présente son Maître dans ces fameuses Conférences avec tous les Hérétiques de son temps. *Cuncta hostilium machinamenta telorum, caelestis juvenim virtute confringens, non solum ipse de hoste victoriam referens triumphavit; quin etiam posteris certandi et vincendi ordinem, si quando victa pravitas, recidivo ausu, infandum caput erigere nitetur, ostendit.*

reprochent à l'Évangile tous les désastres de l'Univers : les Chrétiens deviennent responsables et de la sécheresse des saisons et des débordements du Tibre (1). Qui vient plaider alors la cause de JÉSUS-CHRIST contre le Paganisme que rend furieux le danger imminent de sa destruction ? C'est encore l'Afrique, MESSIEIGNEURS, qui, trois Siècles après son premier titre de gloire en ce genre, va fournir plus qu'un autre Tertullien, à la défense du Christianisme. C'est l'athlète invisible d'Hypone, c'est Augustin, en cheveux blancs, trop nécessaire à l'Église dans un si grand péril, pour être écarté ou méconnu par une jalouse rivalité ; c'est lui qui consacre douze années entières à cette triomphante Apologie. Ouvrez l'oreille, enfant des hommes ! Ce Viellard vénérable revient des Conseils éternels ; il y a pris l'accent de la révélation. Ecoutez-le : il généralise toutes ses idées, rassemble toutes ses connaissances, déploie toute la force de sa dialectique et toute la puissance de son génie ; il remonte à la formation des Sociétés, à l'institution des Gouvernements, à l'origine des Sciences, aux principes des opinions, aux éléments de la Morale, à l'influence des Religions, à la source des revers et des erreurs politiques ; et sa vaste compréhension embrassant l'Histoire de l'Univers, confrontée avec le système de la Nature, développe le plan du Créateur lui-même, pour dissiper tous les nuages, éclaircir tous les doutes,

(1) De Resurrect. carn. n. 8, pag. 385.

pulvériser toutes les abjections, confondre tous les sophismes de la Philosophie contre le Christ et contre le Règne de la Croix : voilà, MESSEIGNEURS, *la Cité de Dieu* ! ouvrage savant et sublime dans lequel Saint Augustin explique avec autant d'érudition que de profondeur, quatorze Siècles avant Montesquieu, les véritables causes, je ne dis pas de la grandeur qu'on ne discutait point, mais de la décadence des Romains; qu'il fallait expliquer à l'Univers, pour justifier entièrement le Christianisme auquel Rome dégénérée imputait la dégradation et les désastres de son Empire.

Pontifes du Dieu d'Israël ! tel est le magnifique monument par lequel saint Augustin s'est immortalisé, en vengeant d'une manière victorieuse le double intérêt de l'Évangile et du genre humain. Or si l'Évêque d'une Bourgade, presque ignorée dans l'Afrique, a pu soutenir seul cette même Religion qui depuis a conquis l'Europe entière, mais qu'une présomptueuse impiété croyait alors sur le penchant de sa ruine, que ne doit pas attendre aujourd'hui l'Église de tant de premiers Pasteurs réunis autour de cet Autel, pour la défendre au Tribunal de la raison contre des ennemis encore plus redoutables ? O vous Docteurs suprêmes, de l'Église ! renouvellez ses anciennes victoires ; essuyez les larmes de cette mère éplorée, triste Rachel à laquelle l'ingrate impiété de ses enfants ose disputer à-la-fois et son origine dans le Ciel et ses bienfaits sur la terre. Gardez-vous cependant de jamais désespérer du salut d'Israël

dans nos jours malheureux ; hâtez-vous de combler les précipices que l'irréligion creuse sous nos pas ; relevez sur les vastes abymes du néant dont les dévastations de l'incrédulité ne cessent d'environner les malheureux humains, cette même *Cité de Dieu* que l'Evêque d'Hyppone sut défendre avec tant de gloire contre toutes les puissances conjurées de la terre et de l'enfer. Sauvez la Foi, sauvez la Postérité.

Augustin a fait triompher l'Eglise au-dehors par son génie : il va la rendre florissante au-dedans par sa sagesse. Eh ! qui jamais a mieux connu que ce grand Homme le véritable esprit du Gouvernement Ecclésiastique ? S'il m'était permis de développer devant vous, MESSEIGNEURS, dans le plan même de son Gouvernement Pastoral, l'ensemble des principes et des vertus qu'exige votre Apostolat en vous appelant à la tête des Tribus Lévitiques, où le nom seul d'Augustin doit être à jamais l'aiguillon de votre zèle, le signal de vos combats et le présage de vos triomphes, je dirais en présence de mes Maîtres, que cette Magistrature Sacrée consiste principalement dans l'Art fécond de multiplier ses ressources, en donnant pour Coopérateurs les seuls Hommes dont le mérite supérieur est garanti par l'opinion publique ; de s'emparer dans le Sanctuaire, de tous les talents naissants, qu'on exposerait aux séductions du camp ennemi, si l'on ne savait ni les discerner ni les appliquer aux intérêts et à la gloire de la Religion ; de diriger ses travaux Apostoliques vers la félicité

des Peuples, qui n'est jamais étrangère à votre Saint Ministère, de déployer tout l'ascendant de l'autorité Episcopale pour protéger les malheureux contre le besoin et l'injustice, contre les vexations et les abus; d'inspirer aux Ministres des Autels un esprit public qui les montre toujours les bienfaiteurs du Peuple, autant que ses guides; de raisonner assez sagement son courage, pour ne résister et ne céder jamais qu'à propos; d'éviter également et cette aveugle condescendance qui n'engendre que des vices, et ce zèle amer qui n'ouvre aucune voie de salut au repentir; d'élever des hommes au-dessus d'eux-mêmes, en leur témoignant de l'estime, et de convertir les coupables, en leur montrant plus de douleur que de courroux, d'allier la dignité à la simplicité des mœurs, la bonté à la justice, la douceur à la fermeté; d'ajouter à ces qualités éminentes qui assurent la considération, les vertus douces qui gagnent tous les cœurs; d'asservir enfin son administration à la loi, et de sacrifier quelquefois la loi elle-même à la charité qui est le premier et le plus sacré de tous les Commandements divins. Je copie ici l'histoire d'Augustin; et le seul tableau de ses vertus vous présente en action le plus beau Code de l'Episcopat.

Où prennent donc leur source et ces principes lumineux et ces qualités dominantes de l'Evêque d'Hyppone? Dans son amour pour l'Eglise de Jésus-Christ. Voilà le grand ressort du Ministère Episcopal! C'est par amour pour l'Eglise qu'il réfute la collusion supposée par Saint Jérôme entre les

Apôtres Saint Pierre et Saint Paul. Hélas ! la plus haute Piété ne soustrait pas toujours au déplorable ascendant du naturel et du caractère. Ce vénérable Anachorète de la Palestine, ce docte Ecrivain qui réunissait à une austère Sainteté et à une immense érudition les emportements impétueux d'un Dalmate (1), et l'humeur sombre d'un Solitaire, avait été suscité par la Providence pour conserver fidèlement à l'Eglise, par une traduction devenue classique pour tous les Siècles, le dépôt traditionnel des Ecritures, dans le temps où les langues mères de l'Orient, que Jérôme était venu étudier dans nos Gaules, (2), et qu'il possédait au plus haut degré, allaient presque s'éteindre dans tout l'Univers. Mais un si habile interprète de Livres Sacrés, tombe dans une erreur de spéculation en se plaçant entre Dieu et les Hommes, comme un nouvel organe du Ciel. Au-

(1) Saint Jérôme s'excusait lui-même dans sa vieillesse, par la violence malheureusement si commune dans son pays, des emportements auxquels l'entraînaient ses disputes littéraires, et dont il s'humiliait en disant dans ses Lettres : *Per iram multum peccavi quia Dalmata fui.* Litt. 27.

(2) Avant d'aller se perfectionner en Palestine dans la connaissance de la langue Hébraïque, il avait étudié les Belles-Lettres à Trèves. On voit dans la Préface du second volume de l'Histoire Littéraire de la France, par les Bénédictins, qu'il entretenait habituellement des correspondances sur les Livres Saints, à Vienne (en Dauphiné), à Autun, à Arles, à Lérins, à Marseille, à Narbonne, à Bayeux, etc. où de nombreuses écoles étaient déjà établies. La période qui se compose de la moitié du quatrième et du commencement du cinquième Siècle, a été l'une des plus glorieuses époques littéraires de la France, jusqu'au Règne de Louis XIV.

gustin entreprend aussitôt de l'éclairer : Jérôme se croit offensé ; mais Augustin épargne à la Religion le scandale qu'entraînent toujours les divisions de ses premiers Ministres ; et du haut de son Trône Episcopal où il est environné de toute sa gloire, un si grand Evêque humblement jaloux de fléchir l'injuste courroux d'un Cénobite, n'hésite point d'adoucir, par les plus éclatants hommages, un simple Prêtre qui a le double tort de se tromper et de ne lui opposer pour raisons que des injures. Loin d'irriter un érudit si ombrageux, mais si précieux à l'Eglise, il ne se venge de sa colère que par de plus grands égards (1). *Je n'étudie pas*, lui écrit-il, *pour devenir savant, mais pour me rendre meilleur*. C'est par amour pour l'Eglise, qu'après trente années d'Episcopat, au lieu d'accabler de son autorité et de sa renommée, un jeune Evêque dont il est obligé de combattre les sentiments, il lui déclare au milieu d'un Concile qu'il est prêt à recevoir ses leçons : *Ego senex à juvene paratus sum doceri* (2). C'est par amour pour l'Eglise qu'au déclin de l'âge il se rend compte, dans ses *rétractations*, de toutes les pensées de sa vie, explique ou corrige ses anciens écrits, et prémunit ainsi la Religion contre l'autorité de son nom et de sa gloire. C'est par amour pour l'Eglise qu'il perpétue sa puissance comme David. Du faite de la Sainteté où il est parvenu, il cite au tri-

(1) Epist. ad Aieron: 3.

(2) Epist. ad Valer. 150.

bunal de sa conscience les égarements de sa jeunesse, les pleure encore avec des yeux presque éteints, révèle à tous les Siècles les plus intimes secrets de sa vie; et ses *confessions*, au lieu d'être un scandale, deviennent le plus édifiant de tous les hymnes en l'honneur de la Divine Miséricorde. C'est par amour pour l'Eglise.... Augustin, repose-toi de tant de travaux, pour en recevoir le noble salaire, que t'assure à jamais l'admiration de tes Contemporains et de la Postérité. Tu viens de montrer à l'Univers les services que la Religion peut attendre d'un grand Evêque, et en fournir la mesure au Sanctuaire. Repose-toi; il est temps de te faire jouir dans ce Temple de ton instructive renommée qui doit enflammer tes Successeurs, en leur découvrant dans tes triomphes toute la gloire qu'un grand Evêque peut attendre de la Religion. *Erit vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit faciétis, et scietis quia ego Dominus Deus.* C'est le Sujet de la seconde Partie de son Eloge.

SECONDE PARTIE.

Le plus beau Panégyrique, sans doute, que l'on ait jamais composé en l'honneur de Saint Augustin, c'est l'Histoire Ecclésiastique de son temps, même des Siècles qui l'ont suivi. La gloire de ce grand Homme n'est point renfermée en effet dans les bornes de sa Vie; elle est liée à toutes les victoires de la Foi dans les âges postérieurs; et elle semble briller aujourd'hui d'un nouvel éclat au milieu de

ce Temple ; pour animer l'émulation Apostolique de nos Pontifes, en leur montrant dans les honneurs rendus à un seul Evêque toute la noble munificence de l'Eglise envers ses premiers Pasteurs.

Si nous le considérons pendant le cours de son Episcopat, nous le voyons dominer son Siècle. Le Peuple Chrétien, les Evêques, les Empereurs, les Hérétiques eux-mêmes, se réunissent pour lui offrir les justes tributs d'admiration et de confiance que lui doit le genre humain. Si nous interrogeons les générations qui sont écoulées depuis sa mort, nous les entendons sans cesse proclamer Augustin ; comme l'Oracle du Christianisme. Du fond de son tombeau, disons-mieux, du haut de ses Autels, il continue en quelque sorte les travaux et les merveilles de son Apostolat, distribue aux défenseurs de la Cité Sainte des boucliers impénétrables dont son génie ne cesse de les revêtir, selon le langage de Saint Paul, comme de la cuirasse de la Foi, *induti lorica m fidei* (1) ; et sa renommée s'accroît progressivement, d'âge en âge, de tous les triomphes de la Religion.

Mais Augustin est si grand, que déjà ce tableau à peine ébauché de sa gloire ressemble à un éloge vague ou exagéré ; et cependant il indique à peine les magnifiques souvenirs que le récit des faits doit développer. Grand Dieu ! m'écrierai-je donc avec Bossuet, vous *devant qui tout n'est rien !* mais vous que le Roi Prophète célébrait autrefois comme un Dieu *admirable dans vos Saints* (2) ! fortifiez ici

(1) I. *Ad Thessalon.* 5, 8.

(2) *Mirabilis Deus in sanctis tuis.* Ps. 67, 36.

les accents de ma faible voix : inspirez-moi dans ce moment des pensées dignes des merveilles que je dois préconiser, et pour retracer en présence de vos Pontifes une faible image de la gloire que la Religion assure aux grands Evêques, qu'il soit donné à mes paroles de retracer à cette auguste Assemblée les éclatants témoignages de vénération et de reconnaissance que Saint Augustin a reçus de ses Contemporains et de la Postérité ! *Et scietis quia ego Dominus Deus.*

Et d'abord, MESSIEIGNEURS, c'est au Peuple dont la voix, quand elle est libre de toute contrainte et affranchie de toute suggestion, fut toujours appelée la voix de Dieu même, *vox Populi, vox Dei*; c'est au Peuple qu'il appartient de juger les Hommes publics, sur-tout ses premiers Pasteurs; et le véritable théâtre de la gloire d'un Evêque est ce même champ du père de famille, dont l'Esprit Saint lui a confié la culture. Or, quel Pontife obtint jamais dans l'exercice de son Ministère des hommages plus touchants et mieux mérités que Saint Augustin? Ne pensez pas que, renfermé dans la retraite, il se rende inaccessible aux malheureux par amour pour ses études qui feraient ses délices en fécondant son génie, et qu'il sacrifie les devoirs obscurs du Pasteur à la renommée attrayante de l'Ecrivain. Seul Magistrat de sa contrée, non par le droit de sa dignité, mais par l'empire que lui donnent ses vertus, il consacre deux heures chaque jour pour terminer les différends de son troupeau à la porte de son Eglise; et sa réputation donne une telle autorité à ses ju-

gements, que la cupidité n'ose jamais ni en provoquer la révision, ni en contester la sagesse, ni en éluder la rigueur. Cet ascendant qu'il exerce sur l'opinion de son Peuple s'étend jusqu'aux régions les plus éloignées de l'Afrique. On accourt des extrimités des Provinces à ce nouveau Tribunal d'équité, et Augustin devenu l'arbitre de toute cette troisième et alors florissante partie de l'Ancien Monde, dont l'éclat commença et finit pour elle avec le Règne du Christianisme dans ces vastes contrées, voit ses décisions respectées jusqu'aux extrimités de ces climats lointains et indépendants, où la puissance Impériale ne domina jamais. Ces mêmes Peuples qui vouent à ses lumières et à son intégrité, cette déférence filiale par laquelle il a conquis le Protectorat des Eglises Africaines, viennent de tous les côtés lui dénoncer les Evêques donatistes, solliciter leur déposition. A sa voix Antoine de Fussale, convaincu d'hérésie, est forcé d'abdiquer son Siége. La mort leur a-t-elle enlevé leurs Pontifes? c'est l'Evêque d'Hyppone qu'ils chargent de pourvoir à la viduité de leurs Eglises : c'est à l'Evêque d'Hyppone qu'ils défèrent le droit d'élection : c'est dans le Monastère de l'Evêque d'Hyppone qu'ils cherchent des Pasteurs; et déjà il ne se trouve presque plus d'autres Evêques sur les six cents Siéges de l'Afrique que les Disciples d'Augustin. Illustres Chefs des Légions Sacrées! tels sont les honorables tributs d'amour et de confiance que la Multitude se plaît à prodiguer aux dignes Successeurs des Apôtres.

Eh ! que sont toutes les faveurs les plus signalées des Cours, quand on les compare à de si magnifiques témoignages de vénération publique ? Ah ! les Princes ne peuvent donner que des dignités, des décorations, des trésors : les Peuples seuls dispensent la gloire.

Oh ! quelle misérable ambition pourrait tenter un Evêque ou le dégoûter du bonheur domestique de sa résidence, lorsqu'il sait se composer une semblable félicité au milieu de ses enfants ? Pleinement satisfait des bénédictions qu'il recueille dans les campagnes, Augustin ne paraît jamais à la Cour des Empereurs ; il peut dire aux Maîtres du Monde comme autrefois Abraham à un Roi de l'Orient : Je ne veux recevoir de vous aucune grâce, de peur que vous ne vous prévaliez de m'avoir enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt, ne dicas : Ego ditavi Abraham* (1), Mais en échange de ces faveurs qui ne lui serviraient pas aujourd'hui, l'Evêque d'Hyppone obtint des Souverains une considération qui se perpétuera dans tous les Siècles. Lorsque Théodose protège de toute sa puissance la convocation du Concile général d'Ephèse (1), il adresse une invitation particulière à Saint Augustin comme au plus illustre défenseur de la Foi. L'Empereur Honorius accordant à son mérite des distinctions qu'il ne devait point à son

(1) Genes. 14, 23.

(1) Saint Augustin devait être l'âme de ce Concile qui foudroya Nestorius. Mais il mourut le 28 août l'an 429 ; et les Evêques ne purent se réunir à Ephèse que deux ans après, en 431.

Siège, lui attribue pendant son Règne toutes les prérogatives réservées aux Primats. Rois de la terre! les honneurs que vous répandez sur les grands Hommes ne sont jamais perdus ni pour l'accroissement de votre gloire, ni pour l'intérêt de vos Peuples! Aussi l'estime éclatante que les Souverains de Constantinople témoignent à Saint Augustin va-t-elle lui donner une influence marquée sur la félicité de tout l'Empire. Voulez-vous connaître ses titres de gloire, je veux dire, ses services politiques, sous un nouveau rapport? ouvrez l'Histoire : elle en fournit un exemple mémorable.

Le Comte Boniface investi de toute la puissance Impériale pour s'opposer aux Vandales, entraîné bientôt lui-même dans la rebellion par la perfidie de ses adulateurs, défait trois Généraux de l'Empereur Théodose : toute l'Afrique fuit, ou se prosterne à son approche. Mais un Homme plus redoutable qu'une Armée se présente alors devant lui : c'est Augustin qui vient prêcher sous la tente du Vainqueur la soumission due aux Puissances de la terre; c'est ce Pontife Citoyen qui lui fait entendre, au nom de la Religion, cette sainte maxime : *Si l'ambition, l'orgueil, la vengeance ne rendent jamais les guerres légitimes pour les Princes mêmes, quel motif pourra jamais justifier un sujet d'avoir pris les armes contre son Souverain?* Le respect qu'imprime au Général couronné plusieurs fois par la victoire, la présence révérée

(1) Epist. ad Bonif. 205.

d'un grand Homme et d'un grand Saint arrête le carnage. A la vue de cet Ange de paix, le Comte Boniface rentre dans le devoir, devient l'un des plus célèbres et des plus intimes Amis d'Augustin; et l'Empereur vaincu lui-même par l'éloquence du Médiateur, qui, après l'avoir si bien servi, éveille encore la clémence dans son âme, l'Empereur partage aussitôt l'honneur du triomphe, en pardonnant au Rebelle dont l'Evêque d'Hyppone lui garantit la fidélité et le dévouement.

France! jette un regard en ce moment sur tes anciennes cicatrices, et garde-toi de les rouvrir jamais (1)! Souviens-toi que l'origine de ta gloire remonte à l'époque de ton entière soumission à tes Rois; que ta prospérité est inséparable de la puissance de tes Monarques; que tu dois t'assurer la bienfaisance du Souverain par les transports de ton amour, et non par l'audace de la Rebellion; qu'enfin sous le Regne d'un Prince qui desire et mérite d'être chéri, ce serait le plus grand de tous les malheurs pour le Peuple, que de s'en faire craindre!

Ces hommages extraordinaires des Peuples, des Généraux, des Empereurs, sont auprès de la Postérité des monuments très-glorieux sans doute pour la mémoire de l'Evêque d'Hyppone. Il faut cependant l'avouer, ce genre de succès est moins difficile, moins rare, et par conséquent beaucoup moins de-

(1) Il y avait eu des émeutes à Paris et dans les Provinces voisines, au commencement de mai 1775.

sirable dans l'Ordre Episcopal, que l'estime universelle des premiers Pasteurs. Oui, MESSEIGNEURS, vous n'êtes jamais mieux appréciés que par vos Pairs. Votre réputation qui influe si puissamment sur l'efficacité de votre Ministère, dépend sur-tout du jugement que portent de vous les Princes de l'Eglise avec lesquels vous partagez la servitude de l'Apostolat; elle dépend de la confiance mutuelle que vous obtenez les uns des autres par votre caractère, par vos talents et par vos vertus; elle dépend de la considération dont vous jouissez dans votre Ordre en votre qualité d'Evêques, à laquelle un Monde profane lui-même ne manque jamais de vous ramener, quand il veut apprécier votre mérite. Tôt ou tard les réputations de parti ou d'intrigue se réduisent à leur simple valeur : les erreurs fondées sur toute espèce de prévention s'évanouissent : les idoles de la faveur tombent : toute gloire usurpée se dément elle-même : chaque Pontife est mis à sa véritable place par le temps ou par ses Juges légitimes qu'il trouve toujours parmi ses Collègues; et le jugement bien constaté de son corps fixe, en dernier résultat, l'opinion publique.

Paraissez maintenant, vénérables Evêques du quatrième et du cinquième Siècle, vous ne fîtes jamais essuyer à Saint Augustin, ni les injustices de l'envie qu'aurait pu exciter la supériorité de ses talents, ni l'amertume des reproches dont le menaçait la publicité de ses anciens désordres, ni cette exclusion des discussions importantes, à laquelle semblait l'exposer l'obscurité de son Siècle! paraissez, partagez aujour-

d'hui la gloire de l'Evêque d'Hyppone, à laquelle on vous vit contribuer avec tant d'amour ! Que vois-je ? les premiers pas de Saint Augustin dans la carrière de l'Apostolat sont marqués par des triomphes. Le Primat de Numidie, Mégale, qui s'était opposé d'abord à sa consécration, se rétracte au milieu d'un Concile, et veut lui imposer lui-même les mains. Dès que le nouvel Evêque d'Hyppone vient prendre la défense de la grâce contre Pélage, Jérôme se retire avec respect de la lice, pour lui réserver tout l'honneur de la victoire ; et après la défaite de l'hérésiarque, Jérôme n'appelle plus Augustin que le *Restaurateur de la Foi* (1). Ambroise, son père spirituel, Ambroise, ce Héros du Sanctuaire, le consulte comme son Maître. Les Papes et les Conciles se reposent sur lui seul du soin d'expliquer la Doctrine du Christianisme. Les Actes de ses Conférences sont lus chaque année dans tous les Temples de l'Afrique. Ses Lettres sont reçues à Rome comme des Codes de discipline et des Formulaire de croyance. La Religion, qui semble vouloir fonder sa gloire dans tout l'Univers sur les seuls trophées d'Augustin, dépose par les mains de ses premiers Pasteurs, sur son front vénérable ; toutes les Couronnes qu'elle doit aux conquêtes de son génie.

Ici, MESSEIGNEURS, mon admiration accablée par tant de triomphes se ranime encore à la vue des hommages inouis que vos Saints Prédécesseurs dans l'Episcopat ont décernés à l'Evêque d'Hyppone. Les

(1) Épist. 53.

plus grands sacrifices de l'intérêt personnel ne leur coûtent plus rien, dès que c'est Augustin qui les y invite, dès que son exemple leur en impose la loi. Déjà tous les pavillons d'Israël s'ébranlent : déjà la fameuse Conférence de Carthage s'ouvre sous les auspices du Tribun Marcellin ; et voici le manifeste de cette guerre sacrée qui va fixer les destins de l'Eglise dans toute l'Afrique. A la tête de trois cents Evêques Catholiques, Augustin paraît au milieu du Sanctuaire ; et aussitôt élevant la voix : « Si vous » prouvez, dit-il à trois cents Evêques Donatis- » tes, que l'Eglise réside dans votre Communion, » nous descendrons de nos Sièges pour vous obéir, » et nous reconnâtrons en vous les Pasteurs légi- » times de nos troupeaux. Mais au contraire si vous » êtes convaincus par nos raisons d'avoir levé l'éten- » dard du schisme, venez, nous partagerons avec » vous le patrimoine et les honneurs de l'Episcopat : » venez, en rentrant dans le sein de l'Eglise, vous » ne perdrez que vos erreurs : venez, c'est pour » nous que nous sommes Chrétiens, c'est pour le » Peuple seul que nous sommes Pontifes ! » Aucun Evêque n'a été prévenu d'un défi si généreux : aucun Evêque ne songe à réclamer contre la proposition d'Augustin. Tous ces trois cents Pontifes aggrandis les uns par les autres, élevés au-dessus deux mêmes, n'ont d'autre âme que celle de leur Chef, suivent à l'envi l'impulsion qu'il vient de donner, et n'écoutant plus d'autre sentiment que l'héroïsme de la Religion, le zèle, le devoir, l'honneur, l'enthousiasme qui enlève tous les esprits, se ral-

lient par acclamation à ce sublime sacrifice. Aussitôt les Donatistes délibèrent sur cette offre imprévue : Augustin se prosterne aux pieds de l'Autel avec ses trois cents Collègues ; et tous ensemble ils lèvent des mains suppliantes vers le Ciel, pour le conjurer d'accorder la paix à l'Eglise, en les dépouillant eux-mêmes d'une moitié de leurs biens. Illustres Successeurs des Apôtres ! la Religion vous paraît-elle assez magnifique envers Augustin, quand après lui avoir assuré un si prodigieux ascendant sur tous les Evêques de son Siècle, elle le présente aujourd'hui à ses Successeurs environné de tant de gloire ?

Que dis-je ? ce ne sont pas seulement les plus grands Evêques de son temps, qu'on voit concourir dans l'Histoire de l'Eglise à l'exalter par-dessus tous ses plus illustres Contemporains. Les Donatistes et les autres hérétiques du cinquième Siècle, qui ne connaissaient point d'Adversaire plus redoutable que Saint Augustin, entraînés eux-mêmes par l'Admiration universelle, devinrent souvent ses plus zélés Panégyristes. Mais tous ces hommages étrangers disparaissaient devant l'éclat des sublimes et touchantes vertus qui les lui attirent. L'Evêque d'Hyppone va s'élever en effet, par les prodiges immortels de sa charité, au dessus de tous les honneurs que son Siècle lui a rendus, gagner tous les cœurs après avoir conquis tous les suffrages, et se montrer encore plus grand en méritant l'amour des hétérodoxes, qu'en triomphant de leurs sophismes.

Dans ce moment, MESSIEIGNEURS, Augustin est en butte à tous les Sectaires qu'engendra l'Arianisme, et qui sous différents noms ne cessèrent de déchirer le sein de l'Eglise par les attentats de la même impiété contre la Divinité de JÉSUS-CHRIST, depuis l'origine du Christianisme jusqu'au cinquième Siècle, où l'Univers vit tomber et presque s'éteindre ces hérésies devant la toute-puissance du génie et de la charité que leur opposa l'Evêque d'Hypone. Je ne connais plus ici d'autre manière de céle dignement ses succès, que de répéter fidèlement ses paroles. Comment va-t-il donc s'honorer dans toute l'Eglise et dans tous les Siècles, en combattant les hérétiques? Animé du véritable esprit de l'Evangile, il concilie le zèle le plus ardent avec la plus touchante modération. Il sait que les victoires spirituelles de la Religion sont douces, que ces triomphes sont des bienfaits; et il déploie toute la puissance de la vérité, en se bornant à la seule force de la persuasion, pour conduire, selon la direction du Prince des Apôtres, *le troupeau de Dieu au pâturage, suivant l'ordre établi par Dieu lui-même, c'est-à-dire, librement et jamais par contrainte* (1). Ne craignez pas qu'outragé par les Chefs des Hérétiques, il décrédite sa cause par des invectives. Que Pétilien lui reproche avec fureur ses premiers égarements, *admirez*, lui répondit-il, *admirez la Miséricorde du Seigneur, qui m'a tiré d'un si profond*

(1) *Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed spontaneè secundum Deum.* Epist. 1, Beati Petri Apostoli, cap. 5, vers. 2.

abyrne : je ne défends point ma personne, mais ma foi (1). Qu'on cherche à lui ravir la confiance des Evêques au milieu d'un Concile, en l'accablant de libelles où l'on exagère les désordres de sa jeunesse, il monte aussitôt dans la Chaire de Carthage : il y publie hautement que cette ville a été le théâtre de ses plus honteux excès. Parle-t-il des Mauichéens ? il avoue avec l'affection la plus propre à les ramener vers lui, qu'il lui en a coûté beaucoup pour se séparer d'eux. *Ah ! que ceux-là vous persécutent*, ajoute sa pitié fraternelle, en s'adressant aux Infortunés dont il avait abjuré les erreurs, *que ceux-là vous persécutent, qui n'ont jamais partagé votre obstination : pour moi, je ne sais que vous aimer et vous plaindre* (2). A l'entendre, Fauste est éloquent, Pétilien profond, Pélage charitable. Ah ! il faut défendre la vérité avec le sentiment d'une persuasion aussi éclairée que profonde, pour oser se montrer sans danger si humble et si généreux envers ses Adversaires : les Apôtres de l'erreur n'ont ni le droit ni le courage d'être justes impunément.

Que dis-je ? d'être justes, Eh ! que serait-ce donc pour un Apôtre de la Charité, que serait-ce pour Augustin de ne se montrer que juste envers les hérétiques ? La Religion dont il est le Vengeur l'appelle à une plus haute gloire. Les Donatistes avaient basement déferé la cause de la Foi à l'autorité Impériale ; et par de lâches adulations, ils avaient men-

(1) Tillemont, tome 13, page 381.

(2) Epist. 107.

dié, ils avaient obtenu la protection de Julien, qui se montrait dans sa superstitieuse impiété le plus adroit et le plus implacable ennemi de l'Évangile. Mais ce bras de chair tombe en poussière : les Donatistes restent sans appui; je me trompe : l'Évêque d'Hyppone sert d'intercesseur à tous ces Evêques, malheureux Courtisans d'un tel Prince; et aussitôt il sollicite la remise d'une contribution à laquelle ils sont condamnés par les Officiers de Théodose. La Lettre qu'il vient d'écrire en leur faveur à Constantinople est le préambule du premier Écrit qu'il leur adresse pour réfuter leurs principes : il leur offre une Conférence; mais ces Sectaires, épouvantés de son génie, pensent colorer leur refus, en affectant de craindre une persécution. Augustin qui ne poursuit l'erreur qu'avec les seules armes de la vérité, demande alors des sûretés à l'Empereur pour les Evêques Donatistes; et il écarte tout soupçon de violence, en déclarant qu'il n'entrera en lice avec ses Adversaires, qu'après avoir vu sortir des murs de Carthage tous les soldats d'Honorius. Les grands Evêques se rassemblent dans tous les Pays et dans tous les Siècles. A ce trait que nous trouvons avec tant de joie dans les fastes les plus récents de notre Eglise Gallicane, vous reconnaissez dans l'exemple de l'Évêque d'Hyppone, la charité de l'immortel Archevêque de Cambrai, de ce vertueux Fénelon, qui ne voulut ouvrir ses Missions en Saintonge pour y travailler à la conversion des Calvinistes, qu'après avoir fait éloigner de cette Province toutes les Cohortes de Louis-le-Grand.

Oh ! combien cette généreuse modération de l'Evêque d'Hyppone le rend cher à mon cœur, quand je la compare aux emportements de ses Adversaires ! L'imagination africaine avait allumé dans le quatrième Siècle une espèce de fanatisme dont on ne trouve heureusement aucun autre exemple dans les Annales de l'Univers. Les Donatistes, connus sous le nom de *Circoncillions* (1), parcouraient les cités et les campagnes, le fer et la flamme à la main. Cette Secte, ou plutôt cette Horde de brigands, renonçait à l'agriculture et à ses foyers, et ne subsistait que de ses déprédations ou de ses crimes. Les Prêtres Circoncillions massacraient les Disciples d'Augustin sur les chemins publics; du haut des Chaires ils promettaient le Ciel aux meurtriers qui parviendraient à l'égorger lui-même. Les assassinats et le suicide formaient toute la Législation de ces Barbares. Des femmes enceintes se précipitaient du haut des rochers; les hommes se perçaient le cœur d'un poignard, se jetaient dans les flammes, pour remporter, disaient-ils; la palme du martyr; et, de l'aveu de Saint Augustin lui-même (2), qui seul prit la défense de ces *Ænergumènes*, dans l'espoir de les ramener par les principes de la Religion aux affections de la Nature, si le genre humain n'avait eu qu'une tête, le vœu abominable de Calicula se fût accompli. Saints Autels ! je vous

(1) On les appelait de ce nom, parce qu'ils rôdaient sans cesse autour des villages et des maisons écartées pour y entrer furtivement.

(2) Litter. 43.

appelle en témoignage : ma langue n'est dans ce moment que l'écho de l'Histoire. Eh ! comment un Ministre de l'Évangile pourrait-il s'abaisser à exagérer les forfaits d'une Secte qu'il est impossible de calomnier ?

Cependant, qui le croirait ? un homme vient se jeter entre les Circoncellions et l'Empereur, au moment où ce Prince tire le glaive pour en délivrer l'Afrique ; et cet Homme extraordinaire, que est-il ? O Siècles ! soyez frappés d'admiration ; et vous, détracteurs injustes et ingrats du Christianisme, apprenez à connaître et à respecter la charité qui anime ses véritables défenseurs ! C'est Augustin, le seul Augustin qui demande à grands cris grâce pour ces Malheureux en foudroyant leur Doctrine : Que ne puis-je interrompre mon Discours pour lire en entier les Lettres sublimes de ce grand Homme à Apringius, au Proconsul Donat, au Tribun Marcellin (1) ! C'est le plus magnifique triomphe de sa charité, qui forme aussi le plus beau monument de son éloquence. « Quand vous jugez » ces forcenés, écrit-il aux dépositaires de la suprême Puissance, nous vous conjurons d'oublier » que vous avez le droit de les punir de mort. » Nous voulons vaincre le mal par le bien... Remettez l'épée dans le fourreau. Livrez ces Misérables à notre zèle ; et bientôt, éclairés par nos leçons, ils viendront, Sujets dociles et soumis, se prosterner aux pieds du Trône (2)... Si vous

(1) Epist. ad Donat. 100.

(2) Epist. ad Comut Marcell.

» les exterminiez, nous n'oserons plus nous plaindre
 » de leurs attentats; car nous sommes déterminés
 » à perdre tous la vie, plutôt que d'en dénoncer
 » jamais un seul à la rigueur de vos jugements.
 » Non, non, les maux des Chrétiens ne doivent
 » point être guéris par des meurtres. (1)..... Rois
 » de la terre, triomphez de vos ennemis par l'effu-
 » sion de leur sang. Pour moi, je ne vous envie
 » point ce droit terrible : je n'oserais plus lire à
 » mon peuple les Actes de nos Martyrs, si l'Histoire
 » consignait à la suite de leur mort de si sanglantes
 » catastrophes! »

Telle fut, pendant plus de trente années d'Épisco-
 pat, l'inaltérable douceur de l'Evêque d'Hyppone.
 Ce charitable Pasteur se flattait alors de pouvoir ra-
 mener les Circoncillions aux sentiments de l'humani-
 té, en les faisant rougir du contraste qu'admirait
 toute l'Afrique entre leur rage et sa douceur; et il se
 contentait d'exposer la liste de leur crimes dans les
 places publiques. Cet excès de modération le venge
 assez victorieusement sans doute du reproche étrange
 que n'a pas honte de lui adresser un fameux Scepti-
 que du dernier Siècle, dont les lumières accusent la
 bonne foi, lorsqu'il ose appeler Saint Augustin le *Pa-*
triarche des Persécuteurs (2).

J'avoue néanmoins qu'à cet égard Augustin ne per-
 sévéra point jusqu'à la mort dans ses premiers senti-
 ments. Je sais que, vaincu dans sa vieillesse, par la
 raison, par l'expérience, par les conseils de ses Col-

(1) Epist. ad 7.

(2) Bayl.:

lègues, et sur-tout par les crimes des Circoncellions, il justifia par deux écrits différents (1) la rigueur des loix impériales portées contre les Donatistes; et qu'il cessa de protéger ces Sectaires, quand il fut enfin convaincu par leur incurable perversité qu'ils abusaient de ses propres maximes, pour persister dans tous les excès et dans toutes les fureurs de la révolte. Mais je n'ai pas dû lui dérober l'immortelle gloire qu'il mérita d'abord par les longues épreuves de sa charitable longanimité; je n'ai pas cru que cette rétraction elle-même pût en ternir l'éclat. Eh! qui osera donc condamner la sévérité, disons mieux, la justice tardive de Saint Augustin? Qui même pourra l'accuser de se contredire, et entreprendre la révoltante Apologie des Circoncellions? Quoi! l'hérésie doit-elle être jamais la garantie du brigandage et la sauve-garde des malfaiteurs? A quel titre, à quel Tribunal les ennemis du genre humain prétendront-ils avoir le droit de commettre les plus grands crimes avec impunité, dès qu'ils se déclareront les ennemis particuliers de l'Eglise? O débonnaire Augustin! ta belle âme épuisa toutes les ressources de la clémence, de la pitié envers les hérétiques dont ta charité avait fait si long-temps les clients de ton éloquence. Eh! plutôt à Dieu qu'ils ne t'eussent pas contraint eux-mêmes de les abandonner au jugement des loix! Mais ne crains pas que la Postérité censure jamais tes principes ou ton cœur; au contraire elle te décerne avec confiance, par ma bouche, au milieu de l'Eglise Gallicane assemblée dans ce Sanctuaire

(1) Epist. ad Vinc. 93. Epist. ad Com. Bonif. 185.

les justes tributs de respect et d'admiration que l'Univers entier doit à tes maximes autant et plus encore qu'à ton génie.

La Religion ouvre en effet sous vos yeux ses Annales, MESSEIGNEURS; et le récit de ses victoires devient un Cantique continuel d'actions de grâces en l'honneur d'Augustin. Quoi de plus glorieux en effet pour l'Evêque d'Hyppone que cette multitude d'hérésies victorieusement réfutées ou plutôt anéanties à jamais par la force irrésistible de ses Ecrits, et qui n'ont pu trouver des partisans après sa mort! Apôtres des Nations, arrosez la terre de vos sueurs; devotez vos jours à la pénible servitude de votre Ministère; signalez-vous par les mêmes travaux, par les mêmes services; et n'en demandez point de plus belle récompense aux Hommes, que les succès Apostoliques de Saint Augustin votre plus digne modèle.

Eh! certes, qu'elle plus glorieuse destinée avoir pour un Evêque! C'est du haut de cette Chaire, c'est en présence de l'Eglise Gallicane, c'est dans ce jour consacré par la religion à la gloire de ce grand Homme, que ma voix vous appelle tous, dirai-je Adversaires ou Panégyristes d'Augustin? vous opiniâtres Donatistes, vous perfides Manichéens, vous féroces Circoncellions, vous insensés Priscillianistes, vous superstitieux Célicoles, vous superbes Pélagiens, vous aveugles Marcionites, vous blasphémateurs Ariens; et vous, Novatiens, Tertullianistes, Nestoriens, Apollinaristes, semi-Pélagiens; et vous.... mais je ne saurais vous nommer tous; et je puis le dire avec vérité en l'honneur immortel de votre Vain-

queur, on ignore maintenant jusqu'à vos noms. Revenez sur la terre, hommes entièrement oubliés : où êtes-vous ? Ah ! malheureux Novateurs sans postérité, vous n'avez pu survivre à l'Evêque d'Hyppone. Arbres stériles et maudits, vous voilà donc desséchés jusques dans vos dernières racines ! Sortez aujourd'hui de vos tombeaux ; dites à la face de cet Autel en prédisant par votre exemple à tous les Sectaires présents ou futurs, quel sort les attend ; dites qu'Augustin fit disparaître du monde toutes vos erreurs, et que, poursuivis et terrassés par son génie, vous restâtes écrasés sous cette pierre angulaire, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais !

Si nous rentrons, MESSEIGNEURS, dans les murs de Sion, après avoir visité hors de son enceinte tant de brèches qu'Augustin a réparées, quel nouveau spectacle s'offre à nos regards ! des Légions nombreuses de la Tribu Sacrée marchent sous ses enseignes ; une école célèbre à laquelle il a donné son nom veille à la défense de sa Doctrine ; le Pape Saint Célestin se range avec respect parmi ses Disciples, et fait l'apologie de tous ses Ouvrages ; les Souverains Pontifes lui défèrent de concert le titre inséparable d'un si grand nom, de *Docteur de la grâce* ; ses Ecrits règlent les décisions des premiers Pasteurs ; les Conciles de Constantinople et de Latran consacrent les expressions de Saint Augustin pour énoncer les dogmes de l'Eglise. Après de longues discussions, ils citent l'Evêque d'Hyppone ; et de même que le sixième Concile général s'était écrié : *Pierre a parlé par Agathon*, les Successeurs de ces anciens Pères ajoutent

aux paroles qui expriment la Foi de Saint Augustin :
C'est ainsi que pense et parlera toujours l'Eglise !

Mais rapprochons-nous de nos contrées, et retraçons une époque aussi glorieuse au Clergé de France qu'à l'Evêque d'Hyppone. Lorsqu'à l'ouverture de la plus mémorable de toutes vos Assemblées (1), l'immortel Bossuet posait dans cette même Chaire les limites de la puissance des clefs et de la puissance du glaive; lorsque, semblable à Néhémie (2), d'une main il affermissait sur la base des Canons la colonne antique de nos Libertés, c'est-à-dire, pour parler comme Saint Louis dans sa Pragmatique Sanction, *le droit commun et la puissance des Ordinaires, selon les Conciles Généraux et les institutions des Saints Pères*, tandis que de l'autre main il terrassait tous les ennemis du Saint Siège; lorsqu'il disait aux Rois de la terre : Voilà les prérogatives inséparables de l'indépendance des Couronnes! à tous les Evêques : Voilà les fondements et l'appanage de votre Apostolat! aux Souverains Pontifes : Voilà les droits divins de votre Primauté et les bornes sacrées qui limitent votre autorité, sans en diminuer la plénitude! Quel était son guide et son garant pour éclaircir et résoudre des questions si épineuses et si délicates? En discutant de si grands intérêts, MESSEIGNEURS, votre illustre Organe suivait dans la route de l'Antiquité les traces du Pontife Africain, et puisait fidèlement sa Doctrine à cette source féconde des Conciles de Carthage, sans cesse invoqués en

(1) 1682.

(2) Esdr. 4, 17.

France, et dont Augustin fut l'Oracle et le rédacteur. Alors le Pasteur de Meaux et le Pasteur d'Hyppone, se donnant la main, se plaçaient ici entre les Evêques et les Souverains Pontifes, entre les Souverains Pontifes et les Rois, entre les Rois et les Peuples, et leur dictaient ensemble les plus solides traités de paix. Bossuet s'honorait d'être à-la-fois le Disciple, le Commentateur et le Panégyriste du même Père de l'Eglise dont il se montrait l'Emule, quand d'une voix éloquente et victorieuse, il faisait retentir ces voûtes sacrées du grand nom d'Augustin.

Que j'aime à me représenter le docte Evêque de Meaux portant les Ecrits de Saint Augustin dans tous ses voyages, durant même le cours de ces visites Pastorales, pour lire et méditer, tous les jours de sa vie, celui de tous les Ecrivains Ecclésiastiques qui lui inspirait le plus d'admiration, et avec lequel il avait le plus de ressemblance; se pénétrant profondément de son esprit (1) et se conformant

(1) « Bossuet donnait la préférence à Saint Augustin sur tous les autres Pères. Il le lisait continuellement... Il en avait fait de longs extraits... Il ne faisait aucun voyage qu'il ne l'eût avec lui. Il était tellement nourri de la Doctrine de ce Saint, et il était si attaché à ses Principes, qu'il n'établissait aucun dogme, ne faisait aucune instruction, ne répondait à aucune difficulté, que par Saint Augustin. Il y trouvait la défense de la Foi et la Doctrine des Mœurs. Quand il avait un Sermon à faire, il prenait Saint Augustin. Quand il avait une erreur à combattre, un point de Foi à établir, il lisait Saint Augustin. Il s'était fait une si grande habitude de son style, de ses principes et de ses propres paroles, qu'il a rétabli une lacune de huit lignes dans le Sermon 299 de l'édition des Bénédictins... qui ont reconnu que cette lacune avait été bien rétablie, et ils en ont fait honneur à M. Bossuet. » *Vie de Bossuet, par Burigny, pages 40 et 41.*

à sa méthode, pour conférer avec les hérétiques, réfuter les nouvelles erreurs, saisir les grands principes de la Religion, catéchiser les Peuples et instruire les Rois; étudiant le langage Episcopal dans les Productions de *ce Maître si Maître* (1), comme il l'appelait lui-même; lui rendant le plus glorieux de tous les hommages lorsqu'il le choisissait pour modèle dans tous les rapports comme dans toutes les parties du Ministère Episcopal; traçant le dessein de son *Histoire Universelle* d'après les hautes conceptions et sur le plan sublime de la *Cité de Dieu*; se retournant comme Augustin vers les Siècles antérieurs, pour découvrir et suivre dans la profondeur des temps, à travers les révolutions des Empires, la main du Très-Haut, qui ramène tous les événements de l'Univers à la préparation ou à la propagation de son Eglise; et renouvelant à la Cour de Louis-le-Grand, les mêmes merveilles de zèle, d'éloquence, d'érudition, de dialectique et de génie qu'avait fait admirer Saint Augustin sous le Règne de Théodose!

C'est en lisant Bossuet, Bourdaloue, l'Abbé Fleury, Nicole Duguet, et nos plus illustres Auteurs ascétiques; c'est en voyant l'usage admirable et continuels qu'ils font de la Doctrine de Saint Augustin, qu'on voit avec autant de respect que d'étonnement, quel Homme prodigieux est l'Evêque d'Hyppone dans les Annales du Christianisme.

La reconnaissance de la Religion envers un Ecrivain et un Evêque si extraordinaire l'associe ainsi

(1) Déf. de la Trad. sec. part.

après sa mort, je ne dis pas seulement à la gloire des plus célèbres Apologistes de l'Eglise, mais encore à tous les triomphes de la Foi. Je n'oublie point sans doute la respectueuse admiration que je dois aux Origène, aux Tertullien, aux Lactance, aux Irénée, aux Athanase, aux Basiles, aux Grégoire de Nazianze, aux Chrisostôme, aux Hilaire, aux Jérôme, aux Ambroise, aux Léon. Je n'ignore pas que presque toutes les grandes périodes de l'ère chrétienne ont été signalées, par une succession non interrompue de génies du premier Ordre, dans la défense et l'enseignement du Christianisme. Je considère tous ces Pères de l'Eglise, comme des Controversistes, des Orateurs, des Moralistes, des Théologiens suscités d'en-haut pour venger chaque point de notre Foi et chaque objet de notre Culte, à mesure que des Novateurs sont veus en attaquer les fondements. Mais quand je cherche dans les suites des âges les Hommes dominants qui depuis Jésus-Christ et les Evangélistes, ont eu le plus d'influence, exercé le plus d'empire, attiré avec le plus d'éclat les regards de la Postérité dans le développement de la Religion, et qui sur-tout ont le mieux embrassé l'université et l'ensemble de sa Doctrine, je me représente alors la Tradition comme une chaîne sacrée qui remonte jusqu'à la Révélation; et dans sa vaste étendue je distingue quatre grands anneaux dont la splendeur et la solidité viennent frapper plus vivement mes regards, de distance en distance, je veux dire, Saint Paul, Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin et Bossuet. Ces quatre Maîtres éminents qui ne

forment qu'une seule Ecole, puisqu'ils professent tous la même Doctrine, se tendent, pour ainsi dire, les mains dans l'espace immense des dix-sept Siècles qui composent pour ces mâles génies un vaste domaine de gloire; et ils ont entre-eux des rapports si multipliés de principes, de talents et de prééminence, de leurs Ouvrages toujours saillants dans l'Histoire que l'Eglise compose, en quelque sorte, un seul faisceau d'armes saintes dont la force et l'éclat deviennent pour la Religion les plus beaux monuments de ses triomphes, aux yeux de l'Univers.

En effet l'Apôtre Saint Paul, converti et éclairé immédiatement par JÉSUS-CHRIST, tient du haut des Cieux le premier anneau de cette chaîne tutélaire qui embrasse toute l'enceinte de l'Eglise Catholique. A sa suite, j'apperçois parmi ses plus fidèles et ses plus célèbres Disciples, Saint Augustin, qu'une voix du Ciel invite à lire les Epîtres de Saint Paul, pour dissiper tous les nuages dont son intelligence est obscurcie, *tolle, lege*; Augustin après avoir découvert la lumière, à la voix de l'Apôtre, écrit ses immortels Ouvrages, et devient dans le treizième Siècle l'Oracle de Saint Thomas d'Aquin, lequel se rallie au Docteur de la grâce et propage tous ses principes. Enfin cette solide et lumineuse Théologie de l'*Ange de l'Ecole*, est adoptée dans le grand Siècle par un Disciple encore plus illustre que lui dans les fastes du génie, par Bossuet, qui a fait le plus magnifique Eloge qu'on puisse jamais décerner à un Maître, en se déclarant, jusqu'à la mort, le fidèle partisan de sa Doctrine.

La Religion se plaît, MESSEIGNEURS, à suivre et à retracer devant vous sous cette image les plus éclatants sillons de lumière que nous offrent les sentiers de la Tradition; mais Augustin y domine, Augustin y reparaît sans cesse avec un nouveaux lustre dans tous les Siècles qui l'ont suivi.

Aussi quand de noires vapeurs se sont élevées *du puits de l'abyrne* autour de nos Autels, et ont voilé l'horizon de notre Eglise Gallicane, je vous atteste ici, MESSEIGNEURS : Qui a dissipé ces ténèbres? N'est-ce pas Augustin, dont Hilaire d'Arles a invoqué le témoignage dans le cinquième Siècle, pour établir dès-lors nos droits et nos maximes? N'est-ce pas Augustin qui, parmi nous, a terrassé, par les mains de nos Pontifes, les Albigeois, les Sacramentaires, les Prédestinatiens, le Socinianisme, et tous les Hérétiques des derniers temps? N'est-ce pas Augustin que vos Prédécesseurs ont choisi pour guide, pour modèle et pour appui dans tous les Conciles? Eh! qui leur enseigna donc leurs principes et leur méthode pour conférer avec les Calvinistes au Colloque de Poissy? Augustin. Qui fournit, en 1600, au Cardinal du Perron, tant vanté par Bossuet, les armes triomphantes avec lesquelles il réduisit au silence le Défenseur du Calvinisme, Duplessis-Mornai, dans la fameuse Conférence de Fontainebleau? Augustin. Qui vint éclairer et appuyer le célèbre Marca, lorsqu'il composait son savant *Accord du Sacerdoce et de l'Empire*? Augustin. Qui a le mieux garanti enfin les décisions de toutes vos *Assemblées* en matière de Doctrine? Augustin; et aujourd'hui

même que vous célébrez sa Fête avec tant de pompe, et que ce Temple retentit de vos hymnes en son honneur et de vos plus solennelles actions de grâces, ne l'élevez-vous pas encore, par de si éclatants hommages, au-dessus de tous les éloges qu'il peut recevoir de ses Panégyristes ?

Mais les temps écoulés jusqu'à nos jours ont des bornes trop étroites pour la gloire de ce grand Homme : l'empire de son génie s'étendra sur l'avenir. Chaque Siècle a vu, chaque Siècle pourra voir naître encore des Hérésies. Quand la paix du Sanctuaire en sera troublée jusqu'à la consommation des jours quel *mur de feu* environnera le camp d'Israël pour en protéger la sûreté (1), O mon Dieu ! vous avez donné Augustin à votre Eglise : elle a vaincu d'avance : elle connaît le prix du trésor qu'elle possède dans les Ouvrages de ce grand Evêque : *c'est la Tour de David d'où pendent mille boucliers, et où est renfermée toute l'armure des forts d'Israël* (2). O jour de triomphe et de gloire, où l'Eglise assemblée à Trente plaça sur nos Autels, d'un côté les Livres révélés, fondement immuables de notre Foi, de l'autre les Ecrits réunis de Saint Augustin, qui s'élevèrent alors comme une superbe pyramide que ses victoires avaient décorée à jamais des plus nobles trophées de la Religion ! L'Evêque d'Hyppone parut revivre en ce moment une seconde fois devant le Concile, tenant sous ses pieds toutes

(1) Zachar. 2, 5.

(2) *Sicut turris David, mille clypei pendent ex ea, omnis armatura foris eam.* Cantic. 4, 4.

les Hérésies enchaînées, et se montrant également digne de l'admiration de la terre, et des regards du Ciel!

Tel serait encore aujourd'hui le spectacle que Saint Augustin offrirait à l'Eglise Gallicane, si mon esprit accablé par tant de merveilles pouvait développer toute la magnificence d'un si beau Sujet. Non, je ne saurais rappeler dans un seul Discours les honneurs extraordinaires que l'Evêque d'Hyppone a obtenus de Siècle en Siècle; mais qu'il me soit encore permis, MESSEIGNEURS, d'ajouter aux tributs de vénération que lui décerne la Postérité, le nouveau, genre d'intérêt que le récit de ses derniers moments doit attirer à sa mémoire, en environnant le terme de sa carrière du tableau de ses malheurs dignes de lui concilier autant d'amour, que ce souvenir lui assure de gloire.

Je vois ici l'Afrique inondée de Vandales persécuteurs et conquérants. Devant Alaric, Attila, Genséric, les cités, les hommes, et même toutes les productions de la Nature disparaissent de la surface de la terre. Enveloppé de ces désastres, Augustin n'aperçoit plus autour de lui que trois villes entières, Cyrthe, Carthage, Hyppone prête à ouvrir ses portes au *fléau de Dieu*, après un siège de quatorze mois. Les Pontifes lui demandent, du fond des cavernes où ils sont cachés, s'il leur est permis d'abandonner leurs Eglises, à l'approche des Barbares; il répond, à la vue du camp ennemi, que dans les persécutions individuelles la fuite est autorisée par le conseil de Jésus-Christ et par l'exemple de Saint

Cyprien ; mais que dans les calamités générales , elle ne serait qu'une lâche désertion. Les maux qu'il prévoit dans l'avenir aggravent encore sa douleur présente ; il découvre déjà la prochaine extinction de la Foi dans toute l'Afrique.... l'Afrique? *Ah!* nous écrirons-nous avec Bossuet, quand il parle de l'Angleterre, *ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom; et l'Eglise toujours mère ne peut s'empêcher à ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux* (1). A la veille de descendre au tombeau, il voit autour de lui six cent Sièges Episcopaux prêts à être tous renversés en un seul jour, avant même les invasions de l'Alcoran, au commencement du septième Siècle, et le premier mouvement du flambeau vacillant de la Foi qui s'éloigne au-delà des mers; mais il voit aussi le Christianisme prompt à réparer ses pertes, en montant avec Clovis sur le nouveau Trône qui vient de s'élever dans les Gaules. C'est peut-être aux prières d'Augustin, ô mon Dieu! que vous avez accordé la Conversion des Francs. Votre providence voulut sans doute consoler la Religion, en faisant concourir ce grand événement avec l'apostasie entière de l'Afrique; mais l'Evêque d'Hypone ne put qu'entrevoir, à la fin de sa vie, l'aurore de cette belle Eglise Gallicane sur laquelle son génie avait déjà versé tant de lumières.

Vivement touché des malheurs et des dangers de la Religion, ce grand Evêque est averti par les gémissements et les pleurs de son Peuple qu'il touche

(1) Sermon sur l'unité de l'Eglise, vers la fin du premier Point.

au terme de ses jours : il s'enfoncerait sans regret dans l'asyle de la tombe , s'il n'enviait à Saint Cyrille l'heureuse consolation d'anéantir l'hérésie de Nestorius dans le Concile général d'Ephèse , victoire qui aurait si glorieusement terminé sa carrière Apostolique. La sérénité de son agonie égale alors le calme de sa conscience. Aucun objet terrestre ne vient le distraire de ses intérêts éternels. Les pauvres eux-mêmes, les meilleurs Amis de son cœur, ne peuvent plus occuper ses dernières pensées. Il ne lui reste plus rien à donner : sa charité l'a réduit à l'heureuse impuissance d'instituer un héritier. Est-ce en effet aux approches du trépas, qu'Augustin doit s'acquitter envers les malheureux ? Hélas ! la magnificence de ses dons tardifs eût été la censure de sa vie passée , et ses funérailles seraient devenues une fête pour les infortunés. Il ne lègue donc à l'Eglise que ses Ecrits et ses exemples : il se relève encore sous le fardeau des années et de la souffrance dans son lit de douleur : il choisit pour son Successeur le vertueux Héraclé ; et de ses défaillantes mains il entreprend sur le bord du sépulcre le dénombrement et la réfutation de toutes les hérésies. Mais il n'achèvera pas ce monument de ses propres victoires ; et tandis qu'il médite depuis plusieurs jours les Cantiques de l'âme pénitente , gravés sur les murs qui l'entourent , quarante années de travaux Apostoliques ouvrent devant lui les Tabernacles éternels.

Saint Pontife ! du haut de ce Trône de gloire où vous ont élevé vos Vertus , abaissez aujourd'hui vos regards sur l'Eglise de France ; son ancienne véné-

ration pour votre mémoire est pour elle un titre puissant à votre intercession; elle s'honore d'avoir érigé, dès le sixième Siècle, le premier Temple (1) consacré sous vos auspices.

Mais je veux intéresser aujourd'hui votre amour en faveur de l'Eglise Gallicane, par un souvenir plus récent de son zèle pour votre gloire. Celui de tous les Evêques de France qui eut le plus de rapports avec votre génie, vos profondes connaissances, votre zèle Apostolique pour la Religion, Bossuet, a célébré dignement votre humilité, en traduisant un passage (2) très-heureusement adapté aux devoirs de l'Episcopat, et inséré dans une de vos Homélies pour l'anniversaire de votre Consécration.

Voici donc ces paroles si honorables pour la mémoire de Saint Augustin, et si dignes d'être prononcées à la fin de son Eloge devant un Auditoire d'Evêques.

« Je n'ai pas assez de présomption, disait-il à son
 » Peuple, pour me flatter de n'avoir donné à aucun
 » de vous un juste sujet de vous plaindre de moi,
 » depuis que j'exerce les fonctions de l'Episcopat. Si
 » donc accablé des soins et des embarras de mon
 » Ministère, je n'ai pas accordé audience à celui qui

(1) Cette Eglise fut construite par Rurice, Evêque de Limoges, sous l'invocation de Saint Augustin.

(2) Bossuet, disent les derniers Editeurs de ses OEuvres, avoit ainsi traduit ce passage de Saint Augustin, qu'il tenoit toujours devant ses yeux sur son Bureau, pour rappeler continuellement ses obligations à son esprit. Voyez la Collection de Bossuet imprimée à Paris chez Boudet en 1778, tome 8, in-4°. page LIV de la Préface.

» me la demandait; ou si je l'ai reçu d'un air triste
 » et chagrin; si j'ai parlé à quelqu'un avec dureté;
 » si par mes réponses indiscretes j'ai contristé le
 » cœur de l'affligé qui implorait mon secours; si
 » distrait par d'autres pensées j'ai négligé ou différé
 » d'assister le pauvre, et lui ai témoigné avec un
 » regard sévère être importuné de ses instances;
 » si enfin j'ai fait paraître trop de sensibilité pour les
 » faux soupçons qu'on formait contre moi, et si par
 » un effet de la fragilité humaine j'en ai conçu moi-
 » même d'injustes, vous, hélas! à qui je me confesse
 » pour toutes ces fautes, pardonnez-les moi, je vous
 » en conjure; et vous obtiendrez ainsi vous-mêmes
 » le pardon de vos péchés (1)? »

Ah! MESSEIGNEURS, quelle humilité! quel exemple! quel vertueux besoin, et quel sentiment sublime de la perfection Episcopale! quelle nouvelle et admirable manière de manifester la Sainteté la plus éminente, jusques dans les pieux épanchements du repentir! Une pareille confession faite par un Evêque, aux approches de sa mort, traduite, adoptée et renouvelée par Bossuet, chaque jour de son Apostolat, révèle au Peuple Chrétien toute la délicatesse de conscience que la Religion attend de ses premiers Pasteurs. Augustin ne vous paraît-il pas encore plus grand et plus Saint, quand il s'accuse ainsi lui-même, que lorsque vous entendiez le récit et l'éloge des plus belles actions de sa Vie? Plaise au Ciel d'accorder à la France un grand nombre d'Evê-

(1) *In die annivers. ordinationis.* Serm. 383, tom. v, 1484, 1485.

374 PANÉGYRIQUE. DE SAINT AUGUSTIN.

ques dont la vertu timorée achevant de s'épurer devant la Justice Divine par des regrets si touchants, assure aux Peuples de ce vaste Empire le bonheur du temps et de l'Eternité ! Ainsi soit-il.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	<i>Pages.</i>
LXVIII. De Massillon.	1
LIX. Des talents oratoires de Fénelon.	20
LX. Des Prédicateurs Français du second rang.	34
LXI. D'un Discours du Père Guénard Jésuite.	38
LXII. De Saurin.	59
LXIII. De l'Eloquence anglaise.	70
LXIV. De Tillotson.	88
LXV. De quelques autres Orateurs Anglais.	94
LXVI. Des Sermons de Hugues-Blair.	96
LXVII. Des Prédicateurs Espagnols et Italiens.	109
LXVIII. Des ouvrages Oratoires de M. Thomas.	124
LXIX. De l'emploi de l'Ecriture Sainte.	153
LXX. Des Pères de l'Eglise.	170
LXXI. Des Citations profanes.	181
LXXII. Des Lectures du Prédicateur.	184
LXXIII. De l'Onction.	186
LXXIV. De l'onction de Fénelon.	194
LXXV. De différents Orateurs qui ont excellé dans le genre pathétique.	195
LXXVI. De la Péroration.	197
LXXVII. De la Mémoire.	207

LXXVIII. De l'Action Oratoire.	212
LXXIX. Des dégoûts que doivent surmonter les Orateurs Chrétiens.	230
Panegyrique de Saint Louis.	235
Panegyrique de Saint Augustin.	303

FIN DE LA TABLE.





